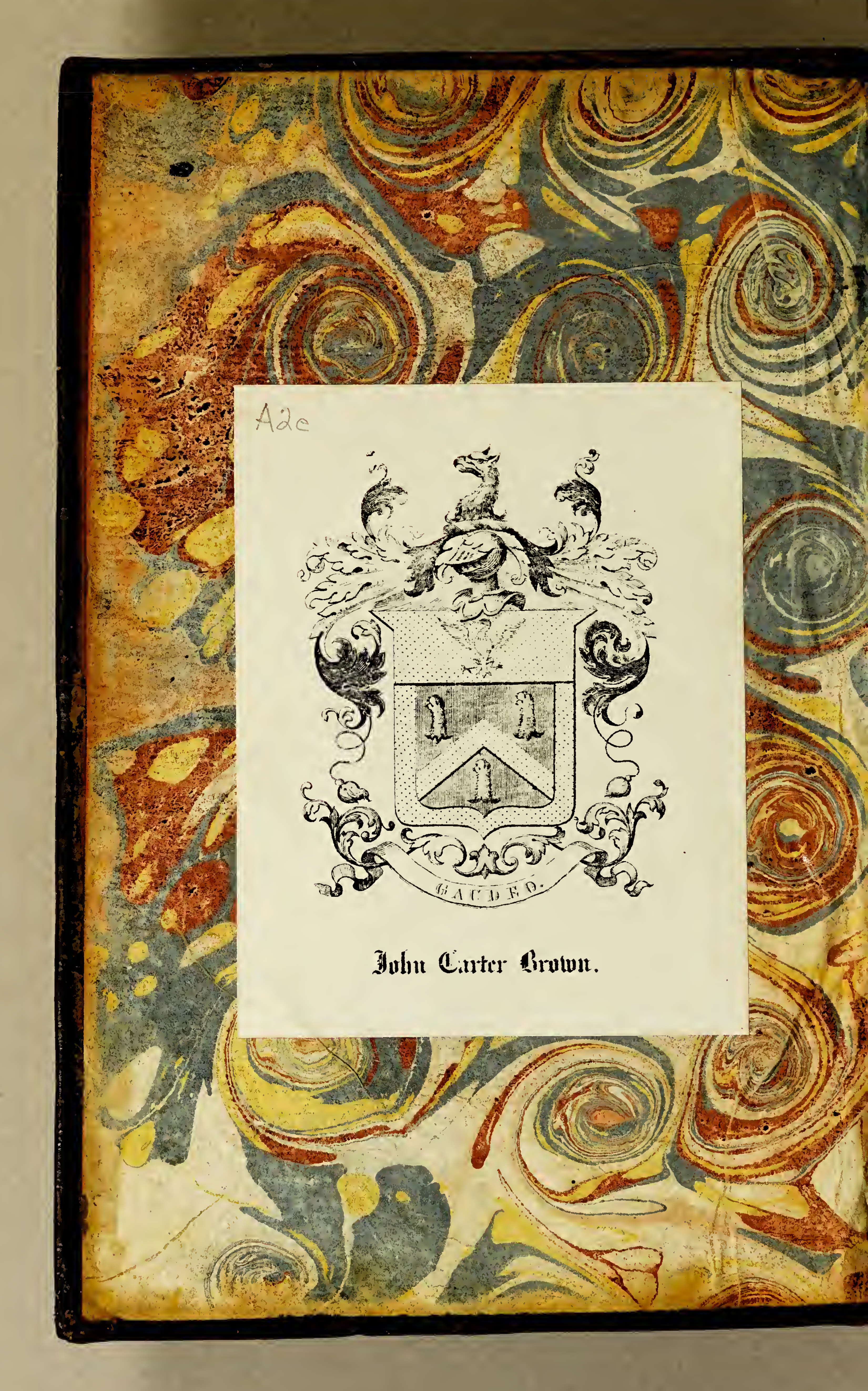
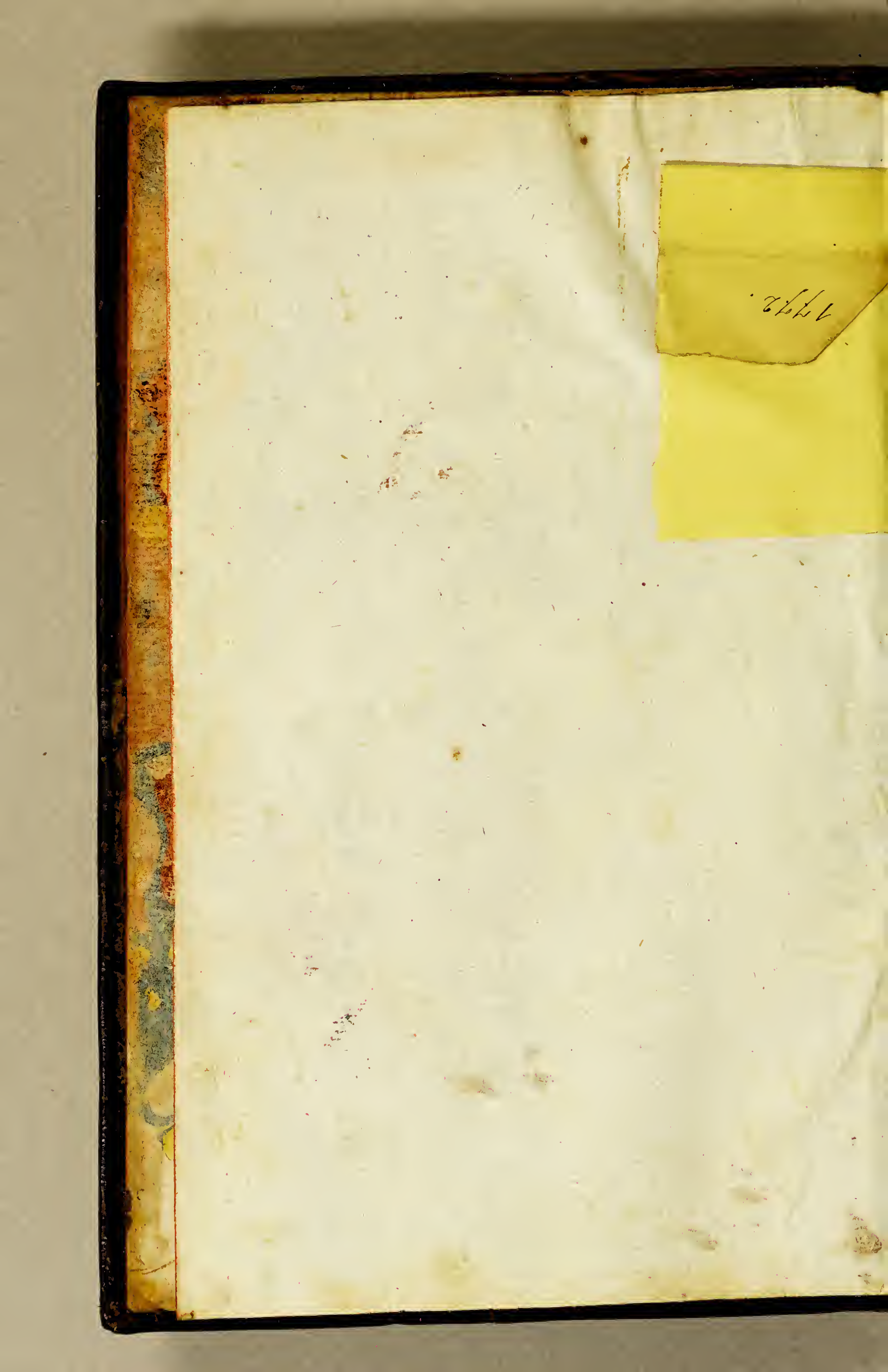
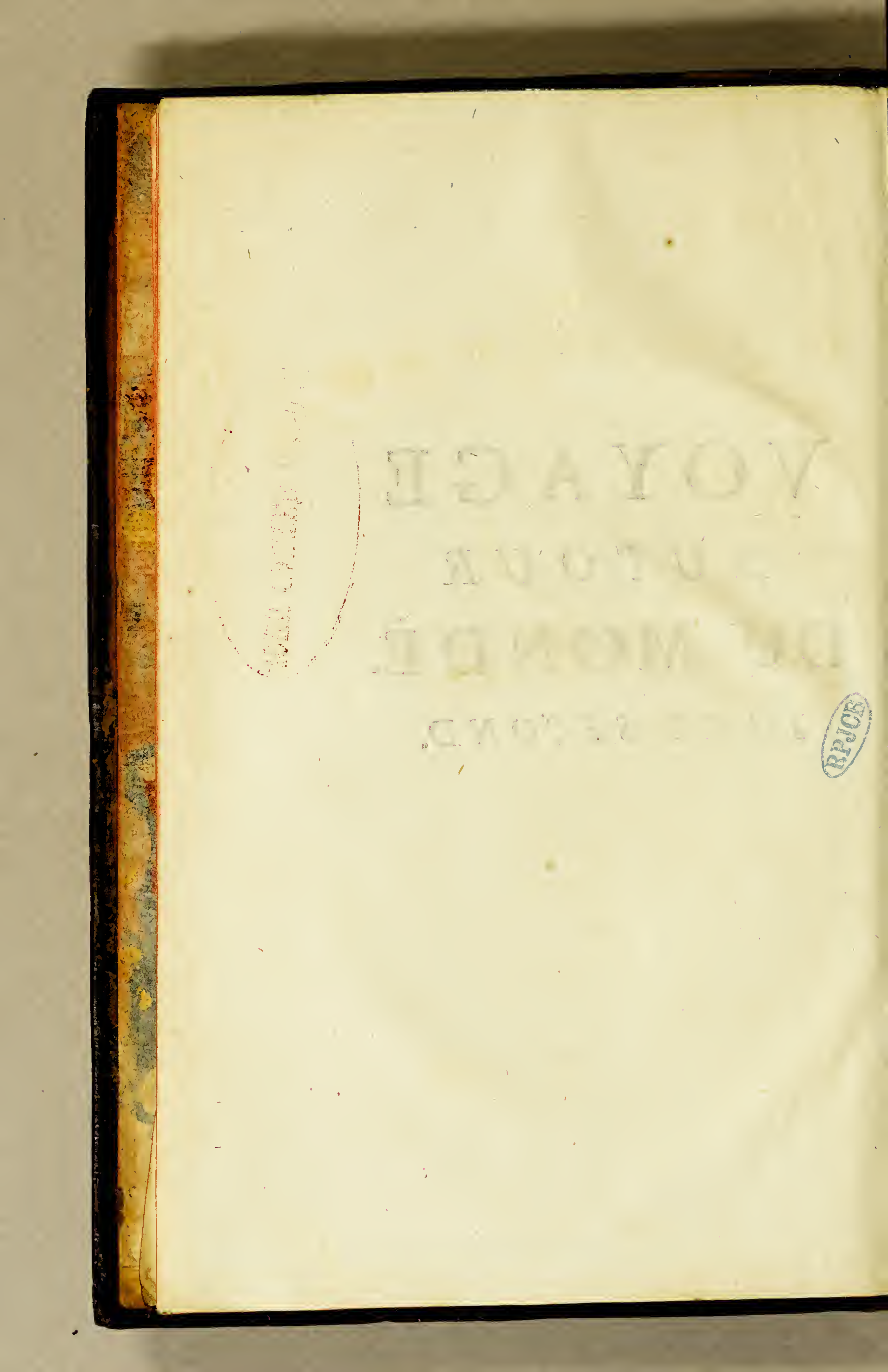



A2c
GAUDEO.
John Carter Brown.




1772.

VOYAGE
AUTOUR
DU MONDE.
TOME SECOND.


RPJCB

VOYAGE
AUTOUR
DU MONDE,

PAR LA FRÉGATE DU ROI

LA BOUDEUSE,

ET

LA FLÛTE L'ÉTOILE;

EN 1766, 1767, 1768 & 1769.

SECONDE ÉDITION, AUGMENTÉE.

TOME SECOND.

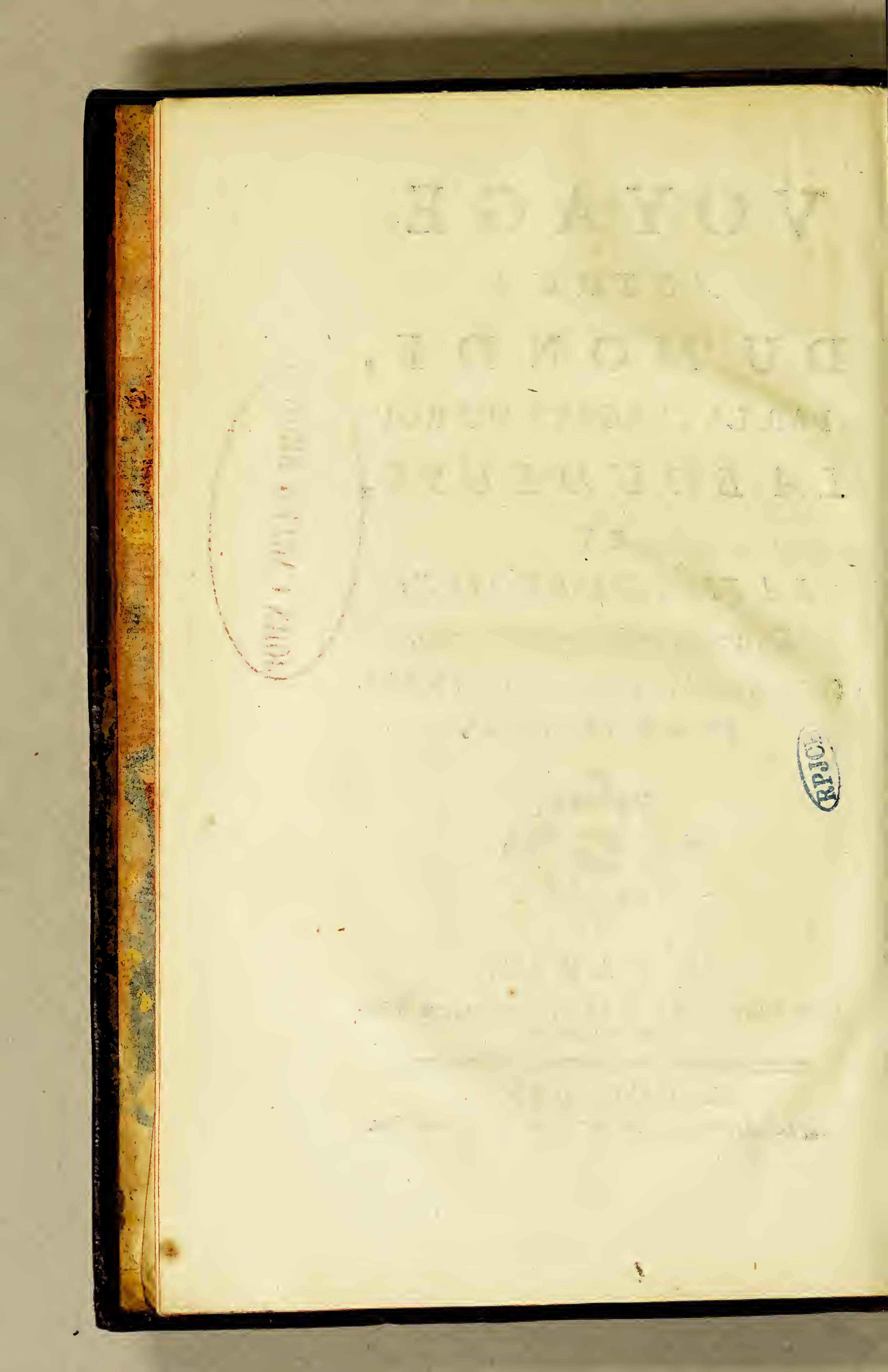


A PARIS,

Chez SAILLANT & NYON, Libraires, rue Saint-Jean-de-Beauvais.

M. DCC. LXXII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.


RPJCB



VOYAGE
AUTOUR DU MONDE.

SECONDE PARTIE,

Contenant depuis l'entrée dans la mer occidentale, jusqu'au retour en France.

Et nos jam *tertia* portat
Omnibus errantes terris & fluctibus æstas. *Virg. Liv. I.*

CHAPITRE PREMIER.

Navigation depuis le détroit de Magellan jusqu'à l'arrivée à l'île Taiti; découvertes qui la precedent.

DEPUIS notre entrée dans la mer occidentale, après quelques jours de vents variables du Sud-Oueſt au Nord-Oueſt par l'Oueſt, nous eûmes promptement les

Janvier. 1768. Direction de la route en ſortant du détroit.

vents de Sud & de Sud-Sud-Eſt. Je ne m'étois pas attendu à les trouver ſi-tôt; les vents d'Oueſt conduiſent ordinairement juſque par les 30ᵈ, & j'avois réſolu d'aller à l'île Juan Fernandès, pour tâcher d'y faire de bonnes obſervations aſtronomiques. Je voulois ainſi établir un point de départ aſſuré, pour traverſer cet Océan immenſe, dont l'étendue eſt marquée différemment par les différens Navigateurs. La rencontre accélérée des vents de Sud & de Sud-Eſt, me fit renoncer à cette relâche, laquelle eût allongé mon chemin.

Obſervation ſur le giſſement des côtes du Chili.

Pendant les premiers jours je fis prendre du Oueſt à la route autant qu'il fut poſſible, tant pour m'élever dans le vent que pour m'éloigner de la côte, dont le giſſement n'eſt point tracé ſur les Cartes d'une façon certaine. Toutefois, comme les vents furent toujours alors de la partie du Oueſt, nous euſſions rencontré la terre, ſi la Carte de Don Georges Juan & Don Antonio de Ulloa eût été

juſte. Ces Officiers Eſpagnols, d'un mérite diſtingué & fait pour donner du poids à leurs opinions, ont corrigé les anciennes Cartes de l'Amérique méridionale; ils font courir la côte depuis le *cap Corſe* juſqu'au *Chiloë* Nord-Eſt & Sud-Oueſt, & cela d'après des conjectures que ſans doute ils ont cru fondées. Cette correction heureuſement en mérite une autre; elle étoit peu conſolante pour les Navigateurs qui, après avoir débouqué par le détroit, cherchent à revenir au Nord avec des vents conſtamment variables du Sud-Oueſt au Nord-Oueſt par le Oueſt. Le Chevalier Narboroug, après être ſorti du détroit de Magellan en 1669, ſuivit la côte du Chili, furetant les anſes & les crevaſſes juſqu'à la riviere de *Baldivia* dans laquelle il entra; il dit en propres termes, que la route depuis le cap Deſiré juſqu'à Baldivia, eſt le Nord 5 d Eſt. Voilà qui eſt plus ſûr que l'aſſertion conjecturale de Don Georges & de Don Anto-

nio. Si d'ailleurs elle eût été véritable, la route que nous fûmes obligés de faire nous auroit, comme je l'ai dit, conduits ſur la terre.

Ordre de marche de la Boudeuſe & de l'Etoile.

Lorſque nous fûmes dans la mer Pacifique, je convins avec le Commandant de l'Etoile, qu'afin de découvrir un plus grand eſpace de mers, il s'éloigneroit de moi dans le Sud tous les matins à la diſtance que le tems permettroit ſans nous perdre de vûe, que le ſoir nous nous rallierions, & qu'alors il ſe tiendroit dans nos eaux environ à une demi-lieue. Par ce moyen, ſi la Boudeuſe eût rencontré la nuit quelque danger ſubit, l'Etoile étoit dans le cas de manœuvrer pour nous donner les ſecours que les circonſtances auroient comportés. Cet ordre de marche a été ſuivi pendant tout le voyage.

Perte d'un matelot tombé à la mer.

Le 30 Janvier, un matelot tomba à la mer; nos efforts lui furent inutiles, & jamais nous ne pûmes le ſauver : il ventoit grand frais, & la mer étoit très-groſſe.

Terre *de David* cherchée inutilement.

Je dirigeai ma route pour reconnoître la terre que David, Flibuſtier Anglois, vit en 1686, ſur le parallele de 27 à 28^d Sud, & qu'en 1722 Roggewin, Hollandois, chercha vainement. J'en continuai la recherche juſqu'au 17 Février. J'avois paſſé le 14 ſur cette terre, ſuivant la carte de M. Bellin (*a*). Je ne voulus point pourſuivre la recherche de l'île *de Pâques*, ſa latitude n'étant point marquée d'une façon poſitive. Pluſieurs Géographes s'accordent à la placer par le parallele de 27 à 28^d Sud; M. Buache ſeul la met par le 31e. Toutefois dans la journée du 14, étant par 27^d 7′ de latitude obſervée & par 104^d 12′ de longitude occidentale

1768. *Février.* Incertitude ſur la latitude de l'île *de Pâques.*

(*a*) Il n'eſt pas ſurprenant que nous n'ayons pas rencontré cette terre, quoique nous l'ayons cherchée dans ſa véritable latitude. Il s'en faut environ de dix degrés qu'elle ne ſoit placée exactement en longitude ſur nos cartes. Les Eſpagnols ont envoyé du Chili il y a deux ans à la recherche de cette île & ils l'ont trouvée. Ils la placent entre le vingt-ſeptieme & le vingt-huitieme degrés de latitude auſtrale, & environ par 113 deg. de longitude occidentale du méridien de Paris.

eſtimée, nous vîmes deux oiſeaux aſſez ſemblables à des équerrets, eſpece qui ne s'éloigne pas ordinairement à plus de ſoixante ou quatre-vingts lieues de terre ; nous vîmes auſſi un paquet de ces herbes vertes qui s'attachent à la carène des navires, & ces rencontres me firent continuer la même route juſqu'au 17.

Obſervations météorologiques.

Depuis le 23 Février juſqu'au 3 Mars, nous eûmes avec des calmes & de la pluie des vents d'Oueſt conſtamment variables du Sud-Oueſt au Nord-Oueſt; chaque jour, un peu avant ou après midi, nous avions à eſſuyer des grains accompagnés de tonnere. D'où nous venoit cette étrange nuaiſon ſous le Tropique & dans cet Océan renommé, plus que toutes les autres mers, par l'uniformité & la fraîcheur des vents aliſés de l'Eſt au Sud-Eſt que l'on dit y régner toute l'année? Nous ſerons plus d'une fois dans le cas de faire la même queſtion.

Dans le courant du mois de Février, M. Verron me communiqua quatre résultats d'obſervations pour déterminer notre longitude. Les premieres rapportées au midi du 6, auquel je me faiſois par la longitude de $91^d\ 45'$ à l'Oueſt de Paris, ne différoient avec mon eſtime que de $31'$ dont j'étois à l'Oueſt de ſon obſervé ; les ſecondes réduites au midi du 11, où je me faiſois par $98^d\ 19'$ de longitude à l'Oueſt de Paris, différoient de ma longitude eſtimée de $37'\ 45''$ dont j'étois plus Eſt que lui : par les troiſiemes obſervations réduites au 22 à midi, auquel j'eſtimois ma longitude $111^d\ 30'$, j'etois plus Oueſt que lui de $42'\ 30''$; j'avois $1^d\ 25'$ de différence occidentale avec la longitude déterminée par les obſervations du 27. C'eſt alors que nous éprouvions une ſuite de calmes & de vents contraires. Le thermometre, juſqu'à ce que nous fuſſions ſous le parallele de 45^d, varia de 5 à 8^d au-deſſus de la congellation ; il monta

Obſervations aſtronomiques comparées avec l'eſtime de la route.

enſuite ſucceſſivement; & lorſque nous courûmes ſur les paralleles de 27 à 24, il varioit de 17 à 19d.

Il y eut ſur la frégate, dès que nous fûmes ſortis du détroit, des maux de gorge preſque épidémiques. Comme on les attribuoit aux eaux neigeuſes du détroit, je fis mettre tous les jours dans le charnier une pinte de vinaigre & des boulets rouges. Heureuſement ces maux de gorge céderent aux plus ſimples remedes, & à la fin de Février aucun homme n'étoit encore ſur les cadres. Nous avions ſeulement quatre matelots tachés du ſcorbut. On eut dans ce tems une pêche abondante de bonites & de grandes oreilles; pendant huit ou dix jours on en prit aſſez pour en donner un repas aux deux équipages.

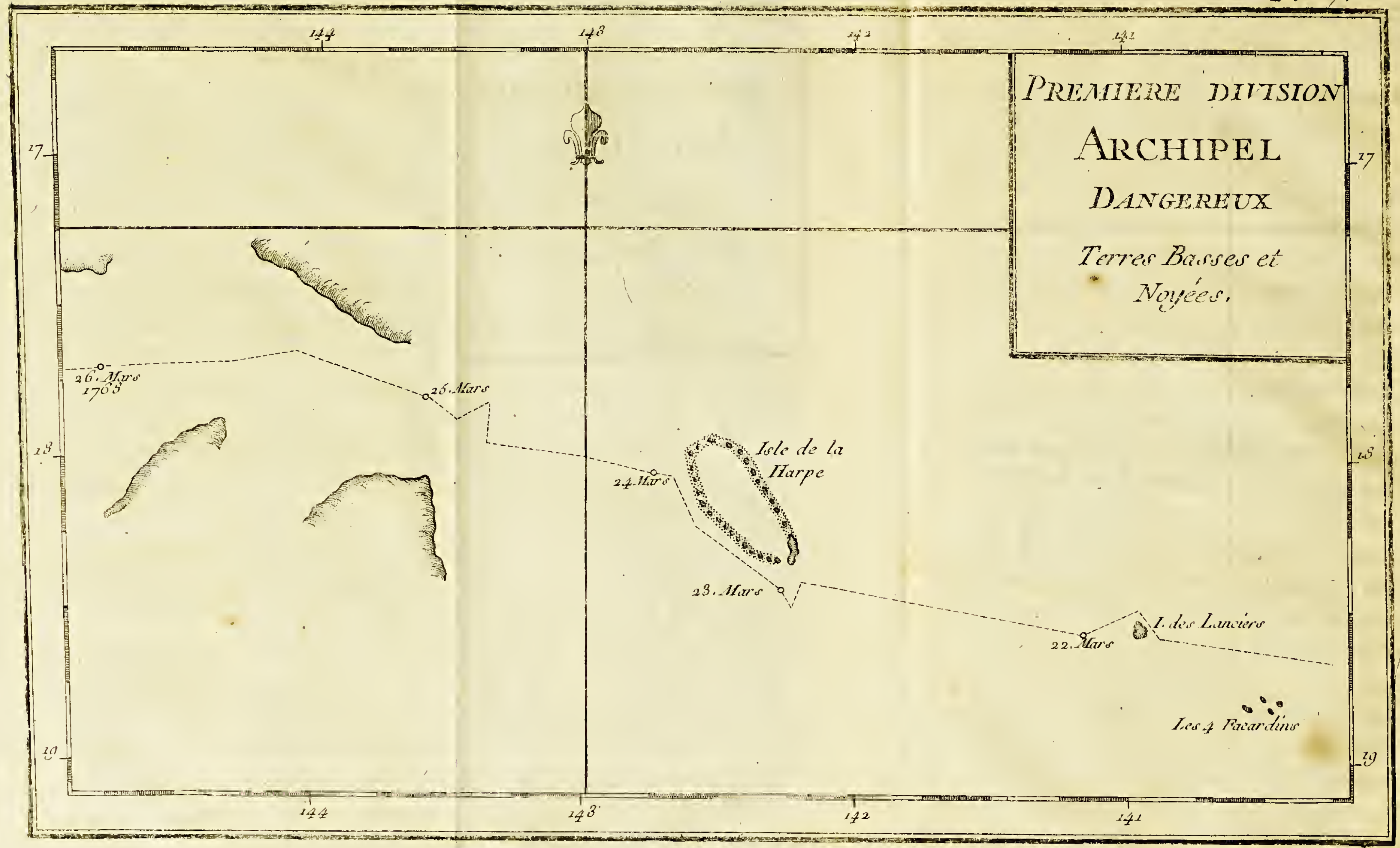
Rencontre des premieres îles.

Nous courûmes pendant le mois de Mars le parallele des premieres terres & îles qui ſont marquées ſur la carte de M. Bellin ſous le nom d'*îles de Quiros*.

1768. *Mars.*

Le 21 nous prîmes un ton, dans l'eſto-


RPJCB


PREMIERE DIVISION
ARCHIPEL
DANGEREUX
Terres Basses et
Noyées.
144
143
142
141
17
18
19
26. Mars
1768
25. Mars
24. Mars
23. Mars
22. Mars
Isle de la
Harpe
I. des Lanciers
Les 4 Facardins

mac duquel on trouva, non encore digérés, quelques petits poiſſons dont les eſpeces ne s'éloignent jamais des côtes. C'étoit un indice du voiſinage de quelques terres. Effectivement le 22, à ſix heures du matin, on eut en même tems connoiſſance & de quatre îlots dans le Sud-Sud-Eſt-5d-Eſt & d'une petite île qui nous reſtoit à quatre lieues dans l'Oueſt. Je nommai les quatre îlots *les quatre Facardins* ; & comme ils étoient trop au vent, je fis courir ſur la petite île qui étoit devant nous. A meſure que nous l'approchâmes, nous découvrîmes qu'elle eſt bordée d'une plage de ſable très-unie, & que tout l'intérieur eſt couvert de bois touffus, au-deſſus deſquels s'élevent les tiges fécondes des cocotiers. La mer briſoit aſſez au large au Nord & au Sud, & une groſſe lame qui battoit toute la côte de l'Eſt, nous défendoit l'accès de l'île dans cette partie. Cependant la verdure charmoit nos yeux, & les cocotiers nous offroient

Obſervation ſur une de ces îles.

par-tout leurs fruits & leur ombre ſur un gazon émaillé de fleurs; des milliers d'oiſeaux voltigeoient autour du rivage & ſembloient annoncer une côte poiſſonneuſe; on ſoupiroit après la deſcente. Nous crûmes qu'elle ſeroit plus facile dans la partie occidentale, & nous ſuivîmes la côte à la diſtance d'environ deux milles. Par-tout nous vîmes la mer briſer avec la même force, ſans une ſeule anſe, ſans la moindre *crique* qui pût ſervir d'abri & rompre la lame. Perdant ainſi toute eſpérance de pouvoir y débarquer, à moins d'un riſque évident de briſer les bateaux, nous remettions le cap en route, lorſqu'on cria qu'on voyoit deux ou trois hommes accourir au bord de la mer. Nous n'euſſions jamais penſé qu'une île auſſi petite pût être habitée, & ma premiere idée fut que ſans doute quelques Européens y avoient fait naufrage. J'ordonnai auſſitôt de mettre *en panne*, déterminé à tenter tout pour les ſauver. Ces hom-

Elle eſt habitée malgré ſa petiteſſe.

mes étoient rentrés dans le bois ; bientôt après ils en ſortirent au nombre de quinze ou vingt & s'avancerent à grands pas ; ils étoient nuds & portoient de fort longues piques qu'ils vinrent agiter vis-à-vis les vaiſſeaux avec des démonſtrations de menaces ; après cette parade ils ſe retirerent ſous les arbres, où on diſtingua des cabanes avec les longues vûes. Ces hommes nous parurent fort grands & d'une couleur bronzée. J'ai nommé l'île qu'ils habitent *l'île des Lanciers*. Etant à moins d'une lieue dans le Nord-Eſt de cette île, je fis ſignal à l'Etoile de ſonder ; elle fila 200 braſſes de ligne ſans trouver de fond.

Depuis ce jour nous diminuâmes de voiles dans la nuit, craignant de rencontrer tout-d'un-coup quelques-unes de ces terres baſſes dont les approches ſont ſi dangereuſes. Nous fûmes obligés de *reſter en travers* une partie de la nuit du 22 au 23, le tems s'étant mis à l'orage avec grand vent, de la pluie &

du tonnere. Au point du jour nous vîmes une terre qui s'étendoit par rapport à nous depuis le Nord-Eſt-quart-Nord jusqu'au Nord-Nord-Oueſt. Nous courûmes deſſus, & à huit heures nous étions environ à trois lieues de ſa pointe orientale. Alors, quoiqu'il régnât une eſpece de brume, nous apperçûmes des briſans le long de cette côte qui paroiſſoit très-baſſe & couverte d'arbres. Nous revirâmes donc au large, en attendant qu'un ciel plus clair nous permît de nous rapprocher de la terre avec moins de riſque; c'eſt ce que nous pûmes faire vers les dix heures. Parvenus à une lieue de l'île, nous la prolongeâmes, cherchant à découvrir un endroit propre au débarquement; nous n'avions pas de fond avec une ligne de 120 braſſes. Une barre, ſur laquelle la mer briſoit avec furie, bordoit toute la côte, & bientôt nous reconnûmes que cette île n'étoit formée que par deux langues de terre fort étroites qui ſe rejoignent

Suite d'îles rencontrées.

dans la partie du Nord-Oueſt, & qui laiſſent une ouverture au Sud-Eſt entre leur pointe. Le milieu de cette île eſt ainſi occupé par la mer dans toute ſa longueur qui eſt de dix à douze lieues Sud-Eſt & Nord-Oueſt; enſorte que la terre préſente une eſpece de fer à cheval très-allongé, dont l'ouverture eſt au Sud-Eſt.

Deſcription de la plus grande de ces îles.

Les deux langues de terre ont ſi peu de largeur, que nous appercevions la mer au-delà de celle du Nord. Elles ne paroiſſent être compoſées que par des dunes de ſable entrecoupées de terrains bas dénués d'arbres & de verdure. Les dunes plus élevées ſont couvertes de cocotiers & d'autres arbres plus petits & très-touffus. Nous apperçûmes après midi des pirogues qui naviguoient dans l'eſpece de lac que cette île embraſſe, les unes à la voile, les autres avec des pagayes. Les Sauvages qui les conduiſoient étoient nuds. Le ſoir nous vîmes un aſſez grand nombre d'inſulaires diſ-

perſés le long de la côte. Ils nous parurent avoir auſſi à la main de ces longues lances dont nous menaçoient les habitans de la premiere île ; nous n'avions encore trouvé aucun lieu où nos canots puſſent aborder. Par-tout la mer écumoit avec une égale force. La nuit ſuſpendit nos recherches ; nous la paſſâmes à *louvoyer* ſous les huniers ; & n'ayant découvert le 24 au matin aucun lieu d'abordage, nous pourſuivîmes notre route & renonçâmes à cette île inacceſſible, que je nommai à cauſe de ſa forme, *l'île de la Harpe*. Au reſte cette terre ſi extraordinaire eſt-elle naiſſante ? eſt-elle en ruines ? Comment eſt-elle peuplée ? Ses habitans nous ont ſemblé être grands & bien proportionnés. J'admire leur courage, s'ils vivent ſans inquiétude ſur ces bandes de ſable qu'un ouragan peut d'un moment à l'autre enſevelir dans les eaux. Il eſt vrai qu'ils ont des pirogues avec leſquelles ils peuvent ſe tranſplanter dans les îles voiſines

& que leur bagage eſt peu conſidérable.

Le même jour à cinq heures du ſoir on apperçut une nouvelle terre à la diſtance de ſept à huit lieues : l'incertitude de ſa poſition, le tems inconſtant par grains & orages, & l'obſcurité nous forcerent de paſſer encore cette nuit à louvoyer. Le 25 au matin nous pûmes accoſter la terre que nous reconnûmes être une île très-baſſe, laquelle s'étendoit du Sud-Eſt au Nord-Oueſt, dans une étendue d'environ vingt-quatre milles. Juſqu'au 27 nous continuâmes à naviguer au milieu d'îles baſſes & en partie noyées, dont nous examinâmes encore quatre, toutes de la même nature, toutes inabordables, & qui ne méritoient pas que nous perdiſſions notre tems à les viſiter. J'ai nommé l'*Archipel dangereux* cet amas d'îles dont nous avons vu onze, & qui ſont probablement en plus grand nombre. La navigation eſt extrêmement périlleuſe au

Premiere diviſion; *archipel dangereux.*

milieu de ces terres basses, hérissées de brisans & semées d'écueils, où il convient d'user, la nuit sur-tout, des plus grandes précautions.

Erreur dans les cartes de cette partie de la mer Pacifique.

Je me déterminai à faire reprendre du Sud à la route, afin de sortir de ces parages dangereux. Effectivement dès le 28 nous cessâmes de voir des terres. Quiros a le premier découvert en 1606 la partie méridionale de cette chaîne d'îles qui s'étend sur l'Ouest-Nord-Ouest, & dans laquelle l'Amiral Roggevin s'est trouvé engagé en 1722 vers le quinzieme parallele; il la nomma *le Labyrinthe.* Je ne sais au reste sur quel fondement s'appuient nos Géographes, lorsqu'ils tracent à la suite de ces îles un commencement de côte vue, disent-ils, par Quiros, & auquel ils donnent soixante-dix lieues de continuité. Tout ce qu'on peut inférer du Journal de ce navigateur, c'est que la premiere terre à laquelle il aborda après son départ du Pérou, avoit plus de huit lieues d'étendue.

due. Mais, loin de la repréſenter comme une côte conſidérable, il dit que les Sauvages qui l'habitoient lui firent entendre qu'il trouveroit de grandes terres ſur ſa route. S'il en exiſtoit ici une conſidérable, nous ne pouvions manquer de la rencontrer, puiſque la plus petite latitude à laquelle nous ſoyons juſqu'à préſent parvenus, a été 17 d 40', latitude que Quiros obſerva ſur cette côte dont il a plu aux Géographes de faire un grand pays.

Je tombe d'accord que l'on conçoit difficilement un ſi grand nombre d'îles baſſes & de terres preſque noyées, ſans ſuppoſer un continent qui en ſoit voiſin. Mais la Géographie eſt une ſcience de faits; on n'y peut rien donner dans ſon cabinet à l'eſprit de ſyſtême, ſans riſquer les plus grandes erreurs, qui ſouvent enſuite ne ſe corrigent qu'aux dépens des navigateurs (*a*).

(*a*) Les premieres terres découvertes dans la mer du Sud par les Anglois, dans le dernier Voyage fait autour du Monde, après qu'ils ont eu doublé le cap

Obſervations aſtronomiques comparées avec l'eſtime de la route.

M. Verron dans le mois de Mars me donna trois obſervations de longitude. Les premieres faites avec l'octant de M. Haldey, rapportées au 3 à midi, où je m'eſtimois par 117^{d} 26′ de longitude à l'Oueſt de Paris, ne différoient avec mon eſtime que de 21′ 30″, dont j'étois plus Oueſt que la longitude obſervée. Les ſecondes faites avec le mégametre & réduites au midi du 10, différoient conſidérablement avec mon eſtime, ma longitude eſtimée de 131^{d} 12′ à l'Oueſt de Paris étant plus occidentale de 3^{d} 6′ que l'obſervée ; au contraire par le réſultat des troiſiemes obſervations faites le 27 avec l'octant, mon eſtime de 147^{d} 4′ s'accordoit avec les obſervations à 39′ 15″ près, dont je me faiſois plus

de Horn ſont une île ſituée par 18 deg. 44 min. de latitude auſtrale, 138 deg. 58 min. de longitude occidentale du méridien de Londres ; une ſeconde par 17 deg. 24 min. de latitude auſtrale, 142 deg. 50 min. de longitude occidentale de Londres ; une troiſieme par 17 deg. 24 min. de latitude, & 145 deg. 26 min. de longitude occidentale de Londres. Ce ſont les ſeules dont ils aient eu connoiſſance avant que d'arriver à Taiti.

Est que les observations. On remarquera que depuis la sortie du détroit de Magellan, j'ai toujours suivi la longitude de mon point de départ, sans y faire aucune correction, ni me servir des observations.

Observations météorologiques.

Le thermometre dans ce mois a été constamment de 19 à 20^{d}, même entre les terres. A la fin du mois nous avons eu cinq jours de vent d'Ouest avec des grains & des orages qui se succédoient presque sans interruption. La pluie fut continuelle; aussi le scorbut se déclarat-il sur huit ou dix matelots. L'humidité est un des principes les plus actifs de cette maladie. On leur donnoit tous les jours à chacun une pinte de limonade faite avec la poudre de *Faciot*, & nous avons eu dans ce voyage les plus grandes obligations à cette poudre. J'avois aussi commencé le 3 Mars à me servir de la cucurbite de M. Poissonnier, & nous avons continué jusqu'à la *Nouvelle Bretagne* à employer l'eau ainsi dessalée

Usage avantageux de la poudre de limonade & de l'eau de mer dessalée.

pour la ſoupe, la cuiſſon de la viande & celle des légumes. Le ſupplément d'eau qu'elle nous procuroit nous a été de la plus grande reſſource dans cette longue traverſée. On allumoit le feu à cinq heures du ſoir & on l'éteignoit à cinq ou ſix heures du matin, & chaque nuit nous faiſions plus d'une barique d'eau. Au reſte, pour ménager l'eau douce, nous avons toujours pêtri le pain avec de l'eau ſalée.

1768. *Avril.*

Seconde diviſion de terres; archipel de Bourbon.

Le 2 Avril à dix heures du matin nous apperçûmes dans le Nord-Nord-Eſt une montagne haute & fort eſcarpée qui nous parut iſolée; je la nommai *le Boudoir* ou *le pic de la Boudeuſe*. Nous courions au Nord pour la reconnoître, lorſque nous eûmes la vûe d'une autre terre dans l'Oueſt-quart-Nord-Oueſt, dont la côte non moins élevée offroit à nos yeux une étendue indéterminée. Nous avions le plus urgent beſoin d'une relâche qui nous procurât du bois & des rafraîchiſſemens, & on ſe flattoit de

Vûe de Taiti.


RPJCB

SECONDE DIVISION
ARCHIPEL
DE BOURBON

153 152 151 150 149 148 147

15 16 17 18 19

18 Avril

17 Avril

16 Avril

Ie Oumaitia

I. Heeri

Papara

TAITI

5 Avril

6 Avril

4 Avril

3 Avril

le Boudoir

2 Avril

28 Mars

M. Bellin marque ici une longue Coste sur laquelle nous aurions passé.

29 Mars

1 Avril

30 Mars

31 Mars

153 152 151 150 149 148 147

les trouver ſur cette terre. Il fit preſque calme tout le jour. La briſe ſe leva le ſoir, & nous courûmes ſur la terre juſqu'à deux heures du matin que nous remîmes pendant trois heures le bord au large. Le ſoleil ſe leva enveloppé de nuages & de brume, & ce ne fut qu'à neuf heures du matin que nous revîmes la terre dont la pointe méridionale nous reſtoit à Oueſt-quart-Nord-Oueſt ; on n'appercevoit plus le pic de la Boudeuſe que du haut des mâts. Les vents ſoufloient du Nord au Nord-Nord-Eſt, & nous tînmes le plus près pour atterrer au vent de l'île. En approchant nous apperçûmes au-delà de ſa pointe du Nord une autre terre éloignée plus ſeptentrionale encore, ſans que nous puſſions alors diſtinguer ſi elle tenoit à la premiere île, ou ſi elle en formoit une ſeconde.

Pendant la nuit du 3 au 4 nous louvoyâmes pour nous élever dans le Nord. Des feux que nous vîmes avec joie bril-

Manœuvres pour y aborder.

ler de toutes parts ſur la côte, nous apprirent qu'elle étoit habitée. Le 4 au lever de l'aurore nous reconnûmes que les deux terres qui la veille nous avoient paru ſéparées, étoient unies enſemble par une terre plus baſſe qui ſe courboit en arc, & formoit une baie ouverte au Nord-Eſt. Nous courions à pleines voiles vers la terre préſentant au vent de cette baie, lorſque nous apperçûmes une pirogue qui venoit du large & voguoit vers la côte, ſe ſervant de ſa voile & de ſes pagayes. Elle nous paſſa de l'avant, & ſe joignit à une infinité d'autres qui de toutes les parties de l'île accouroient au-devant de nous. L'une d'elles précédoit les autres; elle étoit conduite par douze hommes nuds qui nous préſenterent des branches de bananiers, & leurs démonſtrations atteſtoient que c'étoit-là le rameau d'olivier.

Premier trafic avec les Inſulaires.

Nous leur répondîmes par tous les ſignes d'amitié dont nous pûmes nous aviſer; alors ils accoſterent le navire, & l'un

d'eux, remarquable par ſon énorme chevelure hériſſée en rayons, nous offrit avec ſon rameau de paix un petit cochon & un *régime* de bananes. Nous acceptâmes ſon préſent, qu'il attacha à une corde qu'on lui jetta; nous lui donnâmes des bonnets & des mouchoirs, & ces premiers préſens furent le gage de notre alliance avec ce peuple.

Bientôt plus de cent pirogues de grandeurs différentes, & toutes à balancier, environnerent les deux vaiſſeaux. Elles étoient chargées de cocos, de bananes & d'autres fruits du pays. L'échange de ces fruits délicieux pour nous contre toutes ſortes de bagatelles ſe fit avec bonne-foi, mais ſans qu'aucun des inſulaires voulût monter à bord. Il falloit entrer dans leurs pirogues ou montrer de loin les objets d'échange; lorſqu'on étoit d'accord, on leur envoyoit au bout d'une corde un panier ou un filet; ils y mettoient leurs effets, & nous les nôtres, donnant ou rece-

vant indifféremment avant que d'avoir donné ou reçu, avec une bonne-foi qui nous fit bien augurer de leur caractere. D'ailleurs nous ne vîmes aucune espece d'armes dans leurs pirogues, où il n'y avoit point de femmes à cette premiere entrevue. Les pirogues resterent le long des navires jusqu'à ce que les approches de la nuit nous firent revirer au large; toutes alors se retirerent.

Nous tâchâmes dans la nuit de nous élever au Nord, n'écartant jamais la terre de plus de trois lieues. Tout le rivage fut jusqu'à près de minuit, ainsi qu'il l'avoit été la nuit précédente, garni de petits feux à peu de distance les uns des autres : on eût dit que c'étoit une illumination faite à dessein, & nous l'accompagnâmes de plusieurs fusées tirées des deux vaisseaux.

La journée du 5 se passa à louvoyer, afin de gagner au vent de l'île, & à faire sonder par les bateaux pour trouver un mouillage. L'aspect de cette côte

élevée en amphithéatre nous offroit le plus riant ſpectacle. Quoique les montagnes y ſoient d'une grande hauteur, le rocher n'y montre nulle part ſon aride nudité ; tout y eſt couvert de bois. A peine en crûmes-nous nos yeux, lorſque nous découvrîmes un pic chargé d'arbres juſqu'à ſa cîme iſolée qui s'élevoit au niveau des montagnes dans l'intérieur de la partie méridionale de l'île. Il ne paroiſſoit pas avoir plus de trente toiſes de diametre, & il diminuoit de groſſeur en montant ; on l'eût pris de loin pour une pyramide d'une hauteur immenſe que la main d'un décorateur habile auroit parée de guirlandes de feuillages. Les terreins moins élevés ſont entrecoupés de prairies & de boſquets, & dans toute l'étendue de la côte il regne ſur les bords de la mer, au pied du pays haut, une liſiere de terre baſſe & unie, couverte de plantations. C'eſt-là qu'au milieu des bananiers, des cocotiers & d'autres arbres chargés de

Deſcription de la côte vûe du large.

fruits, nous appercevions les maiſons des inſulaires.

Comme nous prolongions la côte, nos yeux furent frappés de la vûe d'une belle caſcade qui s'élançoit du haut des montagnes, & précipitoit à la mer ſes eaux écumantes. Un village étoit bâti au pied, & la côte y paroiſſoit ſans briſans. Nous deſirions tous de pouvoir mouiller à portée de ce beau lieu; ſans ceſſe on ſondoit des navires, & nos bateaux ſondoient juſqu'à terre: on ne trouva dans cette partie qu'un platier de roches, & il fallut ſe réſoudre à chercher ailleurs un mouillage.

Continuation du trafic avec les Inſulaires.

Les pirogues étoient revenues au navire dès le lever du ſoleil, & toute la journée on fit des échanges. Il s'ouvrit même de nouvelles branches de commerce; outre les fruits de l'eſpece de ceux apportés la veille, & quelques autres rafraîchiſſemens, tels que poules & pigeons, les inſulaires apporterent avec eux toutes ſortes d'inſtrumens pour

la pêche, des herminettes de pierre, des étoffes ſingulieres, des coquilles, &c. Ils demandoient en échange du fer & des pendans d'oreilles. Les trocs ſe firent, comme la veille, avec loyauté; cette fois auſſi il vint dans les pirogues quelques femmes jolies & preſque nues. A bord de l'Etoile il monta un inſulaire qui y paſſa la nuit ſans témoigner aucune inquiétude.

Nous l'employâmes encore à louvoyer; & le 6 au matin nous étions parvenus à l'extrémité ſeptentrionale de l'île. Une ſeconde s'offrit à nous; mais la vue de pluſieurs briſans qui paroiſſoient défendre le paſſage entre les deux îles, me détermina à revenir ſur mes pas chercher un mouillage dans la premiere baie que nous avions vue le jour de notre atterrage. Nos canots qui ſondoient en avant & en terre de nous, trouverent la côte du Nord de la baie bordée par-tout, à un quart de lieue du rivage, d'un récif qui découvre à baſſe

mer. Cependant, à une lieue de la pointe du Nord, ils reconnurent dans le récif une coupure large de deux encablures au plus, dans laquelle il y avoit 30 à 35 brasses d'eau, & en-dedans une rade assez vaste où le fond varioit depuis 9 jusqu'à 30 brasses. Cette rade étoit bornée au Sud par un récif qui partant de terre, alloit se joindre à celui qui bordoit la côte. Nos canots avoient sondé par-tout sur un fond de sable, & ils avoient reconnu plusieurs petites rivieres commodes pour faire l'eau. Sur le récif du côté du Nord il y a trois îlots.

Mouillage à Taiti.

Ce rapport me décida à mouiller dans cette rade, & sur le champ nous fîmes route pour y entrer. Nous rangeâmes la pointe du récif de stribord en entrant, & dès que nous fûmes en-dedans, nous mouillâmes notre premiere ancre sur 34 brasses, fond de sable gris, coquillages & gravier, & nous étendîmes aussi-tôt une ancre à jet dans le Nord-Ouest pour y mouiller notre

ancre d'affourche. L'Etoile paſſa au vent à nous, & mouilla dans le Nord à une encablure. Dès que nous fûmes affourchés, nous amenâmes baſſes vergues & mâts de hune.

A meſure que nous avions approché la terre, les inſulaires avoient environné les navires. L'affluence des pirogues fut ſi grande autour des vaiſſeaux, que nous eûmes beaucoup de peine à nous amarrer au milieu de la foule & du bruit. Tous venoient en criant *tayo*, qui veut dire *ami*, & en nous donnant mille témoignages d'amitié ; tous demandoient des clous & des pendans d'oreilles. Les pirogues étoient remplies de femmes qui ne le cedent pas, pour l'agrément de la figure, au plus grand nombre des Européennes & qui, pour la beauté du corps, pourroient le diſputer à toutes avec avantage. La plûpart de ces nymphes étoient nues, car les hommes & les vieilles qui les accompagnoient leur avoient ôté la pagne

Embarras pour amarrer les navires.

dont ordinairement elles s'enveloppent. Elles nous firent d'abord, de leurs pirogues, des agaceries où, malgré leur naïveté, on découvroit quelque embarras ; soit que la nature ait par-tout embelli le sexe d'une timidité ingénue, soit que, même dans les pays où regne encore la franchise de l'âge d'or, les femmes paroissent ne pas vouloir ce qu'elles desirent le plus. Les hommes, plus simples ou plus libres, s'énoncerent bientôt clairement : ils nous pressoient de choisir une femme, de la suivre à terre, & leurs gestes non équivoques démontroient la maniere dont il falloit faire connoissance avec elle. Je le demande ; comment retenir au travail, au milieu d'un spectacle pareil, quatre cents François, jeunes, marins, & qui depuis six mois n'avoient point vu de femmes ? Malgré toutes les précautions que nous pûmes prendre, il entra à bord une jeune fille, qui vint sur le gaillard d'arriere se placer à une des écou-

tilles qui ſont au-deſſus du cabeſtan ; cette écoutille étoit ouverte pour donner de l'air à ceux qui viroient. La jeune fille laiſſa tomber négligemment une pagne qui la couvroit, & parut aux yeux de tous telle que Vénus ſe fit voir au Berger Phrygien : elle en avoit la forme céleſte. Matelots & ſoldats s'empreſſoient pour parvenir à l'écoutille, & jamais cabeſtan ne fut viré avec une pareille activité.

Nos ſoins réuſſirent cependant à contenir ces hommes enſorcelés ; le moins difficile n'avoit pas été de parvenir à ſe contenir ſoi-même. Un ſeul François, mon cuiſinier, qui, malgré les défenſes, avoit trouvé le moyen de s'échapper nous revint bientôt plus mort que vif. A peine eut-il mis pied à terre avec la belle qu'il avoit choiſie, qu'il ſe vit entouré par une foule d'Indiens qui le déshabillerent dans un inſtant, & le mirent nud de la tête aux pieds. Il ſe crut perdu mille fois, ne ſçachant où abouti-

roient les exclamations de ce peuple ; qui examinoit en tumulte toutes les parties de ſon corps. Après l'avoir bien conſidéré, ils lui rendirent ſes habits, remirent dans ſes poches tout ce qu'ils en avoient tiré, & firent approcher la fille, en le preſſant de contenter les deſirs qui l'avoient amené à terre avec elle. Ce fut en vain. Il fallut que les inſulaires ramenaſſent à bord le pauvre cuiſinier, qui me dit que j'aurois beau le reprimander, que je ne lui ferois jamais autant de peur qu'il venoit d'en avoir à terre.



CHAPITRE

CHAPITRE II.

Séjour dans l'île Taiti ; détail du bien & du mal qui nous y arrivent.

ON a vu les obſtacles qu'il avoit fallu vaincre pour parvenir à mouiller nos ancres ; lorſque nous fûmes amarrés, je deſcendis à terre avec pluſieurs Officiers, afin de reconnoître un lieu propre à faire de l'eau. Nous fûmes reçus par une foule d'hommes & de femmes qui ne ſe laſſoient point de nous conſidérer ; les plus hardis venoient nous toucher, ils écartoient même nos vêtemens, comme pour vérifier ſi nous étions abſolument faits comme eux : aucun ne portoit d'armes, pas même de bâtons. Ils ne ſçavoient comment exprimer leur joie de nous recevoir. Le chef de ce canton nous conduiſit dans ſa maiſon & nous y introduiſit. Il y avoit dedans cinq ou ſix femmes & un vieillard vénérable. Les

Deſcente à terre.

Viſite au chef du canton.

femmes nous ſaluerent en portant la main ſur la poitrine, & criant pluſieurs fois *tayo*. Le vieillard étoit pere de notre hôte. Il n'avoit du grand âge que ce caractere reſpectable qu'impriment les ans ſur une belle figure : ſa tête ornée de cheveux blancs & d'une longue barbe, tout ſon corps nerveux & rempli, ne montroient aucune ride, aucun ſigne de décrépitude. Cet homme vénérable parut s'appercevoir à peine de notre arrivée ; il ſe retira même ſans répondre à nos careſſes, ſans témoigner ni frayeur, ni étonnement, ni curioſité : fort éloigné de prendre part à l'eſpece d'extaſe que notre vûe cauſoit à tout ce peuple, ſon air rêveur & ſoucieux ſembloit annoncer qu'il craignoit que ces jours heureux, écoulés pour lui dans le ſein du repos, ne fuſſent troublés par l'arrivée d'une nouvelle race.

Deſcription de ſa maiſon.

On nous laiſſa la liberté de conſidérer l'intérieur de la maiſon. Elle n'avoit aucun meuble, aucun ornement qui

la diſtinguât des caſes ordinaires, que ſa grandeur. Elle pouvoit avoir quatre-vingts pieds de long ſur vingt pieds de large. Nous y remarquâmes un cylindre d'oſier, long de trois ou quatre pieds & garni de plumes noires, lequel étoit ſuſpendu au toit, & deux figures de bois que nous prîmes pour des idoles. L'une, c'étoit le Dieu, étoit debout contre un des piliers : la Déeſſe étoit vis-à-vis inclinée le long du mur qu'elle ſurpaſſoit en hauteur, & attachée aux roſeaux qui le forment. Ces figures malfaites & ſans proportions avoient environ trois pieds de haut, mais elles tenoient à un piedeſtal cylindrique, vuidé dans l'intérieur & ſculpté à jour. Il étoit fait en forme de tour, & pouvoit avoir ſix à ſept pieds de hauteur, ſur environ un pied de diametre ; le tout étoit d'un bois noir fort dur.

Réception qu'il nous fait.

Le chef nous propoſa enſuite de nous aſſeoir ſur l'herbe au-dehors de ſa maiſon, où il fit apporter des fruits, du

poiſſon grillé & de l'eau ; pendant le repas, il envoya chercher quelques pieces d'étoffes, & deux grands colliers faits d'ozier & recouverts de plumes noires & de dents de requins. Leur forme ne reſſemble pas mal à celle de ces fraiſes immenſes qu'on portoit du tems de François I. Il en paſſa un au col du Chevalier d'Oraiſon, l'autre au mien, & diſtribua les étoffes. Nous étions prêts à retourner à bord, lorſque le Chevalier de Suzannet s'apperçut qu'il lui manquoit un piſtolet, qu'on avoit adroitement volé dans ſa poche. Nous le fîmes entendre au chef qui, ſur le champ, voulut fouiller tous les gens qui nous environnoient ; il en maltraita même quelques-uns. Nous arrêtâmes ſes recherches, en tâchant ſeulement de lui faire comprendre que l'auteur du vol pourroit être la victime de ſa friponnerie, & que ſon larcin lui donneroit la mort.

Le chef & tout le peuple nous ac-

compagnerent jusqu'à nos bateaux. Prêts à y arriver, nous fûmes arrêtés par un insulaire d'une belle figure qui, couché sous un arbre, nous offrit de partager le gazon qui lui servoit de siége. Nous l'acceptâmes; cet homme alors se pencha vers nous, & d'un air tendre, aux accords d'une flûte dans laquelle un autre Indien souffloit avec le nez, il nous chanta lentement une chanson, sans doute anacréontique: scène charmante, & digne du pinceau de Boucher. Quatre insulaires vinrent avec confiance souper & coucher à bord. Nous leur fîmes entendre flûte, basse, violon, & nous leur donnâmes un feu d'artifice composé de fusées & de serpentaux. Ce spectacle leur causa une surprise mêlée d'effroi.

Le 7 au matin, le chef, dont le nom est *Ereti*, vint à bord. Il nous apporta un cochon, des poules & le pistolet qui avoit été pris la veille chez lui. Cet acte de justice nous en donna bonne idée.

Cependant nous fîmes dans la matinée toutes nos diſpoſitions pour deſcendre à terre nos malades & nos pieces à l'eau, & les y laiſſer en établiſſant une garde pour leur ſûreté. Je deſcendis l'après-midi avec armes & bagages, & nous commençâmes à dreſſer le camp ſur les bords d'une petite riviere où nous devions faire notre eau. Ereti vit la troupe ſous les armes, & les préparatifs du campement, ſans paroître d'abord ſurpris ni mécontent. Toutefois quelques heures après, il vint à moi accompagné de ſon pere & des principaux du canton qui lui avoient fait des repréſentations à cet égard, & me fit entendre que notre ſéjour à terre leur déplaiſoit, que nous étions les maîtres d'y venir le jour tant que nous voudrions, mais qu'il falloit coucher la nuit à bord de nos vaiſſeaux. J'inſiſtai ſur l'établiſſement du camp, lui faiſant comprendre qu'il nous étoit néceſſaire pour faire de l'eau, du bois, & rendre

Campement à terre projetté de notre part.

Oppoſition de la part des Inſulaires.

plus faciles les échanges entre les deux nations. Ils tinrent alors un ſecond conſeil, à l'iſſu duquel Ereti vint me demander ſi nous reſterions ici toujours, ou ſi nous comptions repartir, & dans quel tems. Je lui répondis que nous mettrions à la voile dans dix-huit jours, en ſigne duquel nombre je lui donnai dix-huit petites pierres; ſur cela, nouvelle conférence à laquelle on me fit appeller. Un homme grave, & qui paroiſſoit avoir du poids dans le conſeil, vouloit réduire à neuf les jours de notre campement, j'inſiſtai pour le nombre que j'avois demandé, & enfin ils y conſentirent.

Ils y conſentent, & à quelles conditions.

De ce moment la joie ſe rétablit; Ereti même nous offrit un hangard immenſe tout près de la riviere, ſous lequel étoient quelques pirogues qu'il en fit enlever ſur le champ. Nous dreſſâmes dans ce hangard les tentes pour nos ſcorbutiques, au nombre de trente-quatre, douze de *la Boudeuſe* & vingt-

Camp établi pour les malades & les travailleurs.

deux de *l'Etoile*, & quelques autres néceſſaires au ſervice. La garde fut compoſée de trente ſoldats, & je fis auſſi deſcendre des fuſils pour armer les travailleurs & les malades. Je reſtai à terre la premiere nuit, qu'Ereti voulut auſſi paſſer dans nos tentes. Il fit apporter ſon ſouper qu'il joignit au nôtre, chaſſa la foule qui entouroit le camp, & ne retint avec lui que cinq ou ſix de ſes amis. Après ſouper, il demanda des fuſées, & elles lui firent au-moins autant de peur que de plaiſir. Sur la fin de la nuit, il envoya chercher une de ſes femmes qu'il fit coucher dans la tente de M. de Naſſau. Elle étoit vieille & laide.

Précautions priſes : conduite des Inſulaires.

La journée ſuivante ſe paſſa à perfectionner notre camp. Le hangard étoit bien fait & parfaitement couvert d'une eſpece de natte. Nous n'y laiſſâmes qu'une iſſue à laquelle nous mîmes une barriere & un corps-de-garde. Ereti, ſes femmes & ſes amis avoient

ſeuls la permiſſion d'entrer; la foule ſe tenoit en-dehors du hangard: un de nos gens, une baguette à la main, ſuffiſoit pour la faire écarter. C'étoit-là que les inſulaires apportoient de toutes parts des fruits, des poules, des cochons, du poiſſon & des pieces de toile qu'ils échangeoient contre des clous, des outils, des perles fauſſes, des boutons & mille autres bagatelles qui étoient des tréſors pour eux. Au reſte ils examinoient attentivement ce qui pouvoit nous plaire; ils virent que nous cueillons des plantes antiſcorbutiques & qu'on s'occupoit auſſi à chercher des coquilles. Les femmes & les enfans ne tarderent pas à nous apporter à l'envi des paquets des mêmes plantes qu'ils nous avoient vu ramaſſer & des paniers remplis de coquilles de toutes les eſpeces. On payoit leurs peines à peu de frais.

Secours que nous en tirons.

Ce même jour je demandai au chef de m'indiquer du bois que je puſſe cou-

per. Le pays bas où nous étions n'eſt couvert que d'arbres fruitiers & d'une eſpece de bois plein de gomme & de peu de conſiſtance; le bois dur vient ſur les montagnes. Ereti me marqua les arbres que je pouvois couper, & m'indiqua même de quel côté il les falloit faire tomber en les abattant. Au reſte les inſulaires nous aidoient beaucoup dans nos travaux; nos ouvriers abattoient les arbres & les mettoient en buches que les gens du pays tranſportoient aux bateaux; ils aidoient de même à faire l'eau, empliſſant les pieces & les conduiſant aux chaloupes. On leur donnoit pour ſalaires des clous dont le nombre ſe proportionnoit au travail qu'ils avoient fait. La ſeule gêne qu'on eut, c'eſt qu'il falloit ſans ceſſe avoir l'œil à tout ce qu'on apportoit à terre, à ſes poches même; car il n'y a point en Europe de plus adroits filoux que les gens de ce pays.

Cependant il ne ſemble pas que le

vol ſoit ordinaire entre eux. Rien ne ferme dans leurs maiſons, tout y eſt à terre ou ſuſpendu, ſans ſerrure ni gardiens. Sans doute la curioſité pour des objets nouveaux excitoit en eux de violens deſirs, & d'ailleurs il y a par-tout de la canaille. On avoit volé les deux premieres nuits, malgré les ſentinelles & les patrouilles, auxquelles on avoit même jetté quelques pierres. Les voleurs ſe cachoient dans un marais couvert d'herbes & de roſeaux, qui s'étendoit derriere notre camp. On le nettoya en partie, & j'ordonnai à l'Officier de garde de faire tirer ſur les voleurs qui viendroient dorénavant. Ereti lui-même me dit de le faire, mais il eut grand ſoin de montrer pluſieurs fois où étoit ſa maiſon, en recommandant bien de tirer du côté oppoſé. J'envoyois auſſi tous les ſoirs trois de nos bateaux armés de pierriers & d'eſpingoles ſe mouiller devant le camp. Précautions priſes contre le vol.

Au vol près, tout ſe paſſoit de la ma-

Ufages fingu-liers du pays.

niere la plus amiable. Chaque jour nos gens fe promenoient dans le pays fans armes, feuls ou par petites bandes. On les invitoit à entrer dans les maifons, on leur y donnoit à manger; mais ce n'eft pas à une collation légere que fe borne ici la civilité des maîtres de maifons; ils leur offroient de jeunes filles; la cafe fe rempliffoit à l'inftant d'une foule curieufe d'hommes & de femmes qui faifoient un cercle autour de l'hôte & de la jeune victime du devoir hofpitalier; la terre fe jonchoit de feuillage & de fleurs, & des muficiens chantoient aux accords de la flûte une hymne de jouiffance. Vénus eft ici la déeffe de l'hofpitalité, fon culte n'y admet point de myfteres, & chaque jouiffance eft une fête pour la nation. Ils étoient furpris de l'embarras qu'on témoignoit; nos mœurs ont profcrit cette publicité. Toutefois je ne garantirois pas qu'aucun n'ait vaincu fa répugnance & ne fe foit conformé aux ufages du pays.

J'ai plusieurs fois été, moi second ou troisieme, me promener dans l'intérieur. Je me croyois transporté dans le jardin d'Eden; nous parcourions une plaine de gazon, couverte de beaux arbres fruitiers & coupée de petites rivieres qui entretiennent une fraîcheur délicieuse, sans aucun des inconvéniens qu'entraîne l'humidité. Un peuple nombreux y jouit des trésors que la nature verse à pleines mains sur lui. Nous trouvions des troupes d'hommes & de femmes assises à l'ombre des vergers; tous nous saluoient avec amitié; ceux que nous rencontrions dans les chemins, se rangeoient à côté pour nous laisser passer; par-tout nous voyions régner l'hospitalité, le repos, une joie douce & toutes les apparences du bonheur. Beauté de l'intérieur de l'île.

Je fis présent au chef du canton où nous étions d'un couple de dindes & de canards mâles & femelles; c'étoit le denier de la veuve. Je lui proposai Présens faits au chef, de volailles & de graines d'Europe.

auſſi de faire un jardin à notre maniere & d'y ſemer différentes graines, propoſition qui fut reçue avec joie. En peu de tems Ereti fit préparer & entourer de paliſſades le terrain qu'avoient choiſi nos jardiniers. Je le fis bêcher; ils admiroient nos outils de jardinage. Ils ont bien auſſi autour de leurs maiſons des eſpeces de potagers garnis de giraumons, de patates, d'ignames & d'autres racines. Nous leur avons ſemé du bled, de l'orge, de l'avoine, du riz, du maïs, des oignons & des graines potageres de toute eſpece. Nous avons lieu de croire que ces plantations ſeront bien ſoignées; car ce peuple nous a paru aimer l'agriculture, & je crois qu'on l'accoutumeroit facilement à tirer parti du ſol le plus fertile de l'univers.

Viſite du chef d'un canton voiſin.

Les premiers jours de notre arrivée j'eus la viſite du chef d'un canton voiſin, qui vint à bord avec un préſent de fruits, de cochons, de poules & d'étoffes. Ce Seigneur, nommé *Toutaa*,

eſt d'une belle figure & d'une taille extraordinaire. Il étoit accompagné de quelques-uns de ſes parens, preſque tous hommes de ſix pieds. Je leur fis préſent de clous, d'outils, de perles fauſſes & d'étoffes de ſoie. Il fallut lui rendre ſa viſite chez lui; nous fûmes bien accueillis, & l'honnête Toutaa m'offrit une de ſes femmes fort jeune & aſſez jolie. L'aſſemblée étoit nombreuſe, & les muſiciens avoient déjà entonné les chants de l'himenée. Telle eſt la maniere de recevoir les viſites de cérémonie.

Meurtre d'un Inſulaire.

Le 10 il y eut un inſulaire tué, & les gens du pays vinrent ſe plaindre de ce meurtre. J'envoyai à la maiſon où avoit été porté le cadavre; on vit effectivement que l'homme avoit été tué d'un coup de feu. Cependant on ne laiſſoit ſortir aucun de nos gens, avec des armes à feu, ni des vaiſſeaux ni de l'enceinte du camp. Je fis ſans ſuccès les plus exactes perquiſitions pour con-

noître l'auteur de cet infâme aſſaſſinat. Les inſulaires crurent ſans doute que leur compatriote avoit eu tort; car ils continuerent à venir à notre quartier avec leur confiance accoutumée. On me rapporta cependant qu'on avoit vû beaucoup de gens emporter leurs effets à la montagne, & que même la maiſon d'Ereti étoit toute démeublée. Je lui fis de nouveaux préſens, & ce bon chef continua à nous témoigner la plus ſincere amitié.

Perte de nos ancres; dangers que nous courons.

Cependant je preſſois nos travaux de tous les genres; car, encore que cette relâche fût excellente pour nos beſoins, je ſavois que nous étions mal mouillés. En effet, quoique nos cables, paumoyés preſque tous les jours, n'euſſent pas encore paru ragués, nous avions découvert que le fond étoit ſemé de gros corail, & d'ailleurs, en cas d'un grand vent du large, nous n'avions pas de *chaſſe*. La néceſſité avoit forcé de prendre ce mouillage ſans nous laiſſer la

liberté

liberté du choix, & bientôt nous eûmes la preuve que nos inquiétudes n'étoient que trop fondées.

Le 12 à cinq heures du matin, les vents étant venus au Sud, notre cable du Sud-Eſt & le grêlin d'une ancre à jet, que nous avions par précaution allongée dans l'Eſt-Sud-Eſt, furent coupés ſur le fond. Nous mouillâmes auſſitôt notre grande ancre ; mais, avant qu'elle eût pris fond, la frégate vint à l'appel de l'ancre du Nord-Oueſt, & nous tombâmes ſur l'Etoile que nous abordâmes à bas-bord. Nous virâmes ſur notre ancre, & l'Etoile fila rapidement, de maniere que nous fûmes ſéparés avant que d'avoir ſouffert aucune avarie. La flûte nous envoya alors le bout d'un grêlin qu'elle avoit allongé dans l'Eſt, ſur lequel nous virâmes pour nous écarter d'elle davantage. Nous relevâmes enſuite notre grande ancre & rembarquâmes le grêlin & le cable coupés ſur le fond. Celui-ci l'avoit été

Détails des manœuvres qui nous ſauvent.

à trente brasses de l'entalingure; nous le changeâmes bout pour bout & l'entalinguâmes sur une ancre de rechange de deux mille sept cents que l'Etoile avoit dans sa cale & que nous envoyâmes chercher. Notre ancre du Sud-Est mouillée sans orin à cause du grand fond étoit perdue, & nous tâchâmes inutilement de sauver l'ancre à jet dont la bouée avoit coulé & qu'il fut impossible de draguer. Nous guindâmes aussitôt notre petit mât de hune & la vergue de misaine, afin de pouvoir appareiller dès que le vent le permettroit.

L'après-midi il calma & passa à l'Est. Nous allongeâmes alors dans le Sud-Est une ancre à jet & l'ancre reçue de l'Etoile, & j'envoyai un bateau sonder dans le Nord, afin de savoir s'il n'y auroit pas un passage; ce qui nous eût mis à portée de sortir presque de tout vent. Un malheur n'arrive jamais seul: comme nous étions tous occupés d'un travail auquel étoit attaché notre salut, on vint

m'avertir qu'il y avoit eu trois insulaires tués ou blessés dans leurs cases à coups de bayonettes, que l'alarme étoit répandue dans le pays, que les vieillards, les femmes & les enfans fuyoient vers les montagnes emportant leurs bagages & jusqu'aux cadavres des morts, & que peut-être allions-nous avoir sur les bras une armée de ces hommes furieux. Telle étoit donc notre position de craindre la guerre à terre au même instant où les deux navires étoient dans le cas d'y être jettés. Je descendis au camp, & en présence du chef je fis mettre aux fers quatre soldats soupçonnés d'être les auteurs du forfait; ce procédé parut les contenter.

Autre meurtre de trois Insulaires.

Je passai une partie de la nuit à terre, où je renforçai les gardes, dans la crainte que les insulaires ne voulussent venger leurs compatriotes. Nous occupions un poste excellent entre deux rivieres distantes l'une de l'autre d'un quart de lieue au plus; le front du camp

Précautions prises contre les suites qu'il pouvoit avoir.

étoit couvert par un marais, le reſte étoit la mer dont aſſurément nous étions les maîtres. Nous avions beau jeu pour défendre ce poſte contre toutes les forces de l'île réunies; mais heureuſement, à quelques alertes près occaſionnées par des filoux, la nuit fut tranquille au camp.

Continuation du danger que courent les vaiſſeaux.

Ce n'étoit pas de ce côté où mes inquiétudes étoient les plus vives. La crainte de perdre les vaiſſeaux à la côte nous donnoit des alarmes infiniment plus cruelles. Dès dix heures du ſoir les vents avoient beaucoup fraîchi de la partie de l'Eſt avec une groſſe houle, de la pluie, des orages & toutes les apparences funeſtes qui augmentent l'horreur de ces lugubres ſituations. Vers deux heures du matin il paſſa un grain qui chaſſoit les vaiſſeaux en côte: je me rendis à bord, le grain heureuſement ne dura pas; & dès qu'il fut paſſé, le vent vint de terre. L'aurore nous amena de nouveaux malheurs; notre

cable du Nord-Oueſt fut coupé; le grêlin, que nous avoit cédé l'Etoile & qui nous tenoit ſur ſon ancre à jet, eut le même ſort peu d'inſtans après; la frégate alors venant à l'appel de l'ancre & du grêlin du Sud-Eſt, ne ſe trouvoit pas à une encablure de la côte où la mer briſoit avec fureur. Plus le péril devenoit inſtant, plus les reſſources diminuoient; les deux ancres, dont les cables venoient d'être coupés, étoient perdues pour nous; leurs bouées avoient diſparu, ſoit qu'elles euſſent coulé, ſoit que les Indiens les euſſent enlevées dans la nuit. C'étoient déjà quatre ancres de moins depuis vingt-quatre heures, & cependant il nous reſtoit encore des pertes à eſſuyer.

A dix heures du matin le cable neuf, que nous avions entalingué ſur l'ancre de deux mille ſept cents de l'Etoile laquelle nous tenoit dans le Sud-Eſt, fut coupé, & la frégate défendue par un ſeul grêlin, commença à chaſſer en

côte. Nous mouillâmes ſous barbe notre grande ancre, la ſeule qui nous reſtât en mouillage; mais de quel ſecours nous pouvoit-elle être? Nous étions ſi près des briſans, que nous aurions été deſſus avant que d'avoir aſſez filé de cable pour que l'ancre pût bien prendre fond. Nous attendions à chaque inſtant le triſte dénouement de cette aventure, lorſqu'une briſe du Sud-Oueſt nous donna l'eſpérance de pouvoir appareiller. Nos focqs furent bientôt hiſſés; le vaiſſeau commençoit à prendre de l'air & nous travaillions à faire de la voile pour filer cable & grêlin & mettre dehors, mais les vents revinrent preſque auſſi-tôt à l'Eſt. Cet intervalle nous avoit toujours donné le tems de recevoir à bord le bout du grêlin de la ſeconde ancre à jet de l'Etoile qu'elle venoit d'allonger dans l'Eſt & qui nous ſauva pour le moment. Nous virâmes ſur les deux grêlins & nous nous relevâmes un peu de la côte. Nous envoyâ-

mes alors notre chaloupe à l'Etoile pour l'aider à s'amarrer ſolidement; ſes ancres étoient heureuſement mouillées ſur un fond moins perdu de corail que celui ſur lequel étoient tombées les nôtres. Lorſque cette opération fut faite, notre chaloupe alla lever par ſon orin l'ancre de deux mille ſept cents; nous entalinguâmes deſſus un autre cable & nous l'allongeâmes dans le Nord-Eſt; nous relevâmes enſuite l'ancre à jet de l'Etoile que nous lui rendîmes. Dans ces deux jours M. de la Giraudais, Commandant de cette flûte, a eu la plus grande part au ſalut de la frégate par les ſecours qu'il m'a donnés; c'eſt avec plaiſir que je paye ce tribut de reconnoiſſance à cet Officier déjà mon compagnon dans mes autres voyages, & dont le zele égale les talens.

Paix faite avec les Inſulaires.

Cependant lorſque le jour étoit venu, aucun Indien ne s'étoit approché du camp, on n'avoit vû naviguer aucune pirogue, on avoit trouvé les maiſons

voiſines abandonnées, tout le pays paroiſſoit un deſert. Le Prince de Naſſau, lequel avec quatre ou cinq hommes ſeulement s'étoit éloigné davantage, dans le deſſein de rencontrer quelques inſulaires & de les raſſurer, en trouva un grand nombre avec Ereti environ à une lieue du camp. Dès que ce chef eut reconnu M. de Naſſau, il vint à lui d'un air conſterné. Les femmes éplorées ſe jetterent à ſes genoux, elles lui baiſoient les mains en pleurant & répétant pluſieurs fois : *Tayo, maté, vous êtes nos amis & vous nous tuez.* A force de careſſes & d'amitié il parvint à les ramener. Je vis du bord une foule de peuple accourir au quartier : des poules, des cocos, des régimes de bananes embelliſſoient la marche & promettoient la paix. Je deſcendis auſſi-tôt avec un aſſortiment d'étoffes de ſoie & des outils de toute eſpece; je les diſtribuai aux chefs, en leur témoignant ma douleur du deſaſtre arrivé la veille &

les aſſurant qu'il ſeroit puni. Les bons inſulaires me comblerent de careſſes, le peuple applaudit à la réunion, & en peu de tems la foule ordinaire & les filoux revinrent à notre quartier qui ne reſſembloit pas mal à une foire. Ils apporterent ce jour & le ſuivant plus de rafraîchiſſemens que jamais. Ils demanderent auſſi qu'on tirât devant eux quelques coups de fuſil; ce qui leur fit grand peur, tous les animaux tirés ayant été tués roides.

Appareillage de l'Etoile.

Le canot que j'avois envoyé pour reconnoître le côté du Nord, étoit revenu avec la bonne nouvelle qu'il y avoit trouvé un très-beau paſſage. Il étoit alors trop tard pour en profiter ce même jour; la nuit s'avançoit. Heureuſement elle fut tranquille à terre & à la mer. Le 14 au matin, les vents étant à l'Eſt, j'ordonnai à l'Etoile, qui avoit ſon eau faite & tout ſon monde à bord, d'appareiller & de ſortir par la nouvelle paſſe du Nord. Nous ne pouvions met-

tre à la voile par cette paſſe qu'après la flûte mouillée au Nord de nous. A onze heures elle appareilla ſur une hauſſiere portée ſur nous, je gardai ſa chaloupe & ſes deux petites ancres; je pris auſſi à bord, dès qu'elle fut ſous voiles, le bout du cable de ſon ancre du Sud-Eſt mouillée en bon fond. Nous levâmes alors notre grande ancre, allongeâmes les deux ancres à jet, & par ce moyen nous reſtâmes ſur deux groſſes ancres & trois petites. A deux heures après-midi nous eûmes la ſatisfaction de découvrir l'Etoile en-dehors de tous les récifs. Notre ſituation dès ce moment devenoit moins terrible; nous venions au-moins de nous aſſurer le retour dans notre patrie, en mettant un de nos navires à l'abri des accidens. Lorſque M. de la Giraudais fut au large, il me renvoya ſon canot avec M. Lavari Leroi qui avoit été chargé de reconnoître la paſſe.

Nous travaillâmes tout le jour & une

partie de la nuit à finir notre eau, à déblayer l'hôpital & le camp. J'enfouis près du hangard un acte de prise de possession inscrit sur une planche de chêne avec une bouteille bien fermée & luttée contenant les noms des Officiers des deux navires. J'ai suivi cette même méthode pour toutes les terres découvertes dans le cours de ce voyage. Il étoit deux heures du matin avant que tout fût à bord; la nuit fut assez orageuse pour nous causer encore de l'inquiétude, malgré la quantité d'ancres que nous avions à la mer.

Inscription enfouie.

Le 15 à six heures du matin, les vents étant de terre & le ciel à l'orage, nous levâmes notre ancre, filâmes le cable de celle de l'Etoile, coupâmes un des grêlins & filâmes les deux autres appareillant sous la misaine & les deux huniers pour sortir par la passe de l'Est. Nous laissâmes les deux chaloupes pour lever les ancres; & dès que nous fûmes dehors, j'envoyai les deux canots armés

Appareillage de la Boudeuse; nouveau danger qu'elle court.

aux ordres du Chevalier de Suzannet Enſeigne de vaiſſeau, pour protéger le travail des chaloupes. Nous étions à un quart de lieue au large & nous commencions à nous féliciter d'être heureuſement ſortis d'un mouillage qui nous avoit cauſé de ſi vives inquiétudes, lorſque, le vent ayant ceſſé tout d'un coup, la marée & une groſſe lame de l'Eſt commencerent à nous entraîner ſur les récifs ſous le vent de la paſſe. Le pis-aller des naufrages qui nous avoient menacés juſqu'ici, avoit été de paſſer nos jours dans une île embellie de tous les dons de la nature, & de changer les douceurs de notre patrie contre une vie paiſible & exempte de ſoins. Mais ici le naufrage ſe préſentoit ſous un aſpect plus cruel; le vaiſſeau porté rapidement ſur les récifs, n'y eût pas réſiſté deux minutes à la violence de la mer, & quelques-uns des meilleurs nageurs euſſent à peine ſauvé leur vie. J'avois dès le premier inſtant du danger rappellé canots

& chaloupes pour nous remorquer. Ils arriverent au moment où, n'étant pas à plus de cinquante toiſes du récif, notre ſituation paroiſſoit déſeſpérée, d'autant qu'il n'y avoit pas à mouiller. Une briſe de l'Oueſt, qui s'éleva dans le même inſtant, nous rendit l'eſpérance : en effet elle fraîchit peu-à-peu, & à neuf heures du matin nous étions abſolument hors de danger.

Départ de Taiti ; perte que nous y avons eſſuyée.

Je renvoyai ſur-le-champ les bateaux à la recherche des ancres, & je reſtai à louvoyer pour les attendre. L'après-midi nous rejoignîmes l'Etoile. A cinq heures du ſoir notre chaloupe arriva ayant à bord la groſſe ancre & le cable de l'Etoile qu'elle lui porta : notre canot, celui de l'Etoile & ſa chaloupe revinrent peu de tems après ; celle-ci nous rapportoit notre ancre à jet & un grêlin. Quant aux deux autres ancres à jet, l'approche de la nuit & la fatigue extrême des matelots ne permirent pas de les lever ce même jour. J'avois d'a-

bord compté m'entretenir toute la nuit à portée du mouillage & les envoyer chercher le lendemain; mais à minuit il ſe leva un grand frais de l'Eſt-Nord-Eſt, qui me contraignit à embarquer les bateaux & à faire de la voile pour me tirer de deſſus la côte. Ainſi un mouillage de neuf jours nous a coûté ſix ancres, perte que nous n'aurions pas eſſuyée, ſi nous euſſions été munis de quelques chaînes de fer. C'eſt une précaution que ne doivent jamais oublier tous les Navigateurs deſtinés à de pareils voyages.

Regret des Inſulaires à notre depart.

Maintenant que les navires ſont en ſûreté, arrêtons-nous un inſtant pour recevoir les adieux des inſulaires. Dès l'aube du jour, lorſqu'ils s'apperçurent que nous mettions à la voile, Ereti avoit ſauté ſeul dans la premiere pirogue qu'il avoit trouvée ſur le rivage, & s'étoit rendu à bord. En y arrivant il nous embraſſa tous; il nous tenoit quelques inſtans entre ſes bras, verſant des larmes,

& paroiſſant très-affecté de notre départ. Peu de tems après ſa grande pirogue vint à bord chargée de rafraîchiſſemens de toute eſpece; ſes femmes étoient dedans, & avec elles ce même inſulaire qui le premier jour de notre atterrage étoit venu s'établir à bord de l'Etoile. Ereti fut le prendre par la main, & il me le préſenta, en me faiſant entendre que cet homme, dont le nom eſt *Aotourou*, vouloit nous ſuivre, & me priant d'y conſentir. Il le préſenta enſuite à tous les Officiers chacun en particulier, diſant que c'étoit ſon ami qu'il confioit à ſes amis, & il nous le recommanda avec les plus grandes marques d'intérêt. On fit encore à Ereti des préſens de toute eſpece, après quoi il prit congé de nous & fut rejoindre ſes femmes, leſquelles ne ceſſerent de pleurer tout le tems que la pirogue fut le long du bord. Il y avoit auſſi dedans une jeune & jolie fille que l'inſulaire qui venoit avec nous fut embraſſer. Il lui donna

L'un d'eux s'embarque avec nous, à ſa demande & à celle de ſa nation.

trois perles qu'il avoit à ses oreilles, la baisa encore une fois ; & malgré les larmes de cette jeune fille, son épouse ou son amante, il s'arracha de ses bras & remonta dans le vaisseau. Nous quittâmes ainsi ce bon peuple, & je ne fus pas moins surpris du chagrin que leur causoit notre départ, que je l'avois été de leur confiance affectueuse à notre arrivée.



CHAPITRE III.

Deſcription de la nouvelle île, mœurs & caractere de ſes habitans.

Lucis habitamus opacis,
Riparumque toros & prata recentia rivis
Incolimus. *Virgil. Liv. VI.*

L'Isle, à laquelle on avoit d'abord donné le nom de *nouvelle Cythere*, reçoit de ſes habitans celui de *Taiti*. Sa latitude de $17^{d}\ 35'\ 3''$ à notre camp a été conclue de pluſieurs hauteurs méridiennes du ſoleil obſervées à terre avec un quart de cercle. Sa longitude de $150^{d}\ 40'\ 17''$ à l'Oueſt de Paris a été déterminée par onze obſervations de la lune, ſelon la méthode des angles horaires (*a*).

Poſition géographique de Taiti.

(*a*) Cette méthode des angles horaires a été propoſée d'abord par Leadbetter Anglois, à la fin du dernier ſiecle. M. Pingré l'a très-bien détaillée dans ſon excellent livre de l'état du ciel année 1755. Les calculs de ce livre étoient même deſtinés à l'uſage de cette méthode à la mer; mais elle dépend trop de

M. Verron en avoit fait beaucoup d'autres à terre pendant quatre jours & quatre nuits, pour déterminer cette même longitude ; mais le cahier, où elles étoient écrites, lui ayant été enlevé, il ne lui eſt reſté que les dernieres obſervations faites la veille de notre départ. Il croit leur réſultat moyen aſſez exact, quoique leurs extrêmes different entr'eux de 7 à 8^{d} (*a*). La perte de nos ancres & tous les accidens que j'ai détaillés ci-

l'inſtant du tems vrai & de la hauteur du pôle pour pouvoir y être employée avec ſuccès. A terre où on peut en très-peu de tems déterminer la hauteur du pôle & le tems vrai, cette méthode eſt fort utile & la plus générale que fourniſſe l'aſtronomie. Il n'y a pas d'inſtant, la lune étant ſur l'horiſon, où elle ne puiſſe être miſe en pratique. Elle a de plus l'avantage de pouvoir ſervir, quand toutes les autres manquent; c'eſt la reſſource dont elle a été à M. Verron dans le détroit de Magellan & à Taiti. M. de Lalande lui en avoit fort recommandé l'uſage.

(*a*) La longitude de la partie de l'île Taiti où les Anglois ont en 1769 obſervé le paſſage de Vénus eſt, par le réſultat de leurs obſervations, 151 deg. 45 min. 37 ſec. à l'Oueſt de Paris, & ſa latitude auſtrale eſt 17 deg. 9 min. 2 ſec. $\frac{1}{2}$.

deſſus, nous ont fait abandonner cette relâche beaucoup plûtôt que nous ne nous y étions attendus, & nous ont mis dans l'impoſſibilité d'en viſiter les côtes. La partie du Sud nous eſt abſolument inconnue; celle que nous avons parcourue depuis la pointe du Sud-Eſt juſqu'à celle du Nord-Oueſt me paroît avoir quinze à vingt lieues d'étendue, & le giſſement de ſes principales pointes eſt entre le Nord-Oueſt & l'Oueſt-Nord-Oueſt.

Mouillage meilleur que celui où nous étions.

Entre la pointe du Sud-Eſt & un autre gros cap qui s'avance dans le Nord, à ſept ou huit lieues de celle-ci, on voit une baie ouverte au Nord-Eſt, laquelle a trois ou quatre lieues de profondeur. Ses côtes s'abaiſſent inſenſiblement juſqu'au fond de la baie où elles ont peu d'élévation, & paroiſſent former le canton le plus beau de l'île & le plus habité. Il ſemble qu'on trouveroit aiſément pluſieurs bons mouillages dans cette baie : le hazard nous ſervit mal dans la

rencontre du nôtre. En entrant ici par la paſſe par laquelle eſt ſortie l'Etoile, M. de la Giraudais m'a aſſuré qu'entre les deux îles les plus ſeptentrionales, il y avoit un mouillage fort ſûr pour trente vaiſſeaux au moins, depuis 23 juſqu'à 12 & 10 braſſes, fond de ſable gris vaſeux, qu'il y avoit une lieue d'évitage & jamais de mer. Le reſte de la côte eſt élevé, & elle ſemble en général être toute bordée par un récif inégalement couvert d'eau, & qui forme en quelques endroits de petits îlots ſur leſquels les inſulaires entretiennent des feux pendant la nuit, pour la pêche & la ſûreté de leur navigation : quelques coupures donnent de diſtance en diſtance l'entrée en-dedans du récif, mais il faut ſe méfier du fond. Le plomb n'amene jamais que du ſable gris ; ce ſable recouvre de groſſes maſſes d'un corail dur & tranchant, capable de couper un cable dans une nuit, ainſi que nous l'a appris une funeſte expérience.

Au-delà de la pointe ſeptentrionale de cette baie, la côte ne forme aucune anſe, aucun cap remarquable. La pointe la plus occidentale eſt terminée par une terre baſſe, dans le Nord-Oueſt de laquelle, environ à une lieue de diſtance, on voit une île peu élevée qui s'étend deux ou trois lieues ſur le Nord-Oueſt.

La hauteur des montagnes qui occupent tout l'intérieur de Taiti, eſt ſurprenante, eu égard à l'étendue de l'île. Loin d'en rendre l'aſpect triſte & ſauvage, elles ſervent à l'embellir, en variant à chaque pas les points de vue, & préſentant de riches payſages couverts des plus riches productions de la nature, avec ce déſordre dont l'art ne ſut jamais imiter l'agrément. De-là ſortent une infinité de petites rivieres qui fertiliſent le pays, & ne ſervent pas moins à la commodité des habitans qu'à l'ornement des campagnes. Tout le plat pays, depuis les bords de la mer juſ- Aſpect du pays.

qu'aux montagnes, eſt conſacré aux arbres fruitiers, ſous leſquels, comme je l'ai déja dit, ſont bâties les maiſons des Taitiens, diſperſées ſans aucun ordre, & ſans former jamais de village; on croit être dans les champs éliſées. Des ſentiers publics, pratiqués avec intelligence & ſoigneuſement entretenus, rendent par-tout les communications faciles.

Ses productions. Les principales productions de l'île ſont le cocos, la banane, le fruit à pain, l'igname, le curaſſol, le giraumon & pluſieurs autres racines & fruits particuliers au pays, beaucoup de cannes à ſucre qu'on ne cultive point, une eſpece d'indigo ſauvage, une très-belle teinture rouge & une jaune; j'ignore d'où on les tire. En général M. de Commerçon y a trouvé la botanique des Indes. Aotourou, pendant qu'il a été avec nous, a reconnu & nommé pluſieurs de nos fruits & de nos légumes, ainſi qu'un aſſez grand nombre de plantes que les

curieux cultivent dans les ſerres chaudes. Le bois propre à travailler croît dans les montagnes, & les inſulaires en font peu d'uſage ; ils ne l'employent que pour leurs grandes pirogues, qu'ils conſtruiſent de bois de cedre. Nous leur avons auſſi vu des piques d'un bois noir, dur & peſant, qui reſſemble au bois de fer. Ils ſe ſervent, pour bâtir les pirogues ordinaires, de l'arbre qui porte le fruit à pain : c'eſt un bois qui ne fend point ; mais il eſt ſi mol & ſi plein de gomme, qu'il ne fait que ſe mâcher ſous l'outil.

Au reſte, quoique cette île ſoit remplie de très-hautes montagnes, la quantité d'arbres & de plantes dont elles ſont par-tout couvertes, ne ſemble pas annoncer que leur ſein renferme des mines. Il eſt du moins certain que les inſulaires ne connoiſſent point les métaux. Ils donnent à tous ceux que nous leur avons montrés, le même nom d'*aouri*, dont ils ſe ſervoient pour nous demander du fer. (Il ne paroît pas qu'il y ait de mines.)

Mais cette connoiſſance du fer, d'où leur vient-elle ? Je dirai bientôt ce que je penſe à cet égard. Je ne connois ici qu'un ſeul article de commerce riche ; ce ſont de très-belles perles. Les principaux en font porter aux oreilles à leurs femmes & à leurs enfans ; mais ils les ont tenu cachées pendant notre ſéjour chez eux. Ils font avec les écailles de ces huîtres perlieres, des eſpeces de caſtagnettes qui ſont un de leurs inſtrumens de danſe.

Il y a de belles perles.

Animaux du pays.

Nous n'avons vu d'autres quadrupedes que des cochons, des chiens d'une eſpece petite, mais jolie, & des rats en grande quantité. Les habitans ont des poules domeſtiques abſolument ſemblables aux nôtres. Nous avons auſſi vu des tourterelles vertes charmantes, de gros pigeons d'un beau plumage bleu de roi & d'un très-bon goût, & des peruches fort petites, mais fort ſingulieres, par le mêlange de bleu & de rouge qui colorie leurs plumes. Ils ne nourriſſent

leurs cochons & leurs volailles qu'avec des bananes. Entre ce qui en a été consommé dans le séjour à terre & ce qui a été embarqué dans les deux navires, on a troqué plus de huit cents têtes de volailles, & près de cent cinquante cochons; encore, sans les travaux inquiétans des dernieres journées, en auroit-on eu beaucoup davantage; car les habitans en apportoient de jour en jour un plus grand nombre.

Observations météorologiques.

Nous n'avons pas éprouvé de grandes chaleurs dans cette île. Pendant nore séjour le thermometre de Réaumur n'a jamais monté à plus de 22d, & il a été quelquefois à 18d. Le soleil, il est vrai, étoit déja à 8 ou 9d de l'autre côté de l'équateur. Mais un avantage inestimable de cette île, c'est de n'y pas être infesté par cette légion odieuse d'insectes qui font le supplice des pays situés entre les tropiques; nous n'y avons vu non plus aucun animal venimeux. D'ailleurs le climat est si

Bonté du climat; vigueur des habitans.

ſain, que malgré les travaux forcés que nous y avons faits, quoique nos gens y fuſſent continuellement dans l'eau & au grand ſoleil, qu'ils couchaſſent ſur le ſol nud & à la belle étoile, perſonne n'y eſt tombé malade. Les ſcorbutiques que nous avions débarqués & qui n'y ont pas eu une ſeule nuit tranquille, y ont repris des forces & s'y ſont rétablis en auſſi peu de tems, au point que quelques-uns ont été depuis parfaitement guéris à bord. Au reſte la ſanté & la force des Inſulaires qui habitent des maiſons ouvertes à tous les vents & couvrent à peine de quelques feuillages la terre qui leur ſert de lit, l'heureuſe vieilleſſe à laquelle ils parviennent ſans aucune incommodité, la fineſſe de tous leurs ſens & la beauté ſinguliere de leurs dents qu'ils conſervent dans le plus grand âge, quelles meilleurs preuves & de la ſalubrité de l'air & de la bonté du régime que ſuivent les habitans ?

Les végétaux & le poiſſon ſont leur principale nourriture; il mangent rarement de la viande, les enfans & les jeunes filles n'en mangent jamais, & ce régime ſans doute contribue beaucoup à les tenir exempts de preſque toutes nos maladies. J'en dirois autant de leurs boiſſons; ils n'en connoiſſent d'autre que l'eau: l'odeur ſeule du vin & de l'eau-de-vie leur donnoit de la répugnance; ils en témoignoient auſſi pour le tabac, les épiceries & en général pour toutes les choſes fortes.

Quelle eſt leur nourriture.

Le peuple de Taiti eſt compoſé de deux races d'hommes très-différentes, qui cependant ont la même langue, les mêmes mœurs & qui paroiſſent ſe mêler enſemble ſans diſtinction. La premiere, & c'eſt la plus nombreuſe, produit des hommes de la plus grande taille: il eſt ordinaire d'en voir de ſix pieds & plus. Je n'ai jamais rencontré d'hommes mieux faits ni mieux proportionnés; pour peindre Hercule & Mars, on

Il y a dans l'île deux races d'hommes.

ne trouveroit nulle part d'auſſi beaux modeles. Rien ne diſtingue leurs traits de ceux des Européens; & s'ils étoient vêtus, s'ils vivoient moins à l'air & au grand ſoleil, ils ſeroient auſſi blancs que nous. En général leurs cheveux ſont noirs. La ſeconde race eſt d'une taille médiocre, a les cheveux crépus & durs comme du crin, ſa couleur & ſes traits different peu de ceux des mulâtres. Le Taitien, qui s'eſt embarqué avec nous, eſt de cette ſeconde race, quoique ſon pere ſoit chef d'un canton; mais il poſſede en intelligence ce qui lui manque du côté de la beauté (*a*).

Détails ſur quelques-uns de leurs uſages.

Les uns & les autres ſe laiſſent croître la partie inférieure de la barbe; mais

(*a*) On m'a ſouvent demandé & on me demande tous les jours pourquoi emmenant un habitant d'une île où les hommes ſont en général très-beaux, j'en ai choiſi un vilain. J'ai repondu & je réponds ici une fois pour toutes, que je n'ai point choiſi: l'Inſulaire venu en France avec moi, s'eſt embarqué ſur mon vaiſſeau de ſa propre volonté, je dirai preſque contre la mienne. Aſſurément j'aurois regardé comme un crime d'enlever un homme à ſa patrie, à ſes penates, à tout ce

ils ont tous les mouſtaches & le haut des joues raſés. Ils laiſſent auſſi toute leur longueur aux ongles, excepté à celui du doigt du milieu de la main droite. Quelques-uns ſe coupent les cheveux très-courts, d'autres les laiſſent croître & les portent attachés ſur le ſommet de la tête. Tous ont l'habitude de ſe les oindre ainſi que la barbe, avec de l'huile de cocos. Je n'ai rencontré qu'un ſeul homme eſtropié & qui paroiſſoit l'avoir été par une chûte. Notre Chirurgien major m'a aſſuré qu'il avoit vu ſur pluſieurs les traces de la petite vérole, & j'avois pris toutes les meſures poſſibles pour que nous ne leur communicaſſions pas l'autre, ne pouvant ſuppoſer qu'ils en fuſſent attaqués.

Leurs vêtemens.

On voit ſouvent les Taitiens nuds, ſans autre vêtement qu'une ceinture qui leur couvre les parties naturelles. Cependant les principaux s'envelop-

qui faiſoit ſon exiſtence, quand bien même j'aurois imaginé que la France l'adopteroit & qu'il n'y reſteroit pas à ma charge.

pent ordinairement dans une grande piece d'étoffe qu'ils laiſſent tomber juſqu'aux genoux. C'eſt auſſi-là le ſeul habillement des femmes, & elles ſavent l'arranger avec aſſez d'art pour rendre ce ſimple ajuſtement ſuſceptible de coquetterie. Comme les Taitiennes ne vont jamais au ſoleil ſans être couvertes, & qu'un petit chapeau de cannes, garni de fleurs, défend leur viſage de ſes rayons, elles ſont beaucoup plus blanches que les hommes. Elles ont les traits aſſez délicats; mais ce qui les diſtingue, c'eſt la beauté de leurs corps dont les contours n'ont point été défigurés par 15 ans de torture.

Uſage de ſe piquer la peau.

Au reſte, tandis qu'en Europe les femmes ſe peignent en rouge les joues, celles de Taiti ſe peignent d'un bleu foncé les reins & les feſſes; c'eſt une parure & en même tems une marque de diſtinction. Les hommes ſont ſoumis à la même mode. Je ne ſais comment ils s'impriment ces traits ineffaçables; je

penſe que c'eſt en piquant la peau & y verſant le ſuc de certaines herbes, ainſi que je l'ai vu pratiquer aux indigenes du Canada. Il eſt à remarquer que de tout tems on a trouvé cette peinture à la mode chez les peuples voiſins encore de l'état de nature. Quand Céſar fit ſa premiere deſcente en Angleterre, il y trouva établi cet uſage de ſe peindre; *omnes vero Britanni ſe vitro inficiunt, quod cœruleum efficit colorem.* Le ſavant & ingénieux Auteur des recherches philoſophiques ſur les Américains donne pour cauſe à cet uſage général le beſoin où on eſt dans les pays incultes de ſe garantir ainſi de la piquure des inſectes cauſtiques qui s'y multiplient au-delà de l'imagination. Cette cauſe n'exiſte point à Taiti, puiſque, comme nous l'avons dit plus haut, on y eſt exempt de ces inſectes inſupportables. L'uſage de ſe peindre y eſt donc une mode comme à Paris. Un autre uſage de Taiti, commun aux hommes & aux femmes, c'eſt

de se percer les oreilles & d'y porter des perles ou des fleurs de toute espece. La plus grande propreté embellit encore ce peuple aimable. Ils se baignent sans cesse & jamais ils ne mangent ni ne boivent sans se laver avant & après.

Le caractere de la nation nous a paru être doux & bienfaisant. Il ne semble pas qu'il y ait dans l'île aucune guerre civile, aucune haine particuliere, quoique le pays soit divisé en petits cantons qui ont chacun leur Seigneur indépendant. Il est probable que les Taitiens pratiquent entre eux une bonne foi dont ils ne doutent point. Qu'ils soient chez eux ou non, jour ou nuit, les maisons sont ouvertes. Chacun cueille les fruits sur le premier arbre qu'il rencontre, en prend dans la maison où il entre. Il paroîtroit que pour les choses, absolument nécessaires à la vie, il n'y a point de propriété & que tout est à tous. Avec nous ils étoient filoux habiles, mais d'une timidité qui les faisoit fuir à la moindre menace.

Police intérieure.

nace. Au reſte on a vu que les chefs n'approuvoient point ces vols, qu'ils nous preſſoient au contraire de tuer ceux qui les commettoient. Ereti cependant n'uſoit point de cette ſévérité qu'il nous recommandoit. Lui dénoncions-nous quelque voleur, il le pourſuivoit lui-même à toutes jambes; l'homme fuyoit, & s'il étoit joint, ce qui arrivoit ordinairement, car Ereti étoit infatigable à la courſe, quelques coups de bâton & une reſtitution forcée étoient le ſeul châtiment du coupable. Je ne croyois pas même qu'ils connuſſent de punition plus forte, attendu que quand ils voyoient mettre quelqu'un de nos gens aux fers, ils en témoignoient une peine ſenſible; mais j'ai ſu depuis, à n'en pas douter, qu'ils ont l'uſage de pendre les voleurs à des arbres, ainſi qu'on le pratique dans nos armées.

Ils ſont preſque toujours en guerre avec les habitans des îles voiſines. Nous avons vu les grandes pirogues qui leur

Ils ſont en guerre avec les îles voiſines.

ſervent pour les deſcentes & même pour des combats de mer. Ils ont pour armes l'arc, la fronde, & une eſpece de pique d'un bois fort dur. La guerre ſe fait chez eux d'une maniere cruelle. Suivant ce que nous a appris Aotourou, ils tuent les hommes & les enfans mâles pris dans les combats ; ils leur levent la peau du menton avec la barbe, qu'ils portent comme un trophée de victoire ; ils conſervent ſeulement les femmes & les filles, que les vainqueurs ne dédaignent pas d'admettre dans leur lit ; Aotourou lui-même eſt le fils d'un chef Taitien & d'une captive de l'île de *Oopoa*, île voiſine & ſouvent ennemie de Taiti. J'attribue à ce mêlange la différence que nous avons remarquée dans l'eſpece des hommes. J'ignore au reſte comme ils panſent leurs bleſſures : nos Chirurgiens en ont admiré les cicatrices.

J'expoſerai à la fin de ce chapitre ce que j'ai pu entrevoir ſur la forme de leur gouvernement, ſur l'étendue du

pouvoir qu'ont leurs petits ſouverains, ſur l'eſpece de diſtinction qui exiſte entre les principaux & le peuple, ſur le lien enfin qui réunit enſemble, & ſous la même autorité, cette multitude d'hommes robuſtes qui ont ſi peu de beſoins. Je remarquerai ſeulement ici que dans les circonſtances délicates, le Seigneur du canton ne décide point ſans l'avis d'un conſeil. On a vu qu'il avoit fallu une délibération des principaux de la nation, lorſqu'il s'étoit agi de l'établiſſement de notre camp à terre. J'ajouterai que le chef paroît être obéi ſans réplique par tout le monde, & que les notables ont auſſi des gens qui les ſervent, & ſur leſquels ils ont de l'autorité.

Uſage important.

Il eſt fort difficile de donner des éclairciſſemens ſur leur religion. Nous avons vu chez eux des ſtatues de bois que nous avons priſes pour des idoles; mais quel culte leur rendent-ils? La ſeule cérémonie religieuſe dont nous ayons été

Pratique au ſujet des morts.

témoins, regarde les morts. Ils en conſervent long-tems les cadavres étendus ſur une eſpece d'échafaud que couvre un hangard. L'infection qu'ils répandent n'empêche pas les femmes d'aller pleurer auprès du corps une partie du jour, & d'oindre d'huile de cocos les froides reliques de leur affection. Celles dont nous étions connus, nous ont laiſſé quelquefois approcher de ce lieu conſacré aux mânes: *Emoé, il dort*, nous diſoient-elles. Lorſqu'il ne reſte plus que les ſquelettes, on les tranſporte dans la maiſon, & j'ignore combien de tems on les y conſerve. Je ſçais ſeulement, parce que je l'ai vu, qu'alors un homme conſidéré dans la nation vient y exercer ſon miniſtere ſacré, & que dans ces lugubres cérémonies, il porte des ornemens aſſez recherchés.

Superſtition des Inſulaires.

Nous avons fait ſur ſa religion beaucoup de queſtions à Aotourou, & nous avons cru comprendre qu'en général ſes compatriotes ſont fort ſuperſtitieux,

que les Prêtres ont chez eux la plus redoutable autorité, qu'indépendamment d'un être ſupérieur, nommé *Eri-t-Era*, *le Roi du Soleil* ou *de la Lumiere*, être qu'ils ne repréſentent par aucune image matérielle, ils admettent pluſieurs divinités, les unes bienfaiſantes, les autres malfaiſantes; que le nom de ces divinités ou génies eſt *Eatoua*, qu'ils attachent à chaque action importante de la vie un bon & un mauvais génie, leſquels y préſident & décident du ſuccès ou du malheur. Ce que nous avons compris avec certitude, c'eſt que, quand la lune préſente un certain aſpect qu'ils nomment *Malama Tamaï*, *Lune en état de guerre*, aſpect qui ne nous a pas montré de caractere diſtinctif qui puiſſe nous ſervir à le définir, ils ſacrifient des victimes humaines. De tous leurs uſages, un de ceux qui me ſurpend le plus, c'eſt l'habitude qu'ils ont de ſaluer ceux qui éternuent, en leur diſant, *Evaroua-t-eatoua*, *que le bon eatoua te réveille*, ou bien *que le mau-*

vais eatoua ne t'endorme pas. Voilà des traces d'une origine commune avec les nations de l'ançien continent. Au reſte, c'eſt ſur-tout en traitant de la religion des peuples, que le ſcepticiſme eſt raiſonnable, puiſqu'il n'y a point de matiere dans laquelle il ſoit plus facile de prendre la lueur pour l'évidence.

Pluralité des femmes.

La poligamie paroît générale chez eux, du-moins parmi les principaux. Comme leur ſeule paſſion eſt l'amour, le grand nombre des femmes eſt le ſeul luxe des riches. Les enfans partagent également les ſoins du pere & de la mere. Ce n'eſt pas l'uſage à Taiti que les hommes, uniquement occupés de la pêche & de la guerre, laiſſent au ſexe le plus foible les travaux pénibles du ménage & de la culture. Ici une douce oiſiveté eſt le partage des femmes, & le ſoin de plaire leur plus ſérieuſe occupation. Je ne ſçaurois aſſurer ſi le mariage eſt un engagement civil ou conſacré par la religion, s'il eſt indiſſoluble

ou ſujet au divorce. Quoi qu'il en ſoit, les femmes doivent à leurs maris une ſoumiſſion entiere : elles laveroient dans leur ſang une infidélité commiſe ſans l'aveu de l'époux. Son conſentement, il eſt vrai, n'eſt pas difficile à obtenir, & la jalouſie eſt ici un ſentiment ſi étranger, que le mari eſt ordinairement le premier à preſſer ſa femme de ſe livrer. Une fille n'éprouve à cet égard aucune gêne ; tout l'invite à ſuivre le penchant de ſon cœur ou la loi de ſes ſens, & les applaudiſſemens publics honorent ſa défaite. Il ne ſemble pas que le grand nombre d'amans paſſagers qu'elle peut avoir eu, l'empêche de trouver enſuite un mari. Pourquoi donc réſiſteroit-elle à l'influence du climat, à la ſéduction de l'exemple ? L'air qu'on reſpire, les chants, la danſe preſque toujours accompagnée de poſtures laſcives, tout rappelle à chaque inſtant les douceurs de l'amour, tout crie de s'y livrer. Ils danſent au ſon d'une eſpece de

tambour, & lorſqu'ils chantent, ils accompagnent la voix avec une flûte très-douce à trois ou à quatre trous, dans laquelle, comme nous l'avons déja dit, ils soufflent avec le nez. Ils ont auſſi une eſpece de lutte qui eſt en même tems exercice & jeu.

Caractere des Inſulaires.

Cette habitude de vivre continuellement dans le plaiſir, donne aux Taitiens un penchant marqué pour cette douce plaiſanterie fille du repos & de la joie. Ils en contractent auſſi dans le caractere une légereté dont nous étions tous les jours étonnés. Tout les frappe, rien ne les occupe; au milieu des objets nouveaux que nous leur préſentions, nous n'avons jamais réuſſi à fixer deux minutes de ſuite l'attention d'aucun d'eux. Il ſemble que la moindre réflexion leur ſoit un travail inſupportable, & qu'ils fuient encore plus les fatigues de l'eſprit que celles du corps.

Détails ſur quelques-uns

Je ne les accuſerai cependant pas de manquer d'intelligence. Leur adreſſe &

eurs
ra-

ſtru-
n de
s ba
x.



grave par Croisey

Canot de l'Isle Taiti à la Voile.

leur induſtrie, dans le peu d'ouvrages néceſſaires dont ne ſçauroient les diſpenſer l'abondance du pays & la beauté du climat, démentiroient ce témoignage. On eſt étonné de l'art avec lequel ſont faits les inſtrumens pour la pêche; leurs hameçons ſont de nacre auſſi délicatement travaillée que s'ils avoient le ſecours de nos outils; leurs filets ſont abſolument ſemblables aux nôtres, & tiſſus avec du fil de pite. Nous avons admiré la charpente de leurs vaſtes maiſons, & la diſpoſition des feuilles de latanier qui en font la couverture.

de leurs ouvrages.

Ils ont deux eſpeces de pirogues; les unes petites & peu travaillées, ſont faites d'un ſeul tronc d'arbre creuſé; les autres beaucoup plus grandes, ſont travaillées avec art. Un arbre creuſé fait, comme aux premieres, le fond de la pirogue depuis l'avant juſqu'aux deux tiers environ de ſa longueur; un ſecond forme la partie de l'arriere qui eſt courbe & fort relevée: de ſorte que l'extrémité

Conſtruction de leurs bateaux.

de la pouppe ſe trouve à cinq ou ſix pieds au-deſſus de l'eau; ces deux pieces ſont aſſemblées bout-à-bout en arc de cercle, & comme, pour aſſurer cet écart ils n'ont pas le ſecours des clous, ils percent en pluſieurs endroits l'extrémité des deux pieces, & ils y paſſent des treſſes de fil de cocos, dont ils font de fortes lieures. Les côtés de la pirogue ſont relevés par deux bordages d'environ un pied de largeur, couſus ſur le fond & l'un avec l'autre par des lieures ſemblables aux précédentes. Ils rempliſſent les coutures de fil de cocos, ſans mettre aucun enduit ſur le calfatage. Une planche qui couvre l'avant de la pirogue, & qui a cinq ou ſix pieds de ſaillie, l'empêche de ſe plonger entiérement dans l'eau, lorſque la mer eſt groſſe. Pour rendre ces légeres barques moins ſujettes à chavirer, ils mettent un balancier ſur un des côtés. Ce n'eſt autre choſe qu'une piece de bois aſſez longue, portée ſur deux traverſes de

quatre à cinq pieds de long, dont l'autre bout eſt amarré ſur la pirogue. Lorſqu'elle eſt à la voile, une planche s'étend en-dehors de l'autre côté du balancier. Son uſage eſt pour y amarrer un cordage qui ſoutient le mât, & rendre la pirogue moins volage, en plaçant au bout de la planche un homme ou un poids.

Leur induſtrie paroît davantage dans le moyen dont ils uſent pour rendre ces bâtimens propres à les tranſporter aux îles voiſines, avec leſquelles ils communiquent, ſans avoir dans cette navigation d'autres guides que les étoiles. Ils lient enſemble deux grandes pirogues côté à côté, à quatre pieds environ de diſtance, par le moyen de quelques traverſes fortement amarrées ſur les deux bords. Par-deſſus l'arriere de ces deux bâtimens ainſi joints, ils poſent un pavillon d'une charpente très-légere, couvert par un toit de roſeaux. Cette chambre les met à l'abri de la pluie &

du ſoleil, & leur fournit en même tems un lieu propre à tenir leurs proviſions ſeches. Ces doubles pirogues ſont capables de contenir un grand nombre de perſonnes, & ne riſquent jamais de chavirer. Ce ſont celles dont nous avons toujours vû les chefs ſe ſervir; elles vont ainſi que les pirogues ſimples à la rame & à la voile: les voiles ſont compoſées de nattes étendues ſur un quarré de roſeaux, dont un des angles eſt arrondi.

Les Taitiens n'ont d'autre outil pour tous ces ouvrages, qu'une herminette, dont le tranchant eſt fait avec une pierre noire très-dure. Elle eſt abſolument de la même forme que celle de nos charpentiers, & ils s'en ſervent avec beaucoup d'adreſſe. Ils emploient, pour percer les bois, des morceaux de coquilles fort aigus.

Leurs étoffes.

La fabrique des étoffes ſingulieres, qui compoſent leurs vêtemens, n'eſt pas le moindre de leurs arts. Elles ſont

tiſſues avec l'écorce d'un arbuſte que tous les habitans cultivent autour de leurs maiſons. Un morceau de bois dur, équarri & rayé ſur ſes quatre faces par des traits de différentes groſſeurs, leur ſert à battre cette écorce ſur une planche très-unie. Ils y jettent un peu d'eau en la battant, & ils parviennent ainſi à former une étoffe très-égale & très-fine, de la nature du papier, mais beaucoup plus ſouple, & moins ſujette à être déchirée. Ils lui donnent une grande largeur. Ils en ont de pluſieurs ſortes, plus ou moins épaiſſes, mais toutes fabriquées avec la même matiere; j'ignore la méthode dont ils ſe ſervent pour les teindre.

Je terminerai ce chapitre en me juſtifiant, car on m'oblige à me ſervir de ce terme, en me juſtifiant, dis-je, d'avoir profité de la bonne volonté d'Aotourou pour lui faire faire un voyage qu'aſſurément il ne croyoit pas devoir être auſſi long, & en rendant compte

Détail ſur le Taitien amené en France.

des connoiſſances qu'il m'a données ſur ſon pays pendant le ſéjour qu'il a fait avec moi.

Raiſons pour leſquelles on l'a amené.

Le zele de cet inſulaire pour nous ſuivre n'a pas été équivoque. Dès les premiers jours de notre arrivée à Taiti il nous l'a manifeſté de la maniere la plus expreſſive, & ſa nation parut applaudir à ſon projet. Forcés de parcourir une mer inconnue, & certains de ne devoir déſormais qu'à l'humanité des peuples que nous allions découvrir les ſecours & les rafraîchiſſemens dont notre vie dépendoit, il nous étoit eſſentiel d'avoir avec nous un homme d'une des îles les plus conſidérables de cette mer. Ne devions-nous pas préſumer qu'il parloit la même langue que ſes voiſins, que ſes mœurs étoient les mêmes, & que ſon crédit auprès d'eux ſeroit déciſif en notre faveur, quand il détailleroit & notre conduite avec ſes compatriotes & nos procédés à ſon égard? D'ailleurs en ſup-

poſant que notre patrie voulût profiter de l'union d'un peuple puiſſant ſitué au milieu des plus belles contrées de l'Univers, quel gage pour cimenter l'alliance que l'éternelle obligation dont nous allions enchaîner ce peuple en lui renvoyant ſon concitoyen bien traité par nous & enrichi de connoiſſances utiles qu'il leur porteroit. Dieu veuille que le beſoin & le zele qui nous ont inſpirés, ne ſoient pas funeſtes au courageux Aotourou!

Son ſéjour à Paris.

Je n'ai épargné ni l'argent ni les ſoins pour lui rendre ſon ſéjour à Paris agréable & utile. Il y eſt reſté onze mois, pendant leſquels il n'a témoigné aucun ennui. L'empreſſement pour le voir a été vif, curioſité ſtérile qui n'a ſervi preſque qu'à donner des idées fauſſes à des hommes perſifleurs par état, qui ne ſont jamais ſortis de la capitale, qui n'approfondiſſent rien, & qui livrés à des erreurs de toute eſpece, ne voyent que d'après leurs préjugés & décident ce-

pendant avec févérité & fans appel. Comment, par exemple, me difoient quelques-uns, dans le pays de cet homme on ne parle ni François ni Anglois ni Efpagnol? Que pouvois-je répondre? Ce n'étoit pas toutefois l'étonnement d'une queftion pareille qui me rendoit muet. J'y étois accoutumé, puifque je favois qu'à mon arrivée plufieurs, de ceux même qui paffent pour inftruits, foutenoient que je n'avois pas fait le tour du monde, puifque je n'avois pas été en Chine. D'autres, ariftarques tranchans, prenoient & répandoient une fort mince idée du pauvre infulaire, fur ce qu'après un féjour de deux ans avec des François, il parloit à peine quelques mots de la langue. Ne voyons-nous pas tous les jours, difoient-ils, des Italiens, des Anglois, des Allemands, auxquels un féjour d'un an à Paris fuffit pour apprendre le François? J'aurois pu répondre peut-être avec quelque fondement, qu'indépendamment de l'obfta-

cle physique que l'organe de cet insulaire apportoit à ce qu'il pût se rendre notre langue familiere, obstacle qui sera détaillé plus bas, cet homme avoit au-moins 30 ans, que jamais sa mémoire n'avoit été exercée par aucune étude, ni son esprit assujetti à aucun travail; qu'à la vérité un Italien, un Anglois, un Allemand pouvoient en un an jargonner passablement le François; mais que ces étrangers avoient une grammaire pareille à la nôtre, des idées morales, physiques, politiques, sociales, les mêmes que les nôtres & toutes exprimées par des mots dans leur langue, comme elles le sont dans la langue Françoise; qu'ainsi ils n'avoient qu'une traduction à confier à leur mémoire exercée dès l'enfance. Le Taitien au contraire n'ayant que le petit nombre d'idées relatives d'une part à la société la plus simple & la plus bornée, de l'autre à des besoins réduits au plus petit nombre possible, auroit eu à créer, pour

ainſi dire, dans un eſprit auſſi pareſſeux que ſon corps, un monde d'idées premieres, avant que de pouvoir parvenir à leur adapter les mots de notre langue qui les expriment. Voilà peut-être ce que j'aurois pu répondre; mais ce détail demandoit quelques minutes, & j'ai preſque toujours remarqué, qu'accablé de queſtions comme je l'étois, quand je me diſpoſois à y ſatisfaire, les perſonnes qui m'en avoient honoré, étoient déjà loin de moi. C'eſt qu'il eſt fort commun dans les capitales de trouver des gens qui queſtionnent non en curieux qui veulent s'inſtruire, mais en juges qui s'apprêtent à prononcer: alors qu'ils entendent la réponſe ou ne l'entendent point, ils n'en prononcent pas moins.

Cependant, quoique Aotourou eſtropiât à peine quelques mots de notre langue, tous les jours il ſortoit ſeul, il parcouroit la ville, & jamais il ne s'eſt égaré. Souvent il faiſoit des emplettes,

& preſque jamais il n'a payé les choſes au-delà de leur valeur. Le ſeul de nos ſpectacles qui lui plût, étoit l'opéra: car il aimoit paſſionnément la danſe. Il connoiſſoit parfaitement les jours de ce ſpectacle; il y alloit ſeul, payoit à la porte comme tout le monde, & ſa place favorite étoit dans les corridors. Parmi le grand nombre de perſonnes qui ont deſiré le voir, il a toujours remarqué ceux qui lui ont fait du bien, & ſon cœur reconnoiſſant ne les oublioit pas. Il étoit particuliérement attaché à Madame la Ducheſſe de Choiſeul qui l'a comblé de bienfaits & ſur-tout de marques d'intérêt & d'amitié, auxquelles il étoit infiniment plus ſenſible qu'aux préſens. Auſſi alloit-il de lui-même voir cette généreuſe bienfaitrice toutes les fois qu'il ſavoit qu'elle étoit à Paris.

Son départ de Paris.

Il en eſt parti au mois de Mars 1770, & il a été s'embarquer à la Rochelle ſur le navire *le Briſſon*, qui a dû le tranſporter à l'île de France. Il a été confié

Moyens pris pour le renvoyer chez lui.

pendant cette traverſée aux ſoins d'un Négociant qui s'eſt embarqué ſur le même bâtiment dont il eſt armateur en partie. Le Miniſtere a ordonné au Gouverneur & à l'Intendant de l'île de France de renvoyer de-là Aotourou dans ſon île. J'ai donné un Mémoire fort détaillé ſur la route à faire pour s'y rendre, & trente-ſix mille francs (c'eſt le tiers de mon bien) pour armer le navire deſtiné à cette navigation. Madame la Ducheſſe de Choiſeul a porté l'humanité juſqu'à conſacrer une ſomme d'argent pour tranſporter à Taiti un grand nombre d'outils de néceſſité premiere, des graines, des beſtiaux, & le Roi d'Eſpagne a daigné permettre que ce bâtiment, s'il étoit néceſſaire, relâchât aux Philippines.

J'ai reçu des nouvelles de l'arrivée d'Aotourou à l'île de France, & je crois devoir inſérer ici la copie d'une lettre de M. Poivre écrite à ce ſujet à M. Bertin, Miniſtre d'Etat.

EXTAIT d'une lettre de M. Poivre, Intendant des îles de France & de Bourbon, à M. Bertin, Ministre d'Etat.

Au Port Louis, île de France, ce 3 Novembre 1770.

« MONSEIGNEUR,

» J'AI reçu la lettre que vous m'avez » fait l'honneur de m'écrire en date du » 15 Mars dernier, au sujet de l'hon- » nête Indien *Poutavery*. J'ai reconnu » dans tout ce que vous me faites l'hon- » neur de me dire de cet insulaire & des » précautions à prendre pour le ren- » voyer convenablement dans sa patrie, » toute la bonté de votre cœur dont » j'avois tant de preuves certaines.

» J'avois déjà reçu ici *Poutavery* en » 1768 : je l'y avois accueilli à la ville » & à la campagne : pendant tout son » séjour dans cette île il avoit eu le cou- » vert chez moi : je lui ai rendu tous les

» ſervices qui ont dépendu de moi : il
» eſt parti d'ici mon ami & il revenoit
» dans cette île plein de ſentimens d'a-
» mitié & de reconnoiſſance pour ſon
» ami *Polary*, car c'eſt ainſi qu'il me
» nomme. Vous ne ſauriez croire à quel
» point cet homme naturel porte la mé-
» moire des bienfaits & le ſentiment de
» la reconnoiſſance.

» Pendant toute la traverſée, ſachant
» qu'il revenoit à l'île de France, il a
» toujours parlé à tous les Officiers du
» vaiſſeau du plaiſir qu'il auroit de re-
» voir ſon ami *Polary*. Arrivé ici, on a
» voulu le conduire au Gouvernement,
» il ne l'a pas voulu : tout en mettant le
» pied à terre il a couru par le chemin
» le plus court droit à ma maiſon ; il m'a
» fait toutes ſortes de careſſes à ſa façon
» & m'a tout de ſuite raconté tous les
» petits ſervices que je lui avois rendus.
» Quand il a été queſtion de ſe mettre
» à table, il a auſſi-tôt montré ſon an-
» cienne place à côté de moi & a voulu
» la reprendre.

» Vous voyez que vous ne pouviez » pas mieux vous adreſſer pour procu- » rer à cet honnête homme naturel les » ſecours dont il aura beſoin ici, & le » moyen de retourner commodément » & convenablement dans ſa patrie, l'île » de Taiti; je ſerois bien fâché qu'un » autre que moi eût eu une commiſſion » auſſi délicieuſe à remplir. Soyez aſſuré » que je ferai pour *Poutavery* tout ce » que je ferois pour mon propre fils. » Cet Indien m'a ſingulierement inté- » reſſé depuis le moment que j'ai ſu ſon » hiſtoire, & ſon honnêté naturelle m'a » fortement attaché à lui; auſſi me re- » regarde-t-il comme ſon pere & ma » maiſon comme la ſienne.

» *Poutavery* eſt arrivé ici le 23 Octo- » bre en très-bonne ſanté, fort aimé de » tous ſes compagnons de voyage & » très-content d'eux tous. J'ai chargé » M. de la Malétie, Soubrécargue du » navire ſur lequel il a paſſé, de le loger » avec lui & d'en avoir ſoin, parce que

» malheureuſement je n'ai point de lo-
» gement dans la maiſon que j'occupe,
» & je n'ai pour moi-même qu'une très-
» petite piece très-incommode qui me
» ſert de cabinet.

Poutavery n'étant arrivé ici qu'à la
» fin d'Octobre dans un moment où
» nous avions tous nos bâtimens de-
» hors, je le garderai juſqu'à la mi-
» Septembre de l'année prochaine,
» tems auquel je le renverrai dans ſon
» pays. Le Capitaine, les Officiers & le
» bâtiment deſtinés à ce voyage ſeront
» de mon choix. Je lui donnerai pour
» lui, pour ſa famille & pour les chefs
» Taitiens des préſens convenables. Je
» lui donnerai, outre les outils & inſtru-
» mens en fer de toute eſpece, des grains
» à ſemer & ſur-tout du riz, des bœufs
» & vaches, des cabrits, enfin tout ce
» qui me paroîtra, d'après ſes rapports,
» devoir être utile aux bons Taitiens,
» qui devront à la généroſité Françoiſe
» une partie de leur bien-être.

» Le bâtiment deſtiné pour Taiti fera
» ſa route par le Sud & paſſera entre la
» nouvelle Hollande & la nouvelle
» Zéélande. C'eſt pourquoi je ne veux
» le faire partir que vers l'équinoxe de
» Septembre de l'année prochaine, afin
» que nos Navigateurs, forcés peut-
» être par les vents, de s'élever beau-
» coup dans le Sud, jouiſſent de toute
» la belle ſaiſon qui dans l'hémiſphere
» auſtral commence à la fin de Sep-
» tembre; alors les nuits ſont plus cour-
» tes & les mers plus belles ».

On m'a écrit depuis de l'île de France une lettre datée du mois d'Août 1771, dans laquelle on me mande qu'on y armoit le bâtiment deſtiné à ramener Aotourou à Taiti. Puiſſe-t-il revoir enfin ſes compatriotes! Je vais détailler ce que j'ai cru comprendre ſur les mœurs de ſon pays dans mes converſations avec lui.

J'ai déjà dit que les Taitiens reconnoiſſent un Etre ſuprême qu'aucune Nouveaux détails

sur les mœurs de Taiti.

image factice ne ſçauroit repréſenter, & des divinités ſubalternes *de deux métiers*, comme dit Amyot, repréſentées par des figures de bois. Ils prient au lever & au coucher du ſoleil; mais ils ont en détail un grand nombre de pratiques ſuperſtitieuſes pour conjurer l'influence des mauvais génies. La comete, viſible à Paris en 1769, & qu'Aotourou a fort bien remarquée, m'a donné lieu d'apprendre que les Taitiens connoiſſent ces aſtres qui ne reparoiſſent, m'a-t-il dit, qu'après un grand nombre de lunes. Ils nomment les cometes *evetou eave*, & n'attachent à leur apparition aucune idée ſiniſtre. Il n'en eſt pas de même de ces eſpeces de météores qu'ici le peuple croit être des étoiles qui filent. Les Taitiens, qui les nomment *epao*, les croyent un génie malfaiſant *eatoua toa*.

Au reſte, les gens inſtruits de cette nation, ſans être aſtronomes, comme l'ont prétendu nos gazettes, ont une nomenclature des conſtellations les plus

remarquables; ils en connoiſſent le mouvement diurne, & ils s'en ſervent pour diriger leur route en pleine mer d'une île à l'autre. Dans cette navigation, quelquefois de plus de trois cents lieues, ils perdent toute vûe de terre. Leur bouſſole eſt le cours du ſoleil pendant le jour, & la poſition des étoiles pendant les nuits, preſque toujours belles entre les tropiques.

Iles voiſines.

Aotourou m'a parlé de pluſieurs îles, les unes confédérées de Taiti, les autres toujours en guerre avec elle. Les îles amies ſont *Aimeo*, *Maoroua*, *Aca*, *Oumaïtia* & *Tapoua-maſſou*. Les ennemies ſont *Papara*, *Aiatea*, *Otaa*, *Toumaraa*, *Oopoa*. Ces îles ſont auſſi grandes que Taiti. L'île de *Pare*, fort abondante en perles, eſt tantôt ſon alliée, tantôt ſon ennemie. *Enoua-motou* & *Toupai* ſont deux petites îles inhabitées, couvertes de fruits, de cochons, de volailles, abondantes en poiſſons & en tortues; mais le peuple croit qu'elles ſont la demeure

des Génies; c'eſt leur domaine, & malheur aux bateaux que le hazard ou la curioſité conduit à ces îles ſacrées. Il en coûte la vie à preſque tous ceux qui y abordent. Au reſte ces îles giſſent à différentes diſtances de Taiti. Le plus grand éloignement dont Aotourou m'ait parlé, eſt à quinze jours de marche. C'eſt ſans doute à-peu-près à cette diſtance qu'il ſuppoſoit être notre patrie, lorſqu'il s'eſt déterminé à nous ſuivre.

Inégalité des conditions.

J'ai dit plus haut que les habitans de Taiti nous avoient paru vivre dans un bonheur digne d'envie. Nous les avions cru preſque égaux entre eux, ou du-moins jouiſſant d'une liberté qui n'étoit ſoumiſe qu'aux loix établies pour le bonheur de tous. Je me trompois; la diſtinction des rangs eſt fort marquée à Taiti, & la diſproportion cruelle. Les Rois & les Grands ont droit de vie & de mort ſur leurs eſclaves & valets; je ſerois même tenté de croire qu'ils ont auſſi ce droit barbare ſur les gens du

peuple qu'ils nomment *Tata-einou*, *hommes vils ;* toujours eſt-il ſûr que c'eſt dans cette claſſe infortunée qu'on prend les victimes pour les ſacrifices humains. La viande & le poiſſon ſont réſervés à la table des Grands; le peuple ne vit que de légumes & de fruits. Juſqu'à la maniere de s'éclairer dans la nuit différentie les états, & l'eſpece de bois qui brûle pour les gens conſidérables, n'eſt pas la même que celle dont il eſt permis au peuple de ſe ſervir. Les Rois ſeuls peuvent planter devant leurs maiſons l'arbre que nous nommons *le ſaule pleureur* ou *l'arbre du grand Seigneur*. On ſait qu'en courbant les branches de cet arbre & les plantant en terre, on donne à ſon ombre la direction & l'étendue qu'on deſire ; à Taiti il eſt la ſalle à manger des Rois.

Les Seigneurs ont des livrées pour leurs valets; ſuivant que la qualité des maîtres eſt plus ou moins élevée, les valets portent plus ou moins haut la

piece d'étoffe dont ils ſe ceignent. Cette ceinture prend immédiatement ſous les bras aux valets des chefs, elle ne couvre que les reins aux valets de la derniere claſſe des nobles. Les heures ordinaires des repas ſont lorſque le ſoleil paſſe au méridien & lorſqu'il eſt couché. Les hommes ne mangent point avec les femmes, celles-ci ſeulement ſervent aux hommes les mets que les valets ont apprêtés.

Uſage de porter le deuil.

A Taiti on porte régulierement le deuil qui ſe nomme *eeva*. Toute la nation porte le deuil de ſes Rois. Le deuil des peres eſt fort long. Les femmes portent celui des maris, ſans que ceux-ci leur rendent la pareille. Les marques de deuil ſont de porter ſur la tête une coeffure de plumes dont la couleur eſt conſacrée à la mort, & de ſe couvrir le viſage d'un voile. Quand les gens en deuil ſortent de leurs maiſons, ils ſont précédés de pluſieurs eſclaves qui battent des caſtagnettes d'une certaine ma-

niere; leur ſon lugubre avertit tout le monde de ſe ranger, ſoit qu'on reſpecte la douleur des gens en deuil, ſoit qu'on craigne leur approche comme ſiniſtre & malencontreuſe. Au reſte il en eſt à Taiti comme par-tout ailleurs; on y abuſe des uſages les plus reſpectables. Aotourou m'a dit que cet attirail du deuil étoit favorable aux rendez-vous, ſans doute avec les femmes dont les maris ſont peu complaiſans. Cette claquette dont le ſon reſpecté écarte tout le monde, ce voile qui cache le viſage, aſſurent aux amans le ſecret & l'impunité.

Secours réciproques dans les maladies.

Dans les maladies un peu graves tous les proches parens ſe raſſemblent chez le malade. Ils y mangent & y couchent tant que le danger ſubſiſte; chacun le ſoigne & le veille à ſon tour. Ils ont auſſi l'uſage de ſaigner; mais ce n'eſt ni au bras ni au pied. Un *Taoua*, c'eſt-à-dire, un Médecin ou Prêtre inférieur, frappe avec un bois tranchant ſur le

crâne du malade, il ouvre par ce moyen la veine que nous nommons *ſagittale*; & lorſqu'il en a coulé ſuffiſamment de ſang, il ceint la tête d'un bandeau qui aſſujettit l'ouverture : le lendemain il lave la plaie avec de l'eau.

Remarques ſur la langue.

Voilà ce que j'ai appris ſur les uſages de ce pays intéreſſant, tant ſur les lieux mêmes que par mes converſations avec Aotourou. On trouvera à la fin de cet Ouvrage le vocabulaire des mots Taitiens que j'ai pu raſſembler. En arrivant dans cette île nous remarquâmes que quelques-uns des mots prononcés par les inſulaires, ſe trouvoient dans le vocabulaire inſéré à la ſuite du voyage de le Maire ſous le titre de *Vocabulaire des îles des Cocos*. Ces îles en effet, ſelon l'eſtime de le Maire & de Schouten, ne ſçauroient être fort éloignées de Taiti, peut-être font-elles partie de celles que m'a nommées Aotourou. La langue de Taiti eſt douce, harmonieuſe & facile à prononcer. Les mots n'en ſont preſque

que compoſés que de voyelles ſans aſpiration; on n'y rencontre point de ſyllabes muettes, ſourdes ou naſales, ni cette quantité de conſonnes & d'articulations qui rendent certaines langues ſi difficiles. Auſſi notre Taitien ne pouvoit-il parvenir à prononcer le François. Les mêmes cauſes qui font accuſer notre langue d'être peu muſicale, la rendoient inacceſſible à ſes organes. On eût plutôt réuſſi à lui faire prononcer l'Eſpagnol ou l'Italien.

M. Pereire, célebre par ſon talent d'enſeigner à parler & bien articuler aux ſourds & muets de naiſſance, a examiné attentivement & pluſieurs fois Aotourou, & a reconnu qu'il ne pouvoit phyſiquement prononcer la plûpart de nos conſonnes, ni aucune de nos voyelles naſales. M. Pereire a bien voulu me communiquer à ce ſujet un mémoire qu'on trouvera inſéré à la ſuite du vocabulaire de Taiti.

Au reſte la langue de cette île eſt

aſſez abondante ; j'en juge par ce que, dans le cours du voyage, Aotourou a mis en ſtrophes cadencées tout ce qui l'a frappé. C'eſt une eſpece de récitatif obligé qu'il improviſoit. Voilà ſes annales, & il nous a paru que ſa langue lui fourniſſoit des expreſſions pour peindre une multitude d'objets tous nouveaux pour lui. D'ailleurs nous lui avons entendu chaque jour prononcer des mots que nous ne connoiſſions pas encore, & entre autres déclamer une longue priere, qu'il appelle la priere des Rois, & de tous les mots qui la compoſent, je n'en ſçais pas dix.

J'ai appris d'Aotourou qu'environ huit mois avant notre arrivée dans ſon île, un vaiſſeau Anglois y avoit abordé. C'eſt celui que commandoit M. Wallas. Le même hazard qui nous a fait découvrir cette île, y a conduit les Anglois, pendant que nous étions à la riviere de la Plata. Ils y ont ſéjourné un mois, &, à l'exception d'une attaque

que leur ont faite les insulaires qui se flattoient d'enlever le vaisseau, tout s'est passé à l'amiable. Voilà, sans doute, d'où proviennent & la connoissance du fer, que nous avons trouvée aux Taitiens, & le nom d'*aouri* qu'ils lui donnent, nom assez semblable pour le son au mot Anglois *iron*, *fer*, qui se prononce *aïron*. J'ignore maintenant si les Taitiens, avec la connoissance du fer, doivent aussi aux Anglois celle des maux vénériens que nous y avons trouvé naturalisés, comme on le verra bientôt.

Les Anglois ont fait depuis un second voyage à Taiti, qu'ils nomment *otahitee*. Ils y ont observé le passage de Vénus le 4 Juin 1769, & leur séjour dans cette île a été de trois mois. Comme ils ont déjà publié une relation de ce voyage, relation qu'on traduit actuellement en François pour la rendre publique ici, je n'entrerai point dans le détail de ce qu'ils disent sur cette île & ses habitans. Je me contenterai d'observer que

c'eſt fauſſement qu'ils avancent que nous y ſommes toujours reſtés avec pavillon Eſpagnol : nous n'avions aucune raiſon de cacher le nôtre ; c'eſt avec tout auſſi peu de fondement qu'ils nous accuſent d'avoir porté aux malheureux Taitiens la maladie que nous pourrions peut-être plus juſtement ſoupçonner leur avoir été communiquée par l'équipage de M. Wallas. Les Anglois avoient emmené deux inſulaires qui ſont morts en chemin.



CHAPITRE IV.

Départ de Taiti; découverte de nouvelles îles; navigation jusqu'à la sortie des grandes Cyclades.

ON a vu combien la relâche à Taiti avoit été mêlangée de bien & de mal; l'inquiétude & le danger y avoient accompagné nos pas jusqu'aux derniers instans, mais ce pays étoit pour nous un ami que nous aimions avec ses défauts. Le 16 Avril, à huit heures du matin, nous étions environ à dix lieues dans le Nord-Est-quart-Nord de sa pointe septentrionale, & je pris de là mon point de départ. A dix heures nous apperçûmes une terre sous le vent, qui paroissoit former trois îles, on voyoit encore l'extrémité de Taiti. A midi, nous reconnûmes parfaitement que ce que nous avions pris pour trois îles n'en étoit qu'une seule, dont les sommets nous avoient paru isolés dans l'éloigne-

1768. Avril.

Vûe d'Oumaitia.

ment. Par-dessus cette nouvelle terre, nous crûmes en voir une plus éloignée. Cette île est d'une hauteur médiocre & couverte d'arbres ; on peut l'appercevoir en mer de huit ou dix lieues. Aotourou la nomme *Oumaitia*. Il nous a fait entendre d'une maniere non équivoque, qu'elle étoit habitée par une nation amie de la sienne, qu'il y avoit été plusieurs fois, qu'il y avoit une maîtresse, & que nous y trouverions le même accueil & les mêmes rafraîchissemens qu'à Taiti.

Direction de la route.

Nous perdîmes Oumaitia de vûe dans la journée, & je dirigeai ma route de maniere à ne pas rencontrer *les îles Pernicieuses* que les désastres de l'Amiral Roggewin nous avertissoient de fuir. Deux jours après, nous eûmes une preuve incontestable que les habitans des îles de l'Océan Pacifique communiquent entre eux, même à des distances considérables. L'azur d'un ciel sans nuages laissoit étinceler les étoiles; Ao-

tourou, après les avoir attentivement considérées, nous fit remarquer l'étoile brillante qui est dans l'épaule d'Orion, disant que c'étoit sur elle que nous devions diriger notre course, & que dans deux jours nous trouverions une terre abondante qu'il connoissoit, & où il avoit des amis; nous crûmes même comprendre par ses gestes qu'il y avoit un enfant. Comme je ne faisois pas déranger la route du vaisseau, il me répéta plusieurs fois qu'on y trouvoit des cocos, des bananes, des poules, des cochons, & sur-tout des femmes, que, par des gestes très-expressifs, il nous dépeignoit fort complaisantes. Outré de voir que ces raisons ne me déterminoient pas, il courut saisir la roue du gouvernail, dont il avoit déja remarqué l'usage, & malgré le timonier il tâchoit de la changer, pour nous faire gouverner sur l'étoile qu'il indiquoit. On eut assez de peine à le tranquilliser, & ce refus lui donna beaucoup de chagrin. Le lendemain,

dès la pointe du jour, il monta au haut des mâts & y passa la matinée, regardant toujours du côté de cette terre où il vouloit nous conduire, comme s'il eût eu l'espérance de l'appercevoir. Au reste il nous avoit nommé la veille en sa langue, sans hésiter, la plûpart des étoiles brillantes que nous lui montrions; nous avons eu depuis la certitude qu'il connoît parfaitement les phases de la lune & les divers prognostics qui avertissent souvent en mer des changemens qu'on doit avoir dans le tems. Une de leurs opinions, qu'il nous a clairement énoncée, c'est qu'ils croient positivement que le soleil & la lune sont habités. Quel Fontenelle leur a enseigné la pluralité des mondes?

Pendant le reste du mois d'Avril, nous eûmes très-beau tems, mais peu de frais, & le vent d'Est prenoit plus du Nord que du Sud. La nuit du 26 au 27, notre Pratique de la côte de France mourut subitement d'une attaque d'apo-

plexie. Ces Pratiques ſe nomment *Pilotes-côtiers*, & tous les vaiſſeaux du Roi ont ainſi un Pilote-Pratique de la côte de France. Ils ſont différens de ceux qu'on nomme dans l'équipage *Pilotes*, *Aide-Pilotes* ou *Pilotins*. On a dans le monde une idée peu exacte de l'emploi qu'exercent ces Pilotes ſur nos vaiſſeaux. On croit que ce ſont eux qui en dirigent la route, & qu'ils ſervent ainſi comme de bâton à des aveugles. Je ne ſçai pas s'il eſt encore quelque nation chez laquelle on abandonne à ces hommes ſubalternes l'art du pilotage, cette partie eſſentielle de la navigation. Dans nos vaiſſeaux, la fonction des Pilotes eſt de veiller à ce que les Timoniers ſuivent exactement la route que le Capitaine leur ordonne, à marquer tous les changemens qu'y font faire ou la qualité des vents, ou les ordres du Commandant, & à obſerver les ſignaux; encore ne préſident-ils à ces détails que ſous la direction de l'Officier de quart. Aſſuré-

ment les Officiers de la Marine du Roi sortent des écoles beaucoup plus profonds en géométrie, qu'il n'est nécessaire pour connoître parfaitement toutes les loix du pilotage. La classe des Pilotes proprement dits, est encore chargée du soin des compas de routes & d'observation, des lignes de lock & de sonde, des fanaux, des pavillons, &c. & on voit que ces divers détails ne demandent que de l'exactitude. Aussi mon premier Pilote dans ce voyage étoit-il un jeune homme de vingt ans : le second étoit du même âge, & les Aide-Pilotes naviguoient pour la premiere fois.

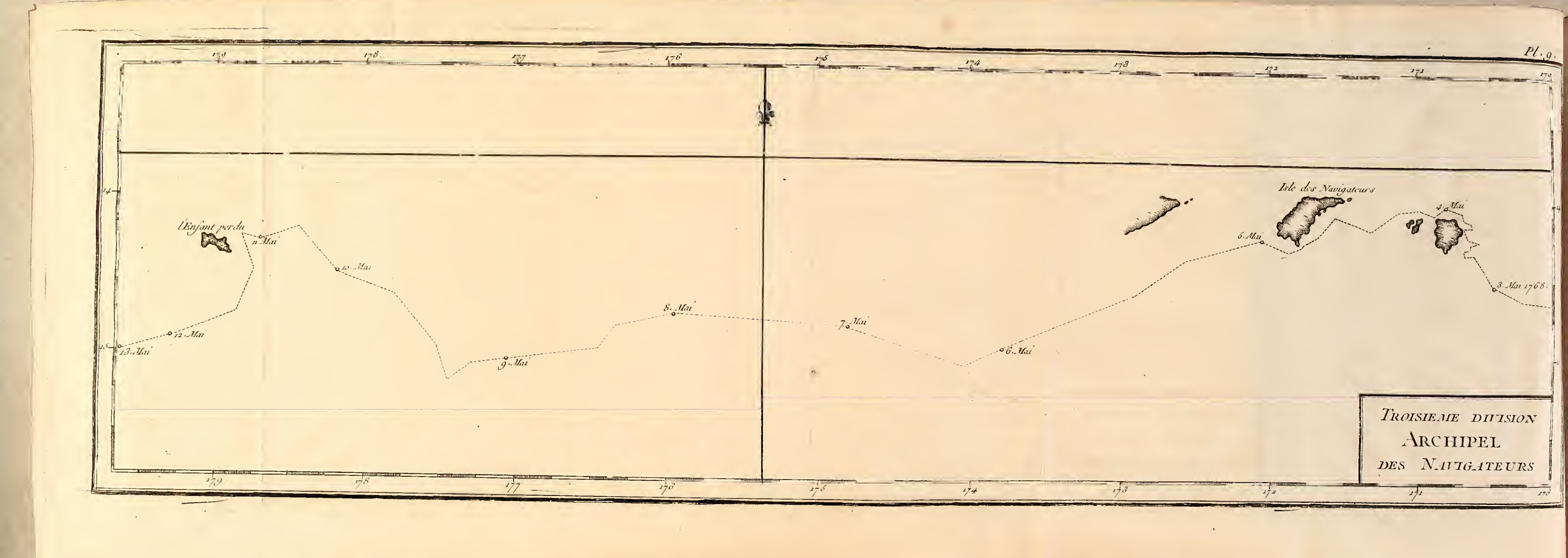
Observations astronomiques.

Mon estime comparée deux fois dans ce mois avec les observations astronomiques de M. Verron, differe la premiere fois, & c'étoit à Taiti, de 13′ 10″, dont j'étois plus Ouest ; la seconde fois, qui est le 27 à midi, de 1d 13′ 37″ dont j'étois plus Est que l'observé.

Seconde division d'îles.

Au reste les différentes îles découver-


RPJCB


L'Enfant perdu
11. Mai
10. Mai
12. Mai
13. Mai
9. Mai
8. Mai
7. Mai
6. Mai
Isle des Navigateurs
6. Mai
4. Mai
3. Mai 1768.
179
178
177
176
175
174
173
172
171
170
14
15
Troisieme Division
Archipel
des Navigateurs

tes dans ce mois, forment la feconde divifion des îles de ce vafte Océan. Je l'ai nommée *l'archipel de Bourbon* (*a*).

Le 3 Mai, prefque à la pointe du jour, nous découvrîmes une nouvelle terre dans le Nord-Oueft à dix ou douze lieues de diftance. Les vents étoient de la partie du Nord-Eft, & je fis gouverner au vent de la pointe feptentrionale de cette terre, laquelle eft fort élevée, dans l'in- *Mai.*

(*a*) Les îles vues par les Anglois autour de Taiti font *Titeroah* par 17 deg. 10 min. de latitude, 150 deg. de longitude à l'Oueft de Londres; près de celles-ci *Ohaena* où font, difent-ils, les plus belles femmes du monde; *Vliateah* par 16 deg. 47 min. de latitude, 151 deg. 40 min. de longitude Oueft de Londres, & à 8 ou 10 lieues de celle-ci *Moroah*; *Otahaw* par 16 deg. 37 min. de latitude, 151 deg. 45 min. de longitude Oueft de Londres, & à 5 lieues dans l'Oueft d'Otahaw, l'île *Bola-Bola*, retraite de brigands, foumife aujourd'hui à un conquérant qui s'eft affervi plufieurs îles voifines; enfin *Ohiteroah* par 22 deg. 23 min. de latitude, 150 deg. 26 min. de longitude Oueft de Londres. Le Taitien *Tobia* qui a fuivi les Anglois leur a fait mention de neuf autres îles fituées dans le Oueft-Nord-Oueft & le Sud-Sud-Oueft d'Ohiteroah, la plus éloignée de cette derniere a deux jours de marche pour un canot du pays.

Vûe de nouvelles îles.

tention de la reconnoître. Les connoiſſances nautiques d'Aotourou ne s'étendoient pas juſque-là : car ſa premiere idée, en voyant cette terre, fut qu'elle étoit notre patrie. Dans la journée nous eſſuyâmes quelques grains, ſuivis de calme, de pluie & de briſes du Oueſt, tels que dans cette mer on en éprouve aux approches des moindres terres. Avant le coucher du ſoleil, nous reconnûmes trois îles, dont une beaucoup plus conſidérable que les deux autres. Pendant la nuit, que la lune rendoit claire, nous conſervâmes la vûe de terre ; nous courûmes deſſus au jour, & nous prolongeâmes la côte orientale de la grande-île, depuis ſa pointe du Sud juſqu'à celle du Nord ; c'eſt ſon plus grand côté qui peut avoir trois lieues ; l'île en a deux de l'Eſt à l'Oueſt. Ses côtes ſont par-tout eſcarpées, & ce n'eſt, à proprement parler, qu'une montagne élevée, couverte d'arbres juſqu'au ſommet, ſans vallées ni plage. La

mer briſoit fortement le long de la rive. Nous y vîmes des feux, quelques cabannes couvertes de joncs & terminées en pointe, conſtruites à l'ombre des cocotiers, & une trentaine d'hommes qui couroient ſur le bord de la mer. Les deux petites îles ſont à une lieue de la grande dans l'Oueſt-Nord-Oueſt du monde, ſituation qu'elles ont auſſi entre elles. Un bras de mer peu large les ſépare, & à la pointe du Oueſt de la plus occidentale il y a un îlot. Elles n'ont pas plus d'une demi-lieue chacune, & leur côte eſt également haute & eſcarpée. Le milieu de ces îles eſt par 14^{d} $11'$ de latitude auſtrale, 170^{d} $59'$ de longitude à l'Oueſt de Paris.

Echanges faits avec les Inſulaires.

A midi je faiſois route pour paſſer entre ces petites îles & la grande, lorſque la vue d'une pirogue qui venoit à nous me fit mettre en panne pour l'attendre. Elle s'approcha à une portée de piſtolet du vaiſſeau ſans vouloir l'accoſter, malgré tous les ſignes d'amitié

dont nous pouvions nous aviſer vis-à-vis de cinq hommes qui la conduiſoient. Ils étoient nuds à l'exception des parties naturelles, & nous montroient du cocos & des racines. Notre Taitien ſe mit nud comme eux & leur parla ſa langue, mais ils ne l'entendirent pas; ce n'eſt plus ici la même nation. Laſſé de voir que, malgré l'envie qu'ils témoignoient de diverſes bagatelles qu'on leur montroit, ils n'oſoient approcher, je fis mettre à la mer le petit canot. Auſſi-tôt qu'ils l'apperçurent, ils forcerent de nage pour s'enfuir, & je ne voulus pas qu'on les pourſuivît. Peu après on vit venir pluſieurs autres pirogues, quelques-unes à la voile. Elles témoignerent moins de méfiance que la premiere, & s'approcherent aſſez pour rendre les échanges praticables; mais aucun Inſulaire ne voulut monter à bord. Nous eûmes d'eux des ignames, des noix de cocos, une poule d'eau d'un ſuperbe plumage & quelques morceaux d'une

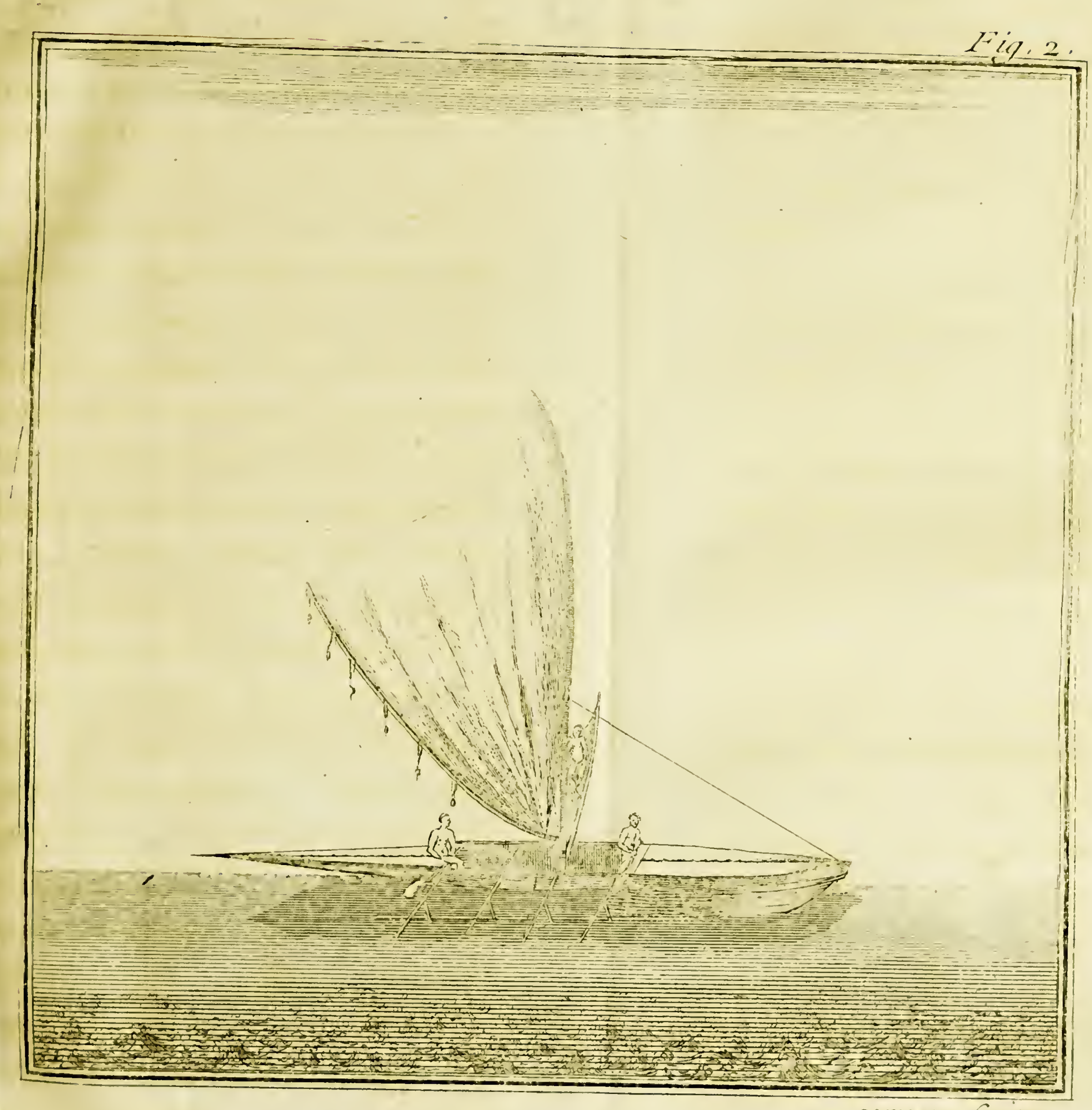
ſort belle écaille. L'un d'eux avoit un coq qu'il ne voulut jamais troquer. Ils échangerent auſſi des étoffes du même tiſſu, mais beaucoup moins belles que celles de Taiti & teintes de vilaines couleurs rouges, brunes & noires, des hameçons mal faits avec des arrêtes de poiſſons, quelques nattes & des lances longues de ſix pieds, d'un bois durci au feu. Ils ne voulurent point de fer; ils préféroient de petits morceaux d'étoffe rouge aux clous, aux couteaux & aux pendans d'oreille qui avoient eu un ſuccès ſi décidé à Taiti. Je ne crois pas ces hommes auſſi doux que les Taitiens: leur phyſionomie étoit plus ſauvage, & il falloit être toujours en garde contre les ruſes qu'ils employoient pour tromper dans les échanges.

Deſcription de ces Inſulaires.

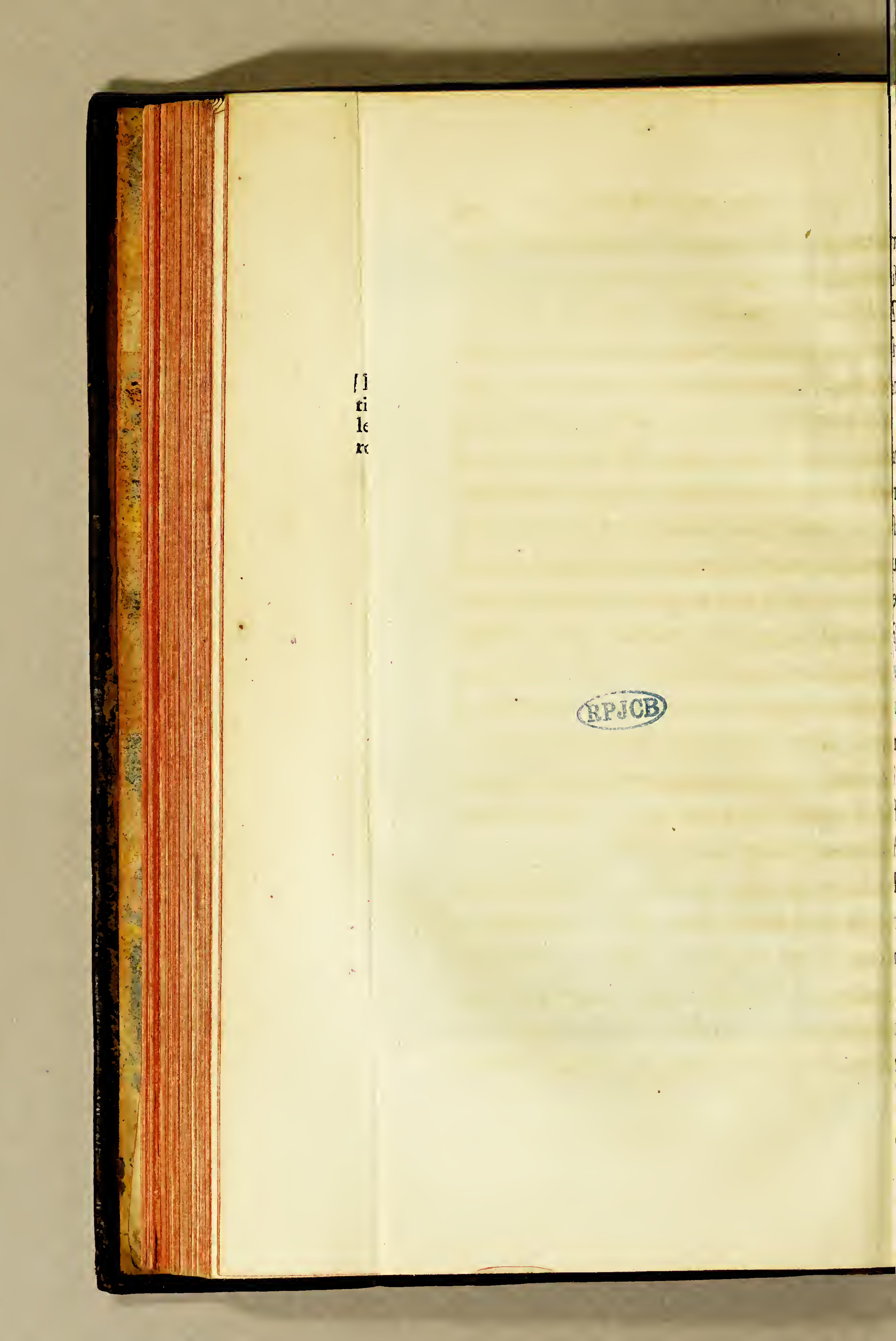
Ces Inſulaires nous ont paru de ſtature médiocre, mais agiles & diſpos. Ils ont la poitrine & les cuiſſes juſqu'au-deſſus du genou peintes d'un bleu foncé, leur couleur eſt bronzée; nous en avons

remarqué un beaucoup plus blanc qu
les autres. Ils se coupent ou s'arrachen
la barbe, un seul la portoit un peu lon
gue; tous en général avoient les che-
veux noirs & relevés sur la tête. Leur
pirogues sont faites avec assez d'art &
munies d'un balancier; elles n'ont poin
l'avant ni l'arriere relevés, mais ponté
l'un & l'autre, & sur le milieu de ce
ponts il y a une rangée de chevilles ter-
minées en forme de gros clous, mais
dont les têtes sont recouvertes de beaux
limas d'une blancheur éclatante. La
voile de leurs pirogues est composée
de plusieurs nattes & triangulaires; deux
de ses côtés sont envergués sur des bâtons
dont l'un sert à l'assujettir le long du
mât, & l'autre, établi sur la ralingue
de dehors, fait l'effet d'une livarde. Ces
pirogues nous ont suivi assez au large,
lorsque nous avons éventé nos voiles;
il en est même venu quelques-unes des
deux petites îles, & dans l'une il y avoit
une femme vieille & laide. Aotourou a
témoigné

Description de leurs pirogues.



Canot des Isles des Navigateurs à la Voile.


RPJCB

ẽmoigné le plus grand mépris pour ces nſulaires.

Nous trouvâmes un peu de calme, orſque nous fûmes ſous le vent de la roſſe île, ce qui me fit renoncer à paſ-er entre elle & les deux petites. Le anal eſt d'une lieue & demie, & il aroît qu'il y auroit quelque mouillage. A ſix heures du ſoir on découvrit du aut des mâts dans le Oueſt-Sud-Oueſt ne nouvelle terre qui ſe préſentoit ſous aſpect de trois mondrains iſolés. Nous ourûmes dans le Sud-Oueſt; & à deux eures après minuit nous revîmes cette erre dans l'Oueſt-2d.Sud; les premie-es îles que nous appercevions encore à a faveur d'un beau clair de lune, nous eſtoient alors au Nord-Eſt.

Suite d'Îles.

Le 5 au matin nous reconnûmes que cette nouvelle terre étoit une belle île dont nous n'avions la veille apperçu que les ſommets. Elle eſt entrecoupée de montagnes & de vaſtes plaines couvertes de cocotiers & d'une infinité

d'autres arbres. Nous prolongeâmes sa côte méridionale à une ou deux lieues de diſtance, ſans y voir aucune apparence de mouillage, la mer s'y développoit avec fureur. Il y a même une bâture dans l'Oueſt de ſa pointe occidentale, laquelle met environ deux lieues au large. Pluſieurs relevemens nous ont donné avec exactitude le giſſement de cette côte. Un grand nombre de pirogues à la voile, ſemblables à celles des dernieres îles, vinrent autour des navires, mais ſans vouloir s'approcher ; une ſeule accoſta l'Etoile. Les Indiens ſembloient nous inviter par leurs ſignes à aller à terre ; mais les briſans nous le défendoient. Quoique nous fiſſions alors ſept & huit milles par heure, ces pirogues à la voile tournoient autour de nous avec la même aiſance que ſi nous euſſions été à l'ancre. On en apperçut du haut des mâts pluſieurs qui voguoient dans le Sud.

Dès ſix heures du matin nous avions

eu la connoiſſance d'une autre terre dans l'Oueſt ; des nuages enſuite nous en avoient dérobé la vue, elle ſe remontra vers dix heures. Sa côte couroit au Sud-Oueſt ; & nous parut avoir au-moins autant d'élévation & d'étendue que la premiere avec laquelle elle gît à-peu-près Eſt & Oueſt du monde, à la diſtance d'environ douze lieues. Une brume épaiſſe, qui s'éleva dans l'après-midi & dura toute la nuit & le jour ſuivant, ne nous permit pas de la reconnoître. Nous diſtinguâmes ſeulement à ſa pointe du Nord-Eſt deux petites îles de grandeur inégale.

Poſition de ces îles qui forment la troiſieme diviſion.

La longitude de ces îles eſt à-peu-près la même par laquelle s'eſtimoit être Abel Taſman, lorſqu'il découvrit les îles d'*Amſterdam* & de *Rotterdam*, des *Pilſtaars*, du *Prince Guillaume*, & les bas fonds de *Fleemskerk*. C'eſt auſſi celle qu'on aſſigne à peu de choſes près, *aux îles de Salomon*. D'ailleurs les pirogues

que nous avons vu voguer au large & dans le Sud, ſemblent indiquer d'autres îles dans cette partie. Ainſi ces terres paroiſſent former une chaîne étendue ſous le même méridien; ce ſera la troiſieme diviſion que nous avons nommée *l'archipel des Navigateurs*. Les îles qui le compoſent giſſent ſous le quatorzieme parallele auſtral, entre 171 & 172d de longitude à l'Oueſt de Paris.

Le 11 au matin, après avoir gouverné à Oueſt-quart-Sud-Oueſt depuis la vue des dernieres îles, on découvrit la terre dans l'Oueſt-Sud-Oueſt à ſept ou huit lieues de diſtance. On crut d'abord que c'étoient deux îles ſéparées, & le calme nous en tint éloignés tout le jour. Le 12 on reconnut que ce n'étoit qu'une ſeule île, dont les deux parties élevées étoient jointes par une terre baſſe qui paroiſſoit ſe courber en arc & former une baie ouverte au Nord-Eſt. Les groſſes terres courent au Nord-Nord-Oueſt.

Le vent de bout nous a empêchés d'approcher de plus de ſix à ſept lieues cette île que j'ai appellée *l'Enfant perdu.*

Obſervations météorologiques.

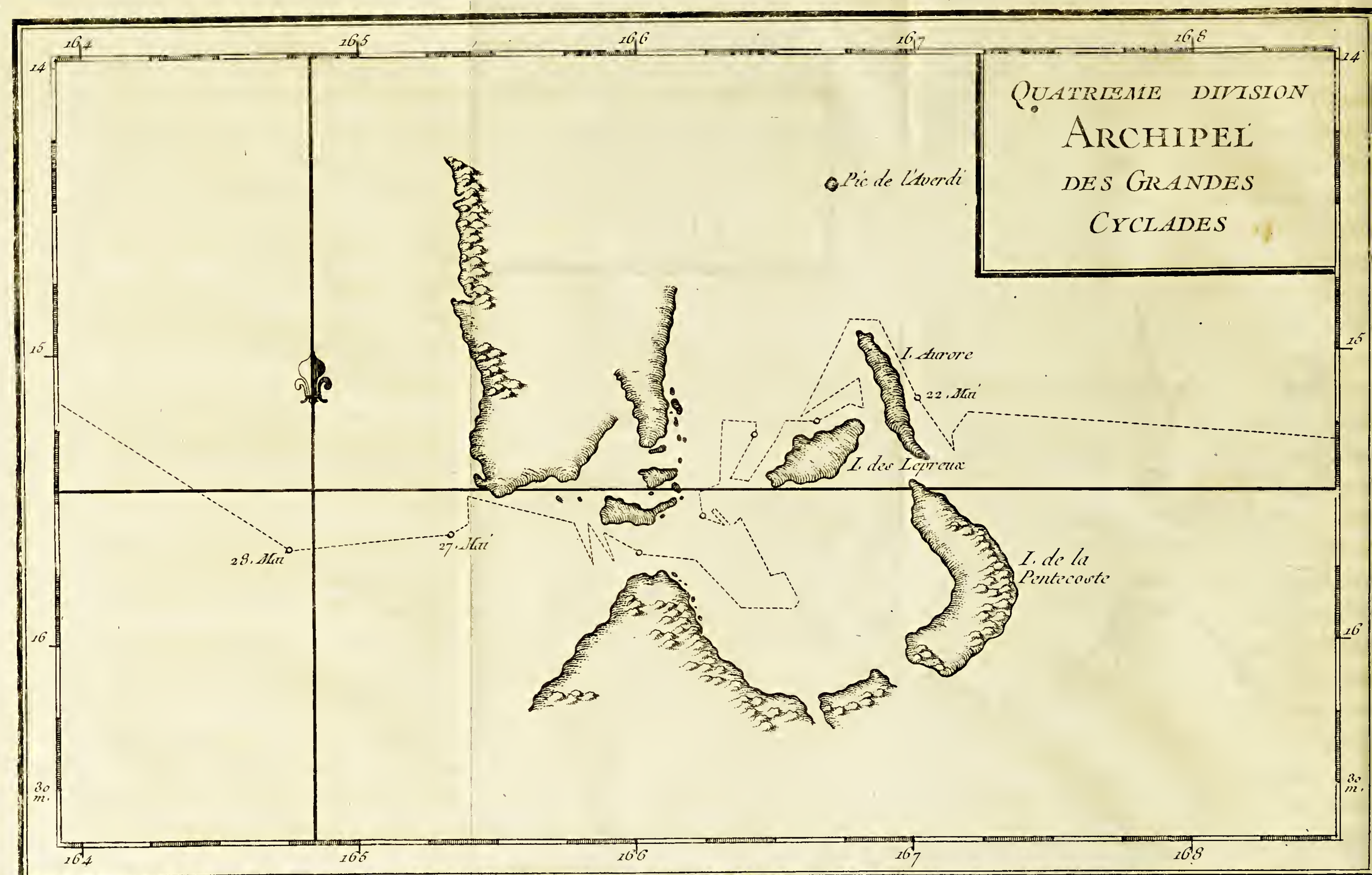
Les mauvais tems, qui avoient commencé dès le 6 de ce mois, continuerent preſque ſans interruption juſqu'au 20; & pendant tout ce tems nous fûmes perſécutés par les calmes, la pluie & les vents d'Oueſt. En général dans cet océan nommé *Pacifique*, l'approche des terres procure des orages, plus fréquens encore dans les décours de la lune. Lorſque le tems eſt par grains avec de gros nuages fixes à l'horiſon, c'eſt un indice preſque ſûr de quelques îles & un avis de s'en méfier. On ne ſe figure pas avec quels ſoins & quelles inquiétudes on navigue dans ces mers inconnues, menacés de toutes parts de la rencontre inopinée de terres & d'écueils, inquiétudes plus vives encore dans les longues nuits de la Zone Torride. Il nous falloit cheminer à tâtons, changeant de route, lorſque l'horiſon

étoit trop noir devant nous. La disette d'eau, le défaut de vivres, la nécessité de profiter du vent, quand il daignoit souffler, ne nous permettoient pas de suivre les lenteurs d'une navigation prudente & de passer en panne ou *sur les bords* le tems des ténebres.

Situation critique où nousnous trouvons.

Cependant le scorbut commençoit à reparoître. Une grande partie des équipages & presque tous les Officiers en avoient les gencives atteintes & la bouche échauffée. Il ne restoit plus de rafraîchissemens que pour les malades, & l'on s'accoutume difficilement à ne vivre que de mauvaises salaisons & de légumes desséchés. Dans le même tems il se déclara sur les deux navires plusieurs maladies vénériennes prises à Taiti. Elles portoient tous les symptômes connus en Europe. Je fis visiter Aotourou, il en étoit perdu ; mais il paroît que dans son pays on s'inquiéte peu de ce mal: toutefois il consentit à se laisser traiter. Colomb rapporta cette


RPJC


QUATRIEME DIVISION
ARCHIPEL
DES GRANDES
CYCLADES
Pic de l'Averdi
I. Aurore
22. Mai
I. des Lepreux
I. de la
Pentecoste
28. Mai
27. Mai
164
165
166
167
168
14
15
16
30
m.

maladie d'Amérique, la voilà dans une île au milieu du plus vaſte Océan. Sont-ce les Anglois qui l'y ont portée? ou bien ce Médecin qui parioit qu'en enfermant une femme ſaine avec quatre hommes ſains & vigoureux, le mal vénérien naîtroit de leur commerce, doit-il gagner ſon pari?

Rencontre de nouvelles terres.

Le 22 à l'aube du jour, comme nous courions à Oueſt, on apperçut de l'avant à nous une longue & haute terre. Lorſque le ſoleil fut levé, nous reconnûmes deux îles. La plus méridionale nous reſtoit depuis le Sud-quart-Sud-Eſt juſqu'au Sud-Oueſt-quart-Sud; elle paroiſſoit courir au Nord-Nord-Oueſt corrigé & avoir environ douze lieues de longueur ſur ce giſſement. Elle reçut le nom du jour, *île de la Pentecôte*. La ſeconde nous reſtoit depuis le Sud-Oueſt-5^{d}-Sud juſqu'à l'Oueſt-Nord-Oueſt; l'inſtant où elle s'eſt montrée à nous, l'a fait appeller *l'île Aurore*. Nous tînmes d'abord le plus près, baſ-

bord amure pour tâcher de paſſer entre les deux îles. Les vents nous refuſerent, & il fallut arriver pour paſſer ſous le vent de l'île Aurore. En avançant dans le Nord le long de ſa côte orientale, on apperçut dans le Nord-quart-Nord-Oueſt une petite île élevée en pain de ſucre, qui fut nommée *le pic de l'Etoile*. Nous continuâmes à ranger l'île Aurore à une lieue & demie de diſtance. Elle gît Nord & Sud corrigés, depuis ſa pointe méridionale juſqu'à la moitié environ de ſa longueur qui eſt de dix lieues; enſuite elle décline vers le Nord-Nord-Oueſt: elle a très-peu de largeur, deux lieues au plus. Ses côtes ſont eſcarpées & couvertes de bois. A deux heures après-midi nous apperçûmes par-deſſus cette île des cimes de hautes montagnes à dix lieues environ au-delà. Elles appartenoient à une terre dont à trois heures & demie nous vîmes au Sud-Sud-Oueſt du compas la pointe du Sud-Oueſt par-deſſus l'extrémité ſep-

tentrionale de l'île Aurore. Après avoir doublé cette derniere, nous faisions route au Sud-Sud-Ouest, lorsqu'au coucher du soleil une nouvelle côte élevée & très-étendue s'offrit encore à nos regards. Elle se prolongeoit depuis l'Ouest-Sud-Ouest jusqu'au Nord-Ouest-quart-Nord, à la distance de quinze à seize lieues.

Nous courûmes plusieurs bords dans la nuit pour nous élever dans le Sud-Est, afin de reconnoître si la terre que nous avions au Sud-Sud-Ouest, tenoit à l'île de la Pentecôte, ou si elle en formoit une troisieme. C'est ce que nous vérifiâmes le 23 à la pointe du jour. Nous découvrîmes la séparation des trois îles. Celle de la Pentecôte & l'île Aurore sont à-peu-près sous le même méridien, à deux lieues de distance l'une de l'autre. La troisieme est dans le Sud-Ouest de l'île Aurore, & leur moindre éloignement est de trois ou quatre lieues. Sa côte du Nord-Ouest a au-

moins douze lieues d'étendue, terre haute, efcarpée, par-tout couverte de bois. Nous l'avons côtoyée une partie de la matinée du 23. Plufieurs pirogues fe montroient le long de terre, fans qu'aucune cherchât à nous approcher. Il ne paroiffoit point de cafes, on voyoit feulement un grand nombre de fumées s'élever du milieu des bois, depuis les bords de la mer jufqu'au fommet des montagnes : fort près du rivage nous fondâmes plufieurs fois fans trouver de fond avec 50 braffes de ligne.

Débarquement à une des îles.

Sur les neuf heures la vûe d'une côte où l'abordage paroiffoit commode, me détermina à envoyer à terre pour y faire du bois dont nous avions le plus grand befoin, prendre des connoiffances du pays & tâcher d'en tirer des rafraîchiffemens pour nos malades. Je fis partir trois bateaux armés fous les ordres du Chevalier de Kerué Enfeigne de la Marine, & nous nous tînmes prêts à leur envoyer du fecours & à les fou-

tenir de l'artillerie des vaiſſeaux s'il étoit néceſſaire. Nous les vîmes prendre terre, ſans que les inſulaires paruſſent s'être oppoſés à leur débarquement. A une heure après-midi je m'embarquai avec quelques autres perſonnes dans une iole pour aller les rejoindre. Nous trouvâmes nos gens occupés à couper du bois, & que ceux du pays les aidoient à le porter dans les bateaux. L'Officier qui commandoit la deſcente, me dit qu'à ſon arrivée une troupe nombreuſe d'inſulaires étoit venue le recevoir ſur la plage l'arc & la fleche à la main, faiſant ſigne qu'on n'abordât pas; mais que quand, malgré leurs menaces, il avoit ordonné de mettre à terre, ils s'étoient reculés à quelques pas; qu'à meſure que nos gens avançoient, les Sauvages ſe retiroient toujours dans l'attitude de faire partir leurs fleches ſans vouloir ſe laiſſer approcher; qu'ayant alors fait arrêter la troupe, & le Prince de Naſſau ayant demandé à s'avancer

Méfiance des Inſulaires.

vers eux, ils avoient cessé de reculer; lorsqu'ils avoient vû un homme seul; des morceaux d'étoffes rouges qu'on leur distribua, acheverent d'établir une espece de confiance. Le Chevalier de Kerué prit aussi-tôt poste à l'entrée du bois, mit ses travailleurs à abattre des arbres sous la protection de la troupe, & envoya un détachement chercher des fruits. Insensiblement les insulaires se rapprocherent plus amiablement en apparence; on eut même d'eux quelques fruits: ils ne vouloient ni du fer ni des clous. Ils refuserent aussi constamment de troquer leurs arcs & leurs massues, seulement ils céderent quelques fleches. Au reste ils étoient toujours restés en grand nombre autour de nos gens sans jamais quitter leurs armes; ceux même qui n'avoient point d'arcs, tenoient des pierres prêtes à lancer. Ils avoient fait entendre qu'ils étoient en guerre avec les habitans d'un canton voisin du leur. Effectivement il s'en

montra une troupe armée qui venoit de la partie occidentale de l'île, s'avançant en bon ordre, & ceux-ci paroiſſoient diſpoſés à les bien recevoir ; mais il n'y avoit point eu d'attaque.

Nous trouvâmes les choſes en cet état à notre arrivée à terre. Nous y reſtâmes juſqu'à ce que nos bateaux fuſſent chargés de fruits & de bois. Je fis auſſi enterrer au pied d'un arbre l'acte de priſe de poſſeſſion de ces îles gravé ſur une planche de chêne, & enſuite nous nous rembarquâmes. Ce départ dérangea ſans doute le projet des inſulaires qui n'avoient pas encore tout diſpoſé pour nous attaquer. C'eſt-là du-moins ce que nous dûmes juger en les voyant s'avancer ſur le bord de la mer & nous lancer une grêle de pierres & de fleches. Quelques coups de fuſil tirés en l'air ne ſuffirent pas pour nous en débarraſſer ; pluſieurs même s'avançoient dans l'eau pour nous ajuſter de plus près ; une décharge mieux nourrie

Ils attaquent les François.

rallentit aussi-tôt leur attaque, ils s'enfuirent dans le bois avec de grands cris. Un matelot fut légerement blessé d'une pierre.

Description des Insulaires.

Ces insulaires sont de deux couleurs, noirs & mulâtres. Leurs levres sont épaisses, leurs cheveux cotonnés, quelques-uns même ont la laine jaune. Ils sont petits, vilains, mal faits & la plupart rongés de lepres; circonstance qui nous a fait nommer leur île *l'île des Lépreux*. Il parut peu de femmes, & elles n'étoient pas moins dégoûtantes que les hommes; ils sont nuds, à peine se couvrent-ils d'une natte les parties naturelles; les femmes ont aussi des écharpes pour porter leurs enfans sur le dos; nous avons vû quelques-uns des tissus qui les composent, sur lesquels étoient de fort jolis desseins faits avec une belle teinture cramoisie. J'ai remarqué qu'aucun d'eux n'avoit de barbe; ils se percent les narines pour y pendre quelques ornemens; ils portent aux bras en forme

de bracelets une dent de *babiroussa*, ou un grand anneau d'une matiere que je crois de l'ivoire, & au col des plaques d'écaille de tortue, qu'ils nous ont fait entendre être commune sur leur rivage.

Quelles sont leurs armes.

Leurs armes sont l'arc & la fleche, des massues de bois de fer, & des pierres qu'ils lancent sans fronde. Les fleches sont des roseaux armés d'une longue pointe d'os très-aiguë. Quelques-unes de ces pointes sont quarrées & garnies sur les arrêtes de petites pointes couchées en arriere qui empêchent de pouvoir retirer la fleche de la plaie. Ils ont encore des sabres de bois de fer. Leurs pirogues ne nous ont pas approchés. Elle nous ont paru de loin faites & voilées comme celles des îles des Navigateurs.

Description du lieu où on a débarqué.

La plage où nous avons abordé présentoit une très-petite étendue. A vingt pas du bord de la mer on trouve le pied d'une montagne dont la pente, quoique très-rapide, est couverte de bois.



Le terrain eſt très-léger & a peu de profondeur: auſſi les fruits, quoique de la même eſpece qu'à Taïti, ſont-ils moins beaux ici & d'une moins bonne qualité. Nous y avons trouvé une eſpece de figues particuliere. On rencontre beaucoup de routes tracées dans le bois & des eſpaces enclos par des paliſſades de trois pieds de haut. Sont-ce des retranchemens ou ſimplement des limites de poſſeſſions différentes? Nous n'avons vû d'autres caſes que cinq ou ſix petites hutes dans leſquelles on ne pouvoit entrer qu'en ſe traînant ſur le ventre. Nous étions cependant environnés d'un peuple nombreux; je le crois fort miſérable: cette guerre inteſtine dont nous avons été les témoins, eſt un cruel fléau. Nous entendîmes à pluſieurs repriſes le ſon rauque d'une eſpece de tambour ſortir de la profondeur du bois vers le ſommet de la montagne. C'eſt ſans doute leur ſignal de ralliement; car dès l'inſtant où nos coups de fuſil les ont

diſperſés,

isperfés, il a recommencé à battre. Il re-
oubloit auffi fon lugubre bruit, lorfque
ette troupe ennemie que nous avons
ûe plufieurs fois, venoit à paroître.
lotre Taitien, qui avoit defiré être de
ı defcente, nous a paru trouver cette
fpece d'hommes fort vilaine; il n'en-
endoit abfolument aucun mot de leur
ıngue.

A notre arrivée à bord nous rem-
arquâmes nos bateaux, & je fis *fervir*
ourant au Sud-Oueft fur une très-lon-
ue côte que nous découvrîmes à toute
ûe depuis le Sud-Oueft jufqu'à l'Oueft-
lord-Oueft. Pendant la nuit il y eut peu
e vent, & il ne ceffa de varier; de forte
ue nous reftâmes au pouvoir des cou-
ans qui nous entraînerent dans le Nord-
Eft. Ce tems continua la journée du 24
k la nuit fuivante, & nous pûmes à
eine nous élever à trois lieues de l'île
es Lépreux. Le 25 à cinq heures du
ıatin nous eûmes une affez jolie brife
'Eft-Sud-Eft; mais l'Etoile qui fe trou-

Continuation de la route entre les terres.

voit encore ſous la terre, ne la reſſentit pas & demeura en calme. Je fis route néanmoins toutes voiles dehors pour reconnoître la terre d'Oueſt. A huit heures nous découvrions des terres dans tous les points de l'horiſon, & nous paroiſſions enfermés dans un grand golfe. L'île de la Pentecôte venoit rechercher au Sud la nouvelle côte que nous avions découverte, & nous ne pouvions être aſſurés ſi elle en étoit détachée, ou ſi ce qui nous ſembloit former la ſéparation, n'étoit pas une grande baie. Plusieurs endroits ſur le reſte de la côte nous offroient auſſi l'apparence ou de paſſages ou de grands enfoncemens; un entre autres préſentoit dans l'Oueſt une ouverture conſidérable. Quelques pirogues traverſoient d'une terre à l'autre. A dix heures nous fûmes obligés de revirer ſur l'île aux Lépreux. L'Etoile qu'on n'appercevoit plus, même du haut des mâts, y étoit toujours en calme, quoique la briſe d'Eſt-Sud-Eſt ſe ſoutînt au large. Nous courûmes ſur cette flûte juſqu'à

quatre heures du ſoir ; ce ne fut qu'alors qu'elle reſſentit la briſe. Il étoit trop tard quand elle fut ralliée pour ſonger à des reconnoiſſances. Ainſi la journée du 25 fut perdue, nous paſſâmes la nuit ſur les bords.

Les relevemens que nous fîmes le 26 au lever du ſoleil, nous apprirent que les courans nous avoient entraînés dans le Sud pluſieurs milles au-delà de notre eſtime. L'île de la Pentecôte ſe montroit toujours ſéparée des terres du Sud-Oueſt, mais la ſéparation étoit plus étroite. Nous découvrions pluſieurs autres coupures à cette côte, mais ſans pouvoir diſtinguer le nombre des îles de l'archipel qui nous environnoit. La terre s'étendoit à nos yeux depuis l'Eſt-Sud-Eſt, en paſſant par le Sud, juſqu'à l'Oueſt-Nord-Oueſt du compas, & nous ne la voyons pas terminée. Je fis courir depuis le Nord-Oueſt-quart-Oueſt en rondiſſant juſqu'à l'Oueſt le long d'une belle côte couverte d'ar-

Aſpect du pays.

bres, ſur laquelle il paroiſſoit de grands eſpaces de terrain cultivés, ſoit qu'ils le fuſſent en effet, ſoit que ce fût un jeu de la nature. Le coup d'œil annonçoit un pays riche, les croupes de quelques montagnes pelées & de couleur rouge en de certains endroits ſembloient même indiquer que leurs entrailles renfermoient des minéraux. La route que nous ſuivions nous conduiſoit à ce grand enfoncement apperçu la veille dans l'Oueſt. A midi nous étions au milieu, & nous y obſervâmes la latitude auſtrale de 15^{d} 40′. L'ouverture en eſt de cinq à ſix lieues, elle court Eſt-quart-Sud-Eſt & Oueſt-quart-Nord-Oueſt du monde. Quelques hommes ſe montrerent à la côte du Sud, & d'autres approcherent des navires dans une pirogue; mais dès qu'ils en furent à une portée de mouſquet, ils ceſſerent de s'avancer malgré nos invitations; ces hommes étoient noirs.

Nous rangeâmes la côte ſeptentrio-

nale à trois quarts de lieue de distance ; elle est peu élevée & couverte d'arbres. Une multitude de Negres se faisoient voir sur le rivage ; il s'en détacha même quelques pirogues, qui n'eurent pas plus de confiance que celle qui avoit vogué de la côte opposée. Après avoir longé celle-ci l'espace de deux à trois lieues, nous vîmes un grand enfoncement qui nous parut former une belle baie à l'ouvert de laquelle étoient deux gros îlots. J'envoyai sur-le-champ nos bateaux armés pour la reconnoître, & pendant ce tems nous restâmes sur les bords à une & deux lieues de terre, sondant souvent sans trouver de fond, avec une ligne de 200 brasses.

Sur les cinq heures nous entendîmes une salve de mousqueterie qui nous causa beaucoup d'inquiétude ; elle sortoit d'un de nos canots qui, malgré mes ordres, s'étoit séparé des autres, & se trouvoit mal-à-propos dans le cas d'être attaqué par les insulaires, ayant

Tentatives pour chercher un mouillage.

vogué tout-à-fait à terre. Deux fleches qui lui furent tirées, servirent de prétexte à sa premiere décharge. Ensuite il longea la côte, faisant un feu très-vif de sa mousqueterie & de ses espingoles, tant à terre que sur trois pirogues qui passerent à portée & lui décocherent aussi quelques fleches. Une pointe avancée nous déroboit alors la vûe du canot, & son feu continuel me donnoit lieu d'appréhender qu'il ne fût attaqué par une armée de pirogues. J'allois envoyer notre chaloupe à son secours, lorsque nous le vîmes doubler seul cette pointe qui nous l'avoit caché. Les Négres poussoient des cris affreux dans le bois où ils s'étoient tous jettés, & dans lequel on entendoit battre leur tambour. Je fis aussi-tôt à ce canot le signal de ralliement, & je pris des mesures pour que nous ne fussions plus déshonorés par un pareil abus de la supériorité de nos forces.

Les canots de la Boudeuse reconnu-

rent que cette côte que nous avions cru continue, eſt un amas d'îles qui ſe croiſent, enſorte que la baie n'eſt que la rencontre de pluſieurs des canaux qui les ſéparent. Cependant ils y trouvèrent un aſſez bon fond de ſable ſur 40, 30 & 20 braſſes d'eau ; mais ſon inégalité continuelle rendoit ce mouillage peu ſûr, pour nous ſur-tout qui n'avions plus d'ancres à haſarder. Il falloit d'ailleurs y ancrer à une grande demi-lieue de la côte ; plus près, le fond étoit de roches. Ainſi les vaiſſeaux n'auroient pu protéger les bateaux, & le pays eſt ſi couvert, qu'il eût toujours fallu avoir les armes à la main, pour mettre les travailleurs à l'abri des ſurpriſes. On ne devoit pas ſe flatter que les naturels oubliaſſent le mal qu'on venoit de leur faire, & conſentiſſent à échanger des rafraîchiſſemens. On remarqua ici les mêmes productions que ſur l'île des Lépreux. Les habitans y étoient auſſi de la même eſpece, preſque tous noirs,

Ce qui nous empêche d'y mouiller.

nuds, à l'exception des parties naturelles, portant les mêmes ornemens en colliers & en bracelets, & se servant des mêmes armes.

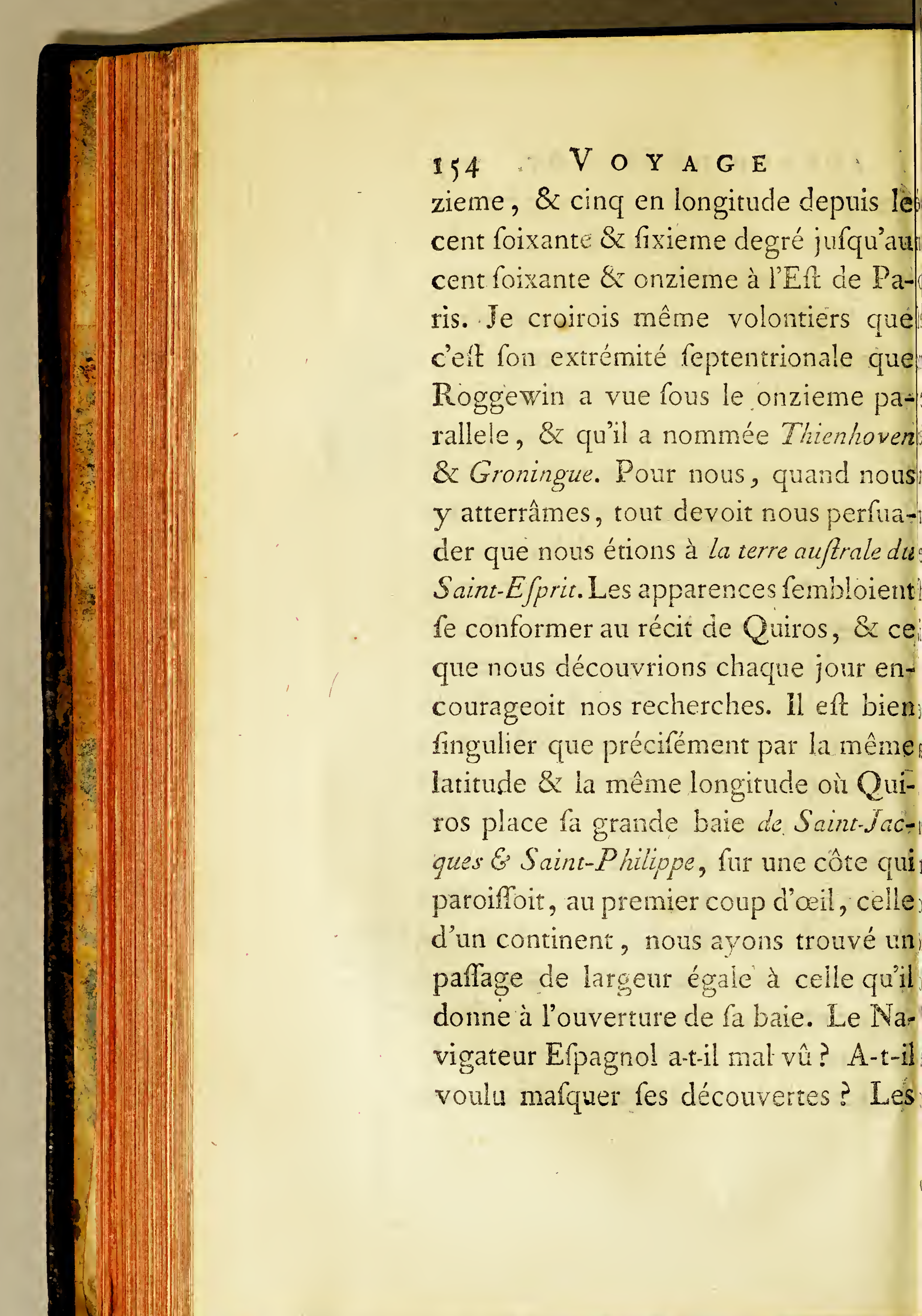
Nouvelles tentatives pour faire une relâche.

Nous passâmes la nuit à courir des bordées. Le 27 au matin nous *arrivâmes* & prolongeâmes la côte environ à une lieue de distance. Vers dix heures on distingua sur une pointe basse une plantation d'arbres disposés en allées de jardin. Le terrain sous les arbres étoit battu & paroissoit sablé ; un assez grand nombre d'habitans se montroient dans cette partie ; de l'autre côté de la pointe il y avoit une apparence d'enfoncement, & je fis mettre les bateaux dehors. Ce fut en vain ; ce n'étoit qu'un coude que formoit la côte, & nous la suivîmes jusqu'à la pointe du Nord-Ouest sans trouver de mouillage. Au-delà de cette pointe les terres revenoient au Nord-Nord-Ouest, & s'étendoient à perte de vûe, terres d'une élévation extraordinaire, & qui présentoient au-dessus

des nuages une chaîne ſuivie de montagnes. Au reſte le tems fut ſombre & par grains avec de la pluie par intervalles. Pluſieurs fois dans le jour on crut voir la terre devant nous, terre de brume, qui s'évanouiſſoit dans les éclaircies. Nous paſſâmes toute la nuit, qui fut très-orageuſe, à louvoyer à petits bords, & les marées nous porterent dans le Sud beaucoup au-delà de notre eſtime. Nous eûmes la vue des hautes montagnes toute la journée du 28 juſqu'au ſoleil couchant que nous les relevâmes de l'Eſt au Nord-Nord-Eſt, à vingt ou vingt-cinq lieues de diſtance.

Le 29 au matin nous ne vîmes plus de terres; nous avions gouverné ſur l'Oueſt-Nord-Oueſt. Je nommai ces terres que nous venions de découvrir, *l'archipel des grandes Cyclades*. A en juger par ce que nous en avons parcouru & par ce que nous avons apperçu dans le lointain, il contient au moins trois degrés en latitude du quinzieme au on-

Conjectures ſur ces terres.



zieme, & cinq en longitude depuis le cent ſoixante & ſixieme degré juſqu'au cent ſoixante & onzieme à l'Eſt de Paris. Je croirois même volontiers que c'eſt ſon extrémité ſeptentrionale que Roggewin a vue ſous le onzieme parallele, & qu'il a nommée *Thienhoven* & *Groningue.* Pour nous, quand nous y atterrâmes, tout devoit nous perſuader que nous étions à *la terre auſtrale du Saint-Eſprit.* Les apparences ſembloient ſe conformer au récit de Quiros, & ce que nous découvrions chaque jour encourageoit nos recherches. Il eſt bien ſingulier que préciſément par la même latitude & la même longitude où Quiros place ſa grande baie *de Saint-Jacques & Saint-Philippe*, ſur une côte qui paroiſſoit, au premier coup d'œil, celle d'un continent, nous ayons trouvé un paſſage de largeur égale à celle qu'il donne à l'ouverture de ſa baie. Le Navigateur Eſpagnol a-t-il mal vû? A-t-il voulu maſquer ſes découvertes? Les

Géographes avoient-ils deviné, en faisant de la terre du Saint-Esprit un même continent avec *la nouvelle Guinée?* Pour résoudre ce problême, il falloit suivre encore le même parallele pendant plus de trois cents cinquante lieues. Je m'y déterminai, quoique l'état & la quantité de nos vivres nous avertissent d'aller promptement chercher quelque établissement Européen. On verra qu'il s'en est peu fallu que nous n'ayons été les victimes de notre constance.

M. Verron fit plusieurs observations pendant le mois de Mai, & leurs résultats déterminerent notre longitude le 5, le 9, le 13 & le 22. Il ne s'étoit pas encore trouvé autant de différences entre les observations & l'estime de nos routes, différences toutes du même côté. Le 5 à midi j'étois plus Est que l'observé de $4^d\ 00'\ 42''$; le 9, de $4^d\ 23'\ 4''$; le 13, de $3^d\ 38'\ 15''$; le 22 enfin, de $3^d\ 35'$. Toutes ces différences, on le voit, annonçoient que depuis l'île de

Différences entre l'estime & les observations.

Taiti les courans nous avoient beaucoup entraînés dans l'Oueſt. On expliqueroit par-là comment tous les Navigateurs qui ont traverſé l'océan Pacifique, ont rencontré la nouvelle Guinée beaucoup plutôt qu'ils ne l'auroient dû. Auſſi ont-ils donné à cet océan une étendue de l'Eſt à l'Oueſt beaucoup moindre que celle qu'il a véritablement. Je dois toutefois faire remarquer que pendant la ſaiſon où le ſoleil a été dans l'hémiſphere auſtral, nos eſtimes ont été dans l'Oueſt des obſervations, & que depuis qu'il a paſſé de l'autre côté, nos différences ont changé. Le thermometre dans ce mois a été communément entre 19 & 20 degrés; il a deux fois baiſſé à 18, & une ſeule fois à 15.

Tandis que nous étions entre les grandes Cyclades, quelques affaires m'avoient appellé à bord de l'Etoile, & j'eus occaſion d'y vérifier un fait aſſez ſingulier. Depuis quelque tems il couroit un bruit dans les deux navires que

e domeſtique de M. de Commerçon, ıommé *Baré*, étoit une femme. Sa ſtructure, le ſon de ſa voix, ſon menon ſans barbe, ſon attention ſcrupueuſe à ne jamais changer de linge, ni aire ſes néceſſités devant qui que ce ût, pluſieurs autres indices avoient ait naître & accréditoient le ſoupçon. Cependant comment reconnoître une femme dans cet infatigable Baré, botaniſte déja fort exercé, que nous avions vu ſuivre ſon maître dans toutes ſes herboriſations, au milieu des neiges & ſur les monts glacés du détroit de Magellan, & porter même dans ces marches pénibles les proviſions de bouche, les armes & les cahiers de plantes avec un courage & une force qui lui avoient mérité du Naturaliſte le ſurnom de ſa bête de ſomme? Il falloit qu'une ſcene qui ſe paſſa à Taiti, changeât le ſoupçon en certitude. M. de Commerçon y deſcendit pour herboriſer; à peine Baré qui le ſuivoit avec les cahiers ſous

ſon bras, eut mis pied à terre, que les Taitiens l'entourent, crient que c'eſt une femme, & veulent lui faire les honneurs de l'île. Le Chevalier de Bournand, qui étoit de garde à terre, fut obligé de venir à ſon ſecours, & de l'eſcorter juſqu'au bateau. Depuis ce tems il étoit aſſez difficile d'empêcher que les matelots n'alarmaſſent quelquefois ſa pudeur. Quand je fus à bord de l'Etoile, Baré, les yeux baignés de larmes, m'avoua qu'elle étoit fille : elle me dit qu'à Rochefort elle avoit trompé ſon maître en ſe préſentant à lui ſous des habits d'homme au moment même de ſon embarquement ; qu'elle avoit déja ſervi comme laquais un Genevois à Paris ; que née en Bourgogne & orpheline, la perte d'un procès l'avoit réduite dans la miſere, & lui avoit fait prendre le parti de déguiſer ſon ſexe ; qu'au reſte elle ſavoit en s'embarquant qu'il s'agiſſoit de faire le tour du Monde, & que ce voyage avoit piqué ſa

curiofité. Elle fera la premiere, & je lui dois la juftice qu'elle s'eft toujours conduite à bord avec la plus fcrupuleufe fageffe. Elle n'eft ni laide ni jolie, & n'a pas plus de vingt-fix ou vingt-fept ans. Il faut convenir que fi les deux vaiffeaux euffent fait naufrage fur quelque île déferte de ce vafte Océan, la chance eût été fort finguliere pour Baré.



CHAPITRE V.

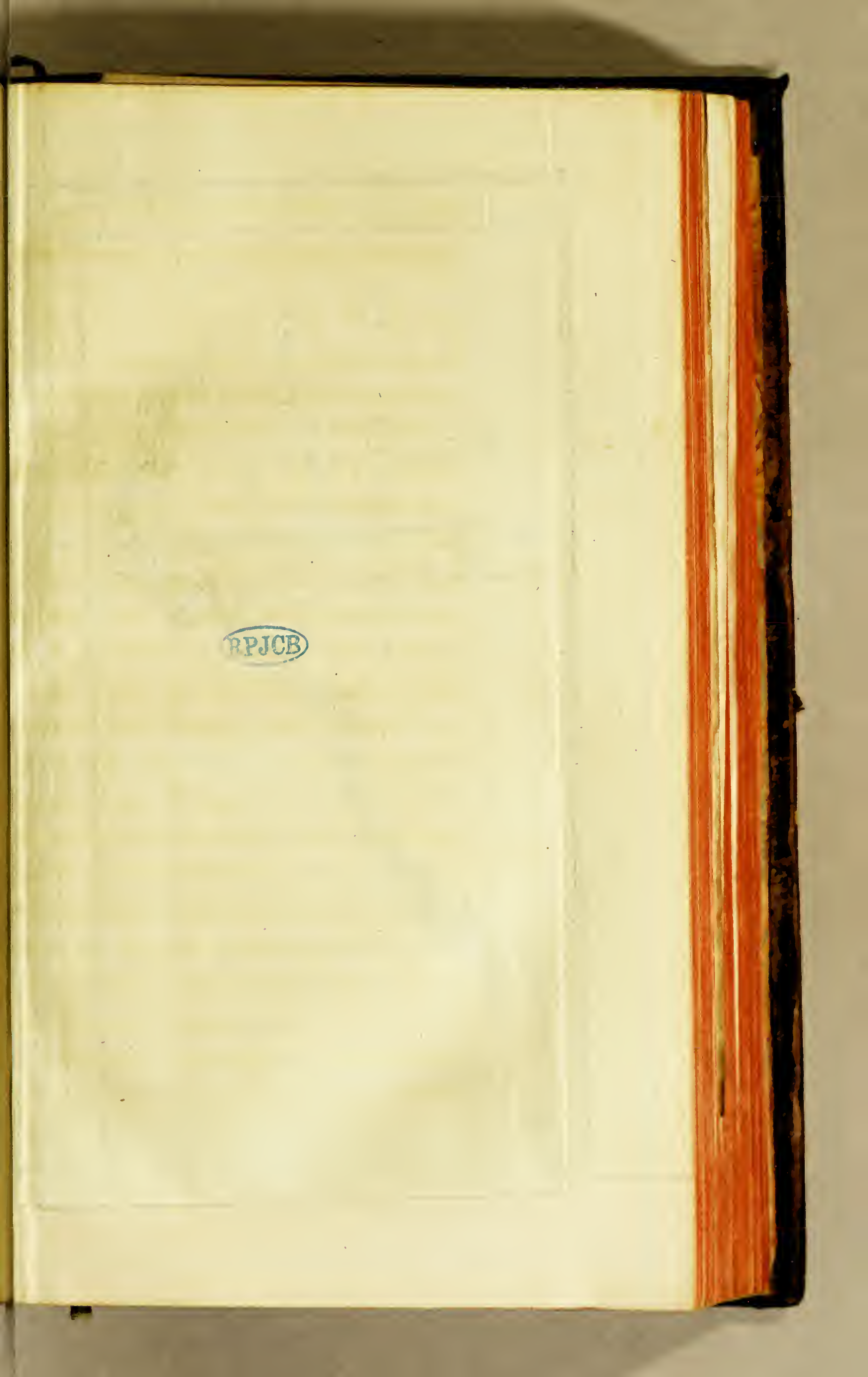
Navigation depuis les grandes Cyclades ; découverte du golfe de la Louiſiade ; extrémités où nous y ſommes réduits ; découverte de nouvelles îles ; relâche à la nouvelle Bretagne.

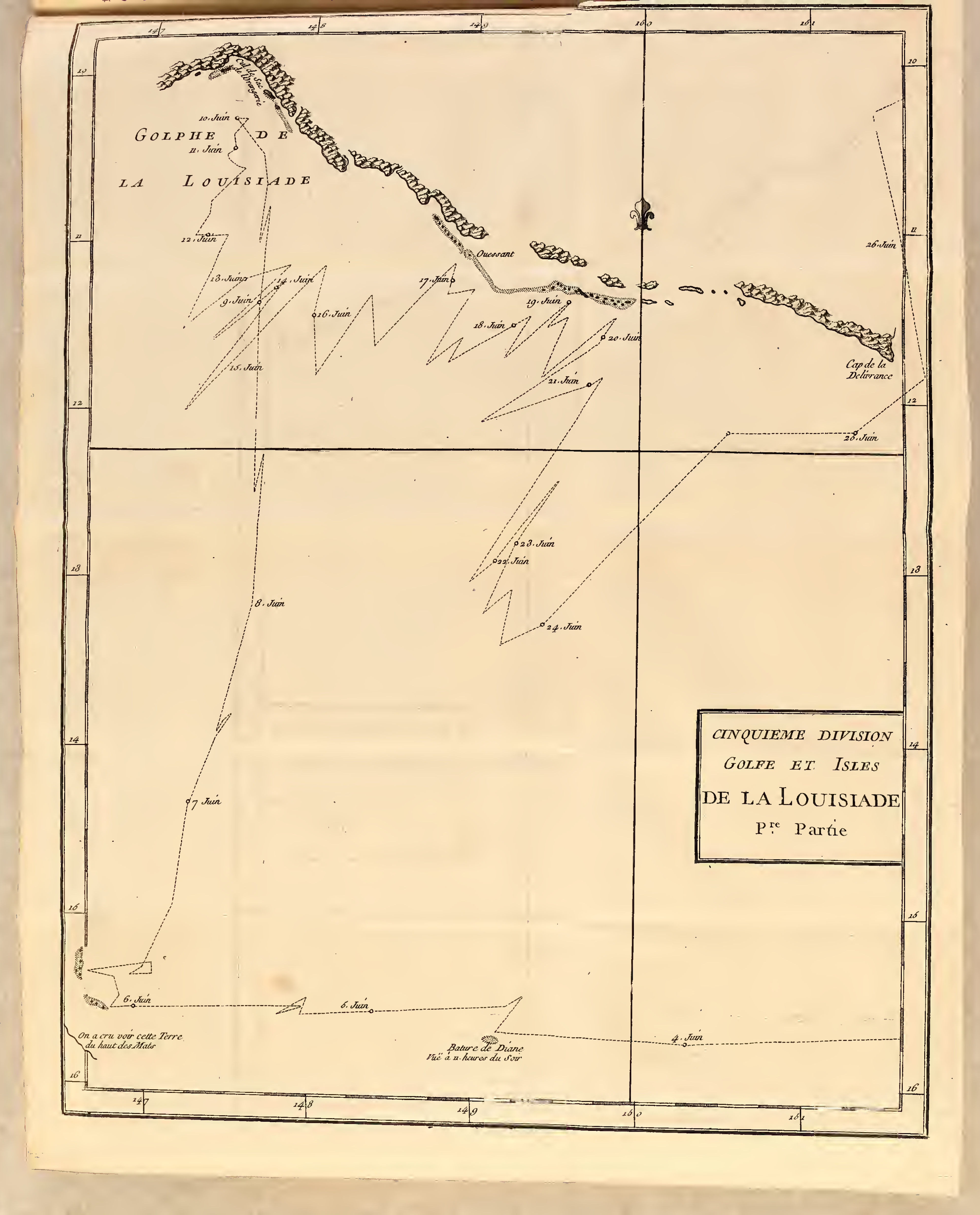
Direction de la route en quittant les Cyclades.

DEPUIS le 29 Mai que nous ceſſâmes de voir la terre, je fis route à l'Oueſt avec un vent d'Eſt & de Sud-Eſt très-frais. L'Etoile retardoit conſidérablement notre marche. Nous ſondâmes toutes les vingt-quatre heures ſans trouver de fond avec une ligne de 240 braſſes. Le jour nous forcions de voiles, nous courions la nuit ſous les huniers riſés, virant de bord lorſque le tems étoit trop obſcur. La nuit du 4 au 5 Juin nous faiſions route à l'Oueſt ſous nos huniers, à la faveur de la lune qui nous éclairoit, lorſqu'à onze heures du ſoir on apperçut à une demi-lieue de nous

1768. *Juin.*

Rencontres conſécutives de briſans.


RPJCB



CINQUIEME DIVISION
GOLFE ET ISLES
DE LA LOUISIADE
P.re Partie
GOLPHE DE LA LOUISIADE
Cul de Sac de l'Orangerie
Ouessant
Cap de la Delivrance
10. Juin
11. Juin
12. Juin
13. Juin
9. Juin
14. Juin
16. Juin
15. Juin
17. Juin
18. Juin
19. Juin
20. Juin
21. Juin
26. Juin
23. Juin
22. Juin
24. Juin
8. Juin
7 Juin
6. Juin
6. Juin
4. Juin
On a cru voir cette Terre du haut des Mats
Bature de Diane Vuë à 11. heures du Soir

ous dans le Sud, des brisans & une ôte de sable très-basse. Nous prîmes ussi-tôt les amures à l'autre bord, signa- ınt en même tems le danger à l'Etoile. Nous courûmes ainsi jusqu'à cinq heures u matin, & alors nous reprîmes notre oute dans l'Ouest-Sud-Ouest, pour ller reconnoître cette terre. Nous la evîmes à huit heures à une lieue & emie de distance. C'est un petit îlot e sable qui s'éleve à peine au-dessus e l'eau, & que ce peu de hauteur rend n écueil fort dangereux pour des vais- eaux qui font route de nuit ou par un ems de brume. Il est si ras, qu'à deux eues de distance, avec un horison fort et, on ne le voit que du haut des mâts. l est couvert d'oiseaux. Je l'ai nommé ı *bâture de Diane*. Son gissement est par 5^{d} 41$'$ de latitude australe, 148^{d} 59$'$ e longitude à l'Est de Paris.

Dans la journée du 5 on crut à qua- re heures après-midi appercevoir la erre & des brisans dans l'Ouest; on se

trompoit, & nous continuâmes à y cou-
rir juſqu'à dix heures du ſoir. Nous paſ-
ſâmes le reſte de la nuit, partie en pan-
ne, partie à courir de petits bords; &
au point du jour nous reprîmes notre
route toutes voiles dehors. Depuis vingt-
quatre heures, il paſſoit le long des na-
vires beaucoup de morceaux de bois &
des fruits que nous ne connoiſſions pas;
la mer étoit auſſi entiérement tombée,
malgré le grand vent de Sud-Eſt; &
ces circonſtances réunies me faiſoient
penſer que nous avions de la terre dans
le Sud-Eſt aſſez près de nous. Nous vî-
mes auſſi dans ces parages une eſpece
de poiſſons volans ſinguliere. Ils ſont
noirs, à aîles rouges; ils paroiſſent avoir
quatre aîles au lieu de deux, & leur
groſſeur eſt un peu au-deſſus de la groſ-
ſeur commune de ces poiſſons.

Indices de terre.

Le 6, à une heure & demie de l'a-
près-midi, une bâture qui ſe montra
environ à trois quarts de lieue de l'avant
à nous, m'avertit qu'il étoit tems de

ıanger la route que je pourſuivois tou-
urs à l'Oueſt. Elle avoit au moins une
ːmi-lieue d'étendue depuis le Oueſt-
ıart-Sud-Oueſt juſqu'au Oueſt-Nord-
ueſt ; quelques-uns même crurent
ɔpercevoir une terre baſſe dans le Sud-
ueſt des briſans. Je fis gouverner au
ord juſqu'à quatre heures, & alors je
mis encore le cap à Oueſt. Ce ne de-
ɔit pas être pour long-tems ; à cinq
ːures & demie les vigies apperçurent
ı haut des mâts de nouveaux briſans
ns le Nord-Oueſt & le Nord-Oueſt-
ıart-Oueſt à-peu-près à une lieue &
ːmie de nous. Nous les approchâmes
vantage, afin de les mieux reconnoî-
ː. On les vit s'étendre du Nord-Nord-
t au Sud-Sud-Oueſt plus de deux
illes, & on n'en appercevoit pas la
ı. Peut-être alloient-ils rejoindre ceux
'on avoit découverts trois heures au-
ravant. La mer briſoit avec fureur ſur
s écueils, & quelques têtes de roches
levoient ſur l'eau de diſtance en diſ-

tance. Cette derniere rencontre étoit la voix de Dieu, & nous y fûmes dociles. La prudence ne permettant pas de suivre pendant la nuit une route incertaine au milieu de ces parages funestes, nous la passâmes à courir des bords dans l'espace que nous avions reconnu le jour, & le 7 au matin je fis gouverner au Nord-Est-quart-Nord, abandonnant le projet de pousser plus loin à l'Ouest sous le parallele de 15d (a).

Changement forcé dans la direction de la route.

Nous étions assurément bien fondés à croire que la terre australe du Saint-Esprit n'étoit autre que l'archipel des grandes Cyclades, que Quiros avoit pris pour un continent, & représenté sous un point de vûe romanesque. Quand je persévérois à courir sous le parallele de 15d, c'est que je voulois que la vûe des côtes orientales de la

(a) La latitude de la seconde bâture est 15 deg. 34 min. 30 sec. sa longitude à l'Est de Paris 146 deg. 40 min. La troisieme bâture est par 15 deg. 17 min. de latitude australe, & 146 deg. 31 min. de longitude.

nouvelle Hollande portât nos conjectures à l'évidence. Or, en ſuivant les obſervations aſtronomiques, dont l'accord depuis plus d'un mois aſſuroit la juſteſſe, nous étions déjà le 6 à midi par 146^{d} de longitude orientale, c'eſt-à-dire 1^{d} plus à l'Oueſt que ne l'eſt la terre du Saint-Eſprit ſelon M. Bellin. D'ailleurs la rencontre conſécutive de ces briſans vûs depuis trois jours, ces troncs d'arbres, ces fruits, ces goëmons que nous trouvions à chaque inſtant, la tranquillité de la mer, la direction des courans, tout nous a ſuffiſamment indiqué les approches d'une grande terre, & que même elle nous environnoit déjà dans le Sud-Eſt. Cette terre n'eſt autre que la côte orientale de la nouvelle Hollande. En effet, ces écueils multipliés & & étendus au large, annoncent une terre baſſe ; & quand je vois Dampierre abandonner par notre même latitude de de 15^{d} 35$'$ la côte occidentale de cette région ingrate où il ne trouve pas même

Réflexions géographiques.

d'eau douce, j'en conclus que la côte orientale ne vaut pas mieux. Je penserois volontiers comme lui que cette terre n'eſt qu'un amas d'îles, dont les approches ſont défendues par une mer dangereuſe, ſemée d'écueils & de bas-fonds. Après de pareils éclairciſſemens il y auroit eu de la témérité à riſquer de s'affaler ſur une côte dont on ne devoit eſpérer aucun avantage, & de laquelle on ne pouvoit ſe relever qu'en luttant contre les vents régnans. Nous n'avions plus de pain que pour deux mois, des légumes pour quarante jours; la viande ſalée étoit en plus grande quantité, mais elle infectoit. Nous lui préférions les rats qu'on pouvoit prendre. Ainſi de toutes façons il étoit tems de s'élever dans le Nord, en faiſant même prendre de l'Eſt à notre route.

Malheureuſement les vents de Sud-Eſt nous abandonnerent ici, & quand enſuite ils revinrent, ce fut pour nous mettre dans la ſituation la plus critique

où nous nous fussions encore trouvés. Depuis le 7, la route ne nous avoit valu que le Nord-quart-Nord-Est, lorsque le 10 au point du jour on découvrit la terre depuis l'Est jusqu'au Nord-Ouest. Long-tems avant le lever de l'aurore, une odeur délicieuse nous avoit annoncé le voisinage de cette terre qui formoit un grand golfe ouvert au Sud-Est. J'ai peu vû de pays dont le coup d'œil fût plus beau. Un terrain bas, partagé en plaines & en bosquets, régnoit sur le bord de la mer, & s'élevoit ensuite en amphithéâtre jusqu'aux montagnes dont la cime se perdoit dans les nues. On en distinguoit trois étages, & la chaîne la plus élevée étoit à plus de 25 lieues dans l'intérieur du pays. Le triste état où nous étions réduits ne nous permettoit, ni de sacrifier quelque tems à la visite de ce magnifique pays que tout annonçoit être fertile & riche, ni de chercher en faisant route à Ouest, un passage au Sud de la nouvelle Gui-

Découverte de nouvelles terres.

née, qui nous frayât par le golfe de la Carpentarie une route nouvelle & courte aux îles Moluques. Rien n'étoit à la vérité plus problématique que l'existence de ce passage ; on croyoit même avoir vû la terre s'étendre jusqu'au Ouest-quart-Sud-Ouest. Il falloit tâcher de sortir, au-plutôt & par le chemin qui sembloit ouvert, de ce golfe dans lequel nous étions engagés beaucoup plus même que nous ne le croyions d'abord. C'est où nous attendoit le vent de Sud-Est pour mettre notre patience aux dernieres épreuves.

Situation critique dans laquelle nous noustrouvons.

Toute la journée du 10, le calme nous laissa à la merci d'une grosse lame du Sud-Est qui nous jettoit à terre. A quatre heures du soir, nous n'étions pas à plus de trois quarts de lieue d'une petite île basse, à la pointe orientale de laquelle est attachée une bâture qui se prolonge à deux ou trois lieues dans l'Est. Nous parvînmes, vers cinq heures, à mettre le cap au large, & la nuit

ſe paſſa dans cette inquiétante ſituation, faiſant tous nos efforts pour nous élever à l'aide des moindres briſes. Le 11 après-midi, nous étions écartés de la côte environ de quatre lieues; à deux lieues la mer y eſt ſans fond. Pluſieurs pirogues voguoient le long de terre ſur laquelle il y eut toujours de grands feux allumés. Il y a ici de la tortue; nous en trouvâmes les débris d'une dans le ventre d'un requin.

Le 11, nous relevâmes au ſoleil couchant les terres les plus Eſt à l'Eſt-quart-Nord-Eſt 2d Eſt du compas, & les plus Oueſt à Oueſt-Nord-Oueſt, les unes & les autres environ à quinze lieues de diſtance. Les jours ſuivans furent affreux : tout fut contre nous; le vent conſtamment de l'Eſt-Sud-Eſt au Sud-Eſt très grand frais, de la pluie, une brume ſi épaiſſe que nous étions forcés de tirer des coups de canon pour nous conſerver avec l'Etoile qui contenoit encore une partie de nos vivres, enfin

une mer très-grosse qui nous affaloit sur la côte. A peine nous soutenions-nous en louvoyant, forcés de virer vent arriere, & ne pouvant faire que très-peu de voiles. Nous courions ainsi nos bords à tâtons au milieu d'une mer semée d'écueils, étant obligés de fermer les yeux sur tous les indices des dangers. La nuit du 11 au 12, sept ou huit de ces poissons qu'on nomme *cornets*, poissons qui se tiennent toujours sur le fond, sauterent sur les passavans. Il vint aussi sur le gaillard d'avant du sable & des goëmons de fond que les vagues y déposoient en le couvrant. Je ne voulus pas faire sonder; la certitude du péril ne l'eût pas diminué, & il étoit le même quelque autre parti que nous eussions pris. Au reste nous devons notre salut à la connoissance que nous eûmes de la terre le 10 au matin, immédiatement avant cette suite de gros tems & de brume. En effet les vents étant de l'Est-Sud-Est au Sud-Est, j'aurois pensé qu'en

Dangers multipliés que nous courons.

gouvernant au Nord-Eſt, c'eût été un excès de prudence accordé à l'obſcurité du tems. Toutefois cette route nous mettoit dans le riſque évident de nous perdre, puiſque nous avions la terre juſque dans l'Eſt-Sud-Eſt.

Le tems ſe remit au beau le 16, le vent demeurant également contraire, mais au-moins le jour nous étoit rendu. A ſix heures du matin nous vîmes la terre depuis le Nord juſqu'au Nord-Eſt-quart-Eſt du compas, & nous louvoyâmes pour la doubler. Le 17 au matin nous ne vîmes point de terre au lever du ſoleil; mais à neuf heures & demie nous apperçûmes une petite île dans le Nord-Nord-Eſt du compas à cinq ou ſix lieues de diſtance, & une autre terre dans le Nord-Nord-Oueſt environ à neuf lieues. Peu après nous découvrîmes dans Nord-Eſt-5^d-Eſt à quatre ou cinq lieues une autre petite île que ſa reſſemblance avec *Oueſſant* nous fit appeller du même nom. Nous

continuions notre bordée au Nord-Eſt-quart-Eſt eſpérant doubler toutes les terres, lorſqu'à onze heures on en découvrit une nouvelle dans l'Eſt-Nord-Eſt-5d-Nord & des briſans dans l'Eſt-Nord-Eſt, qui paroiſſoient venir joindre Oueſſant. Dans le Nord-Oueſt de cet îlot on voyoit une autre chaîne de briſans qui s'allongeoit à une demi-lieue. La premiere île nous ſembloit être auſſi entre deux chaînes de briſans.

Extrêmités auxquelles nous ſommes réduits.

Tous les navigateurs qui ſont venus dans ces parages, avoient toujours redouté de tomber dans le Sud de la nouvelle Guinée, & d'y trouver un golfe correſpondant à celui de la *Carpantarie*, d'où il leur fût enſuite difficile de ſe relever. En conſéquence ils ont tous gagné de bonne heure la latitude de la nouvelle Bretagne, ſur laquelle ils alloient atterrer. Tous ont ſuivi les mêmes traces; nous en ouvrions de nouvelles, & il falloit payer l'honneur d'une premiere découverte. Malheureuſement le

plus cruel de nos ennemis étoit à bord, la faim. Je fus obligé de faire une réduction considérable sur la ration de pain & de légumes. Il fallut aussi défendre de manger le cuir dont on enveloppe les vergues & les autres vieux cuirs, cet aliment pouvant donner de funestes indigestions. Il nous restoit une chevre, compagne fidele de nos aventures depuis notre sortie des îles Malouines où nous l'avions prise. Chaque jour elle nous donnoit un peu de lait. Les estomacs affamés dans un instant d'humeur, la condamnerent à mourir; je n'ai pu que la plaindre, & le boucher qui la nourrissoit depuis si long-tems, a arrosé de ses larmes la victime qu'il immoloit à notre faim. Un jeune chien pris dans le détroit de Magellan, eut le même sort peu de tems après.

Le 17 après-midi les courans nous avoient été si favorables, que nous avions repris la bordée du Nord-Nord-Est, portant fort au vent d'Oueſſant & de

ſes bâtures. Mais à quatre heures nous eûmes la conviction que ces briſans s'étendoient beaucoup plus loin que nous n'avions penſé; on en découvroit juſque dans l'Eſt-Nord-Eſt, ſans que ce fût encore leur fin. Il fallut reprendre pour la nuit la bordée du Sud-Sud-Oueſt, & au jour celle de l'Eſt. Pendant toute la matinée du 18 nous ne vîmes point de terres, & déjà nous nous livrions à l'eſpoir d'avoir doublé îlots & briſans. Notre joie fut courte. A une heure après-midi une île ſe fit voir dans le Nord-Eſt-quart-Nord du compas, & bientôt elle fut ſuivie de neuf ou dix autres. Il y en avoit juſque dans l'Eſt-Nord-Eſt, & derriere ces îles une terre plus élevée s'étendoit dans le Nord-Eſt, environ à dix lieues de diſtance. Nous louvoyâmes toute la nuit; le jour ſuivant nous donna le même ſpectacle d'une double chaîne de terres courant à-peu-près Eſt & Oueſt, ſavoir au Sud une ſuite d'îlots joints par des

récifs à fleur d'eau, dans le Nord deſquels s'étendoient des terres plus élevées. Les terres que nous découvrîmes le 20, nous parurent prendre moins du Sud, & ne plus courir que ſur l'Eſt-Sud-Eſt; c'étoit un amandement à notre poſition. Je pris le parti de courir des bords de vingt-quatre heures; nous perdions trop à virer plus ſouvent, la mer étant extrêmement groſſe, le vent violent & conſtamment le même : d'ailleurs nous étions contraints à faire peu de voiles, pour ménager une mâture caduque & des manœuvres endommagées, & nos navires marchoient très-mal, n'étant plus en aſſiete & n'ayant pas été carenés depuis ſi long-tems.

Nous vîmes la terre le 25 au lever du ſoleil, depuis le Nord juſqu'au Nord-Nord-Eſt; mais ce n'étoit plus une terre baſſe; on appercevoit au contraire une terre extrêmement haute & qui paroiſſoit ſe terminer par un gros cap. Il étoit vraiſemblable qu'enſuite ſa direction

étoit au Nord. Nous gouvernâmes tout le jour au Nord-Eſt-quart-Eſt & à l'Eſt-Nord-Eſt, ſans voir de terres plus Eſt que le cap que nous doublions avec une ſatisfaction que je ne ſaurois dépeindre. Le 26 au matin, le cap étant beaucoup ſous le vent à nous, & ne voyant plus de terres au vent, il fut enfin permis de mettre la route au Nord-Nord-Eſt. Nous appellâmes ce cap après lequel nous avions ſi long-tems aſpiré, *le cap de la Délivrance*, & le golfe dont il fait la pointe orientale, *le golfe de la Louiſiade*. C'eſt une terre que nous avons bien acquis le droit de nommer. Tant que nous avons été enfoncés dans ce golfe, les courans nous ont aſſez réguliérement portés dans l'Eſt. Le 26 & le 27 le vent fut très-grand frais, la mer affreuſe; le tems par grains & fort obſcur. Il ne fut pas poſſible de faire du chemin pendant la nuit.

Nous doublons enfin les terres du golfe.

Nous avons imaginé pluſieurs fois, pendant les jours de tribulation paſſés

dans

dans le golfe de la Louisiade, qu'il pouvoit y avoir au fond de ce golfe un détroit qui nous auroit ouvert un passage fort court dans la mer des Moluques; mais dans la situation où nous nous trouvions relativement aux vivres & à la santé des équipages, nous ne pouvions courir les hazards de la recherche. En effet, s'il n'eût pas existé, nous étions presque sans ressources. Cependant le passage existe, & les Anglois, en côtoyant la nouvelle Hollande, ont trouvé par 10^{d} 36′ de latitude australe, 141^{d} 44′ à l'Est de Londres, ce détroit qui sépare la nouvelle Hollande de la nouvelle Guinée; mais ils ont éprouvé comme nous que la navigation dans ces parages est hérissée de difficultés, & ils ont été au moment d'y perdre leur vaisseau *l'Endeavour*. Nous avons été environ à quarante lieues de l'embouchure orientale de ce détroit.

Nous nous étions élevés environ soixante lieues dans le Nord depuis le cap

de la Délivrance, lorſque le 28 au matin on découvrit la terre dans le Nord-Oueſt à neuf ou dix lieues de diſtance. C'étoient deux îles, dont la plus méridionale reſtoit, à huit heures, dans le Nord-Oueſt-quart-Oueſt du compas. Une autre côte longue & élevée ſe fit appercevoir en même tems depuis l'Eſt-Sud-Eſt juſqu'à l'Eſt-Nord-Eſt. Celle-ci couroit au Nord; & à meſure que nous avancions dans le Nord-Eſt, on la voyoit ſe prolonger davantage & tourner au Nord-Nord-Oueſt. On découvrit cependant un eſpace où la côte étoit interrompue, ſoit que ce fût un canal, ou l'ouverture d'une grande baie; car on crut diſtinguer des terres dans le fond. Le 29 au matin, la côte que nous avions à l'Eſt continuoit à s'étendre ſur le Nord-Oueſt, ſans que de ce côté notre horiſon fût borné. Je voulus la rallier, pour la prolonger enſuite & chercher un mouillage. A trois heures après-midi, étant à près de trois lieues

Rencontre de nouvelles îles.

de terre, nous avions trouvé fond par 48 braſſes, ſable blanc & morceaux de coquilles briſées : nous portâmes alors ſur une anſe qui paroiſſoit commode ; mais le calme ſurvint & nous conſomma inutilement le reſte de la journée. La nuit ſe paſſa à courir de petits bords, & le 30 dès la pointe du jour j'envoyai les bateaux avec un détachement aux ordres du Chevalier de Bournand, pour viſiter le long de la côte pluſieurs anſes qui ſembloient promettre un mouillage, le fond trouvé au large étant d'un augure favorable. Je le ſuivis à petites voiles, prêt à le joindre au premier ſignal qu'il nous en feroit.

Vers les dix heures une douzaine de pirogues de différentes grandeurs vinrent aſſez près des navires, ſans toutefois vouloir les accoſter. Il y avoit vingt-deux hommes dans la plus grande, dans les moyennes huit ou dix, deux ou trois dans les plus petites. Ces pirogues paroiſſoient bien faites : elles ont l'avant

Deſcription des Inſulaires.

& l'arriere fort relevés ; ce ſont les premieres que nous ayons vues dans ces mers ſans balancier. Ces inſulaires ſont auſſi noirs que les Negres d'Afrique ; ils ont les cheveux crépus, mais longs, quelques-uns de couleur rouſſe. Ils portent des bracelets, & des plaques au front & ſur le col ; j'ignore de quelle matiere : elle m'a paru être blanche. Ils ſont armés d'arcs & de zagaies ; ils faiſoient de grands cris, & il parut que leurs diſpoſitions n'étoient pas pacifiques. Je rappellai nos bateaux à trois heures. Le Chevalier de Bournand me rapporta qu'il avoit trouvé preſque par-tout bon fond pour mouiller par 30, 25, 20, 15 juſqu'à 11 braſſes, ſable vazeux, mais en pleine côte & ſans riviere ; qu'il n'avoit vu qu'un ſeul ruiſſeau dans toute cette étendue. La côte ouverte eſt preſque inabordable ; la vague y briſe par-tout, les montagnes viennent s'y terminer au bord de la mer, & le ſol eſt entiérement couvert de

Tentative inutile pour trouver un mouillage.

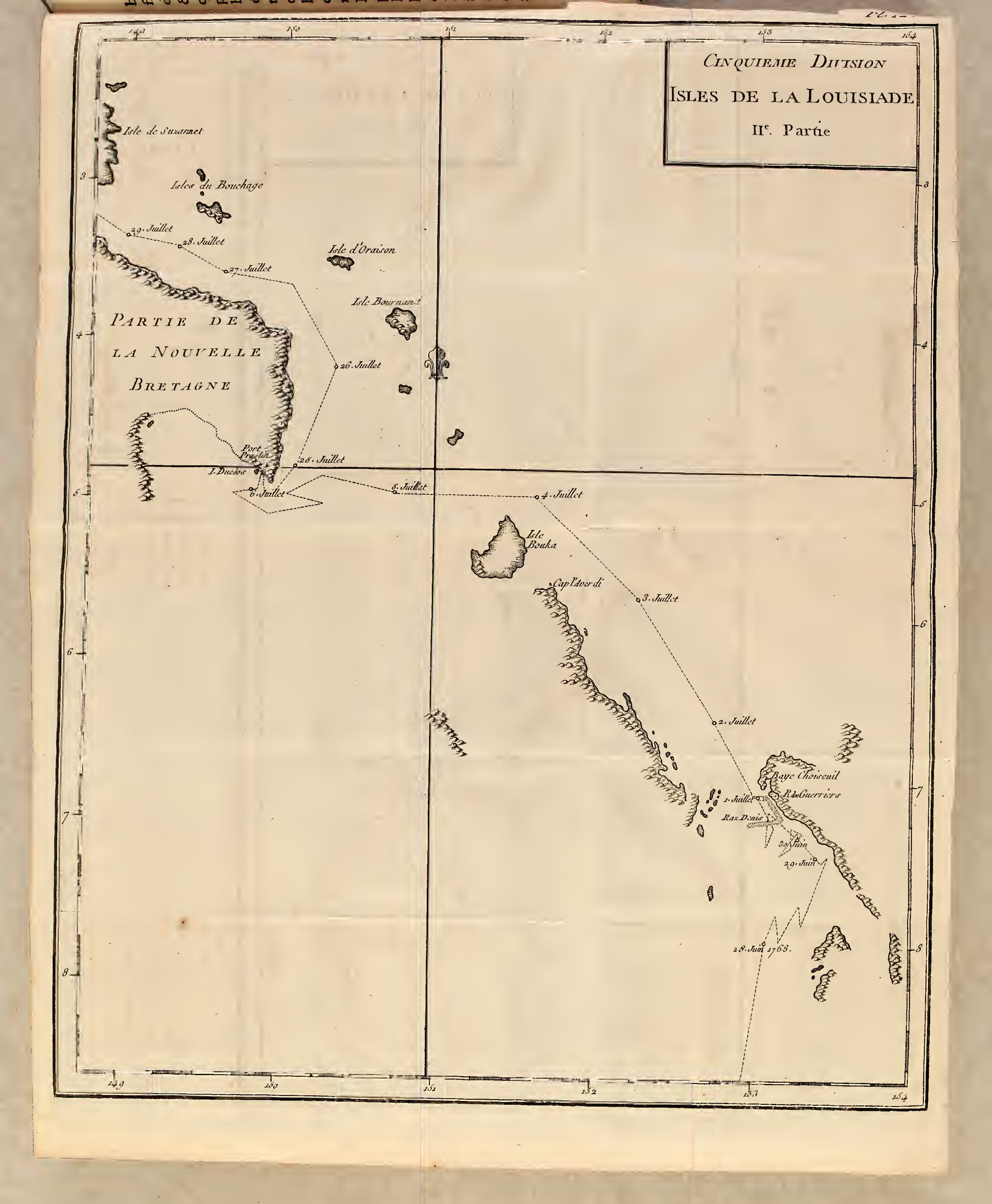
bois. Dans de petites anſes il y a quelques cabanes, mais en petit nombre ; les inſulaires habitent dans la montagne. Notre petit canot fut ſuivi quelque tems par trois ou quatre pirogues qui ſembloient vouloir l'attaquer : un inſulaire même ſe leva pluſieurs fois pour lancer une ſagaie ; mais il ne le fit pas, & le canot revint à bord ſans guerroyer.

Notre ſituation au reſte étoit aſſez critique. Nous avions des terres inconues jûſqu'à ce jour, d'une part, depuis e Sud juſqu'au Nord-Nord-Oueſt par 'Eſt & le Nord ; de l'autre, depuis 'Oueſt-quart-Sud-Oueſt juſqu'au Nord-Oueſt. Malheureuſement l'horiſon étoit ellement embrumé depuis le Nord-Oueſt juſqu'au Nord-Nord-Oueſt, qu'on n'y voyoit pas de ce côté à la liſtance de deux lieues. C'étoit toutefois dans cet intervalle que je comptois hercher un paſſage ; nous étions trop vancés pour reculer. Il eſt vrai qu'une orte marée qui venoit du Nord & por-

toit dans le Sud-Eſt, nous faiſoit eſpérer d'y trouver un débouché. Le fort de la marée ſe fit ſentir depuis quatre heures jusqu'à cinq heures & demie du ſoir ; les vaiſſeaux, quoique pouſſés d'un vent très-frais, gouvernoient avec peine. La marée mollit à ſix heures. Pendant la nuit nous louvoyâmes du Sud au Sud-Sud-Oueſt ſur un bord, de l'Eſt-Nord-Eſt au Nord-Eſt ſur l'autre. Le tems fut à grains avec beaucoup de pluie.

1768. *Juillet.* Le 1er Juillet à ſix heures du matin nous nous retrouvâmes au même point où nous étions la veille à l'entrée de la nuit ; preuve qu'il y avoit eu flux & reflux. Nous gouvernâmes au Nord-Oueſt & Nord-Oueſt-quart-Nord. A dix heures nous donnâmes dans un paſſage large environ de quatre à cinq lieues entre la côte prolongée juſqu'ici à l'Eſt & les terres occidentales. Une marée très-forte, qui porte Sud-Eſt & Nord-Oueſt, forme au milieu de ce paſſage un ras qui le traverſe, & où la mer s'éleve &




Pl. 12
Cinquieme Division
Isles de la Louisiade
IIe. Partie
Isle de Suzannet
Isles du Bouchage
Isle d'Oraison
Isle Bournand
Partie de la Nouvelle Bretagne
Port Praslin
I. Duclos
29. Juillet
28. Juillet
27. Juillet
26. Juillet
6. Juillet
5. Juillet
4. Juillet
3. Juillet
2. Juillet
1. Juillet
Isle Bouka
Cap l'Averdi
Baye Choiseuil
R. des Guerriers
Raz Denis
30. Juin
29. Juin
28. Juin 1768.

briſe comme s'il y avoit des roches à fleur d'eau. Je le nommai *ras Denis*, du nom de mon maître d'équipage, bon & ancien ſerviteur du Roi. L'Etoile, qui le paſſa deux heures après nous, & plus dans l'Oueſt, s'y trouva ſur 5 braſſes d'eau fond de roches. La mer y étoit alors ſi mauvaiſe, qu'ils furent contraints de fermer les écoutilles. A bord de la frégate, nous y ſondâmes par 44 braſſes, fond de ſable, gravier, coquilles & corail. La côte de l'Eſt commençoit ici à s'abaiſſer & à tourner au Nord. Nous y apperçûmes, étant à-peu-près au milieu du paſſage, une jolie baie dont l'apparence promettoit un bon mouillage. Il faiſoit preſque calme, & la marée, dont le cours étoit alors au Nord-Oueſt, nous la fit dépaſſer en un inſtant. Nous tînmes auſſi-tôt le vent, dans l'intention de la viſiter. Un déluge de pluie ſurvenu à onze heures & demie, nous déroba la vue de la terre &

Parages dangereux.

du soleil, & nous força de différer nos recherches.

Nouvelle tentative pour trouver une relâche.

A une heure après-midi j'envoyai les bateaux armés, aux ordres du Chevalier d'Oraison, Enseigne de vaisseau, pour sonder & reconnoître la baie; & pendant le tems de cette opération, nous tâchâmes de nous maintenir à portée de suivre ses signaux. Le tems étoit beau, mais presque calme. A trois heures nous vîmes le fond sous nous par 10 & 8 brasses, fond de roches. A quatre heures nos bateaux firent signal de bon mouillage, & nous manœuvrâmes aussi-tôt, toutes voiles hautes, pour le gagner. Il ventoit peu, & la marée nous étoit contraire. A cinq heures nous repassâmes sur le banc de roches, par 10, 9, 8, 7 & 6 brasses: nous vîmes même dans le Sud-Sud-Est, environ à une encablure, un remoux qui sembloit indiquer qu'en cet endroit il n'y avoit pas plus de deux ou trois brasses d'eau.

En gouvernant au Nord-Oueſt & Nord-Oueſt-quart-Nord, nous augmentâmes d'eau. Je fis à l'Etoile le ſignal d'*arriver*, afin qu'elle évitât ce banc, & je lui envoyai ſon bateau, pour la guider au mouillage. Cependant nous n'avancions point, le vent étant trop foible pour nous aider à refouler la marée, & la nuit approchoit à pas précipités. En deux heures entieres nous ne gagnâmes pas une demi-lieue, & il fallut renoncer à ce mouillage, étant impraticable d'aller le chercher à tâtons, environnés comme nous l'étions de baſſes, de récifs, & livrés à des courans rapides & irréguliers. Je fis donc gouverner à Oueſt-quart-Nord-Oueſt & Oueſt-Nord-Oueſt pour nous remettre au large, ſondant ſouvent. Lorſque nous eûmes amené la pointe ſeptentrionale de la terre au Nord-Eſt, nous *arrivâmes* au Nord-Oueſt, puis au Nord-Nord-Oueſt & au Nord. Je reprends le détail de l'expédition de nos bateaux.

Les Insulaires attaquent nos bateaux.

Avant que d'entrer dans la baie, ils en avoient d'abord rangé la pointe du Nord, qui est formée par une presqu'île le long de laquelle ils trouverent fond depuis 9 jusqu'à 13 brasses, sable & corail. Ils s'enfoncerent ensuite dans la baie, & ils y trouverent à un quart de lieue en-dedans un très-bon mouillage, sur 9 & 12 brasses, fond de sable gris & gravier, à l'abri depuis le Sud-Est jusqu'au Sud-Ouest en passant par l'Est & le Nord. Comme ils étoient occupés à sonder, ils virent tout-d'un-coup paroître à l'entrée de la baie dix pirogues, sur lesquelles il y avoit environ cent cinquante hommes armés d'arcs, de lances & de boucliers. Elles sortoient d'une anse qui renferme une petite riviere dont les bords sont couverts de cabanes. Ces pirogues s'avancerent en bon ordre, voguant sur nos bateaux à force de rames; & lorsqu'elles s'en jugerent assez près, elles se séparerent fort lestement en deux bandes, pour les

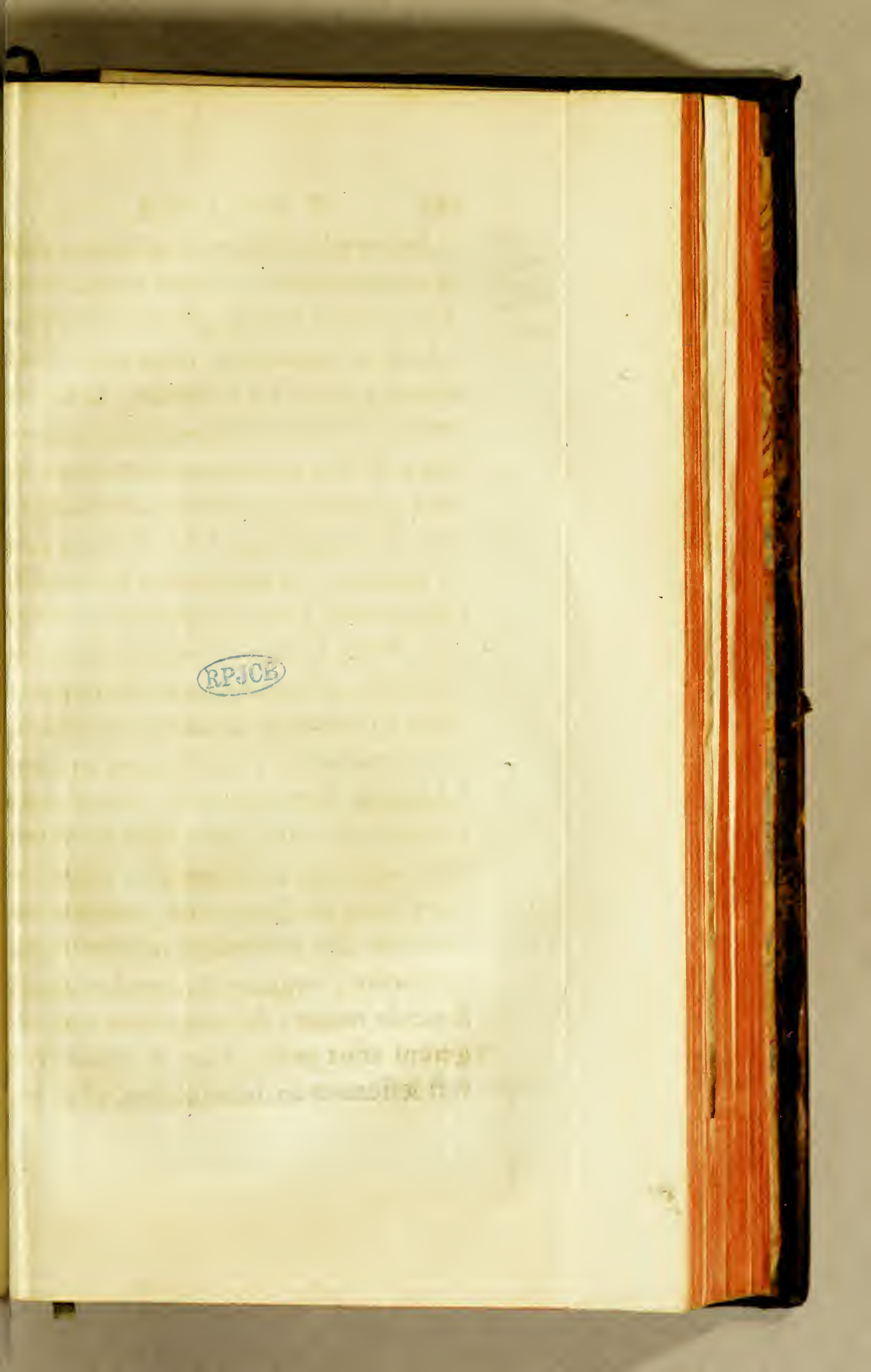
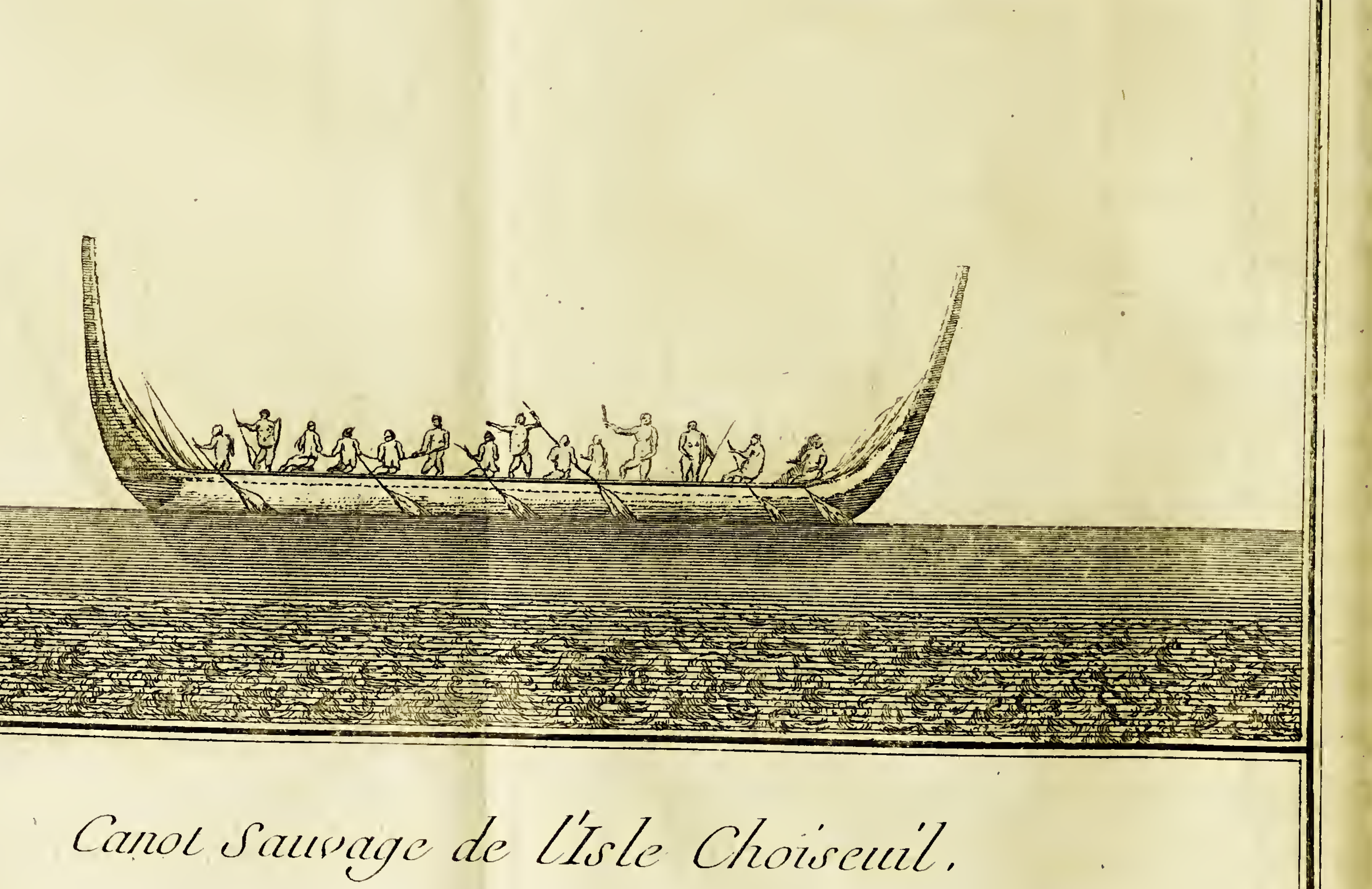

RPJCB

Fig. 3.



Canot Sauvage de l'Isle Choiseuil.

gravé par Croisey

enveloppper. Les Indiens alors poussèrent des cris affreux ; & saisissant leurs arcs & leurs lances, ils commencerent une attaque qui devoit leur paroître un jeu, contre une poignée d'hommes. On fit sur eux une premiere décharge, qui ne les arrêta point : ils continuerent à lancer leurs fleches & leurs sagaies, se couvrant de leurs boucliers, qu'ils croyoient une arme défensive. Une seconde décharge les mit en fuite ; plusieurs se jetterent à la mer, pour gagner la terre à la nage. On leur prit deux pirogues. Elles sont fort longues, bien travaillées ; l'avant & l'arriere sont extrêmement relevés, ce qui sert d'abri contre les fleches, en présentant le bout. Sur le devant d'une de ces pirogues il y avoit une tête d'homme sculptée, les yeux étoient de nacre, les oreilles d'écaille de tortue, & la figure ressembloit à un masque garni d'une longue barbe : les levres étoient teintes d'un rouge éclatant. On trouva dans

Description de leurs canots.

leurs pirogues des arcs, des fleches en grand nombre, des lances, des boucliers, des cocos, & plufieurs autres fruits dont nous ne connoiffions pas l'efpece; de l'arec, divers petits meubles à l'ufage de ces Indiens, des filets à mailles très-fines, artiftement tiffus, & une mâchoire d'homme à demi grillée.

Defcription des Infulaires.

Ces infulaires font noirs & ont les cheveux crépus, qu'ils teignent en blanc, en jaune & en rouge. Leur audace à nous attaquer, l'ufage de porter des armes offenfives & défenfives, leur adreffe à s'en fervir, prouvent qu'ils font prefque toujours en état de guerre. Au refte, nous avons obfervé dans le cours de ce voyage, qu'en général les hommes negres font beaucoup plus méchans que ceux dont la couleur approche de la blanche. Ceux-ci font nuds, à l'exception d'une bande de natte qui leur couvre les parties naturelles. Leurs boucliers font d'une forme ovale, faits de joncs tournés les uns au-deffus des au-



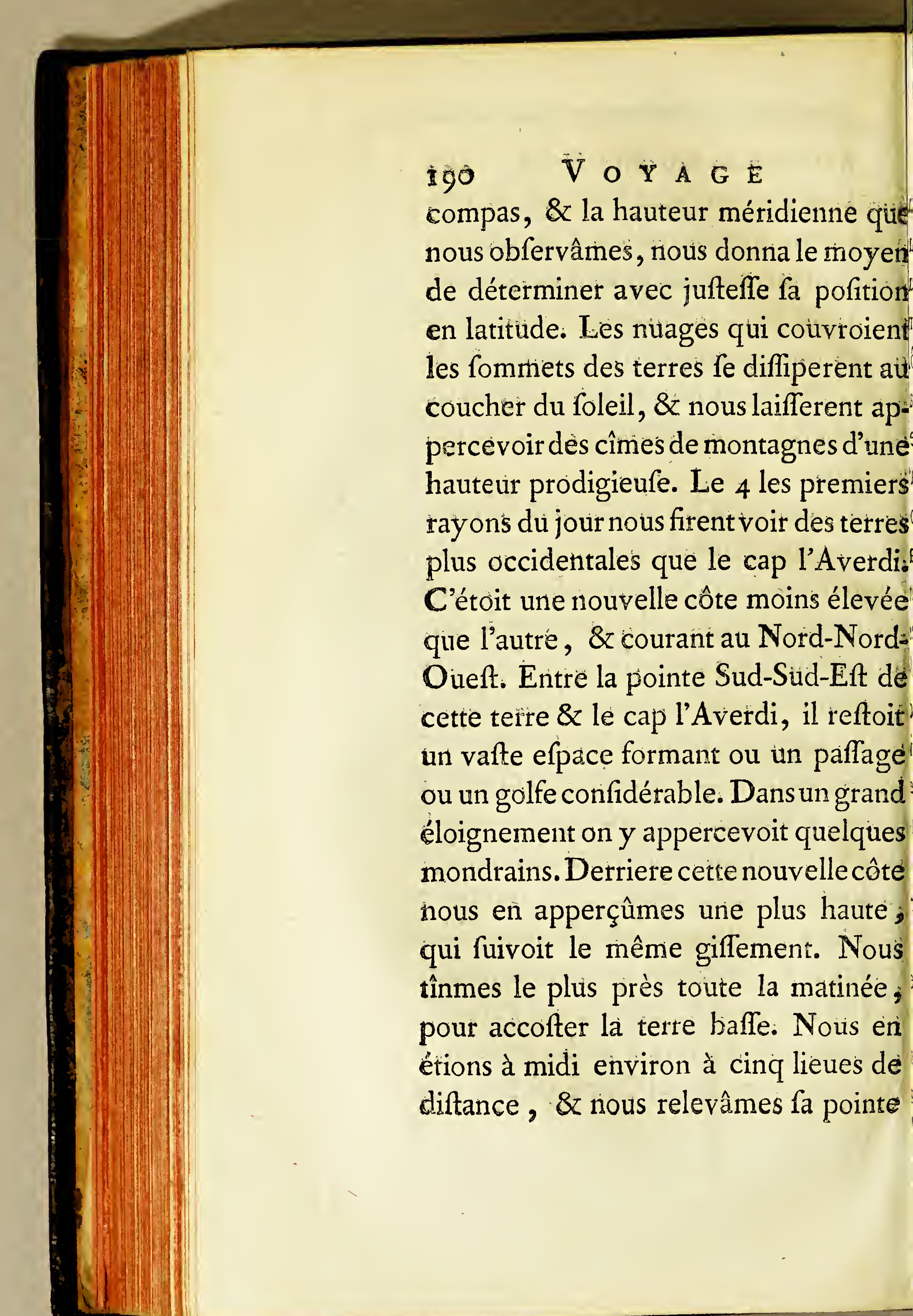
Pl. 13.

PLAN DE LA BAYE CHOISEUIL Dans une des Isles DE LA LOUISIADE

tres, & parfaitement bien liés. Ils doivent être impénétrables aux fleches. Nous avons nommé la riviere & l'anſe d'où ſont ſortis ces braves inſulaires, *la riviere des Guerriers ;* l'île entiere & la baie, *île & baie Choiſeul.* La preſqu'île du Nord eſt entiérement couverte de cotiers.

Suites de nos découvertes.

Il venta peu les deux jours ſuivans. Après être ſortis du paſſage, nous découvrîmes dans l'Oueſt une côte longue & montueuſe, dont les ſommets ſe perdoient dans les nues. Le 2 au ſoir nous voyions encore les terres de l'île Choiſeul. Le 3 au matin nous ne voyions plus que la nouvelle côte, qui eſt d'une hauteur ſurprenante, & qui court au Nord-Oueſt-quart-Oueſt. Sa partie ſeptentrionale nous parut alors terminée par une pointe qui s'abaiſſe inſenſiblement, & forme un cap remarquable. Je lui ai donné le nom de *cap l'Averdi.* Il nous reſtoit, le 3 à midi, environ à douze lieues dans l'Oueſt-5ᵈ-Nord du



compas, & la hauteur méridienne que nous obſervâmes, nous donna le moyen de déterminer avec juſteſſe ſa poſition en latitude. Les nuages qui couvroient les ſommets des terres ſe diſſiperent au coucher du ſoleil, & nous laiſſerent appercevoir des cîmes de montagnes d'une hauteur prodigieuſe. Le 4 les premiers rayons du jour nous firent voir des terres plus occidentales que le cap l'Averdi. C'étoit une nouvelle côte moins élevée que l'autre, & courant au Nord-Nord-Oueſt. Entre la pointe Sud-Sud-Eſt de cette terre & le cap l'Averdi, il reſtoit un vaſte eſpace formant ou un paſſage ou un golfe conſidérable. Dans un grand éloignement on y appercevoit quelques mondrains. Derriere cette nouvelle côte nous en apperçûmes une plus haute, qui ſuivoit le même giſſement. Nous tînmes le plus près toute la matinée, pour accoſter la terre baſſe. Nous en étions à midi environ à cinq lieues de diſtance, & nous relevâmes ſa pointe

u Nord-Nord-Oueſt au Sud-Oueſt-
uart-Oueſt. L'après-midi trois piro-
ues, dans chacune deſquelles étoient
inq à ſix Negres, ſe détacherent de la
ôte, & vinrent reconnoître les vaiſ-
eaux. Elles s'arrêterent à une portée
e fuſil; & ce ne fut qu'après y avoir
aſſé près d'une heure, que nos invita-
ons réitérées les déterminerent enfin à
'approcher davantage. Quelques ba-
atelles qu'on leur jetta attachées ſur
es morceaux de planches, acheverent
e leur donner un peu de confiance. Ils
ccoſterent le navire, en montrant des
oix de cocos, & criant *bouca, bouca,*
nellé. Ils répétoient ſans ceſſe ces mots,
ue nous criâmes enſuite comme eux,
e qui parut leur faire plaiſir. Ils ne reſ-
erent pas long-tems le long du vaiſſeau.
s nous firent ſigne qu'ils alloient nous
hercher des noix de cocos. On applau-
it à leur deſſein; mais à peine furent-
s éloignés à vingt pas, qu'un de ces
ommes perfides tira une fleche, qui

Deſcription d'Inſulaires qui s'approchent des navires.

n'atteignit heureuſement perſonne. Ils fuirent enſuite à force de rames : nous étions trop forts pour les punir.

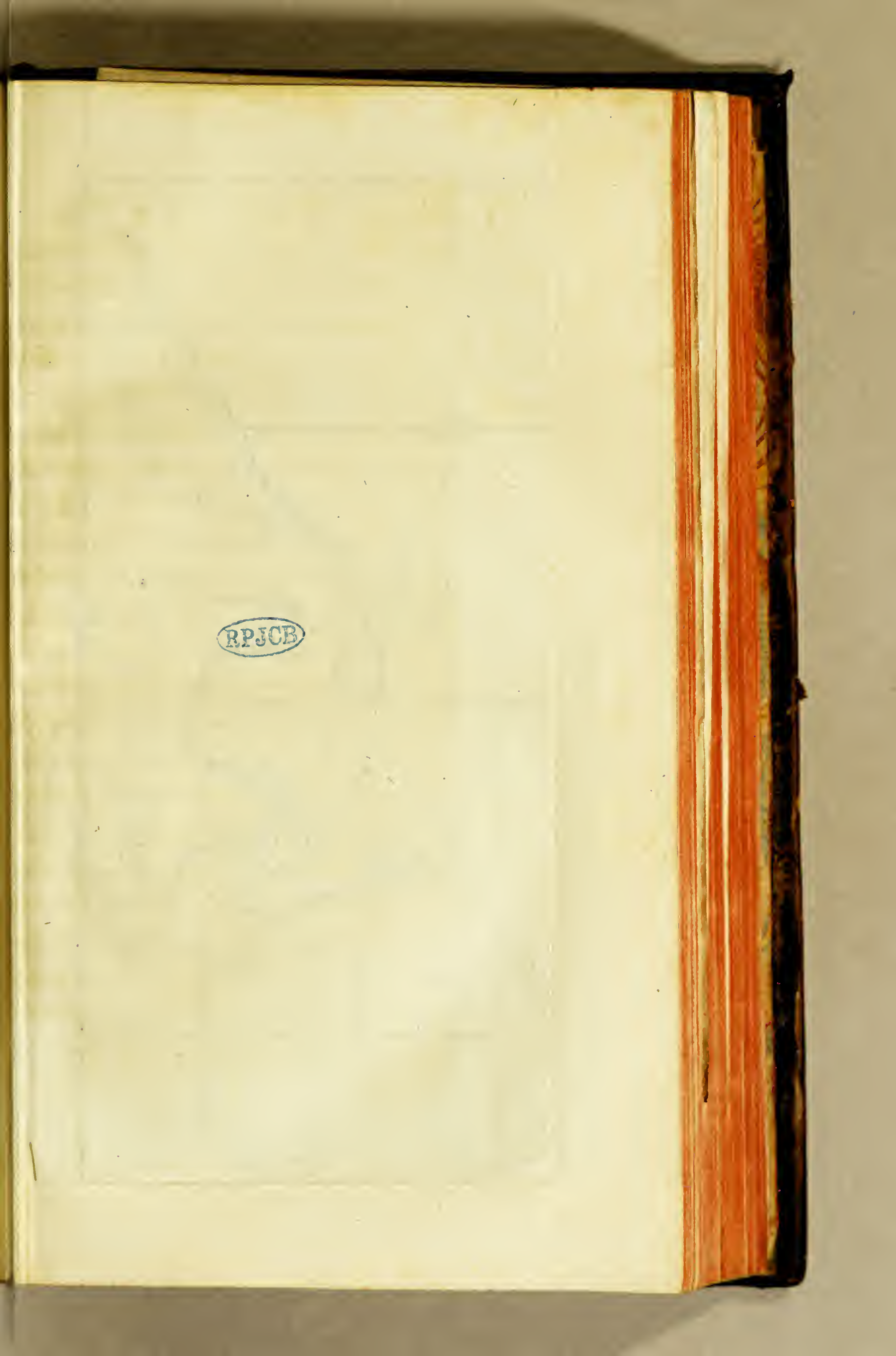
Ces Negres ſont entiérement nuds. Ils ont les cheveux crépus & courts, les oreilles percées & fort allongées. Pluſieurs avoient la laine peinte en rouge, & des taches blanches en différens endroits du corps. Il paroît qu'ils mâchent du bétel, puiſque leurs dents ſont rouges. Nous avons vu que les habitans de l'île Choiſeul en font auſſi uſage ; car on trouva dans leurs pirogues de petits ſacs où il y en avoit des feuilles, avec de l'arec & de la chaux. On a eu de ceux-ci des arcs longs de ſix pieds, & des fleches armées d'un bois fort dur. Leurs pirogues ſont plus petites que celles de l'anſe des Guerriers, & nous fûmes ſurpris de ne trouver aucune reſſemblance dans leur conſtruction. Ces dernieres ont l'avant & l'arriere peu relevés ; elles ſont ſans balancier, mais aſſez larges pour que deux hommes y nagent

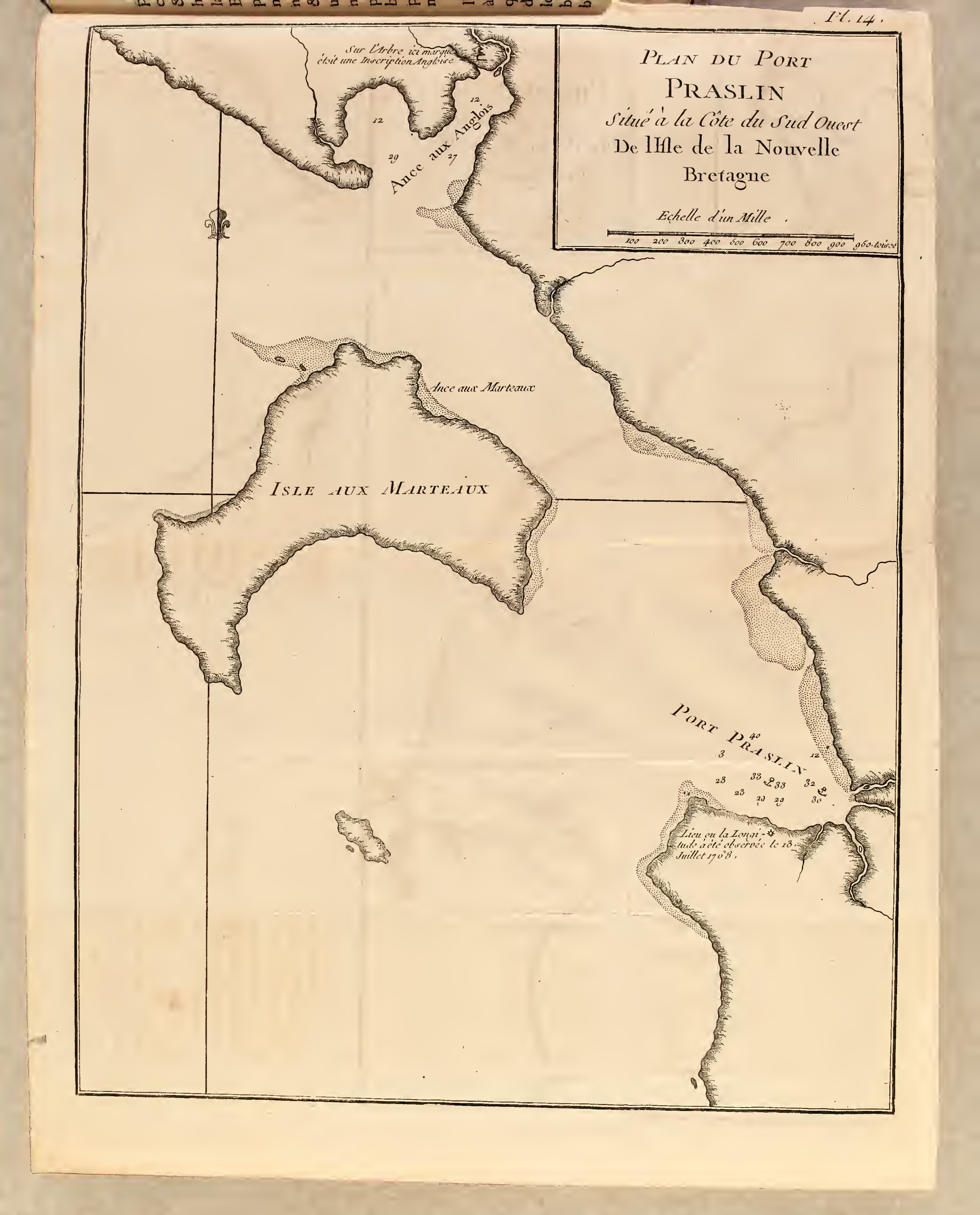
nagent en couple. Cette île, que nous avons appellée *Bouka*, paroît être extrêmement peuplée, si l'on en juge par la quantité de cases dont elle est couverte, & par les apparences de culture que nous y avons apperçues. Une belle plaine à mi-côte, toute plantée de cocotiers & d'autres arbres, nous offroit la plus agréable perspective, & je desirois fort trouver un mouillage sur cette côte; mais le vent contraire & un courant rapide qui portoit dans le Nord-Ouest, nous en éloignoient visiblement. Pendant la nuit nous tînmes le plus près, gouvernant au Sud-quart-Sud-Ouest & Sud-Sud-Ouest, & le lendemain au matin l'île Bouka étoit déja bien loin de nous dans l'Est & le Sud-Est. La veille au soir on avoit apperçu du haut des mâts une petite île qui fut relevée depuis le Nord-Ouest jusqu'au Nord-Ouest-quart-Ouest du compas. Au reste nous ne pouvions être loin de la nouvelle Bre-

tagne, & c'étoit-là que nous comptions trouver une relâche.

Relâche à la nouvelle Bretagne.

Nous eûmes connoiſſance le 5 après-midi de deux petites îles dans le Nord & le Nord-Nord-Oueſt, à dix ou douze lieues de diſtance, & preſque au même inſtant, d'une autre plus conſidérable entre le Nord-Oueſt & l'Oueſt : les terres de cette derniere les plus voiſines de nous à cinq heures & demie du ſoir, nous reſtoient au Nord-Oueſt-quart-Oueſt environ à ſept lieues. La côte étoit élevée & paroiſſoit renfermer pluſieurs baies. Comme nous n'avions plus ni eau ni bois, & que nos malades empiroient, je réſolus de m'arrêter ici, & nous courûmes toute la nuit les bords les plus avantageux pour nous conſerver cette terre ſous le vent. Le 6, au point du jour, nous en étions à cinq ou ſix lieues, & nous portâmes deſſus dans le même moment où nous découvrions une nouvelle terre haute & de belle ap-


RPJCB


Plan du Port
Praslin
Situé à la Côte du Sud Ouest
De l'Isle de la Nouvelle
Bretagne
Echelle d'un Mille.
100 200 300 400 500 600 700 800 900 950 toises
Sur l'Arbre ici marqué étoit une Inscription Angloise
Ance aux Anglois
Ance aux Marteaux
Isle aux Marteaux
Port Praslin
Lieu ou la Longitude a été observée le 18 Juillet 1768.

parence, dans le Ouest-Sud-Ouest de celle-ci, depuis dix-huit jusqu'à douze & dix lieues de distance. Sur les huit heures, étant environ à trois lieues de la premiere, j'envoyai le Chevalier du Bouchage, avec deux bateaux armés, pour la reconnoître & y chercher un mouillage. A une heure après-midi il nous signala qu'il en avoit trouvé un, & aussi-tôt je fis servir & gouverner sur un canot qu'il détacha au-devant de nous : à trois heures nous mouillâmes par 33 brasses d'eau, fond de sable blanc, fin & vaseux. L'Etoile mouilla plus à terre que nous, par 21 brasses, même fond.

Qualités & indices du mouillage.

En entrant on laisse à bas-bord dans l'Ouest une petite île & un îlot qui sont à une demi-lieue de la côte. Une pointe qui s'avance vis-à-vis l'îlot, forme en-dedans un véritable port à l'abri de tous les vents, où le fond est par-tout d'un beau sable blanc, depuis 35 jusqu'à 15 brasses. Sur la pointe de l'Est il y a une

bâture, mais visible, & qui ne s'étend pas au large. On voit aussi au Nord de la baie deux petites bâtures qui découvrent à basse mer. A l'accore des récifs il y a 12 brasses d'eau. L'entrée de ce port est très-aisée; la seule attention qu'on doive avoir, c'est de ranger la pointe de l'Est de près & avec beaucoup de voiles, parce que dès qu'elle est doublée on se trouve en calme, & qu'alors il faut entrer sur l'air du vaisseau. Notre mouillage étoit par les marques suivantes : *l'îlot de l'entrée* restoit à l'Ouest-quart-Sud-Ouest-1^{d}.30′-Ouest; *la pointe Est de l'entrée*, à Ouest-quart-Sud-Ouest-1^{d}-Sud; *la pointe Ouest*, à l'Ouest-quart-Nord-Ouest; *le fond du port*, au Sud-Est-quart-Est. Nous affourchâmes Est & Ouest. Nous passâmes le reste de la journée à nous amarrer, à amener vergues & mâts de hune, à mettre les chaloupes dehors, & à visiter tout le tour du port.

Il plut toute la nuit suivante & pres-

que toute la journée du 7. Nous envoyâmes à terre nos pieces à l'eau; nous y dressâmes quelques tentes, & on commença à faire l'eau, le bois & les lessives, toutes choses de premiere nécessité. Le débarquement étoit magnifique, sur un sable fin, sans aucune roche ni vague; l'intérieur du port, dans un espace de quatre cents pas, contenoit quatre ruisseaux. Nous en prîmes trois pour notre usage; un destiné à faire l'eau de la Boudeuse, un second pour celle de l'Etoile, le troisieme pour laver. Le bois se trouvoit au bord de la mer, & il y en avoit de plusieurs especes, toutes très-bonnes pour brûler, quelques-unes superbes pour les ouvrages de charpente, de menuiserie, & même de tabletterie. Les deux vaisseaux étoient à portée de la voix l'un de l'autre & de la rive. D'ailleurs le port & ses environs fort au loin étoient inhabités, ce qui nous procuroit une paix &

Description du port & des environs.

une liberté précieuses. Ainsi nous ne pouvions desirer un ancrage plus sûr, un lieu plus commode pour faire l'eau, le bois, & les diverses réparations dont les navires avoient le plus urgent besoin, & pour laisser errer à leur fantaisie nos scorbutiques dans les bois.

Tels étoient les avantages de cette relâche; elle avoit aussi ses inconvéniens. Malgré les recherches que l'on en fit, on n'y découvrit ni cocos ni bananes, ni aucune des ressources qu'on auroit pu, de gré ou de force, tirer d'un pays habité. Si la pêche n'étoit pas abondante, on ne devoit attendre ici que la sûreté & le strict nécessaire. Il y avoit alors tout lieu de craindre que nos malades ne s'y rétablissent pas. A la vérité nous n'en avions pas qui fussent attaqués fortement; mais plusieurs étoient atteints, & s'ils n'amendoient point ici, le progrès du mal ne pouvoit plus être que rapide.

Le premier jour, ſur les bords d'une petite riviere éloignée de notre camp d'environ un tiers de lieue, on trouva une pirogue comme en dépôt, & deux cabanes. La pirogue étoit à balancier, fort légere & en bon état. Il y avoit à côté les débris de pluſieurs feux, de gros coquillages calcinés & des carcaſſes de têtes d'animaux, que M. de Commerçon nous dit être de ſangliers. Il n'y avoit pas long-tems que les Sauvages étoient venus dans cet endroit, car on trouva dans les cabanes des figues bananes encore fraîches. On crut même entendre des cris d'hommes dans les montagnes; mais on a depuis vérifié qu'on avoit pris pour tels le gémiſſement de gros ramiers hupés, d'un plumage azur, & qu'on nomme dans les Moluques *l'oiſeau couronné.* Nous fîmes au bord de cette riviere une rencontre plus extraordinaire. Un matelot de mon canot, cherchant des coquilles, y trouva enterré dans le ſable un morceau

Rencontre ſinguliere.

d'une plaque de plomb, ſur lequel on liſoit ce reſte de mots Anglois,

HOR'D HERE
ICK MAJESTY'S.

On y voyoit encore les traces des clous qui avoient ſervi à attacher l'inſcription, laquelle paroiſſoit être peu ancienne. Les Sauvages avoient ſans doute arraché la plaque, & l'avoient miſe en morceaux.

Traces trouvées d'un campement Anglois.

Cette rencontre nous engageoit à reconnoître ſoigneuſement tous les environs de notre mouillage. Auſſi courûmes-nous la côte en-dedans de l'île qui couvre la baie; nous la ſuivîmes environ deux lieues, & nous aboutîmes à une baie profonde, mais peu large, ouverte au Sud-Oueſt, au fond de laquelle nous abordâmes près d'une belle riviere. Quelques arbres ſciés ou abattus à coups de hache frapperent auſſitôt nos regards, & nous apprirent que c'étoit-là que les Anglois avoient relâché. Enſuite il nous en coûta peu de

recherches pour retrouver le lieu où avoit été placée l'inſcription. C'étoit à un très-gros arbre, fort apparent, ſur la rive droite de la riviere, au milieu d'un grand eſpace où nous jugeâmes que les Anglois avoient dreſſé des tentes; car on voyoit encore aux arbres pluſieurs amarrages de bitord. Les clous étoient à l'arbre, & la plaque n'avoit été arrachée que depuis peu de jours; car ſa trace étoit fraîche. Dans l'arbre même il y avoit des gradins pratiqués par les Anglois ou par les inſulaires. Des rejettons qui s'élevoient ſur la coupe d'un des arbres abattus, nous fournirent un moyen de conclure qu'il n'y avoit pas plus de quatre mois que les Anglois avoient mouillé dans cette baie. Le bitord trouvé l'indiquoit ſuffiſamment; car, quoique dans un lieu fort humide, il n'étoit point pourri. Je ne doute pas que le vaiſſeau venu ici de relâche, ne ſoit le *Swallow*, bâtiment de quatorze canons, commandé par M. Carteret, &

ſorti d'Europe au mois d'Août 1766, avec le *Delfin*, que commandoit M. Walas. Nous avons eu depuis des nouvelles de ce bâtiment à Batavia, où nous en parlerons, & d'où on verra que nous avons ſuivi ſa trace juſqu'en Europe. C'eſt un hazard bien ſingulier que celui qui, au milieu de tant de terres, nous ramene à un point où une nation rivale venoit de laiſſer un monument d'une entrepriſe ſemblable à la nôtre.

La pluie fut preſque continuelle juſqu'au 11. Il y avoit apparence de grand vent dehors ; mais le port eſt abrié de tous côtés par les hautes montagnes qui l'environnent. Nous accélérâmes nos travaux autant que le mauvais tems le permettoit. Je fis auſſi paumoyer nos cables & relever une ancre, pour mieux connoître la qualité du fond ; on n'en pouvoit ſouhaiter un meilleur. Un de nos premiers ſoins avoit été de chercher, aſſurément avec intérêt, ſi le pays pourroit fournir quelques raffraîchiſſe-

Productions du pays.

mens aux malades, & quelque nourriture ſolide pour les ſains. Nos recherches furent infructueuſes. La pêche étoit abſolument ingrate, & nous ne trouvâmes dans les bois que quelques lataniers & des choux palmiſtes en très-petit nombre ; encore les falloit-il diſputer à des fourmis énormes, dont les eſſains innombrables ont forcé d'abandonner pluſieurs pieds de ces arbres déja abattus. On vit, il eſt vrai, cinq ou ſix ſangliers ou cochons marons, & depuis ce tems il y eut toujours des chaſſeurs occupés à en chercher, ſans que jamais on en ait tué. C'eſt le ſeul quadrupede que nous ayons rencontré ici.

Quelques perſonnes ont auſſi cru y reconnoître les traces d'un chat tigre. Nous avons tué quelques gros pigeons de la plus grande beauté. Leur plumage eſt verd-doré. Ils ont le col & le ventre gris-blanc & une petite crête ſur la tête. Il y a auſſi des tourterelles, des veuves plus groſſes que celles du Bré-

ſil, des perroquets, des oiſeaux couronnés, & une eſpece d'oiſeau dont le cri reſſemble ſi fort à l'aboyement d'un chien, qu'il n'y a perſonne qui n'y ſoit trompé la premiere fois qu'on l'entend. Nous avons auſſi vû des tortues en différentes parties du canal; mais nous n'étions pas dans le tems de la ponte. Il y a dans cette baie de belles ances de ſable, où je crois qu'alors on en pourroit prendre un aſſez bon nombre.

Tout le pays eſt montagneux; le ſol y eſt très-léger; à peine le rocher eſt-il recouvert. Cependant les arbres y ſont de la plus grande élévation, & il y a pluſieurs eſpeces de très-beaux bois. On y trouve le bétel, l'areca, & le beau jonc des Indes que nous tirons des Malais. Il croît ici dans les lieux marécageux; mais ſoit qu'il exige une culture, ſoit que les arbres qui couvrent entiérement la terre nuiſent à ſon accroiſſement & à ſa qualité, ſoit enfin que nous ne fuſſions pas dans la ſaiſon de ſa ma-

urité, on n'en a point coupé de beaux. Le poivrier auſſi eſt commun ici; mais ce n'étoit alors ni le tems des fruits, ni celui des fleurs. Le pays eſt en général peu riche en botanique. Au reſte il n'exiſte aucune trace qu'il ait jamais été habité à demeure. Il paroît certain que de tems en tems il y paſſe des Indiens: nous rencontrions fréquemment ſur le bord de la mer des endroits où ils s'étoient arrêtés; on les reconnoiſſoit facilement aux débris de leurs repas.

Le 10, il mourut un Matelot à bord de l'Etoile. Sa maladie étoit compliquée, & ne tenoit en rien du ſcorbut. Les trois jours ſuivans furent très-beaux, & nous les employâmes utilement. Nous refîmes le pied de notre mât d'artimon qui s'étoit rongé dans la carlingue, & l'Etoile recoupa le ſien, dont la tête étoit conſentie. Nous prîmes auſſi à bord de cette flûte la farine & le biſcuit qui lui reſtoient encore pour nous proportionnellement à notre nombre. Il ſe

trouva moins de légumes qu'on n'avoit cru, & je fus obligé de retrancher plus d'un tiers des gourganes qui faisoient notre soupe : je dis notre, car tout se distribuoit également. Etats-majors & équipages étoient à la même nourriture ; notre situation égalisoit les hommes comme la mort. Nous profitâmes aussi du beau tems pour faire des observations essentielles.

Difette cruelle que nous éprouvons.

Le 11 au matin M. Verron établit à terre son quart-de-cercle & une pendule à secondes ; il s'en servit le même jour, pour observer la hauteur méridienne du soleil. Le mouvement de la pendule fut déterminé avec exactitude par des hauteurs correspondantes, prises deux jours de suite. Il y avoit le 13 une éclipse de soleil visible pour nous, & il falloit être en état de l'observer, si le tems le permettoit. Il fut très-beau, & on put voir le moment de l'immersion & celui de l'émersion. M. Verron observoit avec une lunette de neuf pieds ;

Observation de longitude.

le Chevalier du Bouchage avec une lunette acromatique de Dollond, longue de quatre pieds; mon poſte étoit à la pendule. Le commencement de l'éclipſe fut pour nous le 13 à $10^h\ 50'\ 45''$ du matin, la fin à $00^h\ 28'\ 16''$ de tems vrai, & ſa grandeur de $3'\ 22''$. Nous avons enterré une inſcription ſous l'endroit même où étoit la pendule, & nommé ce port *le port Praſlin.* Il eſt ſitué par $4^d\ 49'\ 27''$ de latitude auſtrale, & $149^d\ 44'\ 15''$ de longitude à l'Eſt de Paris.

Cette obſervation eſt d'autant plus importante, qu'on peut enfin par ſon moyen & par celui des obſervations aſtronomiques faites à la côte du Pérou, déterminer d'une façon ſûre l'étendue en longitude du vaſte océan Pacifique, juſqu'à ce jour ſi incertaine. Nous fûmes d'autant plus heureux d'avoir eu beau tems pendant la durée de l'éclipſe, que depuis ce jour juſqu'à notre départ, il n'y a pas eu une ſeule journée qui ne

fût affreufe. Le ciel n'eut jamais plus de trois aunes, & la pluie continuelle, jointe à une chaleur étouffante, nous rendoit notre féjour ici pernicieux. Le 16 la frégate avoit achevé fon travail, & nous employâmes tous nos bateaux à finir celui de l'Etoile. Cette flûte étoit prefque lege ; & comme on ne trouve point ici de pierres propres à former du left, il fallut lui en faire un avec du bois : travail long, pénible & mal-fain, au milieu de ces forêts où regne une éternelle humidité.

Defcription de deux infectes.

On y tuoit journellement des ferpens, des fcorpions, & une grande quantité d'infectes d'une efpece finguliere. Ils font longs comme le doigt, cuiraffés fur le corps; ils ont fix pattes, des pointes faillantes des côtés, & une queue fort longue. On m'apporta auffi un animal qui nous parut extraordinaire. C'eft un infecte d'environ trois pouces de long, de la famille des mantes; prefque toutes les parties de fon

corps

corps sont composées d'un tissu, que même en y regardant de près, on prendroit pour des feuilles; chacune de ses aîles est la moitié d'une feuille, laquelle est entiere quand les aîles sont rapprochées; le dessous de son corps est une feuille d'une couleur plus morte que le dessus. L'animal a deux antenes & six pattes, dont les parties supérieures sont aussi des portions de feuilles. M. de Commerçon a décrit cet insecte particulier; & l'ayant conservé dans de l'esprit-de-vin, je l'ai remis au Cabinet du Roi.

On trouvoit ici un grand nombre de coquilles, dont plusieurs fort belles. Les pâtures offroient des trésors pour la conchyliologie. On recolta dans un même endroit dix marteaux, espece, dit-on, fort rare (*a*). Aussi le zele des curieux étoit-il fort vif. Il fut rallenti par l'acci-

(*a*) Ils furent trouvés dans un anse de la grande île qui forme cette baie, & que pour cette raison on a nommée *l'île aux Marteaux*.

dent arrivé à un de nos matelots, lequel, en échouant la ſenne, fut piqué dans l'eau par une eſpece de ſerpent. L'effet du venin ſe manifeſta une demi-heure après. Le matelot reſſentit des douleurs violentes dans tout le corps. L'endroit de la morſure qui étoit au côté gauche devint livide & enfla à vue d'œil. Quatre ou cinq ſcarifications en tirerent beaucoup de ſang déja diſſous. Auſſi-tôt qu'on ceſſoit de faire promener par force le malade, les convulſions le prenoient. Il ſouffrit horriblement pendant cinq ou ſix heures. Enfin la thériaque & l'eau de luſſe qu'on lui avoit adminiſtrées dès la premiere demi-heure, provoquerent une ſueur abondante & l'ont tiré d'affaire.

Matelot piqué par un ſerpent d'eau.

Cette aventure rendit tout le monde plus circonſpect à ſe mettre dans l'eau. Notre Taitien ſuivit avec curioſité le malade pendant tout le traitement. Il nous fit entendre que dans ſon pays il y avoit le long de la côte des ſerpens

qui mordoient les hommes à la mer, & que tous ceux qui étoient mordus en mouroient. Ils ont une médecine; mais je la crois fort peu avancée. Il fut émerveillé de voir le matelot, quatre ou cinq jours après son accident, revenir au travail. Fort souvent, en examinant les productions de nos arts, & les moyens divers par lesquels ils augmentent nos facultés & multiplient nos forces, cet insulaire tomboit dans l'admiration de ce qu'il voyoit, & rougissoit pour son pays; *aouaou, Taiti, fi de Taiti*, nous disoit-il avec douleur. Cependant il n'aimoit pas à marquer qu'il sentoit notre supériorité sur sa nation. On ne sçauroit croire à quel point il est haut. Nous avons remarqué qu'il est aussi souple que fier; & ce caractere prouve qu'il est dans un pays où les rangs sont inégaux, & quel est celui qu'il y tient.

Le 19 au soir nous fûmes enfin en état de partir; mais il sembla que le tems ne fît qu'empirer: grand vent de

Tems affreux qui nous persécute.

Sud, déluge de pluie, tonnerre, grains en tourmente. La mer étoit très-groſſe dehors, & les oiſeaux pêcheurs ſe refugioient dans la baie. Le 22 nous reſſentîmes, vers dix heures & demie du matin, pluſieurs ſecouſſes de tremblement de terre. Elles furent très-ſenſibles ſur nos vaiſſeaux, & durerent environ deux minutes. Pendant ce tems la mer hauſſa & baiſſa pluſieurs fois de ſuite, ce qui effraya beaucoup ceux qui pêchoient ſur les récifs, & leur fit chercher un aſyle dans les bateaux. Au reſte il ſemble que dans cette ſaiſon les pluies ſoient ici ſans interruption. Un orage n'attend pas l'autre ; le tonnerre gronde preſque continuellement & la nuit donne l'idée des ténebres du chaos. Cependant nous allions tous les jours dans les bois chercher des lataniers & des palmiſtes, & tâcher de tuer quelques tourterelles. Nous nous partagions en pluſieurs bandes, & le réſultat ordinaire de ces caravanes pénibles étoit

Tremblement de terre.

Efforts infructueux pour trouver des vivres.

de revenir trempés jufqu'aux os & les mains vuides. On découvrit cependant les derniers jours quelques pommes de mangles & des prunes monbin; c'eût été un fecours utile, fi on en eût eu connoiffance plutôt. On trouva auffi une efpece de lierre aromatique, auquel les Chirurgiens crurent reconnoître une vertu antifcorbutique; du-moins les malades qui en firent des infufions & s'en laverent, ont-ils éprouvé quelque foulagement.

Defcription d'une belle cafcade.

Nous avons tous été voir une cafcade merveilleufe qui fourniffoit les eaux du ruiffeau de l'Etoile. L'art s'efforceroit en vain de produire dans le palais des Rois ce que la nature a jetté ici dans un coin inhabité. Nous en admirâmes les groupes faillans dont les gradations prefque régulieres précipitent & diverfifient la chûte des eaux; nous fuivions avec furprife tous ces maffifs variés pour la figure & qui forment cent baffins inégaux, où font reçues les nappes

de cryſtal coloriées par des arbres immenſes, dont quelques-uns ont le pied dans les baſſins même. C'eſt bien aſſez qu'il exiſte des hommes privilégiés, dont le pinceau hardi peut nous tracer l'image de ces beautés inimitables. Cette caſcade mériteroit le plus grand peintre.

Notre ſituation empire chaque jour.

Cependant notre ſituation empiroit à chaque inſtant que nous demeurions ici & que nous perdions ſans faire de chemin. Le nombre & les maux de nos ſcorbutiques augmentoient. L'équipage de l'Etoile étoit encore dans un état plus triſte que le nôtre. Chaque jour j'envoyois des canots dehors reconnoître le tems. C'étoit conſtamment le vent du Sud preſque en tourmente & une mer affreuſe. Avec ces circonſtances l'appareillage étoit impoſſible, d'autant plus qu'on ne ſçauroit appareiller de ce port qu'en prenant une croupiere ſur une ancre, qu'il faut ſortir tout de ſuite, & qu'on n'eût pu embarquer au large la chaloupe qui ſeroit reſtée pour lever

l'ancre que nous n'étions pas dans le cas de perdre. Ces obſtacles me déterminerent à aller le 23 reconnoître une paſſe entre *l'île des Marteaux* & la grande terre. J'en trouvai une, par laquelle nous pouvions ſortir avec le vent de Sud en embarquant nos bateaux dans le canal. Elle avoit, il eſt vrai, d'aſſez grands inconvéniens, & nous ne fûmes pas heureuſement dans le cas de nous en ſervir.

Il avoit plu ſans interruption toute la nuit du 23 au 24, l'aurore amena le beau tems & le calme. Nous levâmes auſſi-tôt notre ancre d'affourche; nous envoyâmes établir une amarre à des arbres, une hauſſiere ſur une ancre à jet, & nous virâmes à pic ſur l'ancre de dehors. Pendant la journée entiere nous attendîmes le moment d'appareiller; déja nous en déſeſpérions & l'approche de la nuit nous forçoit à nous réamarrer, lorſqu'à cinq heures & demie il ſe leva une briſe du fond du port. Auſſi-tôt

Sortie du port Praſlin.

nous larguâmes notre amarre de terre, filâmes le grêlin de l'ancre à jet ſur laquelle l'Etoile devoit appareiller après nous, & en une demi-heure nous fûmes ſous voiles. Les canots nous remorquerent juſqu'au milieu de la paſſe, où nous reſſentîmes aſſez de vent pour nous paſſer de leur ſecours. Nous les envoyâmes auſſi-tôt à l'Etoile pour la mettre dehors. A deux lieues au large, nous mîmes en travers pour l'attendre, embarquant notre chaloupe & nos petits canots. A huit heures nous commençâmes à appercevoir la flûte qui étoit ſortie du port; mais le calme ne lui permit de nous joindre qu'à deux heures après minuit. Notre grand canot revint en même tems, & nous l'embarquâmes.

Dans la nuit il y eut des grains & de la pluie. Le beau tems revint avec le jour. Les vents étoient au Sud-Oueſt, & nous gouvernâmes depuis l'Eſt quart-Sud-Eſt juſqu'au Nord-Nord-Eſt, rondiſſant comme la terre. Il n'eût pas été

prudent de chercher à en paſſer au vent : nous ſoupçonnions que c'étoit la nouvelle Bretagne, & toutes les apparences nous le confirmoient. En effet, les terres que nous avions découvertes plus à l'Oueſt, ſe rapprochoient beaucoup de celles-ci, & on appercevoit au milieu de ce qu'on auroit pu prendre pour un paſſage, des mondrains iſolés, qui tenoient ſans doute au reſte par des terres plus baſſes. Telle eſt la peinture que fait Dampierre de la grande baie qu'il nomma *baie Saint-Georges* ; & c'eſt à ſa pointe du Nord-Eſt que nous venions de mouiller, comme nous le vérifiâmes dès les premiers jours de notre ſortie. Dampierre fut plus heureux que nous. Il trouva pour relâche un canton habité qui lui procura des rafraîchiſſemens, & dont les productions lui firent concevoir de grandes eſpérances ſur ce pays ; & nous, qui étions tout auſſi indigens que lui, nous ſommes


tombés dans un désert, qui n'a fourni à nos besoins que du bois & de l'eau.

En sortant du port Praslin, je corrigeai ma longitude sur celle que donna le calcul de l'éclipse du soleil qu'on y avoit observée; ma différence pouvoit être d'environ 3^{d}, dont j'étois plus Est. Le thermometre, pendant le séjour que nous y fîmes, fut constamment de 22 à 23^{d}; mais la chaleur y étoit plus grande qu'il ne sembloit l'annoncer. J'en attribue la cause au défaut d'air dont on manque ici, ce bassin étant enfermé de toutes parts, dans la partie sur-tout des vents régnans.





140 141 142 143 144 145 146 147 148

0 1 2 3 4

Ligne Equinoctiale

I. des Anachoretes

8. Aoust 1768.

7. Aoust

6. Aoust

5. Aoust

4. Aoust

Isle Kerué

3. Aoust

2. Aoust

1. Aoust

31. Juillet

30. Juillet

Isle Suzannet

PARTIE DE LA NOUVELLE BRETAGNE

CINQUIEME DIVISION

ISLES DE LA LOUISIADE

III.e Partie

CHAPITRE VI.

Navigation depuis le port Praſlin juſqu'aux Moluques, relâche à Boero.

NOUS avions repris la mer après une relâche de huit jours, pendant leſquels, comme on l'a vû, le tems avoit été conſtamment mauvais, & les vents preſque toujours au Sud. Le 25 ils revinrent au Sud-Eſt, variant juſqu'à l'Eſt, & nous ſuivîmes la côte environ à trois lieues d'éloignement. Elle rondiſſoit inſenſiblement, & bien-tôt nous apperçûmes au large des îles qui ſe ſuccédoient de diſtance en diſtance. Nous paſſâmes entre elles & la grande-terre, & je leur donnai le nom des Officiers des Etats-majors. Il n'étoit plus douteux que nous côtoyions la nouvelle Bretagne. Cette terre eſt très-élevée & paroît entrecoupée de belles baies, dans leſquelles nous appercevions des feux & d'autres traces d'habitations.

Distribution de hardes aux matelots.

Le troisieme jour de notre sortie je fis couper nos tentes de campagne pour distribuer de grandes culottes aux gens des deux équipages. Nous avions déja fait, en différentes occasions, de semblables distributions de hardes de toute espece. Sans cela, comment eût-il été possible que ces pauvres gens fussent vêtus pendant une aussi longue campagne, où il leur avoit fallu plusieurs fois passer alternativement du froid au chaud, & essuyer maintes reprises du déluge? Au reste, je n'avois plus rien à leur donner, tout étoit épuisé. Je fus même forcé de retrancher encore une once de pain sur la ration. Le peu qui nous restoit de vivres étoit en partie gâté, & dans tout autre cas on eût jetté à la mer toutes nos salaisons; mais il falloit manger le mauvais comme le bon. Qui pouvoit sçavoir quand cela finiroit? Telle étoit notre situation de souffrir en même tems du passé qui nous avoit affoiblis, du présent dont les trif-

Extrême disette de vivres.

tes détails se répétoient à chaque instant, & de l'avenir dont le terme indéterminé étoit presque le plus cruel de nos maux. Mes peines personnelles se multiplioient par celles des autres. Je dois cependant publier qu'aucun ne s'est laissé abattre, & que la patience à souffrir a été supérieure aux positions les plus critiques. Les Officiers donnoient l'exemple, & jamais les matelots n'ont cessé de danser le soir, dans la disette comme dans les tems de la plus grande abondance. Il n'avoit pas été nécessaire de doubler leur paie.

Description des habitans de la nouvelle Bretagne.

Nous eûmes constamment la vue de la nouvelle Bretagne jusqu'au 3 Août. Pendant ce tems il venta peu, il plut souvent, les courans nous furent contraires, & les navires marchoient moins que jamais. La côte prenoit de plus en plus du Ouest. Le 29 au matin nous nous en trouvâmes plus près que nous n'avions encore été. Ce voisinage nous valut la visite de quelques pirogues,

deux vinrent à la portée de la voix de la frégate, cinq autres furent à l'Etoile. Elles étoient montées chacune par cinq ou six hommes noirs, à cheveux crépus & laineux, quelques-uns les avoient poudrés de blanc. Ils portent la barbe assez longue, & des ornemens blancs aux bras en forme de bracelets. Des feuilles d'arbre couvrent, tant bien que mal, leur nudité. Ils sont grands & paroissent agiles & robustes. Ils nous montroient une espece de pain & nous invitoient par signes à venir à terre; nous les invitions à venir à bord; mais nos invitations, le don même de quelques morceaux d'étoffe jettés à la mer, ne leur inspirerent pas la confiance de nous accoster. Ils ramasserent ce qu'on avoit jetté, & pour remerciement l'un d'eux avec une fronde, nous lança une pierre qui ne vint pas jusqu'à bord; nous ne voulûmes pas leur rendre le mal pour le mal, & ils se retirerent en frappant tous ensemble sur leurs canots avec de

grands cris. Ils pouſſerent ſans doute les
ɪoſtilités plus loin à bord de l'Etoile; car
ɪous en vîmes tirer pluſieurs coups de
uſil qui les mirent en fuite. Leurs piro-
ʒues ſont longues, étroites & à balan-
:ier. Toutes ont l'avant & l'arriere plus
ɔu moins ornés de ſculptures peintes en
ouge, qui font honneur à leur adreſſe.

Le lendemain il en vint un beaucoup
ɔlus grand nombre, qui ne firent aucune
lifficulté d'accoſter le navire. Celui de
eurs conducteurs qui paroiſſoit être le
hef, portoit un bâton long de deux ou
rois pieds, peint en rouge, avec une
omme à chaque bout. Il l'éleva ſur ſa
ête avec ſes deux mains en nous ap-
rochant, & il demeura quelque tems
ans cette attitude. Tous ces Negres
aroiſſoient avoir fait une grande toi-
ette; les uns avoient la laine peinte en
ouge; d'autres portoient des aigrettes
e plume ſur la tête, d'autres des pen-
ans d'oreilles de certaines graines, ou
e grandes plaques blanches & rondes

pendues au col; quelques-uns avoient des anneaux paſſés dans les cartilages du nez : mais une parure aſſez générale à tous, étoit des bracelets faits avec la bouche d'une groſſe coquille ſciée. Nous voulûmes lier commerce avec eux, pour les engager à nous apporter quelques rafraîchemens. Leur mauvaiſe foi nous fit bien-tôt voir que nous n'y réuſſirions pas. Ils tâchoient de ſaiſir ce qu'on leur propoſoit, & ne vouloient rien rendre en échange. A peine put-on tirer d'eux quelques racines d'ignames, on ſe laſſa de leur donner, & ils ſe retirerent. Deux canots voguoient vers la frégate à l'entrée de la nuit, une fuſée que l'on tira pour quelque ſignal, les fit fuir précipitamment.

Au reſte, il ſembla que les viſites qu'ils nous avoient rendues ces deux derniers jours, n'avoient été que pour nous reconnoître & concerter un plan d'attaque. Le 31 on vit, dès la pointe du jour, un eſſain de pirogues ſortir de

terre,

rre, une partie paſſa par notre travers ns s'arrêter, & toutes dirigerent leur arche ſur l'Etoile, que ſans doute ils voient obſervé être le plus petit des eux bâtimens, & ſe tenir derriere. Les egres firent leur attaque à coups de erres & de fleches. Le combat fut ourt. Une fuſillade déconcerta leurs ojets; pluſieurs ſe jetterent à la mer, quelques pirogues furent abandon- es: depuis ce moment nous ceſſâmes en voir.

Ils attaquent l'Etoile.

Les terres de la nouvelle Bretagne ne uroient maintenant que ſur le Oueſt- art-Nord-Oueſt & l'Oueſt, & dans tte partie elles s'abaiſſoient conſidéra- ement. Ce n'étoit plus cette côte éle- e & garnie de pluſieurs rangs de ontagnes; la pointe ſeptentrionale ie nous découvrions étoit une terre eſque noyée, & couverte d'arbres diſtance en diſtance. Les cinq pre- iers jours du mois d'Août furent plu- eux; le tems fut à l'orage, & le vent

Deſcription de la partie ſeptentrionale de la nouvelle Bretagne.

1768. *Août.*

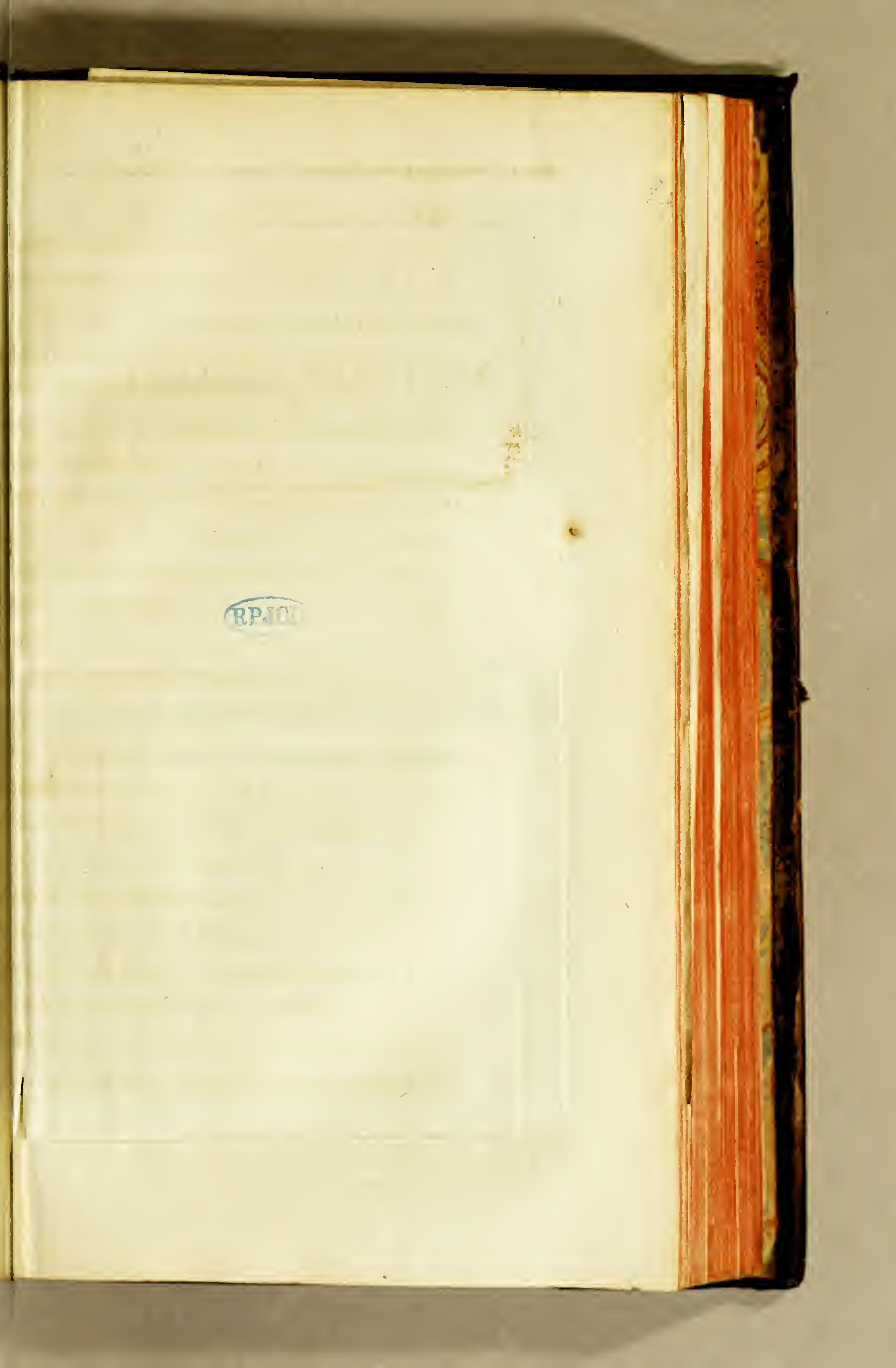
fouffla par grains. Nous n'apperçûmes la
côte que par lambeaux, dans les éclairc
cies, & fans pouvoir en diftinguer le
détails. Toutefois nous en vîmes affez
pour être convaincus que les marées
continuoient à nous enlever une partie
du médiocre chemin que nous faifions
chaque jour. Je fis alors gouverner au
Nord Oueft, puis au Nord-Oueft quart
Oueft, pour éviter un labyrinthe d'îles
qui font femées à l'extrémité feptentrio
nale de la nouvelle Bretagne. Le
après midi nous reconnûmes diftincte
ment deux îles, que je crois être celle
que Dampierre nomme *île Matthias* &
île Orageufe. L'île Matthias, haute &
montagneufe, s'étend fur le Nord
Oueft, huit à neuf lieues. L'autre n'e
a pas plus de trois ou quatre, & entr
les deux eft un îlot. Une île que l'o
crut appercevoir le 5 à deux heures d
matin dans l'Oueft, nous fit reprendr
du Nord. On ne fe trompoit pas, & à
dix heures la brume, qui jufqu'alor

avoit été épaiſſe, s'étant diſſipée, nous apperçûmes dans le Sud-Eſt-quart-Sud cette île, qui eſt petite & baſſe. Les marées ceſſerent alors de porter ſur le Sud & ſur l'Eſt; ce qui ſembloit venir de ce que nous avions dépaſſé la pointe ſeptentrionale de la nouvelle Bretagne, que les Hollandois nomment *cap Solomaſwer*. Nous n'étions plus alors que par 00d 41′ de latitude méridionale. Nous avions ſondé preſque tous les jours ſans trouver de fond.

Nous courûmes à Oueſt juſqu'au 7, avec un aſſez joli frais & beau tems, ſans voir de terre. Le 7 au ſoir l'horiſon fort embrumé m'ayant paru, au coucher du ſoleil, être un horiſon de terre depuis l'Oueſt juſqu'au Oueſt-Sud-Oueſt, je me déterminai à tenir pour la nuit la route du Sud-Oueſt-quart-Oueſt; nous reprîmes au jour celle du Oueſt. Nous vîmes dans la matinée, environ à cinq ou ſix lieues devant nous, une terre baſſe. Nous gouvernâmes à Oueſt-

Iſle des Anachoretes.

quart-Sud-Oueſt & Oueſt-Sud-Oueſt pour en paſſer au Sud. Nous la rangeâmes environ à une lieue & demie. C'étoit une île plate, longue d'environ trois lieues, couverte d'arbres, & partagée en pluſieurs diviſions liées enſemble par des bâtures & des bancs de ſable. Il y a ſur cette île une grande quantité de cocotiers, & le bord de la mer y eſt couvert d'un ſi grand nombre de caſes, qu'on peut juger de-là qu'elle eſt extrêmement peuplée. Ces caſes ſont hautes, preſque quarrées & bien couvertes. Elles nous parurent plus vaſtes & plus belles que ne ſont ordinairement des cabanes de roſeaux, & nous crûmes revoir les maiſons de Taiti. On découvroit un grand nombre de pirogues occupées à la pêche tout autour de l'île : aucune ne parut ſe déranger pour nous voir paſſer ; & nous jugeâmes que ces habitans, qui n'étoient pas curieux, étoient contens de leur ſort. Nous nommâmes cette île *l'île des Anachoretes*. A



Pl. 16.

CARTE
DES TERRES DE LA NOUVELLE GUINÉE
Et du Paſſage des François

133. 134 135 136 137 138 139 140

Ligne Equinoctiale

20. Aoust

19. Aoust

18. Aoust

17. Aoust

16. Aoust

16. Aoust

14. Aoust

13. Aoust

12. Aoust

11. Aoust

10. Aoust

9. Aoust 1768.

Sondé sans fond

la Boudeuse

Isles Basses

Ici nous avons éprouvé de violentes Marées qui me font soupçonner ou une grande Rivière ou un Passage

I. d'Alie

le Géant Moulineau

les deux Cyclopes

TERRES DE LA NOUVELLE GUINÉE

133 134 135 136 137 138 139 140

trois lieues dans l'Oueſt de celle-ci on vit du haut des mâts une autre île baſſe.

Archipel nommé par nous *l'Echiquier*.

La nuit fut très-obſcure, & quelques nuages fixes dans le Sud nous y firent ſoupçonner de la terre. En effet, au jour nous découvrîmes deux petites îles dans le Sud-Eſt-quart-Sud 3d Sud à huit ou neuf lieues de diſtance. On ne les avoit pas encore perdues de vûe à huit heures & demie, lorſqu'on eut connoiſſance d'une autre île baſſe dans l'Oueſt-quart-Sud-Oueſt, & peu après d'une infinité de petites îles qui s'étendoient dans le Oueſt-Nord-Oueſt & le Sud-Oueſt de cette derniere, laquelle peut avoir deux lieues de long; toutes les autres ne ſont, à proprement parler, qu'une chaîne d'îlots ras & couverts de bois, rencontre déſaſtreuſe. Il y avoit cependant un îlot ſéparé des autres & plus au Sud, lequel nous parut être plus conſidérable. Nous dirigeâmes notre route entre celui-là & l'archipel d'îlots, que je nommai *l'Echiquier*, & que je

voulois laiſſer au Nord. Nous n'étions pas près d'en être dehors. Cette chaîne apperçue dès le matin, ſe prolongeoit beaucoup plus loin dans le Sud-Oueſt que nous ne l'avions pu juger alors.

Danger que nous y courons.

Nous cherchions, comme je viens de le dire, à la doubler dans le Sud; mais à l'entrée de la nuit, nous y étions encore engagés, ſans ſavoir préciſément juſqu'où elle s'étendoit. Le tems, inceſſamment chargé de grains, ne nous avoit jamais montré dans un même inſtant tout ce que nous devions craindre; pour ſurcroît d'embarras, le calme vint auſſi-tôt que la nuit, & ne finit preſque qu'avec elle. Nous la paſſâmes dans la continuelle appréhenſion d'être jettés ſur la côte par les courans. Je fis mettre deux ancres en mouillage, & allonger leurs bittures ſur le pont; précaution preſque inutile: car on ſonda pluſieurs fois ſans trouver le fond. Tel eſt un des plus grands dangers de ces terres: preſque à deux longueurs de navire des

récifs qui les bordent, on n'a point la reſſource de mouiller. Heureuſement le tems ſe maintint ſans orages; même vers minuit, il ſe leva une fraîcheur du Nord qui nous ſervit à nous élever un peu dans le Sud-Eſt. Le vent fraîchit à meſure que le ſoleil montoit, & il nous retira de ces îles baſſes, que je crois inhabitées; au moins pendant le tems qu'on s'eſt trouvé à portée de les voir, on n'y a diſtingué ni feux, ni cabanes, ni pirogues. L'Etoile avoit été dans cette nuit plus en danger encore que nous; car elle fut très-long-tems ſans gouverner, & la marée l'entraînoit viſiblement à la côte, lorſque le vent vint à ſon aide. A deux heures après midi nous doublâmes l'îlot le plus occidental, & nous gouvernâmes à Oueſt-Sud-Oueſt.

Le 11 à midi, étant par 2^d $17'$ de latitude auſtrale, nous apperçûmes dans le Sud une côte élevée qui nous parut être celle de la nouvelle Guinée. Quelques heures après on la vit plus claire-

Vue de la nouvelle Guinée.

ment. C'eſt une terre haute & montueuſe, qui dans cette partie s'étend ſur l'Oueſt-Nord-Oueſt. Le 12 à midi, nous étions environ à dix lieues des terres les plus voiſines de nous. Il étoit impoſſible de détailler la côte à cette diſtance ; il nous parut ſeulement une grande baie vers 2ᵈ 25′ de latitude Sud, & des terres baſſes dans le fond qu'on ne découvroit que du haut des mâts. Nous jugeâmes auſſi, par la vîteſſe avec laquelle nous doublions les terres, que les courans nous étoient devenus favorables ; mais pour apprécier avec quelque juſteſſe la différence qu'ils occaſionnoient dans l'eſtime de notre route, il eût fallu cingler moins loin de la côte. Nous continuâmes à la prolonger à dix ou douze lieues de diſtance. Son giſſement étoit toujours ſur l'Oueſt-Nord-Oueſt, & ſa hauteur prodigieuſe. Nous y remarquâmes ſur-tout deux pics très-élevés, voiſins l'un de l'autre, & qui ſurpaſſent en hauteur toutes les

autres montagnes. Nous les avons nommés *les deux Cyclopes*. Nous eûmes occasion de remarquer que les marées portoient sur le Nord-Ouest. Effectivement nous nous trouvâmes le jour suivant plus éloignés de la côte de la nouvelle Guinée, qui revient ici sur l'Ouest. Le 14 au point du jour nous découvrîmes deux îles, & un îlot qui paroissoit entre deux, mais plus au Sud. Elles gissent entre elles Est-Sud-Est & Ouest-Nord-Ouest corrigés ; elles sont à deux lieues de distance l'une de l'autre, de médiocre hauteur, & n'ont pas plus d'une lieue & demie d'étendue chacune.

Vents & courans que nous ressentons.

Nous avancions peu chaque journée. Depuis que nous étions sur la côte de la nouvelle Guinée, nous avions assez régulièrement une foible brise d'Est ou de Nord-Est, qui commençoit vers deux ou trois heures après-midi, & duroit environ jusque vers minuit ; à cette brise succédoit un intervalle plus ou

moins long de calme qui étoit ſuivi de la briſe de terre variable du Sud-Oueſt au Sud-Sud-Oueſt, laquelle ſe terminoit auſſi vers midi par deux ou trois heures de calme. Nous revîmes le 15 au matin la plus occidentale des deux îles que nous avions reconnues la veille. Nous découvrîmes en même tems d'autres terres, qui nous parurent îles, depuis le Sud Eſt-quart-Sud juſqu'à l'Oueſt-Sud-Oueſt, terres fort baſſes, par-deſſus leſquelles nous appercevions dans une perſpective éloignée les hautes montagnes du continent. La plus élevée, que nous relevâmes à huit heures du matin au Sud-Sud-Eſt du compas, ſe détachoit des autres, & nous la nommâmes *le géant Moulineau.* Nous donnâmes le nom de *la nymphe Alie* à la plus occidentale des îles baſſes dans le Nord-Oueſt de Moulineau. A dix heures du matin nous tombâmes dans un ras de marée, où les courans paroiſſoient porter avec violence ſur le Nord &

Nord-Nord-Eſt. Ils étoient ſi vifs, que juſqu'à midi ils nous empêcherent de gouverner; & comme ils nous entraînerent fort au large, il nous devint impoſſible d'aſſeoir un jugement précis ſur leur véritable direction. L'eau, dans le lit de marée, étoit couverte de troncs d'arbres flottans, de divers fruits & de goëmons: elle y étoit en même tems ſi trouble, que nous craignîmes d'être ſur un banc; mais la ſonde ne nous donna point de fond à 100 braſſes. Ce ras de marée ſembloit indiquer ici ou une grande riviere dans le continent, ou un paſſage qui couperoit les terres de la nouvelle Guinée, paſſage dont l'ouverture ſeroit preſque Nord & Sud. Suivant deux diſtances des bords du ſoleil & de la lune, obſervées à l'octan par le Chevalier du Bouchage & M. Verron, notre longitude, le 15 à midi, étoit de 36d 16′ 30″ à l'Eſt de Paris. Mon eſtime ſuivie depuis la longitude déterminée au port Praſlin, en différoit de

Obſervations comparées avec l'eſtime de la route.

2^{d} 47′. Nous obſervâmes le même jou
1^{d} 17′ de latitude auſtrale.

Le 16 & le 17 il fit preſque calme
le peu de vent qui ſouffla fut variable.
Le 16 on ne vit la terre qu'à ſept heures
du matin, encore ne la vit-on que du
haut des mâts, terre extrêmement
haute & coupée. Nous perdîmes toute
cette journée à attendre l'Etoile qui,
maîtriſée par le courant, ne pouvoit pas
mettre le cap en route; & le 17, comme
elle étoit fort éloignée de nous, je fus
obligé de virer ſur elle pour la rallier;
ce que nous ne fîmes qu'aux approches
de la nuit. Elle fut très-orageuſe, avec
un déluge de pluie & des tonnerres
épouvantables. Les ſix jours ſuivans nous
furent tout auſſi malheureux : de la
pluie, du calme, & le peu qui venta,
ce fut du vent de-bout. Il faut s'être
trouvé dans la poſition où nous étions
alors, pour être en état de s'en former
l'idée. Le 17 après midi on avoit ap-
perçu depuis le Sud-Sud-Oueſt-5^{d}-Sud

du compas jusqu'au Sud-Ouest-5d-Ouest, à seize lieues environ de distance, une côte élevée qu'on ne perdit de vue qu'à la nuit. Le 18 à neuf heures du matin, on découvrit une île haute dans le Sud-Ouest-quart-Ouest, distante à-peu-près de douze lieues; nous la revîmes le lendemain, & elle nous restoit à midi depuis le Sud-Sud-Ouest jusqu'au Sud-Ouest dans un éloignement de quinze à vingt lieues. Les courans nous donnerent pendant ces trois derniers jours dix lieues de différence Nord; nous ne pûmes savoir quelle étoit celle qu'ils nous donnoient en longitude.

Le 20 nous passâmes la ligne pour la seconde fois de la campagne. Les courans continuoient à nous éloigner des terres. Nous n'en vîmes point le 20 ni le 21, quoique nous eussions tenu les bordées qui nous en rapprochoient le plus. Il nous devenoit cependant essentiel de rallier la côte & de la ranger

Passages de la ligne.

d'aſſez près, pour ne pas commettre quelque erreur dangereuſe, qui nous fît manquer le débouquement dans la mer des Indes, & nous engageât dans l'un des golfes de *Gilolo.* Le 22, au point du jour, nous eûmes connoiſſance d'une côte plus élevée qu'aucune autre partie de la nouvelle Guinée que nous euſſions encore vue. Nous gouvernâmes deſſus, & à midi on la releva depuis le Sud-Sud-Eſt-5ᵈ-Sud, juſqu'au Sud-Oueſt, où elle ne paroiſſoit pas terminée. Nous venions de paſſer la ligne pour la troiſieme fois. La terre couroit ſur l'Oueſt-Nord-Oueſt, & nous l'accoſtâmes, déterminés à ne la plus quitter juſqu'à être parvenus à ſon extrémité, que les Géographes nomment *le cap Mabo.* Dans la nuit nous doublâmes une pointe, de l'autre côté de laquelle la terre, toujours fort élevée, ne couroit plus que ſur l'Oueſt-quart-Sud-Oueſt & l'Oueſt-Sud-Oueſt. Le 23 à midi, nous voyions une étendue de côte

d'environ vingt lieues, dont la partie la plus occidentale nous reſtoit preſque au Sud-Oueſt à treize ou quatorze lieues. Nous étions beaucoup plus près de deux îles baſſes & couvertes d'arbres, éloignées l'une de l'autre d'environ quatre lieues. Nous en approchâmes à une demi-lieue, & tandis que nous attendions l'Etoile écartée de nous à une grande diſtance, j'envoyai le Chevalier de Suzannet avec deux de nos bateaux armés, à la plus ſeptentrionale des deux îles. Nous penſions y voir des habitations, & nous eſpérions en tirer quelques rafraîchiſſemens. Un banc qui règne le long de l'île & s'étend même aſſez loin dans l'Eſt, força les bateaux de faire un grand tour pour le doubler. Le Chevalier de Suzannet ne trouva ni caſes, ni habitans, ni rafraîchiſſemens. Ce qui de loin nous avoit ſemblé former un village, n'étoit qu'un amas de roches minées par la mer & creuſées en caverne. Les arbres qui couvroient l'île

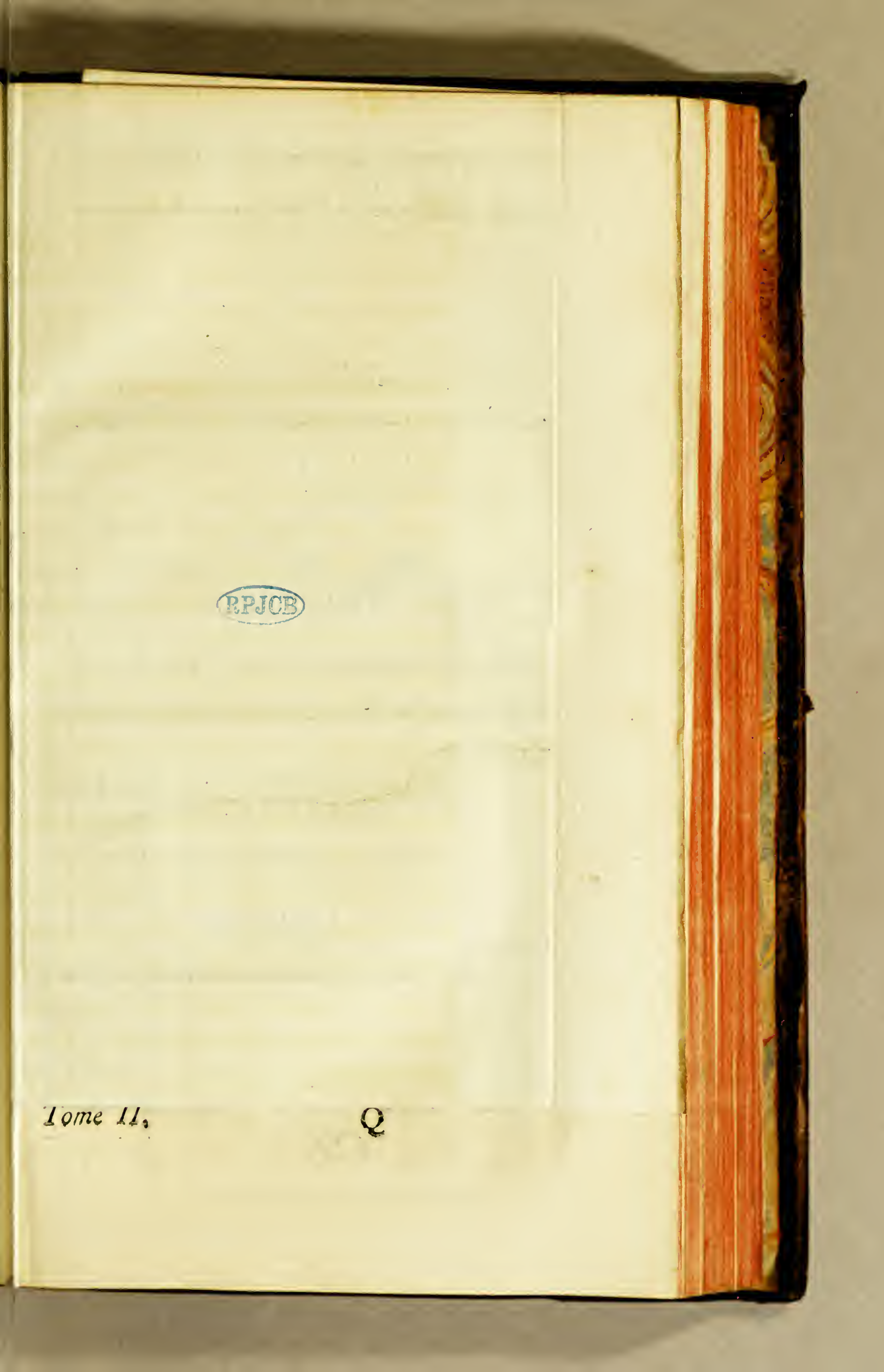
Tentative inutile faite à terre.

ne portoient aucun fruit propre à la nourriture des hommes. On y enterra une inſcription. Les bateaux ne revinrent à bord qu'à dix heures du ſoir. L'Etoile venoit de nous rejoindre. La vue continuelle de la côte nous avoit appris que les courans portoient ici ſur le Nord-Oueſt.

Suite de la nouvelle Guinée.

Après avoir embarqué nos bateaux, nous tâchâmes de prolonger la terre autant que les vents conſtans au Sud & au Sud-Sud-Oueſt voulurent nous le permettre. Nous fûmes obligés de courir pluſieurs bords, dans l'intention de paſſer au vent d'une grande île, que nous avions apperçue au coucher du ſoleil dans l'Oueſt & l'Oueſt-quart-Nord-Oueſt. L'aube du jour nous ſurprit encore ſous le vent de cette île. Sa côte orientale, qui peut avoir cinq lieues de longueur, court à-peu-près Nord & Sud, & à ſa pointe méridionale on voit un îlot bas & de peu d'étendue. Entre elle & la terre de la nouvelle Guinée,

qui



Suite des Terres de la Nouvelle Guinée

qui r
Oue
vaste
ron H
Oues
porto
gagne
& ma
res du
c'étoit
parti d
tentrio
gret un
beau p
nelle d'
Nous
lertes
n cria
ous un
on prit
rd. Ce
tentive
: d'une
es no
ome

[q]ui se prolonge ici presque sur le Sud-[O]uest-quart-Ouest, il se présentoit un [v]aste passage dont l'ouverture, d'envi-[r]on huit lieues, git Nord-Est & Sud-[O]uest. Le vent en venoit, & la marée [s]ortoit dans le Nord-Ouest; comment [g]agner en louvoyant ainsi contre vent [&] marée? Je l'essayai jusqu'à neuf heu-[r]es du matin. Je vis avec douleur que [c]'étoit infructueusement, & je pris le [p]arti d'*arriver*, pour ranger la côte sep-[t]entrionale de l'île, abandonnant à re-[g]ret un débouché, que je crois très-[b]eau pour se tirer de cette chaîne éter-[n]elle d'îles.

Nous eûmes dans cette matinée deux [al]ertes consécutives. La premiere fois [o]n cria d'enhaut qu'on voyoit devant [n]ous une longue suite de brisans, & [o]n prit aussitôt les amures à l'autre [b]ord. Ces brisans examinés ensuite plus [at]tentivement, se trouverent être des [ra]z d'une marée violente, & nous re-[pr]îmes notre route. Une heure après

Danger caché.

plusieurs personnes crierent du gaillar
d'avant qu'on voyoit le fond sous nous
l'affaire pressoit, mais l'alarme fut heu
reusement aussi courte qu'elle avoi
été vive. Nous l'eussions même cru
fausse, si l'Etoile, qui étoit dans no
eaux, n'eût apperçu ce même hau
fond pendant près de deux minutes. I
lui parut un banc de corail. Presque
Nord & Sud de ce banc, qui peut avoi
encore moins d'eau dans quelque par
tie, il y a une ance de sable sur laquell
sont construites quelques cases enviror
nées de cocotiers. La remarque peu
d'autant plus servir de point de recon
noissance, que jusques-là nous n'avon
vu aucunes traces d'habitations sur cett
côte. A une heure après midi nous dou
blâmes la pointe du Nord-Est de l
grande île, qui s'étend ensuite sur l'Oue
& l'Ouest-quart-Sud-Ouest, près d
vingt lieues. Il fallut serrer le vent pou
la prolonger, & nous ne tardâmes pa
à appercevoir d'autres îles dans l'Oue

l'Oueſt-quart-Nord-Oueſt. On en
t même une au ſoleil couchant qui fut
levée dans le Nord-Eſt-quart-Nord,
laquelle ſe joignoit une bâture qui
rut s'étendre juſqu'au Nord-quart-
ord-Oueſt : ainſi nous étions encore
ie fois enclavés.

Nous perdîmes dans cette journée tre premier Maître d'équipage nommé *Denys*, qui mourut du ſcorbut. Il oit Malouin & âgé d'environ cinante ans, paſſés preſque tous au ſerce du Roi. Les ſentimens d'honneur les connoiſſances qui le diſtinguoient ns ſon état important, nous l'ont fait gretter univerſellement. Quarante-q autres perſonnes étoient atteintes ſcorbut ; la limonade & le vin en pendoient ſeuls les funeſtes progrès. Perte du maître d'équipage.

Nous paſſâmes la nuit ſur les bords, le 25 au lever du jour nous nous trounes environnés de terres. Il s'offroit ous trois paſſages, l'un ouvert au l-Oueſt, le ſecond à Oueſt-Sud- Navigation embarraſſante.

Oueſt, & le troiſieme preſque Eſt &
Oueſt. Le vent ne nous accordoit qu
ce dernier, & je n'en voulois point. J
ne doutois pas que nous ne fuſſions a
milieu des îles des Papous. Il falloit év
ter de tomber plus loin dans le Nord
de crainte, comme je l'ai déja dit, d
nous enfoncer dans quelqu'un des gol
fes de la côte orientale de Gilolo. L'e
ſentiel, pour ſortir de ces parages cri
tiques, étoit donc de nous élever e
latitude auſtrale : or au-delà du paſſag
du Sud-Oueſt, on appercevoit dans l
Sud la mer ouverte autant que la vu
pouvoit s'étendre : ainſi je me décida
à louvoyer pour gagner ce débouché
Toutes ces îles & îlots qui nous enfer
moient ſont fort eſcarpées, de hauteu
médiocre, & couvertes d'arbres. Nou
n'y avons apperçu aucun indice qu'el
les ſoient habitées.

Paſſage de la ligne pour la quatrieme fois.

A onze heures du matin, nous eû
mes fond de ſable ſur 45 braſſes ; c'é
toit une reſſource. A midi, nous ob

rvâmes 00d 5′ de latitude boréale,
nſi nous venions de paſſer la ligne
our la quatrieme fois. A ſix heures du
ir, nous étions à même de donner
ans le paſſage du Oueſt-Sud-Oueſt.
'étoit avoir gagné environ trois lieues
ar le travail de la journée entiere. La
uit nous fut plus favorable, graces à
lune dont la lumiere nous permit de
uvoyer entre les pierres & les îles.
'ailleurs le courant qui nous avoit été
ntraire tant que nous fûmes par le tra-
ers des deux premieres paſſes, nous
evint favorable, dès que nous vînmes
ouvrir le paſſage du Sud-Oueſt.

Le canal par lequel nous débouquâ- Deſcription du canal par lequel nous débouquons.
es enfin dans cette nuit, peut avoir
deux à trois lieues de large. Il eſt
orné à l'Oueſt par un amas d'îles &
lots aſſez élevés. Sa côte de l'Eſt que
ous avions priſe au premier coup d'œil
our la pointe la plus occidentale de la
ande île, n'eſt auſſi qu'un amas de
etites îles & de rochers qui de loin

ſemblent former une ſeule maſſe, & le
ſéparations entre ces îles préſentent d'a
bord l'aſpect de belles baies ; c'eſt c
que nous reconnoiſſions à chaque bo
dée que nous rapportions ſur ces terre
Ce ne fut qu'à quatre heures & demi
du matin que nous parvînmes à double
les îlots les plus Sud du nouveau paſſag
que nous nommâmes *le paſſage des Fran*
çois. Le fond paroît augmenter au mi
lieu de cet archipel en avançant vers l
Sud. Nos ſondes ont été de 55 à 75 &
80 braſſes, fond de ſable gris, vaſe &
coquilles pourries. Lorſque nous fûme
entierement hors du canal, nous ſon
dâmes ſans trouver de fond. Je fis alor
gouverner au Sud-Oueſt. Le paſſag
des François gît par 00^{d} 15$'$ de latitud
Sud, entre le 128e & le 129e degrés d
longitude à l'Eſt de Paris.

Le 26, à la pointe du jour, nous dé
couvrîmes une nouvelle île dans le Sud
Sud-Oueſt, & peu après une autre
dans l'Oueſt-Nord-Oueſt. A midi on

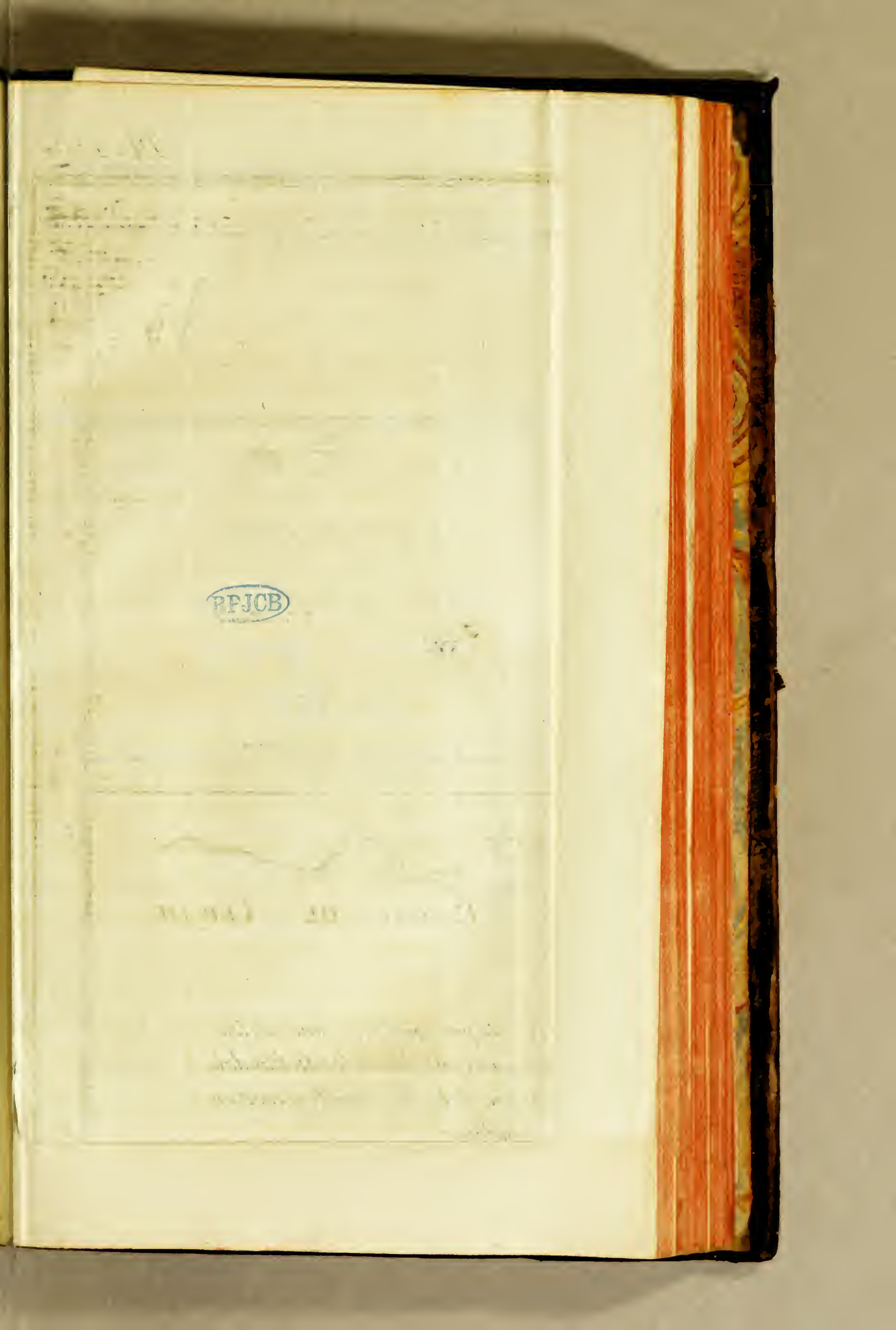
ne voyoit plus le labyrinthe d'où nous sortions, & la hauteur méridienne nous donna 00d 23′ de latitude auſtrale. C'étoit pour la cinquieme fois que nous avions paſſé la ligne. Nous continuâmes de tenir le plus près bas-bord amure, & l'après-midi nous eûmes connoiſſance d'une petite île dans le Sud-Eſt. Le lendemain, au lever du ſoleil, nous en vîmes une peu élevée, à neuf ou dix lieues dans le Sud-Sud-Eſt. Elle parut s'étendre Nord-Eſt & Sud-Oueſt environ deux lieues. Un gros mondrain fort eſcarpé & d'une hauteur remarquable, que nous nommâmes *le gros Thomas*, ſe fit voir à dix heures du matin. A ſa pointe méridionale il y a un petit îlot, il y en a deux à ſa pointe ſeptentrionale. Les courans avoient ceſſé de nous porter au Nord, nous eûmes au contraire de la différence Sud. Cette circonſtance, jointe à l'obſervation de la latitude qui nous mettoit plus Sud que le Cap Mabo, me donna l'entiere conviction que

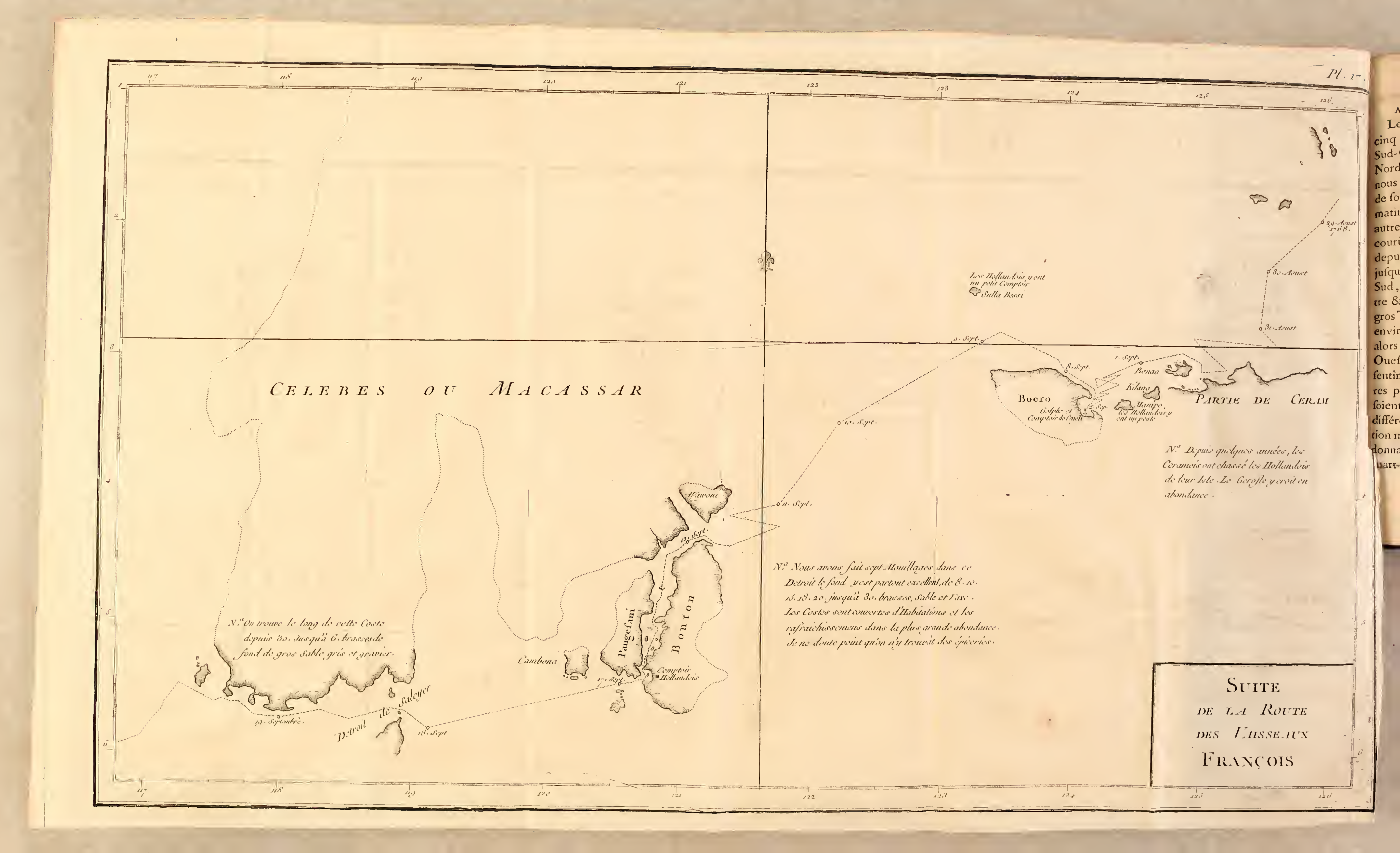
Cinquieme paſſage de la ligne.

nous entrions enfin dans l'archipel des Moluques.

Difcuffion fur le cap Mabo.

Je demanderois au refte quel eft ce *cap Mabo* & où il eft fitué. On en fait le cap qui termine dans le Nord la partie occidentale de la nouvelle Guinée, Dampierre & Wood Rogers le placent, le premier dans un des golfes de Gilolo à 30′ de latitude auftrale, le fecond à huit lieues au plus de cette grande île. Mais toute cette partie n'eft qu'un archipel affez vafte de petites îles, qu'à raifon de leur nombre, l'Amiral Rogewin, qui les traverfa en 1722, nomma *les mille Ifles*. Comment donc le cap Mabo, voifin de Gilolo, appartient-il à la nouvelle Guinée? où le placer même, fi, comme nous avons tout lieu de le croire, la nouvelle Guinée elle-même n'eft qu'un amas de grandes îles, dont les divers canaux font encore inconnus? Il ne devra appartenir qu'à celle de ces îles confidérables qui fera la plus occidentale.




Pl. 17.
117
118
119
120
121
122
123
124
125
126
CELEBES OU MACASSAR
Les Hollandois y ont un petit Comptoir
Sulla Bessi
29 Aoust 1768.
30 Aoust
31 Aoust
9. Sept.
8. Sept.
1. Sept.
Bonao
Kilang
Boero
Golphe et Comptoir de Cayeli
Manipo, les Hollandois y ont un poste
PARTIE DE CERAM
N.a Depuis quelques années, les Ceramois ont chassé les Hollandois de leur Isle. Le Gerofle y croit en abondance.
10. Sept.
11. Sept.
12. Sept.
Wawoni
N.a Nous avons fait sept Mouillages dans ce Detroit le fond y est partout excellent, de 8. 10. 15. 18. 20. jusqu'à 30. brasses, Sable et Vase.
Les Costes sont couvertes d'Habitations et les rafraichissemens dans la plus grande abondance.
Je ne doute point qu'on n'y trouvât des épiceries.
N.a On trouve le long de cette Coste depuis 30. jusqu'à 6. brasses de fond de gros Sable gris et gravier.
Pangesani
Bouton
Cambona
Comptoir Hollandois
17. Sept.
19. Septembre.
Detroit de Saleyer
18. Sept.
SUITE DE LA ROUTE DES VAISSEAUX FRANÇOIS

Entrée dans l'archipel des Moluques.

Le 27 après midi, nous découvrîmes cinq à six îles, depuis l'Ouest-quart-Sud-Ouest-5 d-Sud jusque dans l'Ouest-Nord-Ouest du compas. Pendant la nuit nous tînmes la bordée du Sud-Sud-Est, de sorte qu'on ne les revit plus le 28 au matin. Nous apperçûmes alors cinq autres petites îles sur lesquelles nous courûmes. Elles nous restoient à midi depuis le Sud-Sud-Ouest-1 d-Ouest, jusqu'au Ouest-quart-Sud-Ouest-1 d-Sud, à la distance de deux, trois, quatre & cinq lieues. On voyoit encore le gros Thomas à l'Est-Nord-Est-5 d-Nord environ cinq lieues. On apperçut aussi alors une nouvelle île dans l'Ouest-Sud-Ouest, à sept ou huit lieues. Nous ressentîmes pendant ces vingt-quatre heures plusieurs fortes marées qui paroissoient venir de l'Ouest. Cependant la différence de notre estime à l'observation méridienne & aux relevemens nous donna dix à onze milles sur le Sud-Ouest-quart-Sud & Sud-Sud-Ouest. A neuf

heures du matin, j'ordonnai à l'Etoile de monter ses canons & d'envoyer son canot aux îles du Sud-Ouest, pour reconnoître s'il y avoit quelque mouillage, & si ces îles fournissoient quelques productions intéressantes.

Rencontre d'un Negre.

Il fit presque calme dans l'après midi, & le canot ne revint qu'à neuf heures du soir. Il avoit abordé à deux de ces îles, où on n'avoit trouvé aucune trace d'habitation ni de culture, ni aucune espece de fruit. Les gens du canot étoient prêts à se retirer lorsqu'ils virent avec surprise un Negre s'approcher seul dans une pirogue à deux balanciers. Il avoit à une oreille un anneau d'or, & pour armes deux zagayes. Il aborda le canot sans crainte ni surprise. On lui demanda à boire & à manger, & il offrit de l'eau & quelque peu d'une espece de farine qui paroissoit faire sa nourriture. On lui donna un mouchoir, un miroir & quelques bagatelles pareilles. Il rioit en recevant ces présens &

ne les admiroit pas. Il sembloit connoître les Européens, & on pensa que ce pouvoit être un Negre fugitif de quelqu'une des îles voisines où les Hollandois ont des postes, ou que peut-être y avoit-il été envoyé pour la pêche. Les Hollandois nomment ces îles *les cinq Isles*, & de tems en tems ils les font visiter. Ils nous ont dit qu'autrefois elles étoient au nombre de sept, mais que deux ont été abymées dans un tremblement de terre ; révolution assez fréquente dans ces parages. Il y a entre ces îles un prodigieux courant sans aucun mouillage. Les arbres & les plantes y sont à-peu-près les mêmes qu'à la nouvelle Bretagne. Nos gens y prirent une tortue du poids environ de deux cents livres.

Depuis ce tems nous continuâmes à éprouver de fortes marées qui portoient sur le Sud, & nous tînmes la route qui en approchoit le plus. Nous fondâmes

Vue de Ceram.

plusieurs fois sans trouver de fond, & nous n'eûmes connoissance que d'une seule île dans l'Ouest & à dix ou douze lieues de nous, jusqu'au 30 après midi que nous apperçûmes dans le Sud & à un grand éloignement une terre considérable. Le courant qui nous servoit mieux que le vent, nous en approcha dans la nuit; & le 31 au point du jour nous nous en trouvâmes à sept ou huit lieues. C'étoit *l'île Ceram*. Sa côte en partie boisée, défrichée en partie, couroit à-peu-près Est & Ouest, sans que nous la vissions terminée. C'est une île très-haute : des montagnes énormes s'élevent sur le terrain de distance en distance, & le grand nombre de feux que nous y vîmes de tous les côtés, annonce qu'elle est fort peuplée. Nous passâmes la journée & la nuit suivante à naviguer le long de la côte septentrionale de cette île, courant des bordées pour nous élever dans l'Ouest &

gagner sa pointe occidentale. Le courant nous étoit favorable, mais le vent étoit court.

Je remarquerai à l'occasion de la contrariété que nous éprouvions depuis long-tems de la part des vents, que dans les Moluques on appelle mousson du Nord celles de l'Ouest, & mousson du Sud celle de l'Est ; parce que pendant la premiere les vents soufflent plus ordinairement du Nord-Nord-Ouest que de l'Ouest, & pendant la seconde ils viennent le plus souvent du Sud-Sud-Est. Ces vents regnent alors de même dans les îles des Papous & sur la côte de la nouvelle Guinée ; nous le savions par une triste expérience, ayant employé trente-six jours à faire quatre cents cinquante lieues.

Remarque sur les Moussons dans ces parages.

Le premier Septembre, la lumiere du jour naissant nous montra que nous étions à l'entrée d'une baie dans laquelle il y avoit plusieurs feux. Bientôt

1768. *Septemb.*

après, nous apperçûmes deux embarcations à la voile, de la forme des bateaux Malays. Je fis arborer pavillon & flamme Hollandoiſe, & tirer un coup de canon, & je fis une faute ſans le ſavoir. Nous avons appris depuis que les habitans de Ceram ſont en guerre avec les Hollandois, qu'ils ont chaſſés de preſque toutes les parties de leur île. Auſſi courûmes-nous inutilement un bord dans la baie; les bateaux ſe réfugierent à terre, & nous profitâmes du vent frais pour continuer notre route. Le terrain du fond de la baie eſt bas & uni, entouré de hautes montagnes, & la baie eſt ſemée de pluſieurs îles. Il nous fallut gouverner à Oueſt-Nord-Oueſt pour en doubler une aſſez grande, ſur la pointe de laquelle on voit un îlot & un banc de ſable, avec une bâture qui paroît s'alonger une lieue au large. Cette île ſe nomme *Bonao*, laquelle eſt coupée en deux par un canal

ort étroit. Quand nous l'eûmes dou-
ılée, nous gouvernâmes juſqu'à midi à
)ueſt-quart-Sud-Oueſt.

Il venta grand frais du Sud-Sud-Oueſt
u Sud-Sud-Eſt, & nous louvoyâmes le
eſte du jour entre *Bonao*, *Kelang* &
Ianipa, cherchant à faire du chemin
ans le Sud-Oueſt. A dix heures du
ɔir, nous eûmes connoiſſance des ter-
es de l'île *Boero* par des feux qui étoient
llumés, & comme mon projet étoit
e m'y arrêter, nous paſſâmes la nuit
ır les bords pour nous en tenir à portée
au vent, ſi nous pouvions. Je ſçavois
ue les Hollandois avoient ſur cette île
n comptoir foible, quoiqu'aſſez riche
n rafraîchiſſemens. Dans l'ignorance
rofonde où nous étions de la ſituation
es affaires en Europe, il ne nous con-
enoit pas d'en venir haſarder les pre-
ieres nouvelles chez des étrangers,
ı'en un lieu où nous fuſſions à-peu-près
s plus forts.

Projet pour notre ſûreté.

Ce ne fut pas ſans d'exceſſifs mouve-

Trifte état des équipages.

mens de joie que nous découvrîmes à la pointe du jour l'entrée du *golfe de Cajeli*. C'eft où les Hollandois ont leur établiffement; c'étoit le terme où devoient finir nos plus grandes miferes. Le fcorbut avoit fait parmi nous de cruels ravages depuis notre départ du port Praflin; perfonne ne pouvoit s'en dire entiérement exempt, & la moitié de nos équipages étoit hors d'état de faire aucun travail. Huit jours de plus paffés à la mer euffent affurément coûté la vie à un grand nombre, & la fanté à prefque tous. Les vivres qui nous reftoient étoient fi pourris & d'une odeur fi cadavéreufe, que les momens les plus durs de nos triftes journées étoient ceux où la cloche avertiffoit de prendre ces alimens dégoûtans & mal-fains. Combien cette fituation embelliffoit encore à nos yeux le charmant afpect des côtes de *Boero!* Dès le milieu de la nuit, une odeur agréable, exhalée des plantes aromatiques

omatiques dont les îles Moluques ſont
ouvertes, s'étoit fait ſentir pluſieurs
ues en mer, & avoit ſemblé l'avant-
ureur qui nous annonçoit la fin de
s maux. L'aſpect d'un bourg aſſez
and ſitué au fond du golfe, celui de
iſſeaux à l'ancre, la vûe de beſtiaux
rans dans les prairies qui environnent
bourg, cauſerent des tranſports que
i partagés ſans doute, & que je ne
rois dépeindre.
Il nous avoit fallu courir pluſieurs
rds avant que de pouvoir entrer
ns le golfe, dont la pointe ſepten-
onale ſe nomme *pointe de Liſſatetto*,
celle du Sud-Eſt *pointe Rouba*. Ce
fut qu'à dix heures que nous pûmes
ttre le cap ſur le bourg. Pluſieurs
eaux naviguoient dans la baie; je fis
orer pavillon Hollandois & tirer un
up de canon, aucun ne vint à bord;
voyai alors mon canot ſonder en
nt du navire. Je craignois un banc
ſe trouve à la côte du Sud-Eſt du

golfe. A midi & demi une pirogue conduite par des Indiens, s'approch du vaiſſeau; le chef nous demanda e Hollandois qui nous étions, & refu toujours de monter à bord. Cependa nous avancions à pleines voiles, fu vant les ſignaux du canot qui ſondoi Bientôt nous vîmes le banc dont nou avions redouté l'approche; la mer éto baſſe & le danger paroiſſoit à déco vert. C'eſt une chaîne de roches mêlé de corail, laquelle part de la côte d Sud-Eſt du golfe, à une lieue enviro en-dedans de la *pointe Rouba*, & s' tend du Sud-Eſt au Nord-Oueſt, l'e pace d'une demi-lieue. A quatre lo gueurs de canot de ſon extrémité on e ſur cinq ou ſix braſſes d'eau, mauva fond de corail, & on paſſe tout de ſui à 17 braſſes, fond de ſable & vaſ Notre route fut à-peu-près le Sud-Oue trois lieues depuis 10^h jusqu'à 1^h 3 que nous mouillâmes vis-à-vis la lo auprès de pluſieurs petits bâtimens Ho

Bâture du golfe de Cajeli.

landois, à moins d'un quart de lieue de terre. Nous étions par 27 braſſes d'eau fond de ſable & vaſe, & nous fîmes es relevemens ſuivans.

La pointe Liſſatetto au Nord-4d-Eſt, leux lieues.

La pointe Rouba au Nord-Eſt-2d-Eſt, une demi-lieue.

Une preſqu'île à Oueſt-quart-Nord-Oueſt-1d-Oueſt, trois quarts de lieue.

La pointe d'une bâture qui s'allonge lus d'une demi-lieue au large de la preſ-u'île, au Nord-Oueſt-quart-Oueſt.

Le pavillon de la loge Hollandoiſe, au ud-quart-Sud-Oueſt-5d-Oueſt.

L'Etoile mouilla près de nous, plus ans l'Oueſt-Nord-Oueſt.

A peine avions-nous jetté l'ancre, ue deux ſoldats Hollandois ſans ar-nes, dont l'un parloit François, vin-ent à bord me demander de la part du éſident du comptoir quels motifs nous tiroient dans ce port, lorſque nous ne evions pas ignorer que l'entrée n'en Relâche à Boero.

étoit permiſe qu'aux ſeuls vaiſſeaux de la Compagnie Hollandoiſe. Je renvoyai avec eux un Officier pour déclarer au Réſident que la néceſſité de prendre des vivres nous forçoit à entrer dans le premier port que nous avions rencontré, ſans nous permettre d'avoir égard aux traités qui interdiſoient aux navires étrangers la relâche dans les ports des Moluques, & que nous ſortirions auſſitôt qu'il nous auroit fourni les ſecours dont nous avions le plus urgent beſoin. Les deux ſoldats revinrent peu de tems après pour me communiquer un ordre ſigné du Gouverneur d'Amboine, duquel le Réſident de Boëro dépend directement, par lequel il eſt expreſſément défendu à celui-ci de recevoir dans ſon port aucun vaiſſeau étranger. Le Réſident me prioit en même tems de lui donner par écrit une déclaration des motifs de ma relâche, afin qu'elle pût juſtifier auprès de ſon ſupérieur auquel il l'enverroit, la conduite qu'il étoit

Embarras du Réſident.

›bligé de tenir en nous recevant ici. Sa lemande étoit juſte, & j'y ſatisfis en ui donnant une dépoſition ſignée, dans aquelle je déclarois qu'étant parti des les Malouines & voulant aller dans Inde en paſſant par la mer du Sud, la nouſſon contraire & le défaut de vivres ous avoient empêché de gagner les es Philippines & forcé de venir cher-her au premier port des Moluques des ecours indiſpenſables, ſecours que je ſommois de me donner en vertu du tre le plus reſpectable, de l'humanité.

Bonne réception qu'il nous fait.

Dès ce moment il n'y eut plus de ifficulté; le Réſident, en regle vis-à-is de ſa Compagnie, fit contre fortune on cœur, & il nous offrit ce qu'il avoit 'un air auſſi libre que s'il eût été le aître chez lui. Vers les cinq heures je eſcendis à terre avec pluſieurs Offi-ers pour lui faire une viſite. Malgré le ouble que devoit lui cauſer notre ar-vée il nous reçut à merveille. Il nous frit même à ſouper, & certes nous

l'acceptâmes. Le ſpectacle du plaiſir & de l'avidité avec lequel nous le dévorions, lui prouva mieux que nos paroles que ce n'étoit pas ſans raiſon que nous criions à la faim. Tous les Hollandois en étoient en extaſe, ils n'oſoient manger dans la crainte de nous faire tort. Il faut avoir été marin & réduit aux extrémités que nous éprouvions depuis pluſieurs mois, pour ſe faire une idée de la ſenſation que produit la vue de ſalades & d'un bon ſouper ſur des gens en pareil état. Ce ſouper fut pour moi un des plus délicieux inſtans de mes jours, d'autant que j'avois envoyé à bord des vaiſſeaux de quoi y faire ſouper tout le monde auſſi bien que nous.

Il fut réglé que nous aurions journellement du cerf pour entretenir nos équipages à la viande fraîche pendant le ſéjour, qu'on nous donneroit en partant dix-huit bœufs, quelques moutons & à-peu-près autant de volailles que nous en demanderions. Il fallut ſuppléer au

pain par du riz ; c'eſt la nourriture des Hollandois. Les inſulaires vivent de pain de ſagou qu'ils tirent du cœur d'un palmier auquel ils donnent ce nom ; ce pain reſſemble à la caſſave. Nous ne pûmes avoir cette abondance de légumes qui nous eût été ſi ſalutaire, les gens du pays n'en cultivent point. Le Réſident voulut bien en fournir pour les malades du jardin de la Compagnie.

Police de la Compagnie.

Au reſte, tout ici appartient à la Compagnie directement ou indirectement, gros & menu bétail, grains & denrées de toute eſpece. Elle ſeule vend & achete. Les Maures à la vérité nous ont vendu des volailles, des chevres, du poiſſon, des œufs, & quelques fruits ; mais l'argent de cette vente ne leur reſtera pas long-tems : les Hollandois ſçauront bien le retirer pour des hardes fort ſimples, mais qui n'en ſont pas moins cheres. La chaſſe même du cerf n'eſt pas libre, le Réſident ſeul en a le droit. Il donne à ſes chaſſeurs trois

coups de poudre & de plomb, pour lesquels ils doivent apporter deux animaux qu'on leur paye alors six sols piece. S'ils n'en rapportent qu'un, on retient, sur ce qui leur est dû, le prix d'un coup de poudre & de plomb.

Dès le 3 au matin, nous établîmes nos malades à terre pour y coucher pendant notre séjour. Nous envoyions aussi journellement la plus grande partie des équipages se promener & se divertir. Je fis faire l'eau des navires & les divers transports par des esclaves de la Compagnie que le Résident nous loua à la journée. L'Etoile profita de ce tems pour garnir les chouquets de ses mâts majeurs, lesquels avoient un jeu dangereux. Nous avions affourché en arrivant ; mais sur ce que les Hollandois nous dirent de la bonté du fond & de la régularité des brises de terre & du large, nous relevâmes notre ancre d'affourche. Effectivement nous y vîmes les bâtimens Hollandois sur une seule ancre.

Nous eûmes pendant notre relâche ci le plus beau tems du monde. Le hermometre y montoit ordinairement . 23^{d} dans la plus grande chaleur du our; la brise du Nord-Est au Sud-Est le our, changeoit sur le soir; elle venoit lors de terre, & les nuits étoient fort raîches. Nous eûmes occasion de conioître l'intérieur de l'île; on nous pernit d'y faire plusieurs chasses de cerfs, ar battues, auxquelles nous prîmes un rand plaisir. Le pays est charmant, ntrecoupé de bosquets, de plaines, & le côteaux dont les vallons sont arrosés ar de jolies rivieres. Les Hollandois y nt apporté les premiers cerfs qui s'y ont prodigieusement multipliés, & lont la chair est excellente. Il y a aussi in grand nombre de sangliers, & quelques especes de gibier à plumes.

On donne à l'île de Boëro ou Burro nviron dix-huit lieues de l'Est à l'Ouest, & treize du Nord au Sud. Elle étoit aurefois soumise au Roi de Ternate, lé- Détails sur l'île Boëro.

quel en tiroit tribut. Le lieu principal est *Cajeli*, situé au fond du golfe de ce nom, dans une plaine marécageuse, qui s'étend près de quatre milles entre les rivieres *Soweill* & *Abbo*. Cette derniere est la plus grande de l'île, & toutefois ses eaux sont fort troubles. Le débarquement est ici fort incommode, sur-tout de basse mer, pendant laquelle il faut que les bateaux s'arrêtent fort loin de la plage. La loge Hollandoise, & quatorze habitations d'Indiens, autrefois dispersées en divers endroits de l'île, mais aujourd'hui réunies autour du comptoir, forment le bourg de Cajeli. On y avoit d'abord construit un fort en pierre : un accident le fit sauter en 1689, & depuis ce tems on s'y contente d'une enceinte de foibles palissades, garnie de six canons de petit calibre, tant bien que mal en batterie ; c'est ce qu'on appelle *le fort de la Défense*, & j'ai pris ce nom pour un sobriquet. La garnison, aux ordres du Rési-

dent, eſt compoſée d'un Sergent & vingt-cinq hommes : ſur toute l'île il n'y a pas cinquante blancs. Quelques autres negreries y ſont répandues, où l'on cultive du riz. Dans le tems où nous y étions, les forces des Hollandois y étoient augmentées par trois navires, dont le plus grand étoit *le Draak*, ſénault de quatorze canons, commandé par un Saxon nommé *Kop-le-Clerc.* Son équipage eſt de cinquante Européens, & ſa deſtination de croiſer dans les Moluques, ſurtout contre les Papous & les Ceramois.

Sur les naturels du pays.

Les naturels du pays ſe diviſent en deux claſſes, *les Maures* & *les Alfouriens.* Les premiers ſont réunis ſous la loge & ſoumis entiérement aux Hollandois qui leur inſpirent une grande crainte des nations étrangeres. Ils ſont obſervateurs zélés de la loi de Mahomet, c'eſt-à-dire qu'ils ſe lavent ſouvent, ne mangent point de porc, & prennent autant de femmes qu'ils en peuvent nourrir. Ajoutez à cela qu'ils en paroiſſent fort

jaloux & les tiennent renfermées. Leur nourriture eſt le ſagou, quelques fruits, & du poiſſon. Les jours de fêtes ils ſe régalent avec du riz que la Compagnie leur vend. Leurs chefs ou *orencaies* ſe tiennent auprès du Réſident, qui paroît avoir pour eux quelques égards, & contient le peuple par leur moyen. La Compagnie a ſçu ſemer parmi ces chefs des habitans un levain de jalouſie réciproque qui aſſure l'eſclavage général, & la politique qu'elle obſerve ici relativement aux naturels, eſt la même dans tous ſes autres comptoirs. Si un chef forme quelque complot, un autre le découvre & en avertit auſſi-tôt les Hollandois.

Ces Maures au reſte ſont vilains, pareſſeux & peu guerriers. Ils ont une extrême frayeur des Papous qui viennent quelquefois au nombre de deux ou trois cents brûler les habitations, enlever ce qu'ils peuvent & ſur-tout des eſclaves. La mémoire de leur derniere

visite faite il y avoit trois ans, étoit encore récente. Les Hollandois ne font point faire le service d'esclaves aux naturels de Boëro. La Compagnie tire ceux dont elle se sert, ou de Celebes ou de Ceram, les habitans de ces deux îles se vendant réciproquement.

Les *Alfouriens* sont libres sans être ennemis de la Compagnie. Satisfaits d'être indépendans, ils ne veulent point de ces babioles que les Européens donnent ou vendent en échange de la liberté. Ils habitent épars çà & là les montagnes inaccessibles dont est rempli l'intérieur de l'île. Ils y vivent de sagou, de fruits & de la chasse. On ignore quelle est leur religion ; seulement on dit qu'ils ne sont point Mahométans : car ils élevent & mangent des cochons. De tems en tems les chefs des Alfouriens viennent visiter le Résident ; ils feroient aussi-bien de rester chez eux. Peuple sage.

Je ne sais s'il y a eu autrefois des épiceries sur cette île ; en tout cas, il est Productions de Boëro.

certain qu'il n'y en a plus aujourd'hui. La Compagnie ne tire de ce poste que des bois d'ébene noirs & blancs, & quelques autres especes de bois, très-recherchées pour la menuiserie. Il y a aussi une belle poivriere dont la vue nous a confirmé que le poivrier est commun à la nouvelle Bretagne. Les fruits y sont rares; des cocos, des bananes, des pamplemousses, quelques limons & citrons, des oranges ameres, & fort peu d'ananas. Il y croît une fort bonne espece d'orge nommée *ottong* & le *sago borneo*, dont on fait une bouillie qui nous a paru détestable. Les bois sont habités par un grand nombre d'oiseaux d'especes très-variées, & dont le plumage est charmant, entre autres des perroquets de la plus grande beauté. On y trouve cette espece de chat sauvage qui porte ses petits dans une poche placée au bas de son ventre, cette chauve-souris dont les aîles ont une énorme envergure, des serpens mons-

trueux qui peuvent avaler un mouton, & cet autre ſerpent, plus dangereux cent fois, qui ſe tient ſur les arbres & ſe darde dans les yeux des paſſans qui regardent en l'air. On ne connoît point de remedes contre la piqûre de ce dernier : nous en tuâmes deux, dans une chaſſe de cerf. La riviere de *Abbo*, dont les bords ſont preſque par-tout couverts d'arbres touffus, eſt infeſtée de crocodiles énormes, qui dévorent bêtes & gens. C'eſt la nuit qu'ils ſortent, & il y a des exemples d'hommes enlevés par eux dans les pirogues. On les empêche d'approcher, en portant des torches allumées. Le rivage de Boëro fournit peu de belles coquilles. Ces coquilles précieuſes, objet de commerce pour les Hollandois, ſe trouvent ſur la côte de Ceram, à Amblaw & à Banda, d'où on les envoye à Batavia. C'eſt auſſi à Amblaw que ſe trouve le catacoua de la plus belle eſpece.

Henri Ouman, Réſident de Boëro,

Bons procédés du Résident à notre égard.

y vit en ſouverain. Il a cent eſclaves pour le ſervice de ſa maiſon, & il poſſede en abondance le néceſſaire & l'agréable. Il eſt ſous-marchand, & ce grade eſt le troiſieme au ſervice de la compagnie. C'eſt un homme né à Batavia, lequel a épouſé une créole d'Amboine. Je ne ſçaurois trop me louer de ſes bons procédés à notre égard. Ce fut ſans doute pour lui un moment de criſe que celui où nous entrâmes ici ; mais il ſe conduiſit en homme d'eſprit. Après s'être mis en regle vis-à-vis de ſes chefs, il fit de bonne grace ce dont il ne pouvoit ſe diſpenſer, & il y joignit les façons d'un homme franc & généreux. Sa maiſon étoit la nôtre ; à toute heure on y trouvoit à boire & à manger, & ce genre de politeſſe en vaut bien un autre, pour qui ſur-tout ſe reſſentoit encore de la famine. Il nous donna deux repas de cérémonie, dont la propreté, l'élégance & la bonne chere nous ſurprirent dans un endroit ſi peu conſidérable. La maiſon

on de cet honnête Hollandois eſt jolie, légamment meublée & entierement à Chinoiſe. Tout y eſt diſpoſé pour y rocurer du frais, elle eſt entourée de rdins & traverſée par une riviere. Du ord de la mer on y arrive par une avenue de grands arbres. Sa femme & ſes les, habillées à la Chinoiſe, font très-en les honneurs du logis. Elles paſſent tems à apprêter des fleurs pour des ſtillations, à nouer des bouquets & éparer du bétel. L'air qu'on reſpire ns cette maiſon agréable eſt délicieument parfumé, & nous y euſſions tous t bien volontiers un long ſéjour. Quel ntraſte de cette exiſtence douce & inquille, avec la vie dénaturée que us menions depuis dix mois !

Conduite d'Aotourou à Boëro.

Je dois dire un mot de l'impreſſion 'a faite ſur Aotourou la vue de cet ibliſſement Européen. On conçoit e ſa ſurpriſe a dû être grande à l'aſ-ct d'hommes vêtus comme nous, de iſons, de jardins, d'animaux domeſti-

ques en grand nombre & ſi variés. Il n
pouvoit ſe laſſer de regarder tous ce
objets nouveaux pour lui. Sur-tout
priſoit beaucoup cette hoſpitalité exe
cée d'un air franc & de connoiſſance
Comme il ne voyoit pas faire d'échan
ge, il ne penſoit pas que nous paya
ſions, il croyoit qu'on nous donnoit. A
reſte il ſe conduiſit avec eſprit vis-à-v
des Hollandois. Il commença par le
faire entendre qu'il étoit chef dans ſo
pays & qu'il voyageoit pour ſon plaiſ
avec ſes amis. Dans les viſites, à table
à la promenade il s'étudioit à nous co
pier exactement. Comme je ne l'avo
pas mené à la premiere viſite que nou
fîmes, il s'imagina que c'étoit parc
que ſes genoux ſont cagneux, & il vo
loit abſolument faire monter deſſus de
matelots pour les redreſſer. Il nous de
mandoit ſouvent ſi Paris étoit auſſi bea
que ce comptoir.

Bonne qualité des vi-

Cependant nous avions embarqué
le 6 après-midi, le riz, les beſtiaux

tous les autres rafraîchiſſemens. Le mé- vres
moire du bon Réſident étoit fort cher ; qu'on y
mais on nous aſſura que les prix étoient trouve.
réglés par la Compagnie, & qu'on ne
pouvoit s'écarter de ſon tarif. Du reſte
les vivres y étoient d'une excellente
qualité ; le bœuf & le mouton ne ſont
pas à beaucoup près auſſi bons dans au-
cun pays chaud de ma connoiſſance,
& les volailles y ſont de la plus grande
délicateſſe. Le beurre de Boëro a dans
le pays une réputation que les Bretons
ne trouverent pas légitimement acquiſe.
Le 7 au matin je fis embarquer les ma-
lades, & on diſpoſa tout pour appareil-
ler le ſoir avec la briſe de terre. Les
vivres frais & l'air ſain de Boëro avoient
procuré à nos ſcorbutiques un amen-
dement ſenſible. Ce ſéjour à terre, quoi-
qu'il n'eût été que de ſix jours, les met-
toit dans le cas de ſe guérir à bord, ou
au-moins de ne pas empirer avec l'uſage
des rafraîchiſſemens que nous étions
déſormais en état de leur donner.

Observations sur les mouſſons & les courans.

Il eût ſans doute été à ſouhaiter pour eux & même pour les gens ſains de prolonger la relâche ; mais la fin de la mouſſon de l'Eſt nous preſſoit de partir pour Batavia. Si une fois elle changeoit, il nous devenoit impoſſible de nous y rendre, parce qu'alors, outre le vent contraire à combattre, les courans ſuivent encore la loi de la mouſſon régnante. Il eſt vrai qu'ils conſervent près d'un mois le cours de celle qui a précédé ; mais le changement de mouſſon, qui arrive ordinairement en Octobre peut primer comme il peut retarder d'un mois. Septembre eſt peu-venteux Octobre & Novembre le ſont encore moins. C'eſt la ſaiſon des calmes & celle que choiſit le Gouverneur d'Amboine pour faire ſa tournée dans les îles dépendantes de ſon Gouvernement Juin, Juillet & Août ſont très-pluvieux. La mouſſon de l'Eſt, au Nord de Ceram & de Boëro, ſouffle ordinairement du Sud-Sud-Eſt au Sud-Sud-Oueſt ; dan

les îles d'Amboine & de Banda elle eſt de l'Eſt au Sud-Eſt. Celle de l'Oueſt ſouffle de l'Oueſt-Sud-Oueſt au Nord-Oueſt. Le mois d'Avril eſt le terme où finiſſent communément les vents d'Oueſt, c'eſt la mouſſon orageuſe, comme celle de l'Eſt eſt la mouſſon pluvieuſe. Le Capitaine Clerk nous dit qu'il avoit en vain croiſé devant Amboine pour y entrer pendant tout le mois de Juillet ; il y avoit eſſuyé des pluies continuelles qui avoient mis tout ſon équipage ſur les cadres. C'eſt dans ce même tems que nous étions ſi bien arroſés au port Praſlin.

Remarques ſur les tremblemens de terre.

Il y avoit eu cette année à Boëro trois tremblemens de terre preſque conſécutifs, le 7 Juin, le 12 & le 27 Juillet. C'eſt le 22 de ce même mois que nous en avions reſſenti un à la nouvelle Bretagne. Ces tremblemens de terre ont, dans cette partie du monde, de terribles conſéquences pour la navigation. Quelquefois ils anéantiſſent des îles &

des bancs de ſable connus ; quelquefois auſſi ils en créent où il n'y en avoit pas, & il n'y a rien à gagner à ce marché. Il ſeroit bien moins dangereux aux navigateurs que les choſes reſtaſſent comme elles ſont.

Sortie de Boëro.

Le 7 après-midi, tout étoit à bord, & nous n'attendions que la briſe de terre, pour mettre à la voile. Elle ne fut ſenſible qu'à huit heures du ſoir. J'envoyai auſſi-tôt un canot, avec un feu, ſe mouiller ſur la pointe du banc qui eſt à la côte du Sud-Eſt, & nous travaillâmes à appareiller. On ne nous avoit pas trompé, en nous aſſurant que la tenue étoit forte dans ce mouillage. Nous fûmes très-long-tems à faire avec le cabeſtan des efforts inutiles ; le tournevire même caſſa, & nous ne parvînmes qu'à l'aide de poulies de franc funin, à retirer notre ancre de la vaſe colante où elle étoit enfoncée. Nous ne fûmes ſous voiles qu'à onze heures. La pointe du banc une fois doublée, nous

embarquâmes nos bateaux & l'Etoile les ſiens, & nous gouvernâmes ſucceſſivement au Nord-Eſt, au Nord-Eſt-quart-Nord & Nord-Nord-Eſt, pour ſortir du golfe de Cajeli.

Obſervations aſtronomiques.

Pendant notre ſéjour à Boëro M. Verron fit à bord pluſieurs obſervations de diſtance, dont le réſultat moyen lui ſervit à déterminer la longitude de ce golfe, & le place 2^{d} $53'$ plus à l'Oueſt que nos eſtimes ſuivies depuis la longitude obſervée à la nouvelle Bretagne. Au reſte, quoique nous ayons trouvé établie, comme de raiſon, aux Moluques, la vraie date d'Europe, ſur laquelle nous perdions un jour, en ſuivant autour du monde le cours du ſoleil, je continuerai à marquer la date de nos journaux, en prévenant qu'au-lieu du mercredi 7, on comptoit dans l'Inde le jeudi 8. Je ne corrigerai ma date qu'à l'île de France.



CHAPITRE VII.

Route depuis Boëro jusqu'à Batavia.

1768. *Septembr.* Difficultés de la navigation dans les Moluques.

QUOIQUE je fuſſe convaincu que les Hollandois repréſentent la navigation dans les Moluques, comme beaucoup plus dangereuſe encore qu'elle ne l'eſt effectivement, je n'ignorois cependant pas qu'elle ne fût ſemée d'écueils & de difficultés. La plus grande étoit pour nous de n'avoir aucune carte fidelle de ces parages, les cartes Françoiſes de cette partie de l'Inde étant plus propres à faire perdre les navires qu'à les guider. Je n'avois pu tirer des Hollandois de Boëro que des connoiſſances vagues & des lumieres fort imparfaites. Lorſque nous y arrivâmes, le Draak devoit en partir ſous peu de jours, pour conduire un Ingénieur à Macaſſar, & j'avois bien compté le ſuivre juſques-là. Mais le Réſident don-

na ordre au Commandant de ce ſénaut de reſter à Cajeli juſqu'à ce que nous fuſſions ſortis. Ainſi nous appareillâmes ſeuls, & je dirigeai ma route pour paſſer au Nord de Boëro & aller chercher le détroit de Button, que les Hollandois nomment *Button's ſtrat*.

Route que nous faiſons.

Nous rangeâmes la côte de Boëro environ à une lieue & demie de diſtance, & les courans ne nous firent éprouver aucune différence ſenſible juſqu'à midi. Nous avions apperçu le 8 au matin les îles de Kilang & de Manipa. Depuis la terre baſſe que l'on trouve à la ſortie du golfe de Cajeli, la côte eſt fort élevée & court ſur l'Oueſt-Nord-Oueſt & Oueſt-quart-Nord-Oueſt. Le 9 nous eûmes connoiſſance dans la matinée de l'île de *Xullabeſſie*. Elle eſt peu conſidérable, & les Hollandois y ont un comptoir dans une redoute nommée *Claverblad* ou *le Trefle*. La garniſon eſt d'un Sergent & vingt-cinq hommes aux ordres du ſieur Arnoldus Holt-

man, qui n'eſt que teneur de livres. Cette île dépendoit autrefois du gouvernement d'Amboine, elle releve aujourd'hui de celui de Ternate. Tant que nous courûmes le long de Boëro nous eûmes peu de vent, & les briſes réglées à-peu-près comme dans la baie; les courans dans ces deux jours nous porterent dans l'Oueſt près de huit lieues. Nous évaluâmes avec aſſez de préciſion cette différence par les fréquens relevemens que nous faiſions. La derniere journée ils nous porterent auſſi un peu dans le Sud, ce que vérifia la hauteur méridienne obſervée le 10.

Nous avions vu les dernieres terres de Boëro le 9 au coucher du ſoleil. Nous trouvâmes au large des vents aſſez frais du Sud au Sud-Sud-Eſt, & nous paſſâmes dans des raz de marée ſenſibles. Je fis gouverner au Sud-Oueſt quand les vents le permirent, afin d'atterer entre *Wawoni* & *Button*, voulant paſſer par le détroit de ce nom. On prétend que

dans cette ſaiſon il eſt dangereux de paſſer dans l'Eſt de Button, que l'on y court riſque d'être affalés ſur la côte par les courans & le vent, & qu'alors il faut pour s'en relever, attendre que la mouſſon du Oueſt ſoit bien établie. Voilà ce que m'a dit un marin Hollandois, & je n'en ſuis pas garant. Ce que je puis atteſter avec connoiſſance de cauſe, c'eſt que le paſſage du détroit eſt infiniment préférable à l'autre route, ſoit au Nord, ſoit au Sud de l'écueil nommé *Toukanbeſſie* : cette derniere route étant ſemée de dangers tant viſibles que cachés, redoutables même aux pratiques.

Avis nautique.

Le 10 au matin, le nommé Julien Launai, Tailleur, mourut à bord du ſcorbut. Il commençoit à entrer en convaleſcence, deux débauches d'eau-de-vie l'ont tué.

Le 11 à huit heures du matin, on vit la terre depuis l'Oueſt-quart-Sud-Oueſt juſqu'au Sud-Oueſt-quart-Sud-

Vue du détroit de Button.

5^{d}-Oueſt. A neuf heures nous reconnûmes que c'étoit l'île de Wawoni, île haute, ſur-tout dans ſon milieu ; à onze heures, on découvrit la partie ſeptentrionale de Button. A midi, nous obſervâmes 4^{d} 6′ de latitude auſtrale. La pointe ſeptentrionale de Wawoni nous reſtoit alors à Oueſt-5^{d}-Nord, ſa pointe méridionale au Sud-Oueſt-quart-Oueſt-4^{d}-Oueſt, huit à neuf lieues, & la pointe du Nord-Eſt de Button au Sud-Oueſt-quart-Oueſt-4^{d}-Sud, environ à neuf lieues. L'après-midi, nous courûmes juſqu'à deux lieues de Wawoni, enſuite nous revirâmes au large, & nous louvoyâmes toute la nuit pour nous mettre au vent de l'entrée du détroit de Button, & être à même d'y donner à la pointe du jour. En effet, elle nous reſtoit le 12 à ſix heures du matin, entre le Nord-Oueſt-quart-Oueſt & l'Oueſt-Nord-Oueſt, & je fis porter ſur la pointe ſeptentrionale de Button. En même tems je fis mettre les canots dehors, &


RPJC



AU
je les ga
res nous
une joli
res & d
midi.

Il co
troit, c
dont la
moyenn
ſieurs n
trée de
a en-av
ches af
& dans
quelle
tion à la
de *Wa*
elle ſe
de *Cele*
on voit
entre c
ſage fa
paroît
dans l'e

je les gardai à la remorque. A neuf heures nous embouquâmes le détroit avec une jolie brise qui dura jusqu'à dix heures & demie, & reprit un peu avant midi.

Description de l'entrée.

Il convient, en entrant dans ce détroit, de ranger la terre de Button, dont la pointe septentrionale est d'une moyenne hauteur & hachée en plusieurs mondrains. Le cap, qui fait l'entrée de bas-bord, est taillé en falaise. Il a en-avant de lui quelques pierres blanches assez élevées au-dessus de l'eau, & dans l'Est, une jolie baie dans laquelle nous vîmes une petite embarcation à la voile. La pointe correspondante de *Wawoni* est basse, assez unie, & elle se prolonge dans l'Ouest. La terre de *Celebes* se présente alors devant vous; on voit un passage ouvert dans le Nord entre cette grande île & Wawoni, passage faux; celui du Sud, qui est le vrai, paroît presque fermé; on y apperçoit dans l'éloignement une terre basse ha-

chée en eſpece d'îlots. A meſure qu'on entre, cn découvre ſur la côte de Button de gros caps ronds & de jolies anſes. Au large d'un de ces caps ſont deux roches, qu'il eſt impoſſible de ne pas prendre de loin pour deux navires à la voile, l'un aſſez grand, l'autre plus petit. Environ à une lieue dans l'Eſt d'elles, & à un quart de lieue de la côte, la ſonde nous donna 45 braſſes fond de ſable & de vaſe. Le détroit depuis l'entrée gît ſucceſſivement du Sud-Oueſt au Sud.

A midi nous obſervâmes 4^d $29'$ de latitude auſtrale, nous avions alors un peu dépaſſé les deux rochers. Elles ſont au large d'un îlot, derriere lequel il paroît un joli enfoncement. Nous y vîmes une embarcation faite en forme de coffre carré, avec une pirogue à la remorque. Elle cheminoit à la voile & à la rame, en côtoyant la terre. Un matelot François, repris à Boëro, qui depuis quatre ans naviguoit avec les Hol-

andois dans les Moluques, nous dit
que c'étoit un bateau d'Indiens forbans
qui cherchent à faire des prisonniers
pour les vendre. Notre rencontre parut
les gêner. Ils amenerent leur voile & se
hâlerent à la perche tout-à-fait terre-à-
terre, derriere l'îlot.

Nous continuâmes notre route dans
le détroit, les vents rondissant comme
le canal, & nous ayant permis de ve-
nir par degrés du Sud Ouest au Sud.
Nous crûmes vers deux heures après
midi que la marée commençoit à nous
être contraire; la mer alors baignoit le
pied des arbres sur la côte, ce qui prou-
veroit que le flot y vient du Nord, au-
moins dans cette saison. A deux heures
& demie, nous passâmes devant un su-
perbe port qui est à la côte de Celebes.
Cette terre offre un coup-d'œil char-
mant par la variété des terreins bas, des
côteaux & des montagnes. La verdure
y embellit le paysage, & tout annonce
une contrée riche. Bientôt après l'île de

Aspect du pays.

Pangasani & les îlots qui en sont au Nord, se détacherent, & nous distinguâmes les divers canaux qu'ils présentent. Les hautes montagnes de Celebes paroissoient au-dessus & dans le Nord de ces terres. C'est par cette longue île de Pangasani & par celle de Button qu'est ensuite formé le détroit. A cinq heures & demie nous étions enclavés de maniere qu'on n'appercevoit ni entrée ni sortie ; & la sonde nous donna 27 brasses d'eau & un excellent fond de vase.

Premier mouillage.

La brise, qui vint alors de l'Est-Sud-Est, nous força de tenir le plus près pour ne pas nous écarter de la côte de Button. A six heures & demie, les vents refusant de plus en plus & la marée contraire étant assez forte, nous mouillâmes un ancre à jet à-peu-près à mi-canal, par la même sonde que nous avions déja eue, 27 brasses vase molle ; ce qui dénote un fond égal dans toute cette partie. La largeur du détroit, depuis l'entrée

l'entrée jusqu'à ce premier mouillage, varie de sept, huit, neuf jusqu'à dix milles. La nuit fut très-belle. Nous pensâmes qu'il y avoit des habitations sur cette partie de Button, parce que nous y vîmes plusieurs feux. Pangasani nous parut beaucoup plus peuplé, à en juger par la grande quantité de feux qui brilloient de toutes parts. Cette île dans cette partie est basse, unie, couverte de beaux arbres, & je ne serois pas surpris qu'elle contînt des épiceries.

Trafic avec les habitans.

Le 13 au matin il vint autour des navires un grand nombre de pirogues à balancier. Les Indiens nous apporterent des poules, des œufs, des bananes, des perruches & des catakois. Ils demandoient de l'argent de Hollande, sur-tout des pieces argentées qui valent deux sols & demi. Ils prenoient aussi volontiers des couteaux à manches rouges. Ces insulaires venoient d'une peuplade considérable située sur les hauteurs de Button vis-à-vis notre mouil-

lage, laquelle occupe cinq ou ſix croupes de montagnes. Le terrain y eſt partout défriché, ſéparé par des foſſés & bien planté. Les habitations y ſont les unes ramaſſées en villages, les autres au milieu d'un champ entouré de haies. Ils cultivent le riz, le maïs, des patates, des ignames & d'autres racines. Nulle part nous n'avons mangé de bananes d'un goût auſſi délicat. Ils ont auſſi en grande abondance des cocos, des citrons, des pommes de mangles & des ananas. Tout ce peuple eſt fort baſané, petit & laid. Leur langue, de même que celle des habitans des Moluques, eſt le Malais, & leur religion, celle de Mahomet. Ils paroiſſent fins négocians, mais ils ſont doux & de bonne foi. Ils nous propoſerent à acheter des pieces de coton coloriées & fort groſſieres. Je leur montrai de la muſcade & du clou, & je leur en demandai. Ils me répondirent qu'ils en avoient de ſecs dans leurs maiſons, & que lorſqu'ils en vouloient

ils alloient en chercher à Ceram & aux environs de Banda, où ce n'eſt aſſurément pas les Hollandois qui les en fourniſſent. Ils me dirent qu'un grand navire de la Compagnie avoit paſſé dans le détroit il y avoit environ dix jours.

Depuis le lever du ſoleil, le vent étoit foible & contraire, variant du Sud au Sud-Oueſt; j'appareillai à dix heures & demie au prime flot, & nous louvoyâmes bord ſur bord ſans faire beaucoup de chemin. A quatre heures après midi nous donnâmes dans un paſſage qui n'a pas plus de quatre milles de large. Il eſt formé, du côté de Button, par une pointe baſſe qui eſt fort ſaillante, & laiſſe à ſon Nord un grand enfoncement dans lequel il y a trois îles; du côté de Pangaſani, par ſept ou huit petits îlots couverts de bois, qui en ſont au plus à un demi-quart de lieue. Dans un de nos bords, nous rangeâmes preſque à portée de piſtolet ces îlots, tout près deſquels nous filâmes 15 braſſes,

ſans trouver de fond. La ſonde nous avoit donné dans le canal 35, 30, 27 braſſes fond de vaſe. Nous avions paſſé en dehors, c'eſt-à-dire dans l'Oueſt des trois îles dépendantes de la côte de Button. Elles ſont aſſez conſidérables & peuplées.

Second mouillage.

La côte de Pangaſani eſt ici élevée en amphithéâtre avec une terre baſſe au pied, que je crois être ſouvent noyée. Je le conclus de ce que les inſulaires ont leurs habitations ſur la croupe des montagnes. Peut-être auſſi, comme ils ſont preſque toujours en guerre avec leurs voiſins, veulent-ils laiſſer une liſiere de bois entre leurs foyers & les ennemis qui tenteroient des deſcentes. Il paroît même qu'ils ſe font redouter des habitans de Button, qui traitent ceux-ci de forbans, auxquels on ne peut ſe fier. Auſſi les uns & les autres portent-ils toujours le cric à leur ceinture. A huit heures du ſoir le vent ayant manqué tout-à-fait, nous laiſſâmes tom-

ber notre ancre à jet par 36 brasses fond de vase molle ; l'Etoile mouilla dans le Nord & plus à terre. Nous venions ainsi de passer le premier goulet étroit.

Le 14, nous appareillâmes à huit heures du matin sous toutes voiles, la brise étant foible, & nous louvoyâmes jusqu'à midi, qu'ayant vu un banc dans le Sud-Sud-Ouest, je fis mouiller par 20 brasses, sable & vase, & j'envoyai un canot sonder autour du banc. Il vint dans la matinée plusieurs pirogues le long du bord, une entre autres qui portoit à pouppe pavillon Hollandois deferlé. A son approche, toutes les autres se retirerent pour lui faire place. C'étoit la voiture d'un orencaie ou chef. La Compagnie leur accorde son pavillon & le droit de le porter. A une heure après midi, nous remîmes à la voile pour tâcher de gagner quelques lieues ; il n'y eut pas moyen, le vent étoit trop foible & trop court ; nous perdîmes environ une demi-lieue, & à trois heures

Troisieme & quatrieme mouillages.

& demie nous remouillâmes par 13 brasses fond de sable, vase, coquillage & corail.

Avis nautiques.

Cependant M. le Corre que j'avois envoyé dans le canot, pour sonder entre le banc & la terre, revint & me fit le rapport suivant. Près du banc, il y a 8 & 9 brasses d'eau; à mesure qu'on se rapproche de la côte de Button, terre haute & escarpée par le travers d'une superbe baie, l'eau va toujours en augmentant, jusqu'à ce qu'on ne trouve plus de fond en filant 80 brasses de ligne, à-peu-près à mi-canal entre le banc & la terre. Par conséquent, si le calme prenoit dans cette partie, il n'y a de mouillage que près du banc. Le fond au reste, dans ses environs, est d'une bonne qualité. Plusieurs autres bancs s'étendent entre celui-ci & la côte de Pangasani. On ne sçauroit donc trop recommander de hanter dans tout ce détroit la terre de Button. C'est le long de cette côte que sont les bons mouil-

lages; elle ne cache aucun danger, & d'ailleurs les vents en viennent le plus fréquemment. De-là, presque jusqu'au débouquement, elle paroîtroit n'être qu'une chaîne d'îles successives : mais c'est qu'elle est coupée de plusieurs baies, qui doivent former de superbes ports.

La nuit fut très-belle & sans vent. Le 15, à cinq heures du matin, nous appareillâmes avec une foible brise de l'Est-Sud-Est, & je fis gouverner pour rallier tout-à-fait la côte de Button. A sept heures & demie nous avions doublé le banc & la brise nous manqua. Je mis chaloupe & canot dehors, & je signalai à l'Etoile d'en faire autant. La marée étoit favorable, & nos bateaux nous remorquerent jusqu'à trois heures du soir. Nous passâmes devant deux magnifiques baies, où je pense bien que l'on trouveroit à mouiller, mais le long & fort près des hautes terres, il n'y a pas de fond. A trois heures & demie le

Suite & description du détroit.

vent souffla de l'Est Sud-Est bon frais, & nous fîmes route pour aller chercher un mouillage à portée de la passe étroite par laquelle on débouque de ce détroit. Nous n'en découvrions encore aucune apparence. Au contraire, plus nous avancions, moins nous appercevions d'issue. Les terres des deux bords qui se croisent en cet endroit, paroissent une côte continue & ne laissent pas même soupçonner aucune ouverture.

A quatre heures & demie nous étions par le travers & dans l'Ouest d'une baie fort ouverte, & l'on vit un bateau du pays qui paroissoit s'y enfoncer vers le Sud. J'envoyai mon canot à sa suite, avec ordre de me l'amener, dans l'intention de me procurer par ce moyen un pilote. Pendant ce tems nos autres bateaux furent employés à sonder. Un peu au large & presque par le travers de la pointe septentrionale de la baie, on trouva 25 brasses d'eau fond de sable & corail, ensuite nous perdîmes le

fond. Je fis mettre à l'autre bord, puis en travers sous les huniers, pour donner aux bateaux le tems de sonder. Après avoir dépassé l'ouverture de la baie, on retrouve fond le long de la terre qui tient à sa pointe méridionale. Nos canots signalerent 45, 40, 35, 29 & 28 brasses fond de vase, & nous manœuvrâmes pour gagner ce mouillage, aidés par les chaloupes. A cinq heures & demie nous y laissâmes tomber une de nos ancres de bossoir par 35 brasses d'eau fond de vase molle. L'Etoile mouilla dans le Sud de nous.

Comme nous venions de mouiller, mon canot revint avec le bateau Malays. On n'avoit pas eu de peine à le déterminer à suivre, & nous y prîmes un Indien qui demanda quatre ducatons (environ quinze francs) pour nous conduire; ce fut un marché bientôt conclu. Le pilote coucha à bord & sa pirogue fut l'attendre de l'autre côté de la passe. Il nous dit qu'elle alloit s'y ren-

Cinquieme mouillage.

dre par le fond d'une baie voiſine de celle près de laquelle nous étions, où il n'y avoit qu'un portage fort court pour la pirogue. Au reſte nous euſſions alors pu facilement nous paſſer du ſecours de ce pilote; quelques inſtans avant que nous mouillaſſions, le ſoleil donnant ſur l'entrée du goulet dans un jour plus favorable, nous fit découvrir dans le Sud-Sud-Oueſt-4d-Oueſt la pointe de basbord du débouquement; mais il faut la deviner; elle chevauche un rocher à double étage qui fait la pointe de ſtribord. Quelques-uns de nos Meſſieurs profiterent du reſte du jour pour aller ſe promener. Ils ne trouverent point d'habitations à portée de notre mouillage. Ils fouillerent auſſi le bois dont cette partie eſt entiérement couverte, ſans y trouver aucune production intéreſſante. Ils rencontrerent ſeulement près du rivage un petit ſac qui contenoit quelques noix-muſcades ſeches.

Le lendemain je fis virer à deux heu-

res & demie du matin ; il étoit quatre heures avant que nous fuſſions ſous voiles. A peine ventoit-il ; toutefois remorqués par nos bateaux, nous gagnâmes l'embouchure du paſſage. La mer étoit alors toute baſſe ſur les deux rives ; & , comme nous avions éprouvé juſqu'en cet endroit que le flot vient du Nord, nous attendions à chaque inſtant le courant favorable ; mais nous étions loin de compte. Le flot y vient du Sud du-moins dans cette ſaiſon , & j'ignore où ſont les limites des deux puiſſances. Le vent s'étoit conſidérablement renforcé & ſouffloit à pouppe. Ce fut en vain qu'avec ſon ſecours nous luttâmes une heure & demie contre le courant ; l'Etoile qu'il fit retrograder la premiere , mouilla preſque à l'embouchure de la paſſe à la côte de Button , dans une eſpece de coude où la marée fait un retour & n'eſt pas auſſi ſenſible. A l'aide du vent je bataillai encore près d'une heure ſans deſavantage ; mais le vent ayant abandon-

Sixieme mouillage.

né la partie, j'eus bientôt perdu un grand mille, & je mouillai à une heure après midi par 30 brasses fond de sable & de corail. Je restai tout appareillé & gouvernant pour soulager mon ancre qui n'étoit qu'une ancre à jet très-foible.

Sortie du détroit de Button ; description de la passe.

Toute la journée les pirogues environnerent les navires. Elles alloient & venoient comme à une foire chargées de rafraîchissemens, de curiosités & de pieces de coton. Le commerce se faisoit sans nuire à la manœuvre. A quatre heures après midi, le vent ayant fraîchi & la mer étant presque étale, nous levâmes l'ancre, & avec tous nos bateaux devant la frégate, nous donnâmes dans la passe suivis de l'Etoile remorquée de même par les siens. A cinq heures & demie le plus étroit étoit heureusement passé, & à six heures & demie nous mouillâmes en-dehors dans la baie nommée *baie de Button* sous le poste Hollandois.

Reprenons la description de la passe.

Quand on vient du Nord, elle ne commence à s'ouvrir que lorſqu'on en eſt environ à un mille. Le premier objet qui frappe du côté de Button, eſt une roche détachée & minée par-deſſous, laquelle préſente exactement l'image d'une galere tentée, dont la moitié de l'éperon ſeroit emportée ; les arbuſtes qui la couvrent, produiſent l'effet de la tente ; de baſſe mer, la galere tient à la baie : lorſque la mer eſt haute, c'eſt un îlot. La terre de Button, médiocrement élevée dans cette partie, y eſt couverte de maiſons & le rivage enclos de pêcheries. L'autre côté de la paſſe eſt coupé à pic. Sa pointe eſt reconnoiſſable par deux entailles qui forment deux étages dans le rocher. Lorſqu'on a dépaſſé la galere, les terres des deux bords ſont entierement eſcarpées, pendantes même en quelques endroits ſur le canal. On croiroit que le dieu de la mer, d'un coup de ſon trident, y ouvrit un paſſage à ſes eaux amoncelées.

Les côtes cependant offrent un aſpect riant. Celle de Button eſt cultivée en amphithéâtre & garnie de caſes dans tous les endroits qui ne ſont point aſſez rapides pour qu'un homme ne puiſſe pas y arriver. Celle de Pangaſani qui n'eſt qu'une roche preſque vive, eſt toutefois couverte d'arbres; mais on n'y voit que deux ou trois habitations.

A un mille & demi ou deux milles au Nord de la paſſe, plus près de Button que de Pangaſani, on trouve 20, 18, 15, 12 & 10 braſſes, fond de vaſe; à meſure qu'on fait le Sud, avançant en canal, le fond change, on trouve du ſable & du corail par diverſes profondeurs, depuis 35 juſqu'à 12 braſſes, enſuite on perd le fond.

Avis ſur cette navigation.

Le paſſage peut avoir une demi-lieue de longueur; ſa largeur varie depuis environ cent cinquante juſqu'à quatre cents toiſes, eſtime jugée au coup-d'œil; le canal va en ſerpentant & du côté de Pangaſani, environ aux deux

tiers de sa longueur, il y a une pêcherie qui avertit de *défendre* ce côté & de hanter celui de Button. En général il faut, autant qu'il est possible, tenir le milieu du goulet. Il convient aussi, à moins d'un vent favorable assez frais, d'avoir ses bateaux devant soi, pour se tenir bien gouvernant dans les sinuosités du canal. Au reste, le courant y est assez fort pour le faire passer d'un tems calme, même d'un foible vent contraire; il ne l'est pas assez pour vaincre un vent ennemi qui seroit frais, & permettre alors de passer en cajolant sous les huniers. En débouquant de la passe, les terres de Button, plusieurs îles qui en sont dans le Sud-Ouest, & les terres de Pangasani présentent l'aspect d'un grand golfe. Le meilleur mouillage y est vis-à-vis le comptoir Hollandois à environ un mille de terre.

Notre Pilote Buttonien nous avoit aidé de ses lumieres, autant qu'un hom-

me qui connoît le local & n'entend rien à la manœuvre de nos vaiſſeaux, le pouvoit faire. Il avoit la plus grande attention à nous avertir des dangers, des bancs, des mouillages. Seulement il vouloit que nous miſſions toujours le cap droit où nous avions affaire, il ne tenoit compte de notre maniere de ſerrer le vent, pour le ménager & s'en aſſurer. Il penſoit auſſi que nous tirions 8 ou 10 braſſes d'eau. Dans la matinée, il nous étoit venu à bord un autre Indien, vieillard fort inſtruit, que nous crûmes le pere du pilote. Ils reſterent avec nous juſqu'au ſoir, & je les renvoyai dans un de mes canots. Leur habitation eſt voiſine du comptoir Hollandois. Ils ne voulurent abſolument goûter à aucun de nos mets, pas même au pain; quelques bananes & du betel, voilà quelle fut leur nourriture. Ils ne furent pas ſi religieux ſur la boiſſon. Le pratique & ſon pere burent largement

de

de l'eau-de-vie, assurés sans doute que Mahomet n'avoit défendu que le vin.

Grande visite des Insulaires.

Le 17 à cinq heures du matin, nous fûmes sous voiles. Le vent étoit debout, foible d'abord, ensuite assez frais, & nous restâmes *sur les bords*. Dès les premiers rayons du jour, nous vîmes déboucher de toutes parts un essaim de pirogues, les navires en furent bientôt environnés, & le commerce s'établit. Tout le monde s'en trouva bien. Les Indiens tirerent assurément avec nous meilleur parti de leurs denrées qu'ils n'eussent fait avec les Hollandois; mais ils s'en défaisoient toujours à vil prix, & les matelots purent tous se munir de poules, d'œufs & de fruits. On ne voyoit que volailles sur les vaisseaux, tout en étoit garni jusqu'aux hunes. Je conseille toutefois à ceux qui reviendroient dans les Moluques, de faire emplette, s'ils le peuvent, de la monnoie dont les Hollandois s'y servent,

ſur-tout de ces pieces argentées qui valent deux ſols & demi. Comme les Indiens ne connoiſſoient pas les monnoies que nous avions, ils ne donnoient aucune valeur ni aux réaux d'Eſpagne, ni à nos pieces de douze & de vingt-quatre ſols : fort ſouvent même ils ne vouloient pas les prendre. Ceux-ci débiterent auſſi quelques cotonnades plus fines & plus jolies que celles que nous avions encore vues, & une énorme quantité de catakois & de perruches du plus beau plumage.

Vers neuf heures du matin, nous eûmes la viſite de cinq *orencaies* de Button. Ils vinrent dans un canot ſemblable à ceux des Européens, à cette différence près qu'on le voguoit avec des pagayes au-lieu d'avirons. Ils portoient à pouppe un grand pavillon Hollandois. Ces orencaies ſont bien vêtus. Ils ont des culottes longues, des camiſoles avec des boutons de métal & des turbans ; tandis que les autres Indiens ſont nuds.

Ils avoient auſſi la marque diſtinctive que leur donne la compagnie, qui eſt la canne à pomme d'argent, avec cette marque [marque]. Le plus âgé avoit au-deſſus une M de la façon ſuivante [marque]. Ils venoient, dirent-ils, ſe ranger à l'obéiſſance de la compagnie, & quand ils ſçurent que nous étions François, ils ne furent point déconcertés, & dirent que très-volontiers ils offroient leurs hommages à la France. Ils accompagnerent leur compliment de bien-venuë du don d'un chevreuil. Je leur fis au nom du Roi un préſent d'étoffes de ſoie, qu'ils partagerent en cinq lots, & je leur appris à connoître le pavillon de la nation. Je leur propoſai de la liqueur; c'étoit ce qu'ils attendoient, & Mahomet leur permit d'en boire à la proſpérité du Souverain de Button, de la France, de la compagnie de Hollande, & à notre heureux voyage. Ils m'offrirent alors tous les ſecours qui pouvoient dépendre d'eux, & ajouterent que, de-

puis trois ans, il avoit passé en divers tems trois vaisseaux Anglois auxquels ils avoient fourni eau, bois, volailles & fruits, qu'ils étoient leurs amis, & qu'ils voyoient bien que nous le serions aussi. Dans ce moment leurs verres étoient pleins, & ils avoient déja plusieurs fois vuidé rasade. Au reste, ils me prévinrent que le Roi de Button résidoit dans ce canton, & je vis bien qu'ils avoient les mœurs de la capitale. Ils l'appellent *Sultan*, nom qu'ils ont sans doute reçu des Arabes en même tems que leur religion. Ce Sultan est despote & puissant, si le nombre des sujets fait la puissance; car son île est grande & bien peuplée. Les orencaies, après avoir pris congé de nous, firent une visite à bord de l'Etoile. Ils y burent aussi à la santé de leurs nouveaux amis, & il fallut leur prêter une main secourable pour s'embarquer dans leurs pirogues.

Je leur avois demandé entre deux

rassades si leur île produisoit des épiceries, ils me répondirent que non, & je crois volontiers qu'ils ont dit la vérité, en considérant la foiblesse du poste que les Hollandois entretiennent ici. Ce poste est l'assemblage de sept ou huit huttes de bambous, avec une espece de palissade décorée d'un bâton de pavillon. Là résident pour la compagnie un Sergent & trois hommes. Cette côte au reste présente le plus agréable coup d'œil. Elle est par-tout défrichée & garnie de cases. Les plantations de cocotiers y sont fréquentes. Le terrain s'éleve en pente douce & offre par-tout des enclos cultivés. Le bord de la mer est tout en pêcheries. La côte qui est vis-à-vis Button n'est ni moins riante, ni moins peuplée.

Situation des Hollandois à Button.

Notre pilote revint aussi nous voir dans la matinée, & il m'apporta quelques cocos, les meilleurs que j'eusse encore rencontrés. Il m'avertit que, lorsque le soleil auroit monté, la brise

du Sud-Eſt ſeroit très-forte, & je lui fis boire un grand coup d'eau-de-vie pour la bonne nouvelle. Effectivement nous vîmes toutes les pirogues ſe retirer vers onze heures. Elles ne vouloient pas ſe compromettre au large aux approches du vent frais, qui ne manqua pas de ſouffler, comme nous l'avoit annoncé l'Indien. Une briſe de Sud-Eſt fraîche & vigoureuſe nous prit, comme nous courions un bord ſur une île à l'Oueſt de Button; elle nous permit de gouverner à Oueſt-Sud-Oueſt, & nous fit faire bon chemin, malgré la marée.

Avis nautiques.

J'avertirai ici qu'il faut ſe méfier d'un banc, qui s'étend aſſez au large de cette île dont je viens de parler. Au reſte, en louvoyant pendant la matinée, nous fondâmes pluſieurs fois, ſans trouver fond, à 50 braſſes de ligne.

Nous obſervâmes à midi 5d 31′ 30″ de latitude auſtrale, & cette obſervation, jointe à celle que nous avions faite à l'entrée du détroit, nous ſervit à

en déterminer la longueur avec précision. A trois heures nous apperçûmes l'extrémité méridionale de Pangaſani. Nous voyions, dès le matin, les hautes montagnes de l'*île Cambona*, ſur laquelle eſt un pic, dont la tête s'éleve au-deſſus des nuages. Vers quatre heures & demie, nous découvrîmes une portion des terres de Celebes. Nous embarquâmes nos bateaux au ſoleil couchant, & nous mîmes toutes voiles dehors, gouvernant à Oueſt-Sud-Oueſt, juſqu'à dix heures du ſoir que nous mîmes le cap à Oueſt-quart-Sud-Oueſt; & nous courûmes à cette route toute la nuit, bonnettes greiées haut & bas.

Mon intention étoit d'aller ainſi prendre connoiſſance de l'île *Saleyer*, à trois ou quatre lieues dans le Sud de ſa pointe ſeptentrionale, c'eſt-à-dire par $5^d\ 55'$ à 6^d de latitude, afin de chercher enſuite le détroit de ce nom, qui eſt entre cette île & celle de Celebes, le long de laquelle on court ſans la voir: attendu

Remarques ſur cette navigation.

que ſa côte, preſque depuis Pangaſani, forme un golfe d'une immenſe profondeur. Au reſte il faut de même revenir chercher *le détroit de Saleyer* lorſqu'on paſſe par le *Toukan beſſie ;* & on conclura ſans doute de ce qui a été détaillé ci-deſſus, que la route par *la rue de Button* eſt, à tous égards, préférable. C'eſt une des navigations les plus ſures & les plus agréables que l'on puiſſe faire. Elle réunit à la bonté des mouillages & à l'agrément de faire le chemin à ſon aiſe, tous les avantages de la meilleure relâche. L'abondance étoit auſſi grande maintenant ſur nos vaiſſeaux que l'avoit été la diſette. Le ſcorbut diſparoiſſoit à vue d'œil. Il s'y déclaroit à la vérité un grand nombre de cours de ventre, occaſionnés par le changement de nourriture : cette incommodité, dangereuſe dans les pays chauds, où il eſt ordinaire qu'elle ſe convertiſſe en flux de ſang, devient encore plus communément une maladie grave dans le parage des Mo-

Avantages de la route précédente.

ſuques. A terre, comme à la mer, il eſt mortel d'y dormir à l'air, ſur-tout lorſque le tems eſt ſerein.

Le 18 au matin nous ne vîmes point la terre, & je crois que pendant la nuit les courans nous firent perdre environ trois lieues ; nous continuâmes la route du Oueſt-quart-Sud-Oueſt. A neuf heures & demie nous eûmes bonne connoiſſance des hautes terres de *Saleyer* depuis le Oueſt-Sud-Oueſt juſqu'au Oueſt-quart-Nord-Oueſt, & à meſure que nous avançâmes, nous découvrîmes une pointe moins élevée qui ſemble terminer cette île au Nord. Je fis alors gouverner depuis le Oueſt-quart-Nord-Oueſt ſucceſſivement juſqu'au Nord-Oueſt-quart-Nord, afin de bien reconnoître le détroit. Ce paſſage, formé par les terres de Celebes & celles de Saleyer, eſt encore reſſerré par trois îles qui le barrent. Les Hollandois les nomment *Bougerones*, & ce paſſage *le Boutſaron*. Ils ont ſur Saleyer un poſte

Paſſage du détroit de Saleyer.

commandé aujourd'hui par Jan Hendrik Voll, teneur de livres.

Defcription de ce paffage.

Nous obfervâmes à midi 5d 55′ de latitude auftrale. Nous crûmes d'abord voir une premiere île au Nord de la terre moyenne que nous avions prife pour la pointe de Saleyer ; mais c'eft un terrain affez élevé & terminé lui-même par une pointe prefque noyée qui tient à Saleyer par une langue de terre extrêmement baffe. Enfuite nous découvrîmes à-la-fois deux îles affez longues & d'une moyenne élévation, diftantes entre elles de quatre à cinq lieues, & enfin, entre ces deux-là, nous en apperçûmes une troifieme très-petite & très-baffe. Le bon paffage eft auprès de cette petite île, foit au Nord foit au Sud. Je me fuis déterminé pour ce dernier qui m'a paru le plus large. Afin de faciliter la narration, nous nommerons la petite île *l'île du Paffage*, & les deux autres, l'une *l'île du Sud*, l'autre *l'île du Nord*.

Lorſque nous les eûmes ſuffiſamment reconnues, je mis en travers à l'entrée de la nuit pour attendre l'Etoile. Elle ne ſe rallia qu'à huit heures du ſoir, & nous donnâmes dans le paſſage, en conſervant le milieu du canal, dont la largeur peut être de ſix à ſept milles. A neuf heures & demie nous étions Nord & Sud de *l'île du Paſſage*, & *l'île du Sud* par ſon milieu, nous reſtoit entre le Sud & le Sud-quart-Sud-Eſt. Je fis alors gouverner à Oueſt-quart-Sud-Oueſt à une heure du matin, puis mettre en travers, bas-bord amure juſqu'à quatre heures du matin. Avant & dans le paſſage on ſonda pluſieurs fois à la main ſans trouver de fond, avec 20 & 25 braſſes de ligne. Nous ralliâmes le 19 au point du jour la côte de Celebes, & nous la rangeâmes à la diſtance de trois ou quatre milles. Il eſt en vérité difficile de voir un plus beau pays dans le monde. La perſpective offre dans le fond du tableau de hautes montagnes,

Deſcription de cette partie de Celebes.

au pied desquelles regne une plaine immense cultivée par-tout & par-tout garnie de maisons. Le bord de la mer forme une plantation suivie de cocotiers, & l'œil d'un marin, à peine échappé aux salaisons, voit avec ravissement des troupeaux de bœufs errer dans ces plaines riantes qu'embellissent des bosquets semés de distance en distance. La population dans cette partie paroît être considérable. A midi & demi nous étions par le travers d'une grosse bourgade, dont les habitations, construites au milieu des cocotiers, suivoient pendant une grande étendue la direction de la côte, le long de laquelle on trouve 18 & 20 brasses fond de sable gris, fond qui diminue à mesure qu'on approche de terre.

Cette partie méridionale de Celebes est terminée par trois pointes longues, unies & basses, entre lesquelles il y a deux baies assez profondes. Sur les deux heures nous avions donné chasse à un

bateau Malais, dans l'eſpérance d'y trouver quelqu'un qui nous pût procurer des connoiſſances pratiques de ces parages. Il avoit auſſitôt mis à courir à terre, & lorſque nous le joignîmes à portée de mouſquet, il étoit entre la terre & nous, & nous n'étions plus que ſur 7 braſſes d'eau. Je lui fis tirer trois ou quatre coups de canon, dont il ne tint compte. Il nous prenoit ſans doute pour un navire de la Compagnie Hollandoiſe & craignoit l'eſclavage. Preſque tous les gens de cette côte ſont pirates, & les Hollandois en font des eſclaves, quand ils les prennent. Obligé d'abandonner ce bateau, je mandai le canot de l'Etoile que j'envoyai ſonder devant moi.

Difficultés de la navigation dans cette partie.

Nous étions dans ce moment preſque par le travers de la troiſieme pointe de Celebes, nommée *Tanakeka*, après laquelle la côte court ſur le Nord-Nord-Oueſt. Preſque dans le Nord-Oueſt de cette pointe il y a quatre îles, dont la

plus considérable, appellée *Tanakeka*; comme la pointe du Sud-Ouest de Celebes, est basse, unie, & longue d'environ trois lieues. Les trois autres, plus septentrionales que celles-ci, sont très-petites. Il s'agissoit alors de doubler le bas-fond dangereux de *brill* ou *la lunette*, que je crois être Nord & Sud de Tanakeka, à la distance de quatre ou cinq lieues au plus. Deux passages se présentoient, l'un entre la pointe Tanakeka & les îles, & on prétend que c'est celui-là que suivent les Hollandois, l'autre entre l'île Tanakeka & la lunette. Je préférai ce dernier dont les routes sont moins composées, & que je croyois le plus large.

J'ordonnai au bateau de l'Etoile de diriger sa route, de maniere à passer environ à une lieue & demie de l'île Tanakeka, & je le suivis sous les huniers, l'Etoile se tenant dans mes eaux. Nous cheminâmes sur 8, 9, 10, 11 & 12 brasses d'eau, gouvernant du Ouest-Nord-

Oueſt au Oueſt-quart-Nord-Oueſt, puis à Oueſt quand nous vînmes à 13, 14, 15 & 16 braſſes, & que l'île la plus ſeptentrionale nous reſta au Nord-Nord-Eſt. Je rappellai pour lors le bateau de l'Etoile, & je fis route au Sud-Oueſt-quart-Sud, ſondant d'horloge en horloge (1), & trouvant toujours de 15 à 16 braſſes fond de gros ſable gris & gravier. A dix heures du ſoir, le fond augmenta, on eut à dix heures & demie 70 braſſes, ſable & corail, puis on n'en trouva plus en filant 120 braſſes. A minuit, je fis ſignal à l'Etoile d'embarquer ſon bateau & de forcer de voiles, & je gouvernai au Sud-Oueſt, pour paſſer à mi-canal entre la lunette & le banc nommé *Saras*, ſondant toutes les heures ſans trouver de fond. Au reſte, lorſque le vent n'eſt pas favorable & frais pour entreprendre de doubler la lunette, il convient de mouiller à la côte de Celebes, dans quelqu'une des baies, & d'y

(*a*) Chaque horloge à bord eſt d'une demi-heure.

attendre un tems fait ; ſans cela on court riſque d'être entraîné par les courans ſur ce dangereux bas-fond, ſans pouvoir s'en défendre.

Suite de la direction de la route.

Au jour on ne vit point de terre ; à dix heures je fis courir à Oueſt-Sud-Oueſt, & à midi nous obſervâmes 6d 10′ de latitude. Eſtimant alors avoir doublé le banc de Saras, certain au moins par l'obſervation d'en être au Sud, je dirigeai notre courſe à Oueſt, & après avoir fait cinq à ſix lieues à cette route, je fis gouverner à Oueſt-quart-Nord-Oueſt, ſondant d'heure en heure ſans trouver de fond. Nous nous entretînmes ainſi en canal, entre le *Seſtenbanc* & *la Poule* au Nord, *le Paternoſter* & *le Tangayang* au Sud, portant toutes voiles dehors jour & nuit, afin de gagner ſur l'Etoile le tems de ſonder. On m'avoit dit qu'ici les courans portoient ſur les îles & banc de Tangayang. Par l'obſervation de la hauteur méridienne qui fut de 5d 44′, nous eû-

mes au contraire au moins neuf minutes de différence Nord. Le meilleur conſeil à donner, c'eſt de s'entretenir ici, à n'avoir pas fond. On ſera ſûr alors d'être en canal ; ſi on approchoit trop des îles du Sud, on commenceroit à ne plus trouver que 30 braſſes d'eau.

Nous courûmes toute la journée du 21 pour reconnoître les îles *Alambaï*. Les cartes Françoiſes en marquent trois enſemble, & une plus grande dans le Sud-Eſt d'elles, à ſept lieues de diſtance. Cette derniere n'exiſte point où ils la placent, & les îles Alambaï ſont toutes les quatre réunies. Je comptois être au ſoleil couchant par leur latitude, & je fis gouverner à Oueſt-quart-Sud-Oueſt, juſqu'à ce qu'on eût couru le chemin de la vue. Pendant le jour on s'étoit diſpenſé de ſonder. A huit heures du ſoir la ſonde donna 40 braſſes d'eau, fond de ſable & vaſe. Nous gouvernâmes alors au Sud-Oueſt-quart-Oueſt & Oueſt-Sud-Oueſt, juſqu'à ſix heures du

matin ; puis, comptant avoir dépassé les îles Alambaï, à Ouest-quart-Sud-Ouest jusqu'à midi. La sonde, pendant la nuit, donna constamment 40 brasses, fond de vase molle, jusqu'à quatre heures qu'elle n'en donna que 38. A minuit nous vîmes un bateau qui couroit à l'encontre de nous; dès qu'il nous apperçut, il tint le vent, & deux coups de canon ne le firent pas *arriver*. Ces gens-là craignent plus les Hollandois que les coups de canon. Un autre, que nous vîmes le matin, ne fut pas plus curieux de nous accoster. Nous observâmes à midi 6ᵈ 8′ de latitude, & cette observation nous donna encore une différence Nord de huit minutes avec notre estime.

Remarques générales sur cette navigation.

Nous étions enfin hors de tous les pas périlleux qui font redouter la navigation des Moluques à Batavia. Les Hollandois prennent les plus grandes précautions pour tenir secretes les cartes sur lesquelles ils naviguent dans ces parages. Il est vraisemblable qu'ils en grof-

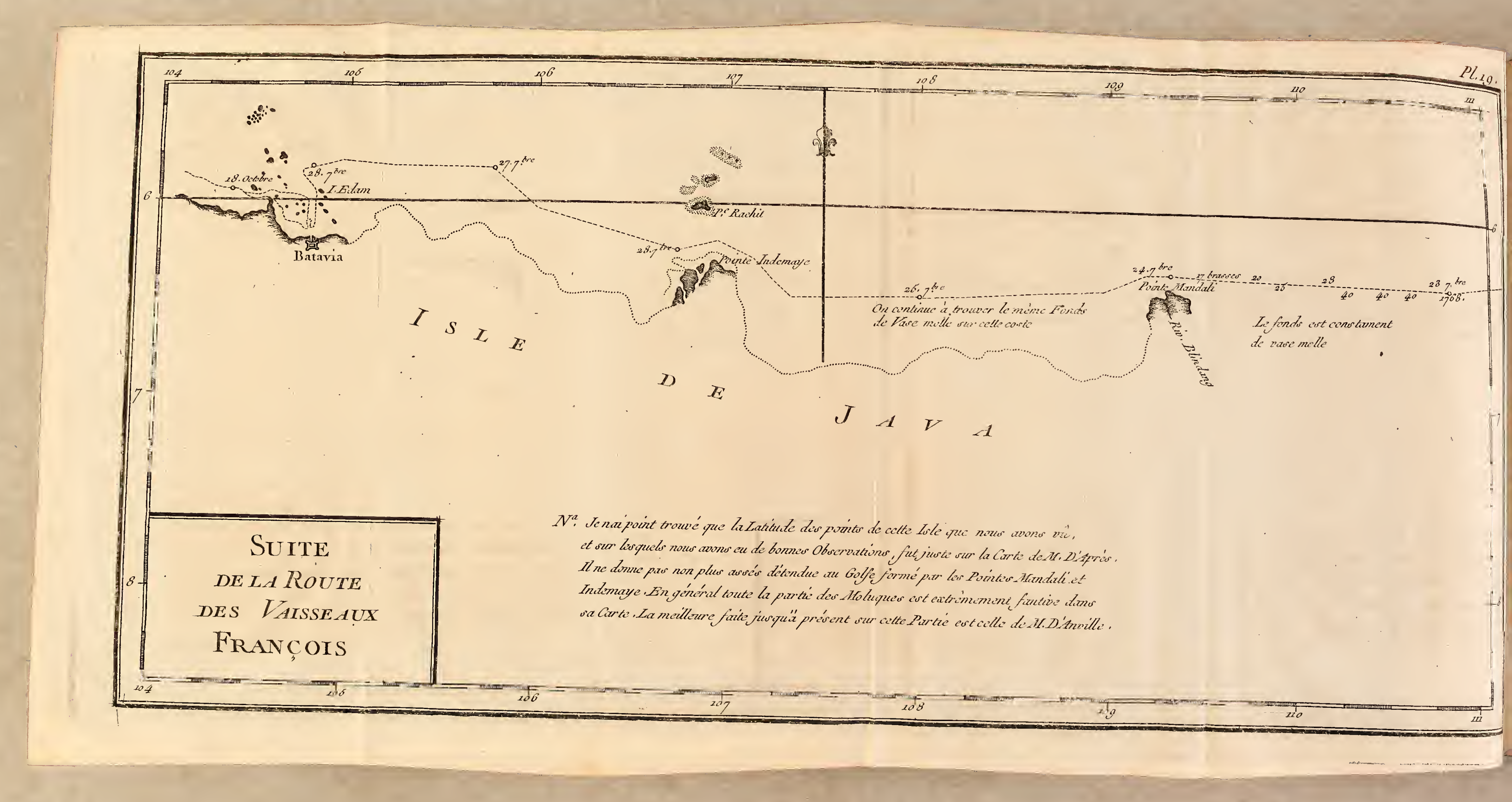
ſiſſent les dangers ; du-moins, j'en vois peu dans les détroits de Button, de Saleyer & dans le dernier paſſage dont nous ſortions, trois objets dont à Boëro ils nous avoient fait des monſtres. Je conviens que cette navigation ſeroit beaucoup plus difficile de l'Oueſt à l'Eſt ; les points d'atterrage dans l'Eſt n'étant pas beaux & pouvant aiſément ſe manquer, au-lieu que ceux de l'Oueſt ſont beaux & ſûrs. Toutefois, dans l'une & l'autre route, l'eſſentiel eſt d'avoir tous les jours de bonnes obſervations de latitude. Le défaut de ce ſecours pourroit jetter dans des erreurs funeſtes. Nous n'avons pu, ces derniers jours, évaluer ſi l'effet des courans étoit dans l'Eſt ou dans l'Oueſt, n'ayant point eu de points de relevement.

Inexactitude des cartes connues de cette partie.

Je dois avertir ici que toutes les cartes marines Françoiſes de cette partie ſont pernicieuſes. Elles ſont inexactes, non-ſeulement dans les giſſemens des côtes & îles, mais même dans des latitudes

effentielles. Les détroits de Button & de Saleyer font extrêmement fautifs ; nos cartes fuppriment même les trois îles qui rétréciffent ce dernier paffage, & celles qui font dans le Nord-Nord-Oueft de l'île Tanakeka. M. d'Aprés, du-moins, avertit qu'il ne garantit point fa carte des Moluques ni celle des Philippines, n'ayant pu trouver de mémoires fatisfaifans fur cette partie. Pour la fureté des navigateurs, je fouhaiterois la même délicateffe à tous ceux qui compilent des cartes. Celle qui m'a donné le plus de lumieres, eft la carte d'Afie de M. Danville, publiée en 1752. Elle eft très-bonne depuis Ceram, jufqu'aux îles Alambaï. Dans toute cette route j'ai vérifié, par mes obfervations, l'exactitude de fes pofitions & des giffemens qu'il donne aux parties intéreffantes de cette navigation difficile. J'ajouterai que la nouvelle Guinée & les îles des Papous approchent plus de la vraifemblance fur fa carte que fur aucune autre que j'euffe


RPJCP



Pl. 19.
104
105
106
107
108
109
110
111
6
7
8
18. Octobre
28. 7bre
27. 7bre
I. Edam
Batavia
Pte Rachit
28. 7bre
Pointe Indemaye
26. 7bre
24. 7bre
17 brasses
20
25
28
40
40
40
28. 7bre 1768.
Pointe Mandali
On continue à trouver le même Fonds de Vase molle sur cette coste
Le fonds est constament de vase molle
Riv. Blindang
ISLE DE JAVA
SUITE DE LA ROUTE DES VAISSEAUX FRANÇOIS
Na. Je n'ai point trouvé que la Latitude des points de cette Isle que nous avons vû, et sur lesquels nous avons eu de bonnes Observations, fut juste sur la Carte de M. D'Après. Il ne donne pas non plus assés d'étendue au Golfe formé par les Pointes Mandali et Indemaye. En général toute la partie des Moluques est extrèmement fautive dans sa Carte. La meilleure faite jusqu'à présent sur cette Partie est celle de M. D'Anville.

entre les mains. C'eſt avec plaiſir que je rends cette juſtice au travail de M. Danville. Je l'ai connu particulierement, & il m'a paru auſſi bon citoyen que bon critique & ſavant éclairé.

Depuis le 22 au matin nous ſuivîmes la route du Oueſt-quart-Sud-Oueſt juſqu'au lendemain 23 à huit heures que nous gouvernâmes à Oueſt-Sud-Oueſt. La ſonde donna 47, 45, 42 & 41 braſſes; & ce fond, je le dirai une fois pour toutes, eſt ici & ſur toute la côte de Java un excellent fond de vaſe molle. Nous trouvâmes encore ſept minutes de différence Nord par la hauteur méridienne que nous obſervâmes de 6^{d} 24′. L'Etoile avoit ſignalé la vue de terre dès ſix heures du matin; mais le tems s'étant mis par grains, nous ne l'apperçûmes point alors. Je fis après-midi prendre plus du Sud à la route, & à deux heures on découvrit du haut des mâts la côte ſeptentrionale de l'île *Maduré*. On la releva à ſix heures depuis le Sud-Eſt-quart-Sud

jusqu'à Oueſt - quart - Sud - Oueſt - 5^{d}. Oueſt ; l'horiſon étoit trop fort pour qu'on pût eſtimer à quelle diſtance elle nous reſtoit. La ſonde de l'après-midi fut conſtamment de 40 braſſes. Nous vîmes un grand nombre de bateaux pêcheurs, dont quelques-uns à l'ancre & qui avoient leurs filets dehors.

Vue de l'île Java.

Les vents pendant la nuit varierent du Sud-Eſt au Sud-Oueſt, nous tînmes le plus près, bas-bord amure & la ſonde depuis dix heures du ſoir donna 28, 25 & 20 braſſes ; elle fut de 17 braſſes, lorſqu'à neuf heures du matin nous eûmes rallié la terre, & à midi elle n'en donna plus que dix. La groſſe terre de *la pointe d'Alang* ſur l'île *Java* nous reſtoit alors au Sud-Eſt-quart-Sud environ à deux lieues, *l'île Mandali* au Sud-Oueſt-quart-Oueſt-2^{d}-Sud, deux milles, & les terres les plus Oueſt à Oueſt-Sud-Oueſt quatre lieues. Dans cette poſition nous obſervâmes 6^{d} 22′ 30″, ce qui étoit aſſez conforme à la latitude eſtimée.

En tranſportant ce point de midi ſur la carte à grand point de M. d'Aprés, ſuivant les relevemens, je trouvai, Obſervations géographiques.

1°. Que la côte de Java y eſt placée de neuf à douze minutes plus Sud qu'elle ne l'eſt effectivement par le terme moyen de notre obſervation méridienne.

2°. Que le giſſement de la pointe d'Alang n'y eſt pas exact, attendu qu'il la fait courir ſur le Oueſt-Sud-Oueſt & Sud-Oueſt-quart-Oueſt, tandis que dans la vérité elle court, depuis l'île Mandali, ſur le Oueſt-quart-Sud-Oueſt, environ quinze milles; après quoi elle reprend du Sud & forme un grand golfe.

3°. Qu'il donne trop peu d'étendue à cette partie de la côte, & qu'à ſuivre le relevement ſur ſa carte, nous euſſions d'un midi à l'autre fait treize milles de moins à Oueſt, ſoit que la côte ait cette quantité de plus en étendue, ſoit que le courant nous eût entraînés dans l'Eſt.

Outre un grand nombre de bateaux Rencontre de na-

vires Hollandois.

pêcheurs, nous avions vu dans la matinée quatre navires, dont deux faisoient la même route que nous & portoient pavillon Hollandois déferlé. Sur les trois heures nous en joignîmes un auquel nous parlâmes; c'étoit un sénaut venant de *Malacca* & allant à *Japara*. Sa conserve, navire à trois mâts & qui sortoit aussi de Malacca, alloit à *Saramang*. Ils ne tarderent pas à mouiller à la côte. Nous la rangeâmes à la distance d'environ trois quarts de lieue jusqu'à quatre heures du soir. Je fis alors gouverner à Ouest-quart-Nord-Ouest, afin de ne pas m'enfoncer dans le golfe & de passer au large d'un banc de corail qui est à cinq ou six lieues de terre. Jusques-là la côte de Java est peu élevée sur le bord de la mer; mais on apperçoit de hautes montagnes dans l'intérieur. A cinq heures & demie nous avions le milieu des îles *Carimon Java* au Nord-2d-Ouest, environ à huit lieues.

Nous courûmes à Ouest-quart-Nord-

Oueſt juſqu'à quatre heures du matin, puis à Oueſt juſqu'à midi. La ſonde, qui la veille avoit été près de terre de 9 à 10 braſſes, augmenta dès ſept heures du ſoir à 30, & elle donna dans la nuit 32, 34 & 35 braſſes. Au ſoleil levant nous ne vîmes point de terre, ſeulement quelques navires &, ſuivant l'ordinaire, une infinité de bateaux pêcheurs. Malheureuſement il fit calme preſque toute la journée du 25 juſqu'à cinq heures du ſoir. Je dis malheureuſement, d'autant plus qu'il nous étoit intéreſſant d'avoir connoiſſance de la côte avant la nuit, afin de diriger la route en conſéquence pour paſſer entre *la pointe Indermaye* & *les îles Rachit*, & enſuite au large des roches ſous l'eau qui en ſont à l'Oueſt. Depuis midi qu'on avoit obſervé 6^d 26′ de latitude, nous gouvernions à Oueſt & Oueſt-quart-Sud-Oueſt; mais le ſoleil ſe coucha ſans qu'on pût découvrir la terre. Quelques-uns crurent, mais ſans certitude, appercevoir *les Monta-*

Route le long de Java.

gnes bleues qui ſont à quarante lieues dans l'Eſt de Batavia. De ſix heures du ſoir à minuit, je fis gouverner à Oueſt & Oueſt-quart-Nord-Oueſt, ſondant d'heure en heure par 25, 24, 21, 20 & 19 braſſes. A une heure du matin nous courûmes à Oueſt-quart-Nord-Oueſt, depuis deux heures juſqu'à quatre au Nord-Oueſt, puis au Nord-Oueſt-quart-Oueſt juſqu'à ſix heures. Mon intention, eſtimant à une heure du matin être à mi-canal entre les îles Rachit & la terre de Java, étoit de m'élever dans le Nord des roches. La ſonde me donna trois fois 20 braſſes, puis 22, puis 23, & pour lors je me ſuppoſai à trois ou quatre lieues dans le Nord-Nord-Oueſt des îles Rachit.

Erreur dans l'eſtime de notre route.

J'étois bien loin de compte ; le 26 les rayons du ſoleil levant nous montrerent la côte de Java depuis le Sud-quart-Sud-Oueſt juſqu'à Oueſt quelques degrés Nord, & à ſept heures & demie on vit du haut des mâts les îles Rachit, envi-

ron à ſept lieues de diſtance dans le Nord-Nord-Oueſt & le Nord-Oueſt-quart-Nord. Cette vue me donnoit une énorme & dangereuſe différence ſur la carte de M. d'Aprés ; mais je ſuſpendis mon jugement juſqu'à ce que la hauteur méridienne prononçât s'il falloit attribuer cette différence aux courans, ou bien en accuſer la carte. Je fis gouverner à Oueſt-quart-Nord-Oueſt & Oueſt-Nord-Oueſt, afin de bien reconnoître la côte qui eſt ici extrêmement baſſe & n'offre aucune montagne dans l'intérieur. Le vent étoit du Sud-Sud-Eſt au Sud-Eſt & à l'Eſt, joli frais.

A midi la pointe la plus méridionale d'*Indermaye* nous reſtoit à l'Eſt-quart-Sud-Eſt-2ᵈ-Sud, environ à quatre lieues, le milieu des *îles Rachit* au Nord-Eſt, à cinq lieues de diſtance, & le terme moyen des hauteurs obſervées à bord nous plaça par 6ᵈ 12′ de latitude. D'après cette hauteur & le relevement, il me parut que le golfe entre l'île Man- Cauſes de cette erreur.

dali & la pointe Indermaye, a ſur la carte vingt-deux minutes d'étendue de moins de l'Eſt à l'Oueſt que dans la réalité, & que la côte y eſt jettée 16 minutes plus au Sud que ne la placeroient nos obſervations. La même correction doit avoir lieu pour les îles Rachit, en y ajoutant que la diſtance entre ces îles & la terre de Java, eſt au-moins de deux lieues plus conſidérable que celle marquée ſur la carte. A l'égard des giſſemens des diverſes parties de la côte entre elles, ils m'ont paru y être aſſez exacts, autant qu'on en peut juger par des eſtimes faites ſucceſſivement, à la vue & en courant. Au reſte les différences, notées ci-deſſus, ſont très-périlleuſes pour qui navigue de nuit ſur cette carte.

Route juſqu'à Batavia.

Depuis le matin la ſonde avoit donné 21, 23, 19 & 18 braſſes. La briſe de l'Eſt-Sud-Eſt continua, & nous rangeâmes la terre à trois ou quatre milles, afin de paſſer dans le Sud de ces roches

cachées dont j'ai déja parlé & qu'on marque à cinq ou ſix lieues dans l'Oueſt des îles Rachit. A une heure après midi, un bateau qui étoit mouillé devant nous, appareilla ſtribord amure, ce qui me fit penſer qu'alors le courant changeoit & nous devenoit contraire. Nous lui parlâmes à deux heures; un Hollandois qui le commandoit & qui nous a paru y être ſeul blanc avec des mulatres, nous dit qu'il alloit à Amboine & Ternate, & qu'il ſortoit de Batavia dont il ſe faiſoit à vingt-ſix lieues. Après être ſorti du paſſage de Rachit & avoir paſſé en-dedans des roches ſous l'eau, je voulois porter au Nord-Oueſt pour doubler des bancs de ſable nommés *les bancs périlleux* qui s'avancent aſſez au large entre les pointes *Indermaye* & *Sidari*. Les vents nous refuſerent, & ne pouvant préſenter qu'à Oueſt-Nord-Oueſt, je pris le parti à ſept heures du ſoir de laiſſer tomber une ancre à jet

par 13 brasses fond de vase environ à une lieue de terre. Le louvoyage étoit court & peu sûr entre les roches sous l'eau d'une part, & les bancs périlleux de l'autre. Nous avions sondé depuis midi par 19, 15, 14 & 10 brasses. Avant que de mouiller, nous courûmes un petit bord au large qui nous remit par 13 brasses.

Nous appareillâmes le 27 à deux heures du matin avec les vents de terre, qui, cette nuit, nous vinrent par l'Ouest, au-lieu que les nuits précédentes ils avoient fait le tour du Nord au Sud par l'Est. Ayant gouverné au Nord-Ouest, nous ne revîmes la terre qu'à huit heures du matin, terre extrêmement basse & presque noyée ; nous tînmes la même route jusqu'à midi, & depuis l'appareillage jusqu'à cette heure-là, nos sondes varierent de 13 à 16, 20, 22, 23 & 24 brasses. A dix heures & demie, on avoit eu fond de corail, je fis resonder un

inſtant après, le fond étoit de vaſe comme à l'ordinaire.

A midi, nous obſervâmes 5d 48′ de latitude; d'en-bas on ne voyoit pas la terre, tant elle eſt baſſe. On la releva d'en-haut, depuis le Sud juſqu'au Sud-Oueſt-quart-Oueſt, à la diſtance eſtimée de cinq à ſix lieues : la hauteur de ce jour, comparée avec le relevement, ne donneroit pas au-delà de deux ou trois minutes, dont cette partie de la côte de Java ſeroit placée trop Sud ſur la carte de M. d'Aprés; différence égale à zéro, puiſqu'il faudroit ſuppoſer l'eſtime de la diſtance du relevement parfaitement juſte. Les courans nous avoient encore porté Nord, & je crois Oueſt.

Nouvelle erreur dans notre eſtime.

Toute la journée le tems fut très-beau & le vent favorable; je fis prendre, après midi, un peu du Nord à la route, afin d'éviter les baſſes de la pointe de *Silari*. A minuit, comptant les avoir dépaſſées, je mis le cap à Oueſt-quart-Sud-

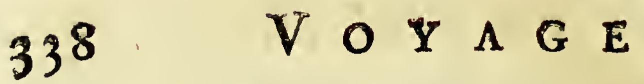
Oueſt & Oueſt-Sud-Oueſt ; puis au Sud-Oueſt, voyant que le fond, de 19 braſſes qu'il y avoit à une heure du matin, étoit augmenté ſucceſſivement juſqu'à 27. A trois heures du matin on apperçut une île dans le Nord-Oueſt-5 d-Nord environ à trois lieues. Convaincu pour lors que j'étois plus avancé que je ne le croyois, craignant même de dépaſſer Batavia, je mouillai pour attendre le jour. Au ſoleil levant nous reconnûmes toutes les îles de la baie de Batavia ; celle *d'Edam*, ſur laquelle eſt un pavillon, nous reſtoit au Sud-Eſt-quart-Sud, environ à quatre lieues, & *l'île d'Onruſt* ou *du Carenage* au Sud-Sud-Oueſt-4 d-Sud, à près de cinq lieues ; nous nous trouvâmes ainſi dix lieues plus à l'Oueſt que nous ne l'eſtimions, différence qui a pu provenir & des courans & de ce que la côte n'eſt pas projettée exactement.

A dix heures & demie du matin j[e]

tenta

tentai un premier appareillage ; mais le vent étant presque aussitôt tombé tout-à-fait & la marée contraire, je mouillai sous voiles une ancre à jet. Nous appareillâmes de nouveau à midi & demi ; nous gouvernâmes sur le milieu de l'île d'Edam, jusqu'à en être environ à trois quarts de lieue ; le dôme de la grande Eglise de Batavia nous restant alors au Sud, nous mîmes le cap dessus, passant entre les balises qui indiquent le chenal. A six heures, nous mouillâmes dans la rade par 6 brasses fond de vase, sans affourcher, attendu qu'on s'y contente de tenir une seconde ancre prête à laisser tomber. Une heure après l'Etoile mouilla dans l'Est-Nord-Est de nous, & à deux encablures. C'est ainsi qu'après avoir tenu la mer pendant dix mois & demi, depuis notre départ de Montévideo, nous arrivâmes le 28 Septembre 1768, dans une des plus belles colonies de l'univers, où nous nous

Mouillage à Batavia.



regardâmes tous, comme ayant terminé notre voyage.

Batavia, ſuivant mon eſtime, eſt par 6^{d} $11'$ de latitude auſtrale, & 104^{d} $52'$ de longitude orientale du méridien de Paris.



CHAPITRE VIII.

Séjour à Batavia, & détail ſur les Moluques.

LE tems des maladies, qui commence ici ordinairement à la fin de la mouſſon de l'Eſt, & les approches de la mouſſon pluvieuſe de l'Oueſt, nous avertiſſoient de ne reſter à Batavia que le moins qu'il nous ſeroit poſſible. Toutefois, malgré l'impatience où nous étions d'en ſortir au plutôt, nos beſoins devoient nous y retenir un certain nombre de jours, & la néceſſité d'y faire cuire du biſcuit, qu'on ne trouva pas tout fait, nous arrêta plus long-tems encore que nous n'avions compté. Il y avoit dans la rade, à notre arrivée, 13 ou 14 vaiſſeaux de la compagnie de Hollande, dont un portoit le pavillon Amiral. C'eſt un vieux vaiſſeau qu'on laiſſe pour cette deſtination ; il a la police de la rade &

Cérémonial à l'arrivée.

rend les ſaluts à tous les vaiſſeaux marchands. J'avois déja envoyé un Officier pour rendre au Général compte de notre arrivée, lorſqu'il vint à bord un canot de ce vaiſſeau Amiral, avec je ne ſçais quel papier écrit en Hollandois. Il n'y avoit point d'Officier dedans le canot, & le Patron, qui ſans doute en faiſoit les fonctions, me demanda qui nous étions & une dépoſition écrite & ſignée de moi. Je lui répondis que j'avois envoyé faire ma déclaration à terre, & je le congédiai. Il revint peu de tems après inſiſtant ſur ſa premiere demande; je le renvoyai une ſeconde fois avec la même réponſe, & il ſe le tint pour dit. L'Officier qui étoit allé chez le Général ne fut de retour qu'à neuf heures du ſoir. Il n'avoit point vu ſon Excellence qui étoit à la campagne, & on l'avoit conduit chez le *Sabandar* ou Introducteur des étrangers, qui lui donna rendez-vous au lendemain, & lui dit que ſi je voulois deſcendre à terre, il me conduiroit chez le Général.

Visite au Général de la Compagnie.

Les visites, dans ce pays, se font de bonne heure ; l'excessive chaleur y contraint. Nous partîmes à six heures du matin, conduits par le Sabandar M. Vanderluys, & nous allâmes trouver M. Vander Para, Général des Indes orientales, lequel étoit dans une de ses maisons de plaisance à trois lieues de Batavia. Nous vîmes un homme simple & poli, qui nous reçut à merveille & nous offrit tous les secours dont nous pouvions avoir besoin. Il ne parut ni surpris ni fâché que nous eussions relâché aux îles Moluques ; il approuva même beaucoup la conduite du Résident de Boëro & ses bons procédés à notre égard. Il consentit à ce que je misse nos malades à l'hôpital de la Compagnie, & il envoya sur-le-champ l'ordre de les y recevoir. A l'égard des fournitures nécessaires aux vaisseaux du Roi, il fut convenu qu'on remettroit les états de demandes au Sabandar, qui seroit chargé de nous pourvoir de tout.

Un des droits de ſa charge étoit de gagner & avec nous & avec les fourniſſeurs. Lorſque tout fut réglé, le Général me demanda ſi je ne ſaluerois pas le pavillon; je lui répondis que je le ferois, à condition que ce ſeroit la place qui rendroit le ſalut & coup pour coup. Rien n'eſt plus juſte, me dit-il, & la citadelle a les ordres en conſéquence. Dès que je fus de retour à bord, nous ſaluâmes de quinze coups de canon, & la ville répondit par le même nombre.

Je fis auſſitôt deſcendre à l'hôpital les malades des deux navires au nombre de vingt-huit, les uns encore affectés du ſcorbut, les autres, en plus grand nombre, attaqués du flux de ſang. On travailla auſſi à remettre au Sabandar l'état de nos beſoins, en biſcuit, vin, farine, viande fraîche & légumes, & je le priai de nous faire fournir notre eau par les chalans de la Compagnie. Nous ſongeâmes en même tems à nous loger en ville pour le tems de notre ſé-

jour. C'eſt ce que nous fîmes dans une grande & belle maiſon, que l'on appelle *iner logment*, dans laquelle on eſt logé & nourri pour deux *riſdales* par jour, non compris les domeſtiques ; ce qui fait près d'une piſtole de notre monnoie. Cette maiſon appartient à la Compagnie, qui l'afferme à un particulier, lequel a, par ce moyen, le privilege excluſif de loger tous les étrangers. Cependant les vaiſſeaux de guerre ne ſont pas ſoumis à cette loi ; & en conſéquence l'Etat-major de l'Etoile s'établit en penſion dans une maiſon bourgeoiſe. Nous louâmes auſſi pluſieurs voitures, dont on ne ſçauroit abſolument ſe paſſer dans cette grande ville, voulant ſurtout en parcourir les environs, plus beaux infiniment que la ville même. Ces voitures de louage ſont à deux places, traînées par deux chevaux, & le prix, chaque jour, en eſt un peu plus de dix francs.

Nous rendîmes en corps, le troiſie-

me jour de notre arrivée, une visite de cérémonie au Général, que le Sabandar en avoit prévenu. Il nous reçut dans une seconde maison de plaisance, nommée *Jacatra*, laquelle est à-peu-près au tiers de la distance de Batavia à la maison où j'avois été le premier jour. Je ne sçaurois mieux comparer le chemin qui y mene qu'aux plus beaux boulevards de Paris, en les supposant encore embellis à droite & à gauche par des canaux d'une eau courante. Nous eussions dû faire aussi d'autres visites d'étiquette, introduits de même par le Sabandar, sçavoir chez le Directeur-général, chez le Président de Justice, & chez le Chef de la Marine. M. Vandersluys ne nous en dit rien, & nous n'allâmes visiter que le dernier. Quoique cet Officier n'ait au service de la Compagnie que le grade de Contre-Amiral, il est néanmoins Vice-Amiral des Etats, par une faveur particuliere du Stathouder. Ce prince a voulu distinguer ainsi un homme de qualité

que le dérangement de sa fortune a forcé de quitter la marine des Etats qu'il a bien servis, pour venir prendre ici le poste qu'il y occupe.

Le Chef de la marine est membre de la haute Régence, dans les assemblées de laquelle il a séance & voix délibérative pour les affaires de marine ; il jouit aussi de tous les honneurs des Edelheers. Celui-ci tient un grand état, fait bonne chere, & se dédommage des mauvais momens qu'il a souvent passés à la mer, en occupant une maison délicieuse hors de la ville.

Amusemens qu'on trouve à Batavia.

Pendant que nous restâmes ici, les principaux de Batavia s'empresserent à nous en rendre le séjour agréable. De grands repas à la ville & à la campagne, des concerts, des promenades charmantes, la variété de cent objets réunis ici & presque tous nouveaux pour nous, le coup d'œil de l'entrepôt du plus riche commerce de l'univers ; mieux que cela, le spectacle de plu-

ſieurs peuples qui, bien qu'oppoſés entierement pour les mœurs, les uſages, la religion, forment cependant une même ſociété; tout concouroit à amuſer les yeux, à inſtruire le navigateur, à intéreſſer même le philoſophe. Il y a de plus ici une Comédie qu'on dit aſſez bonne; nous n'avons pu juger que de la ſalle qui nous a paru jolie : n'entendant pas la langue, ce fut bien aſſez pour nous d'y aller une fois. Nous fûmes infiniment plus curieux des Comédies Chinoiſes, quoique nous n'entendiſſions pas mieux ce qui s'y débitoit; il ne ſeroit pas fort agréable de les voir tous les jours, mais il faut en avoir vu une de chaque genre. Indépendamment des grandes pieces qui ſe repréſentent ſur un théâtre, chaque carrefour dans le quartier Chinois a ſes treteaux, ſur leſquels on joue tous les ſoirs des petites pieces & des pantomimes. *Du pain & des ſpectacles*, demandoit le peuple Romain; il faut aux Chi-

nois du commerce & des farces. Dieu me garde de la déclamation de leurs acteurs & actrices qu'accompagnent toujours quelques instrumens. C'est la charge du récitatif obligé, & je ne connois que leurs gestes qui soient encore plus ridicules. Au reste, quand je parle de leurs acteurs, c'est improprement ; ce sont des femmes qui font les rôles d'hommes. Au surplus, & on en tirera telles conclusions qu'on voudra, j'ai vu les coups de bâtons prodigués sans mesure sur les planches chinoises, y avoir un succès tout aussi brillant que celui dont ils jouissent à la comédie Italienne & chez Nicolet.

Nous ne nous lassions point de nous promener dans les environs de Batavia. Tout Européen, accoutumé même aux plus grandes capitales, seroit étonné de la magnificence de ses dehors. Ils sont enrichis de maisons & de jardins superbes, entretenus avec ce goût & cette propreté qui frappe dans tous les

Beautés de ses dehors.

pays Hollandois. Je ne craindrai pas de dire qu'ils ſurpaſſent en beauté & en richeſſes ceux de nos plus grandes villes de France, & qu'ils approchent de la magnificence des environs de Paris. Je ne dois pas oublier un monument qu'un particulier y a élevé aux Muſes. Le ſieur Mohr, premier Curé de Batavia, homme riche à millions, mais plus eſtimable par ſes connoiſſances & ſon goût pour les ſciences, y a fait conſtruire dans le jardin d'une de ſes maiſons, un obſervatoire qui honoreroit toute maiſon royale. Cet édifice, qui eſt à peine fini, lui a coûté des ſommes immenſes. Il fait mieux encore, il y obſerve lui-même. Il a tiré d'Europe les meilleurs inſtrumens en tout genre, néceſſaires aux obſervations les plus délicates, & il eſt en état de s'en ſervir. Cet Aſtronome, le plus riche ſans contredit des enfans d'Uranie, a été enchanté de voir M. Verron. Il a voulu qu'il paſſât les nuits dans ſon

obſervatoire ; malheureuſement il n'y en a pas eu une ſeule qui ait été favorable à leurs deſirs. M. Mohr a obſervé le dernier paſſage de Vénus, & il a envoyé ſes obſervations à l'Académie de Harlem ; elles ſerviront à détermier avec préciſion la longitude de Batavia.

Intérieur de la ville.

Il s'en faut bien que cette ville, quoique belle, réponde à ce qu'annoncent ſes dehors. On y voit peu de grands édifices, mais elle eſt bien percée ; les maiſons ſont commodes & agréables ; les rues ſont larges & ornées la plûpart d'un canal bien revêtu & bordé d'arbres, qui ſert à la propreté & à la commodité. Il eſt vrai que ces canaux entretiennent une humidité mal-ſaine qui rend le ſéjour de Batavia pernicieux aux Européens. On attribue auſſi en partie le danger de ce climat à la mauvaiſe qualité des eaux ; ce qui fait que les gens riches ne boivent ici que des eaux de *Selſe*, qu'ils font venir de Hollande à grands frais. Les rues ne ſont point pa-

vées, mais de chaque côté il y a un large & beau parapet revêtu de pierres de taille ou de briques, & la propreté Hollandoise ne laisse rien à desirer pour l'entretien de ces trotoirs. Je ne prétends pas au reste donner une description détaillée de Batavia, sujet épuisé tant de fois. On aura l'idée de cette ville fameuse, en sachant qu'elle est bâtie dans le goût des belles villes de la Hollande, avec cette différence que les tremblemens de terre imposent la nécessité de ne pas élever beaucoup les maisons, qui n'ont ici qu'un étage. Je ne décrirai point non plus le camp des Chinois, lequel est hors de la ville, ni la police à laquelle ils sont soumis, ni leurs usages, ni tant d'autres choses déjà dites & redites.

Richesses & luxe des habitans.

On est frappé du luxe établi à Batavia; la magnificence & le goût qui décorent l'intérieur de presque toutes les maisons, annoncent la richesse des habitans. Ils nous ont cependant dit que

cette ville n'étoit plus à beaucoup près ce qu'elle avoit été. Depuis quelques années la Compagnie y a défendu aux particuliers le commerce d'Inde en Inde, qui étoit pour eux la ſource d'une immenſe circulation de richeſſes. Je ne juge point ce nouveau réglement de la Compagnie; j'ignore ce qu'elle gagne à cette prohibition. Je ſçais ſeulement que les particuliers attachés à ſon ſervice, ont encore le ſecret de tirer trente, quarante, cent juſqu'à deux cents mille livres de revenu d'emplois qui ont de gages quinze cents, trois mille, ſix mille livres au plus. Or preſque tous les habitans de Batavia ſont employés de la Compagnie. Cependant il eſt ſûr qu'aujourd'hui le prix des maiſons, à la ville & à la campagne, eſt plus des deux tiers au-deſſous de leur ancienne valeur. Toutefois Batavia ſera toujours riche du plus au moins; & par le ſecret dont nous venons de parler, & parce qu'il eſt diffi-

cile à ceux qui ont fait fortune ici, de la faire repaſſer en Europe. Il n'y a de moyen d'y envoyer ſes fonds que par la Compagnie qui s'en charge à huit pour cent d'eſcompte ; mais elle n'en prend que fort peu à-la-fois à chaque particulier. Ces fonds d'ailleurs ne ſe peuvent envoyer en fraude, l'eſpece d'argent qui circule ici perdant en Europe vingt-huit pour cent. La Compagnie ſe ſert de l'Empereur de Java pour faire frapper une monnoie particuliere qui eſt la monnoie des Indes.

Détails ſur l'adminiſtration de la Compagnie.

Nulle part dans le monde les états ne ſont moins confondus qu'à Batavia; les rangs y ſont aſſignés à chacun ; des marques extérieures les conſtatent d'une façon immuable, & la ſérieuſe étiquette eſt plus ſevere ici qu'elle ne le fut jamais à aucun congrès. La haute Régence, le Conſeil de Juſtice, le Clergé, les Employés de la Compagnie, ſes Officiers de Marine & enfin le Militaire; telle y eſt la gradation des états.

L

La haute Régence eſt compoſée du Général qui y préſide, des Conſeillers des Indes, dont le titre eſt *Edel-heers*, du Préſident du Conſeil de Juſtice & de l'Amiral. Elle s'aſſemble au château deux fois par ſemaine. Les Conſeillers des Indes ſont aujourd'hui au nombre de ſeize, mais ils ne ſont pas tous à Batavia. Quelques-uns ont les gouvernemens importans du cap de Bonne-Eſpérance, de Ceylan, de la côte de Coromandel, de la partie orientale de Java, de Macaſſar & d'Amboine, & ils y réſident. Ces Edel-heers ont la prérogative de faire dorer en plein leurs voitures, devant leſquelles ils ont deux coureurs, tandis que les particuliers n'en peuvent avoir qu'un. Il faut de plus que tous les caroſſes s'arrêtent quand ceux des Edel-heers paſſent; & alors hommes & femmes ſont obligés de ſe lever. Le Général, outre cette diſtinction, eſt le ſeul qui puiſſe aller à ſix chevaux; il eſt toujours ſuivi

d'une garde à cheval, ou au-moins des Officiers de cette garde & de quelques ordonnances; lorſqu'il paſſe, hommes & femmes ſont obligés de deſcendre de leurs voitures, & il n'y a que celles des Edel-heers qui chez lui puiſſent entrer juſqu'au perron. Ils ont ſeuls les honneurs du Louvre. J'en ai vu quelques-uns aſſez ſenſés pour rire en particulier avec nous de ces magnifiques prérogatives.

Le Conſeil de Juſtice juge ſouverainement & ſans appel au civil comme au criminel. Il y a vingt ans qu'il condamna à mort un Gouverneur de Ceylan. Cet Edel-heer fut convaincu d'avoir commis d'horribles concuſſions dans ſon gouvernement, & exécuté à Batavia dans la place qui eſt vis-à-vis de la citadelle. Au reſte la nomination du Général des Indes, celle des Edel-heers & des Conſeillers de Juſtice vient d'Europe. Le Général & la haute Régence de Batavia propoſent aux autres em-

plois, & leur choix eſt toujours ratifié en Hollande. Toutefois le Général nomme en dernier reſſort à toutes les places militaires. Un des plus conſidérables & des meilleurs emplois pour le revenu, après les gouvernemens, eſt celui de Commiſſaire de la campagne. Cet Officier a l'inſpection ſur tout ce qui fait le domaine de la Compagnie dans l'île Java, même ſur les poſſeſſions & la conduite des divers Souverains de l'île ; il a de plus la police abſolue ſur les Javans ſujets de la Compagnie. Cette police eſt fort ſévere, & les fautes un peu graves ſont punies de ſupplices rigoureux. La conſtance des Javans à ſouffrir des tourmens barbares eſt incroyable ; mais quand on les exécute, il faut leur laiſſer des caleçons blancs & ſur-tout ne pas leur trancher la tête. La Compagnie même compromettroit ſon autorité en refuſant d'avoir pour eux cette complaiſance ; les Javans ſe révolteroient. La raiſon en eſt

ſimple : comme il eſt de foi dans leur religion qu'ils ſeroient mal reçus dans l'autre monde s'ils y arrivoient décapités & ſans caleçons blancs, ils oſent croire que le deſpotiſme n'a de droit ſur eux que dans celui-ci.

Un autre emploi fort recherché, dont les fonctions ſont belles & le revenu conſidérable, c'eſt celui de Sabandar ou Miniſtre des étrangers. Ils ſont deux, le Sabandar des chrétiens & celui des payens. Le premier eſt chargé de tout ce qui regarde les étrangers Européens. Le ſecond a le détail de toutes les affaires relatives aux diverſes nations de l'Inde, en y comprenant les Chinois. Ceux-ci ſont les courtiers de tout le commerce intérieur de Batavia, où leur nombre paſſe aujourd'hui celui de cent mille. C'eſt auſſi à leur travail & à leurs ſoins que les marchés de cette grande ville doivent l'abondance qui y regne depuis quelques années. Tel eſt au reſte l'ordre des emplois au ſervice

Ordre des emplois au ſervice de la Compagnie.

de la Compagnie, aſſiſtant, teneur de livres, ſous-marchand, marchand, grand marchand, gouverneur. Tous ces grades civils ont un uniforme, & les grades militaires ont une eſpece de correſpondance avec eux. Par exemple le Major a rang de grand marchand, le Capitaine de ſous-marchand, *&c.* mais les militaires ne peuvent jamais parvenir aux places de l'adminiſtration ſans changer d'état. Il eſt tout ſimple que dans une Compagnie de commerce le corps militaire n'ait aucune influence. On ne l'y regarde que comme un corps ſoudoyé, & cette idée eſt ici d'autant plus juſte qu'il n'eſt entiérement compoſé que d'étrangers.

Domaines de la Compagnie ſur l'île Java.

La Compagnie poſſede en propre une portion conſidérable de l'île Java. Toute la côte du Nord à l'Eſt de Batavia lui appartient. Elle a réuni, depuis pluſieurs années, à ſon domaine, l'île *Maduré*, dont le Souverain s'étoit révolté, & le fils eſt aujourd'hui Gouver-

neur de cette même île dont ſon pere étoit Roi. Elle a de même profité de la révolte du Roi de *Balimbuam*, pour s'approprier cette belle province qui fait la pointe orientale de Java. Ce Prince, frere de l'Empereur, honteux d'être ſoumis à des marchands, & conſeillé, dit-on, par les Anglois qui lui avoient fourni des armes, de la poudre, & même conſtruit un fort, voulut ſecouer le joug. Il en a coûté deux ans & de grandes dépenſes à la Compagnie pour le ſoumettre, & cette guerre venoit d'être terminée deux mois avant que nous arrivaſſions à Batavia. Les Hollandois avoient eu le déſavantage dans une premiere bataille ; mais dans une ſeconde le Prince Indien a été pris avec toute ſa famille & conduit dans la citadelle de Batavia, où il eſt mort peu de jours après. Son fils & le reſte de cette famille infortunée devoient être embarqués ſur les premiers vaiſſeaux, & conduits au cap de Bonne-Eſpéran-

ce, où ils finiront leurs jours ſur l'île *Roben.*

Le reſte de l'île Java eſt diviſé en pluſieurs Royaumes. L'Empereur de Java, dont la réſidence eſt dans la partie méridionale de l'île, a le premier rang, enſuite le Sultan de *Mataran* & le Roi de *Bantam*. *Tſeribon* eſt gouverné par trois Rois vaſſaux de la Compagnie, dont l'agrément eſt auſſi néceſſaire aux autres Souverains pour monter ſur leur trône précaire. Il y a chez tous ces Rois une garde Européenne qui répond de leur perſonne. La Compagnie a de plus quatre comptoirs fortifiés chez l'Empereur, un chez le Sultan, quatre à Bantam & deux à Tſeribon. Ces Souverains ſont obligés de donner à la Compagnie leurs denrées aux taux d'un tarif qu'elle-même a fait. Elle en tire du riz, des ſucres, du caffé, de l'étain, de l'arrak, & leur fournit ſeule l'opium dont les Javans ſont une grande

En combien de ſouverainetés eſt partagée l'île Java.

consommation, & dont la vente produit des profits considérables.

Commerce de Batavia.

Batavia est l'entrepôt de toutes les productions des Moluques. La récolte des épiceries s'y apporte toute entiere; on charge chaque année sur les vaisseaux ce qui est nécessaire pour la consommation de l'Europe & on brûle le reste. C'est ce commerce seul qui assure la richesse, je dirai même l'existence de la Compagnie des Indes Hollandoise; il la met en état de supporter les frais immenses auxquels elle est obligée, & les déprédations de ses employés aussi fortes que ses dépenses même. C'est aussi sur ce commerce exclusif & sur celui de Ceylan qu'elle dirige ses principaux soins. Je ne dirai rien sur Ceylan que je ne connois pas; la Compagnie vient d'y terminer une guerre ruineuse, avec plus de succès qu'elle n'a pu faire celle du golfe Persique, où ses comptoirs ont été détruits.

Mais comme nous ſommes preſque les ſeuls vaiſſeaux du Roi qui aient pénétré dans les Moluques, on me permettra quelques détails ſur l'état actuel de cette importante partie du monde, que ſon éloignement & le ſilence des Hollandois dérobent à la connoiſſance des autres nations.

Détails ſur les Moluques.

On ne comprenoit autrefois ſous le nom de *Moluques* que les petites îles ſituées preſque ſous la ligne, entre 15′ de latitude Sud & 50′ de latitude Nord, le long de la côte occidentale de *Gilolo*, dont les principales ſont *Ternate*, *Tidor*, *Mothier* ou *Mothir*, *Machian* & *Bachian*. Peu-à-peu ce nom eſt devenu commun à toutes les îles qui produiſoient des épiceries. *Banda*, *Amboine*, *Ceram*, *Bouro* & toutes les îles adjacentes ont été rangées ſous la même dénomination, dans laquelle même quelques-uns ont voulu, mais ſans ſuccès, faire entrer *Bouton* & *Celebes*. Les Hollandois diviſent aujourd'hui ces

pays, qu'ils appellent *pays d'Orient*, en quatre gouvernemens principaux, desquels dépendent les autres comptoirs, & qui ressortissent eux-mêmes de la haute Régence de Batavia. Ces quatre gouvernemens sont *Amboine*, *Banda*, *Ternate* & *Macassar*.

Gouvernement d'Amboine.

D'Amboine, dont un Edel-heer est gouverneur, relevent six comptoirs; sçavoir, sur Amboine même, *Hila* & *Larique*, dont les Résidens ont l'un le grade de marchand, l'autre celui de sous-marchand; dans l'Ouest d'Amboine les îles *Manipa* & *Boëro*, sur la premiere desquelles est un simple teneur de livres, & sur la seconde notre bienfaiteur Hendrik Ouman, sous-marchand; *Haroeko*, petite île à-peu-près dans l'Est-Sud-Est d'Amboine, où réside un sous-marchand; & enfin *Saparoea*, île aussi dans le Sud-Est, & environ à quinze lieues d'Amboine. Il y réside un marchand, lequel a sous sa dépendance la petite île *Neeslaw*, où il détache un

Sergent & quinze hommes ; il y a un petit fort conſtruit ſur une roche à Saparoea & un bon mouillage dans une jolie baie. Cette île & celle de Neeſlaw fourniroient en clous la cargaiſon d'un navire. Toutes les forces du gouvernement d'Amboine conſiſtent dans le fond de cent cinquante hommes, aux ordres d'un Capitaine, un Lieutenant & cinq Enſeignes. Il y a de plus deux Officiers d'artillerie & un Ingénieur.

Le gouvernement de *Banda* eſt plus conſidérable pour les fortifications, & la garniſon y eſt plus nombreuſe ; le fond en eſt de trois cents hommes, commandés par un Capitaine en premier, un Capitaine en ſecond, deux Lieutenans, quatre Enſeignes, & un Officier d'artillerie. Cette garniſon, ainſi que celle d'Amboine & des autres chefs-lieux, fournit tous les poſtes détachés. L'entrée à Banda eſt fort difficile pour qui ne la connoît pas. Il faut ranger de près la montagne de *Gunongapi* ſur la-

Gouvernement de Banda.

quelle eſt un fort, en ſe méfiant d'un banc de roches qu'on laiſſe à bas-bord. La paſſe n'a pas plus d'un mille de large, & on n'y trouve point de fond. Il convient enſuite de ranger le banc pour aller chercher par 8 ou 10 braſſes ſous le fort *London*, le mouillage dans lequel peuvent ancrer cinq ou ſix vaiſſeaux.

Trois poſtes dépendent du gouvernement de Banda, *Ouriën*, où eſt un teneur de livres; *Wayer*, où réſide un ſous-marchand; & l'île *Pulo Ry en Rhun*, voiſine de Banda, couverte auſſi de muſcades. C'eſt un grand-marchand qui y commande. Il y a ſur cette île un fort; il n'y peut mouiller que des ſloops, encore ſont-ils ſur un banc qui défend les approches du fort. Il faudroit même le canoner à la voile, car tout attenant le banc il n'y a plus de fond. Au reſte, il n'y a point d'eau douce ſur l'île; la garniſon eſt obligée de la faire venir de Banda. Je crois que l'île

Arrow eſt auſſi dans le diſtrict de ce gouvernement. Il y a deſſus un comptoir avec un Sergent & quinze hommes, & la Compagnie en retire des perles. Il n'en eſt pas ainſi de Timor & Solor, qui bien qu'elles en ſoient voiſines, reſſortiſſent directement de Batavia. Ces îles fourniſſent du bois de ſandal. Il eſt aſſez ſingulier que les Portugais aient conſervé un poſte à Timor, & plus ſingulier encore qu'ils n'en tirent pas un grand parti.

Gouvernement de Ternate.

Ternate a quatre comptoirs principaux dans ſa dépendance; ſçavoir *Gorontalo*, *Manado*, *Limbotto* & *Xullabeſſie*. Les Réſidens des deux premiers ont le grade de ſous-marchands; les ſeconds ne ſont que teneurs de livres. Il en dépend en outre pluſieurs petits poſtes commandés par des Sergens. Deux cents cinquante hommes ſont répartis dans le gouvernement de Ternate, aux ordres d'un Capitaine, un

Lieutenant, neuf Enſeignes, & un Officier d'artillerie.

Gouvernement de Macaſſar.

Le gouvernement de *Macaſſar*, ſur l'île Celebes, lequel eſt occupé par un Edel-heer, a dans ſon département quatre comptoirs; *Boelacomba en Bonthain* & *Bima*, où réſident deux ſous-marchands; *Saleyer* & *Maros*, dont les Réſidens ne ſont que teneurs de livres. Macaſſar ou *Jonpandam* eſt la plus forte place des Moluques; toutefois les naturels du pays y reſſerrent ſoigneuſement les Hollandois dans les limites de leur poſte. La garniſon y eſt compoſée de trois cents hommes, que commandent un Capitaine en premier, un Capitaine en ſecond, deux Lieutenans & ſept Enſeignes. Il y a auſſi un Officier d'artillerie. On ne trouve pas d'épiceries dans le diſtrict de ce gouvernement, à moins qu'il ne ſoit vrai que Button en produit, ce que je n'ai pu vérifier. L'objet de ſon établiſſement a été de s'aſſurer d'un paſſage qui eſt une des

clefs des Moluques, & d'ouvrir avec *Celebes* & *Borneo* un commerce avantageux. Ces deux grandes îles fourniſſent aux Hollandois de l'or, de la ſoie, du coton, des bois précieux, & même des diamans, en échange pour du fer, des draps & d'autres marchandiſes de l'Europe ou de l'Inde.

Politique des Hollandois dans les Moluques.

Ce détail des différens poſtes occupés par les Hollandois dans les Moluques, eſt à peu de choſes près exact. La police qu'ils y ont établie fait honneur aux lumieres de ceux qui étoient alors à la tête de la Compagnie. Lorſqu'ils en eurent chaſſé les Eſpagnols & les Portugais, ſuccès qui avoient été le fruit des combinaiſons les plus éclairées, du courage & de la patience, ils ſentirent bien que ce n'étoit pas aſſez pour rendre le commerce des épiceries excluſif, d'avoir éloigné des Moluques tous les Européens. Le grand nombre de ces îles en rendoit la garde preſque

impossible, il ne l'étoit pas moins d'empêcher un commerce de contrebande des Insulaires avec la Chine, les Philippines, Macassar & tous les vaisseaux interlopes qui voudroient le tenter. La Compagnie avoit encore plus à craindre qu'on n'enlevât des plants d'arbres & qu'on ne parvînt à les faire réussir ailleurs. Elle prit donc le parti de détruire, autant qu'il seroit possible, les arbres d'épiceries dans toutes ces îles, en ne les laissant subsister que sur quelques-unes qui fussent petites & faciles à garder; alors tout se trouvoit réduit à bien fortifier ces dépôts précieux. Il fallut soudoyer les Souverains, dont cette denrée faisoit le revenu, pour les engager à consentir à ce qu'on en anéantît ainsi la source. Tel est le subside annuel de 20000 risdales que la Compagnie Hollandoise paye au Roi de Ternate & à quelques autres Princes des Moluques. Lorsqu'elle n'a pu détermi-
ner

ner quelqu'un de ces Souverains à permettre que l'on brûlât ſes plants, elle les brûloit malgré eux, ſi elle étoit la plus forte, ou bien elle leur achetoit annuellement les feuilles des arbres encore vertes, ſçachant bien qu'après trois ans de ce dépouillement, les arbres périroient; ce qu'ignorent ſans doute les Indiens.

Par ce moyen, tandis que la canelle ne ſe recolte que ſur Ceylan, les îles Banda ont été ſeules conſacrées à la culture de la muſcade; Amboine & Uleaſter qui y touche, à la culture du gérofle, ſans qu'il ſoit permis d'avoir du gérofle à Banda, ni de la muſcade à Amboine. Ces dépôts en fourniſſent au-delà de la conſommation du monde entier. Les autres poſtes des Hollandois dans les Moluques ont pour objet d'empêcher les autres nations de s'y établir, de faire des recherches continuelles pour découvrir & brûler les arbres d'épiceries & de fournir à la ſubſiſtance des ſeules

îles où on les cultive. Au reſte tous les Ingénieurs & Marins employés dans cette partie, ſont obligés, en ſortant d'emploi, de remettre leurs cartes & plans, & de prêter ſerment qu'ils n'en conſervent aucun. Il n'y a pas long-tems qu'un habitant de Batavia a été fouetté, marqué & rélégué ſur une île preſque déſerte, pour avoir montré à un Anglois un plan des Moluques.

La recolte des épiceries ſe commence en Décembre, & les vaiſſeaux deſtinés à s'en charger, arrivent dans le courant de Janvier à Amboine & Banda, d'où ils repartent pour Batavia en Avril & Mai. Il va auſſi tous les ans deux vaiſſeaux à Ternate, dont les voyages ſuivent de même la loi des mouſſons. De plus, il y a quelques ſénauts de douze ou quatorze canons deſtinés à croiſer dans ces parages.

Chaque année les Gouverneurs d'Amboine & de Banda aſſemblent vers la mi-Septembre tous les oren-

caies ou chefs de leurs départemens. Ils leur donnent d'abord des feſtins & des fêtes qui durent pluſieurs jours, & enſuite ils partent avec eux dans de grands bateaux nommés *coracores*, pour faire la tournée de leur gouvernement & brûler les plants d'épiceries inutiles. Les Réſidens des comptoirs particuliers ſont obligés de ſe rendre auprès de leurs Gouverneurs généraux & de les accompagner dans cette tournée qui finit ordinairement à la fin d'Octobre ou au commencement de Novembre & dont le retour eſt célébré par de nouvelles fêtes. Lorſque nous étions à Boëro, M. Ouman ſe diſpoſoit à partir pour Amboine avec les orencaies de ſon île.

Les Hollandois ont maintenant la guerre avec les habitans de Ceram, île riche en clous. Ces inſulaires ne veulent point laiſſer détruire leurs plants, & ils ont chaſſé la Compagnie de tous les poſtes principaux qu'elle occupoit ſur

leur terrain : elle n'a conſervé que le petit comptoir de *Savaï*, ſitué dans la partie ſeptentrionale de l'île, où elle tient un Sergent & quinze hommes. Les Ceramois ont des armes à feu & de la poudre, & tous, indépendamment d'un patois national, parlent bien le Malais. Les Papous ſont auſſi continuellement en guerre avec la Compagnie & ſes vaſſaux. On leur a vu des bâtimens armés de pierriers & montés de deux cents hommes. Le Roi de *Salviati*, l'une de leurs plus grandes îles, vient d'être arrêté par ſurpriſe, comme il alloit rendre hommage au Roi de Ternate, duquel il eſt vaſſal, & les Hollandois le retiennent priſonnier.

Quoi de plus ſage que le plan que nous venons d'expoſer? quelles meſures pouvoient être mieux concertées pour établir & pour ſoutenir un commerce excluſif? Auſſi la Compagnie en jouit-elle depuis long-tems, & c'eſt à quoi elle doit cet état de ſplendeur

qui la rend plus ſemblable à une puiſſante République, qu'à une ſociété de Marchands. Mais, ou je me trompe fort, ou le tems n'eſt pas loin, auquel ce commerce précieux doit recevoir de mortelles atteintes. J'oſerai le dire, pour en détruire l'excluſion, il n'y a qu'à le vouloir. La meilleure ſauvegarde des Hollandois, eſt l'ignorance du reſte de l'Europe ſur l'état véritable de ces îles, & le nuage myſtérieux qui enveloppe ce jardin des Heſpérides. Mais il eſt des difficultés que la force de l'homme ne peut vaincre, & des inconvéniens auxquels toute ſa ſageſſe ne ſçauroit remédier. Les Hollandois peuvent bien conſtruire à Amboine & Banda des fortifications reſpectables, ils peuvent les munir de garniſons nombreuſes; mais après quelques années, des tremblemens de terre, preſque périodiques, viennent renverſer de fond en comble tous ces ouvrages, & chaque année la malignité du climat em-

porte les deux tiers des ſoldats, matelots & ouvriers qu'on y envoye. Voilà des maux ſans remede. Les forts de Banda, bouleverſés ainſi il y a trois ans, ſont à peine reconſtruits aujourd'hui; ceux d'Amboine ne le ſont pas encore. D'ailleurs la Compagnie a pû parvenir à détruire, dans quelques îles, une partie des épiceries connues; mais il en eſt qu'elle ne connoît pas, & d'autres même qu'elle connoît & qui ſe défendent contre ſes efforts.

Aujourd'hui les Anglois fréquentent beaucoup les parages des Moluques, & ce n'eſt aſſurément pas ſans deſſein. Il y avoit pluſieurs années que de petits bâtimens qui partoient de *Bancoul*, étoient venus examiner les paſſages & prendre les connoiſſances relatives à cette navigation difficile. On a lû que les habitans de Bouton nous ont dit que trois navires Anglois avoient depuis peu paſſé dans ce détroit; nous avons auſſi parlé des ſecours qu'ils ont donnés

à l'infortuné Souverain de Balimbuam, & il paroît certain que c'eſt d'eux auſſi que les Ceramois tirent de la poudre & des armes ; ils leur avoient même conſtruit un fort que le Capitaine le Clerc nous a dit avoir détruit, & dans lequel il a trouvé deux canons. En 1764 M. Watſon, qui commandoit le Kinsberg, frégate de vingt-ſix canons, vint à l'entrée de *Savaï*, s'y fit donner à coups de fuſils, un pilote pour le conduire au mouillage, & commit beaucoup de vexations dans ce foible comptoir. Il fit auſſi je ne ſçais quelle tentative chez les Papous, mais elle ne lui réuſſit pas. Sa chaloupe fut enlevée par ces Indiens, & tous les Européens qui étoient dedans, y compris un Garde de la Marine qui la commandoit, furent faits priſonniers & depuis attachés à des poteaux, circoncis & maſſacrés dans les tourmens.

Il ſemble au reſte que les Anglois ne veulent point cacher leurs projets à la

Compagnie Hollandoiſe. Il y a quatre ans qu'ils établirent un poſte dans une des îles des Papous, nommée *Soloc* ou *Tafara*. J'ignore quel fut le fondateur de cet établiſſement ; mais les Anglois ne l'ont gardé que trois ans. Ils viennent de l'abandonner, & le Gouverneur a paſſé à Batavia en 1768 ſur le *Patty*, Capitaine Dodwell, d'où il s'eſt rendu à Bancoul, où le Patty a coulé bas dans la rade. Ce poſte fourniſſoit des nids d'oiſeaux, de la nacre, des dents d'éléphant, des perles & des *tripans* ou *ſwalopps*, eſpece de glu ou d'écume dont les Chinois font grand cas. Ce que je trouve merveilleux, c'eſt qu'ils venoient vendre leurs cargaiſons à Batavia, je le ſçais du négociant qui les y achetoit. Le même homme m'a aſſuré que les Anglois avoient auſſi des épiceries par le moyen de ce poſte ; peut-être les tiroient-ils des Ceramois. Pourquoi l'ont-ils abandonné ? c'eſt ce que j'ignore. Il ſe peut qu'ayant déjà

levé un grand nombre de plants d'épiceries, les ayant tranſplantés dans quelqu'une de leurs poſſeſſions aux Indes, & ſe croyant aſſurés de leur réuſſite, ils aient abandonné un poſte diſpendieux, trop capable d'alarmer une nation & d'en éclairer une autre.

Nous apprîmes à Batavia les premieres nouvelles des vaiſſeaux dont nous avions pluſieurs fois dans notre voyage retrouvé la trace. M. Wallas y étoit arrivé en Janvier 1768, & reparti preſque auſſi-tôt. M. Carteret, ſéparé involontairement de ſon chef, peu après être ſorti du détroit de Magellan, a fait un voyage plus long de beaucoup, & dont je crois les aventures plus compliquées. Il eſt venu à Macaſſar à la fin de Mars de la même année, ayant perdu preſque tout ſon équipage, & ſon vaiſſeau étant délabré. Les Hollandois n'ont pas voulu le ſouffrir à Jompandam, & l'ont renvoyé à Bontain, conſentant avec peine à ce qu'il y prît

des Maures pour remplacer les hommes qu'il avoit perdus ; après deux mois de séjour dans l'île Celebes, il s'est rendu le 3 Juin à Batavia, où il a carené, & d'où il n'est reparti que le 15 de Septembre, c'est-à-dire, douze jours seulement avant que nous y arrivassions. M. Carteret a peu parlé ici de son voyage ; il en a dit assez cependant pour qu'on ait sçu que dans un passage qu'il nomme *le détroit de Saint-Georges*, il a eu affaire avec des Indiens dont il montroit les fleches, qui ont blessé plusieurs de ses gens, entre autres son second, lequel est reparti de Batavia sans être guéri.

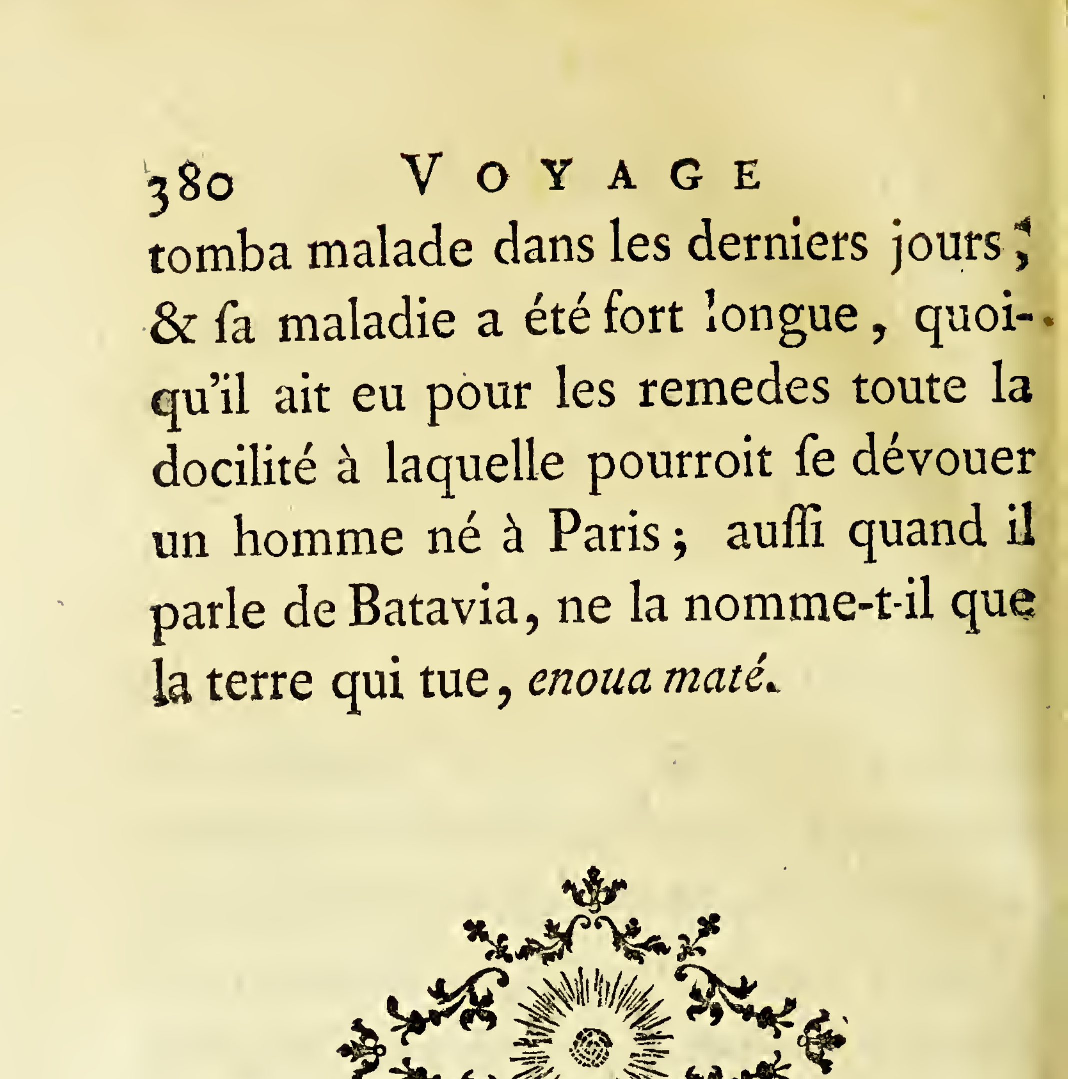
1768. *Octobre.*

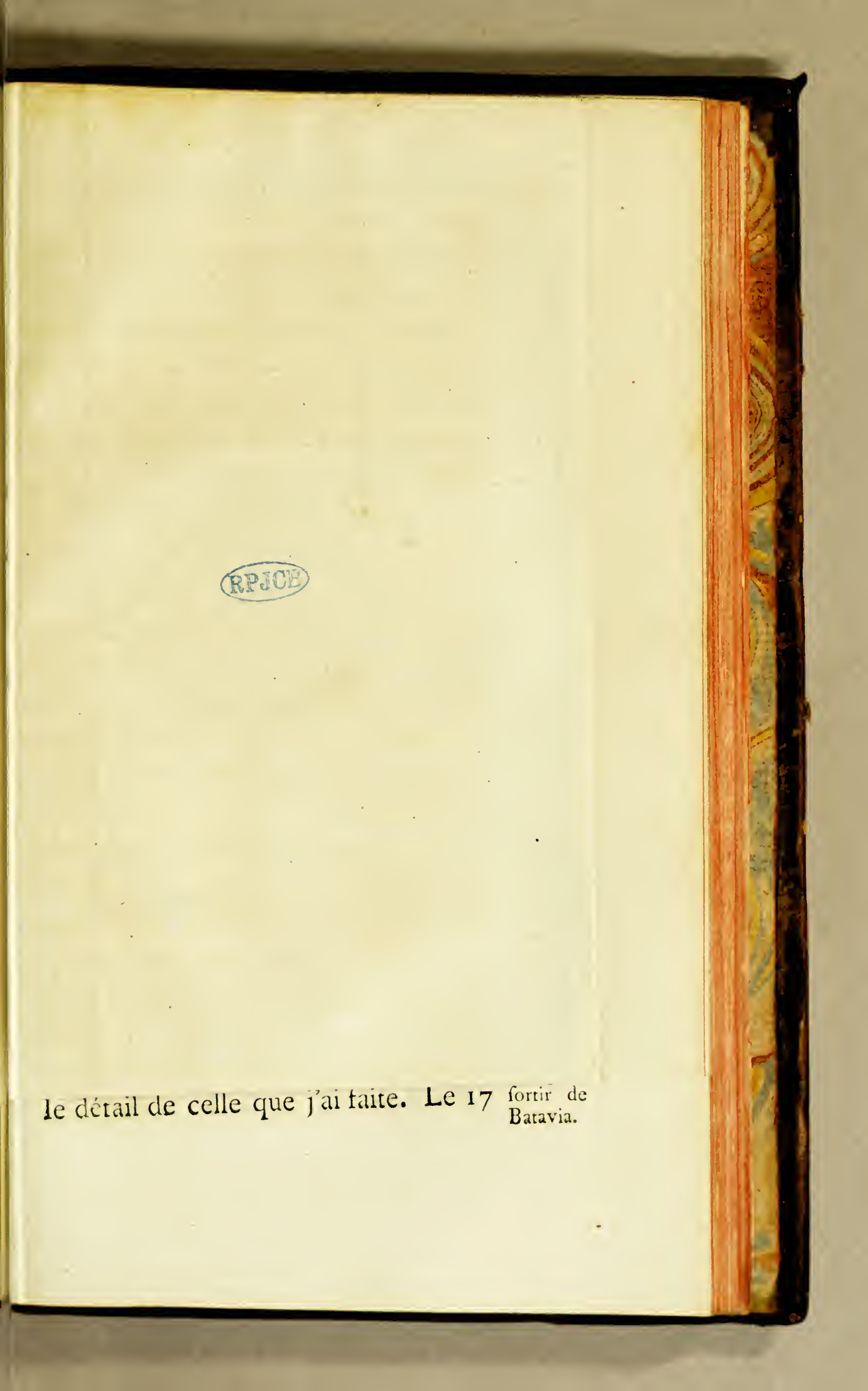
Maladies contractées à Batavia.

Il n'y avoit pas plus de huit ou dix jours que nous étions à Batavia, lorsque les maladies commencerent à s'y déclarer. De la santé, la meilleure en apparence, on passoit en trois jours au tombeau. Plusieurs de nous furent attaqués de fievres violentes, & nos malades n'éprouvoient aucun soulagement

à l'hôpital. J'accélerai, autant qu'il m'étoit possible, l'expédition de nos besoins; mais notre Sabandar étant aussi tombé malade, & ne pouvant plus agir, nous essuyâmes des difficultés & des lenteurs. Ce ne fut que le 16 Octobre que je pus être en état de sortir, & j'appareillai pour aller me mouiller en-dehors de la rade; l'Etoile ne devoit avoir son biscuit que ce jour-là. Elle ne finit de l'embarquer qu'à la nuit, & dès que le vent le lui permit, elle vint mouiller auprès de nous. Presque tous les Officiers de mon bord étoient ou déjà malades, ou ressentoient des dispositions à le devenir. Le nombre des dysenteries n'avoit point diminué dans les équipages, & le séjour prolongé à Batavia eût certainement fait plus de ravages parmi nous que n'avoit fait le voyage entier. Notre Taitien, que l'enthousiasme de tout ce qu'il voyoit avoit sans doute préservé quelque tems de l'influence de ce climat pernicieux,

tomba malade dans les derniers jours; & ſa maladie a été fort longue, quoiqu'il ait eu pour les remedes toute la docilité à laquelle pourroit ſe dévouer un homme né à Paris; auſſi quand il parle de Batavia, ne la nomme-t-il que la terre qui tue, *enoua maté*.





le détail de celle que j'ai faite. Le 17 fortir de Batavia.

Planche XX.

PLAN DE LA RADE *DE* BATAVIA.

Balises.

Peloton d'Isles qui ne paroissent en faire qu'une.

Grande Cambuis

Petite Cambuis

P. Laki ou I. des Antropophages

Sorde

Midelbourg

Notre

Amsterdam

I. Onrust ou du Carenage

Purmerent

Kepert

Roterdam

Route

de

l'Entrée

I. EDAM

I. Alkmaar

Enchuisen

Leide

Voder

Sints

Route

Autre

Sorde

le Tonneau

CÔTE DE JAVA

Grande Eglise de BATAVIA

CHAPITRE IX.

Départ de Batavia ; relâche à l'île de France ; retour en France.

LE 16 Octobre j'appareillai seul de la rade de Batavia pour mouiller par 7 brasses & demie fond de vase molle, environ une lieue en-dehors. J'étois ainsi à un demi-mille dans l'Ouest-quart-Nord-Ouest de la balise qu'on laisse à stribord, quand on entre à Batavia. L'île *d'Edam* me restoit au Nord-Nord-Est-4ᵈ-Est, trois lieues; *Onrust* au Nord-Ouest-quart-Ouest, deux lieues un tiers; *Rotterdam* au Nord-2ᵈ-Ouest, une lieue & demie. L'Etoile, qui ne put avoir son pain que fort tard, appareilla à trois heures du matin ; & gouvernant sur les feux que je tins allumés toute la nuit, elle vint mouiller auprès de moi.

Détail sur la route à faire pour sortir de Batavia.

Comme la route pour sortir de Batavia est intéressante, on me permettra le détail de celle que j'ai faite. Le 17

nous fûmes ſous voiles à cinq heures du matin, & nous gouvernâmes au Nord-quart-Nord-Eſt pour paſſer dans l'Eſt de *Rotterdam* environ à une demi-lieue; puis au Nord-Oueſt-quart-Nord pour paſſer au Sud de *Horn* & de *Harlem*; enſuite du Oueſt quart-Nord-Oueſt au Oueſt-quart-Sud-Oueſt, pour ranger au Nord les îles d'*Amſterdam* & de *Middelbourg*, ſur la derniere deſquelles eſt un pavillon; puis à Oueſt, laiſſant à ſtribord une baliſe placée dans le Sud *de la petite Cambuis*. A midi nous obſervâmes 5^{d} $55'$ de latitude méridionale, & nous étions pour lors Nord & Sud de la pointe Sud-Eſt *de la grande Cambuis*, environ à un mille. J'ai de-là fait route pour paſſer entre deux baliſes placées, l'une au Sud de la pointe Nord-Oueſt de la grande Cambuis, l'autre Eſt & Oueſt de *l'île des Antropophages*, autrement dite *Pulo Laki*. Pour lors on range la côte à la diſtance qu'on veut ou qu'on peut. A cinq heures & demie, le courant nous

affalant ſur la côte, je mouillai une ancre à jet par 11 braſſes fond de vaſe, la pointe Nord-Oueſt de *la baie de Bantam* me reſtant à Oueſt-quart-Nord-Oueſt-2ᵈ-Oueſt environ cinq lieues, & le milieu de *Pulo Baby* au Nord-Oueſt-5ᵈ-Oueſt trois lieues.

Il y a, pour ſortir de Batavia, une autre route que celle que j'ai priſe. En partant de la rade, on range la côte de Java, laiſſant à bas-bord une tonne qui ſert de baliſe, environ à deux lieues & demie de la ville; puis on range *l'île Kepert* au Sud; on ſuit la côte & on paſſe entre deux baliſes ſituées, l'une au Sud de l'île Middelbourg, l'autre vis-à-vis de celle-là ſur un banc qui tient à la pointe de la grande terre; on retrouve enſuite la baliſe qui eſt au Sud de la petite Cambuis, & pour lors les deux routes ſe réuniſſent. La carte particuliere que je donne de la ſortie de Batavia, indique ces deux routes avec exactitude.

Sortie du détroit de la Sonde.

Le 18 à deux heures du matin, nous étions à la voile, mais il nous fallut mouiller le ſoir ; ce ne fut que le 19 après midi que nous ſortîmes *du détroit de la Sonde* paſſant au Nord *de l'île du Prince*. Nous obſervâmes à midi 6^d 30′ de latitude auſtrale, & à quatre heures après midi, étant environ à quatre lieues de la pointe Nord-Oueſt de l'île du Prince, je pris mon point de départ ſur la carte de M. d'Aprés par 6^d 21′ de latitude auſtrale & 102^d de longitude orientale du méridien de Paris. Au reſte on peut mouiller par-tout le long de l'île de Java. Les Hollandois y entretiennent de petits poſtes de diſtance en diſtance, & chacun d'eux a ordre d'envoyer un ſoldat à bord des vaiſſeaux qui paſſent avec un Regiſtre ſur lequel on prie d'inſcrire le nom du vaiſſeau, d'où il vient & où il va. On met ce qu'on veut ſur ce Regiſtre ; mais je ſuis fort éloigné d'en blâmer l'uſage, puiſque par ce moyen on peut avoir des nouvelles de

bâtimens

bâtimens dont ſouvent on eſt inquiet, & que d'ailleurs le ſoldat, chargé de préſenter ce regiſtre, apporte auſſi des poules, des tortues & d'autres rafraîchiſſemens qu'il vend à fort bon compte. Il n'y avoit plus de ſcorbut au-moins apparent à bord de mes vaiſſeaux; mais beaucoup de gens y étoient attaqués du flux de ſang. Je pris donc le parti de faire route pour l'île de France, ſans attendre l'Etoile, & je lui en fis le ſignal le 20.

Route juſqu'à l'île de France.

Cette route n'eut rien de remarquable que le beau & bon tems qui l'a rendue fort courte. Nous eûmes conſtamment le vent de Sud-Eſt très-frais. Nous en avions beſoin; car le nombre des malades augmentoit chaque jour, les convaleſcences étoient fort longues, & il ſe joignit aux flux de ſang des fievres chaudes; un de mes charpentiers en mourut la nuit du 30 au 31. Ma mâture me cauſoit auſſi beaucoup d'inquiétude. Il y avoit lieu d'appréhender que le

grand mât ne rompît cinq ou six pieds au-dessous du trelingage. Je le fis jumeller, & pour le soulager, je dégreyai le mât de perroquet & tins toujours deux ris dans le grand hunier. Ces précautions retardoient considérablement notre marche ; malgré cela, le dix-huitieme jour de notre sortie de Batavia, nous eûmes la vue de *l'île Rodrigue*, & le surlendemain celle de *l'île de France*.

1768. *Novembr.*

Vue de l'île Rodrigue.

Le 5 Novembre à quatre heures du soir, nous étions Nord & Sud de la pointe Nord-Est de l'île Rodrigue, d'où j'ai conclu la différence suivante de notre estime depuis l'île du Prince jusqu'à Rodrigue. M. Pingré y a observé 60^{d} 52′ de longitude à l'Est de Paris, & à quatre heures je me trouvois, suivant mon estime, par 61^{d} 26′. En supposant donc que l'observation faite sur l'île à l'habitation, y ait été faite à deux minutes dans l'Ouest de la pointe dont j'étois Nord & Sud à quatre heures, ma différence sur douze cents lieues de

route étoit trente-quatre minutes ſur l'arriere du vaiſſeau. La différence des obſervations faites le 3 par M. Verron, a été pour le même moment de 1^{d} 12′ ſur l'avant du vaiſſeau.

Atterrage à l'ile de France.

Nous avions eu connoiſſance de l'île Ronde le 7 à midi ; à cinq heures du ſoir nous étions Nord & Sud de ſon milieu. Nous tirâmes du canon à l'entrée de la nuit, eſpérant qu'on allumeroit le feu *de la pointe aux Canonniers ;* mais ce feu, mentionné par M. d'Aprés dans ſon inſtruction, ne s'allume plus, de maniere qu'après avoir doublé *le coin de Mire* qu'on peut ranger d'auſſi près qu'on veut, je me trouvai fort embarraſſé pour éviter la bâture dangereuſe qui avance plus d'une demi-lieue au large de la pointe aux Canonniers. Je louvoyai, afin de m'entretenir au vent du port, tirant de tems en tems un coup de canon ; enfin entre onze heures & minuit il vint à bord un des pilotes du port entretenus par le Roi. Je me croyois

Danger que court la frégate.

hors de peine, & je lui avois remis la conduite du bâtiment, lorſqu'à trois heures & demie il nous échoua près de la *baie des Tombeaux.* Par bonheur il n'y avoit pas de mer, & la manœuvre que nous fîmes rapidement pour tâcher *d'abattre* du côté du large, nous réuſſit; mais que l'on conçoive quelle douleur mortelle c'eût été pour nous, après tant de dangers néceſſaires heureuſement évités, de venir échouer au port par la faute d'un ignorant auquel l'ordonnance nous forçoit de nous livrer. Nous en fûmes quittes pour quarante-cinq pieds de notre fauſſe quille qui furent emportés.

Avis nautiques.

Cet accident, dont il s'en eſt peu fallu que nous ne fuſſions la victime, me met dans le cas de faire la réflexion ſuivante. Lorſqu'on en veut à l'île de France, & que l'on verra que de jour on ne peut atteindre l'entrée du port, la prudence exige que de bonne heure on prenne ſon parti de ne pas s'engager

trop près de la terre. Il convient de s'entretenir pour la nuit en-dehors & au vent de l'île Ronde, non en cape, mais en louvoyant avec un bon corps de voiles à cause des courans. Au reste il y a mouillage entre les petites îles; nous y avons trouvé de 30 à 25 brasses fond de sable; mais il n'y faudroit mouiller que dans le cas d'une extrême nécessité.

Le 8 dans la matinée nous entrâmes dans le port où nous fûmes amarrés dans la journée. L'étoile parut à six heures du soir & ne put entrer que le lendemain. Nous nous trouvâmes être en arriere d'un jour, & nous y reprîmes la date de tout le monde.

Relâche à l'île de France.

Dès le premier jour j'envoyai tous mes malades à l'hôpital, je donnai l'état de mes besoins en vivres & agrès, & nous travaillâmes sur-le-champ à disposer la frégate pour être carenée. Je pris tous les ouvriers du port qu'on put me donner & tous ceux de l'Etoile,

Détail de ce que nous y faisons.

étant déterminé à partir auſſi-tôt que je ſerois prêt. Le 16 & le 18 on chauffa la frégate. Nous trouvâmes ſon doublage vermoulu, mais ſon franc-bord étoit auſſi ſain qu'en ſortant du chantier.

Nous fûmes obligés de changer ici une partie de notre mâture. Notre grand mât avoit un enton au pied & devoit manquer par-là auſſi-tôt que par la tête, où la meche étoit caſſée. On me donna un grand mât d'une ſeule piece, deux mâts de hune, des ancres, des cables & du filain dont nous étions abſolument indigens. Je remis dans les magaſins du Roi mes vieux vivres, & j'en repris pour cinq mois. Je livrai pareillement à M. Poivre, Intendant de l'île de France, le fer & les clous embarqués à bord de l'Etoile, ma cucurbite, ma ventouſe, beaucoup de médicamens, & quantité d'effets devenus inutiles pour nous, & dont cette colonie avoit beſoin. Je donnai auſſi à la légion vingt-

trois ſoldats qui me demanderent à y être incorporés. Meſſieurs de Commerçon & Verron conſentirent pareillement à différer leur retour en France ; le premier pour examiner l'hiſtoire naturelle de ces îles & celle de Madagaſcar ; le ſecond pour être à portée d'aller obſerver dans l'Inde le paſſage de Vénus ; on me demanda de plus M. de Romainville Ingénieur, & quelques jeunes volontaires & pilotins pour la navigation d'Inde en Inde.

Perte de deux Officiers.

Il n'étoit pas malheureux, après un auſſi long voyage, d'être encore en état d'enrichir cette colonie d'hommes & d'effets néceſſaires. La joie que j'en reſſentis fut cruellement altérée par la perte que nous y fîmes du Chevalier du Bouchage, Enſeigne de vaiſſeau, ſujet d'un mérite diſtingué, qui joignoit aux connoiſſances qui font le grand Officier de mer, toutes les qualités du cœur & de l'eſprit qui rendent un homme précieux à ſes amis. Les ſoins

affectueux & l'habileté de M. de la Porte, notre Chirurgien-major, n'ont pu le ſauver. Il mourut dans mes bras le 19 Novembre, d'une dyſenterie commencée à Batavia. Peu de jours après un jeune fils de M. le Moyne Commiſſaire ordonnateur de la Marine, embarqué avec moi volontaire, & nommé depuis peu Garde de la Marine, mourut de la poitrine.

J'admirai à l'île de France les forges qui y ont été établies par Meſſieurs de Roſtaing & Hermans. Il en eſt peu d'auſſi belles en Europe, & le fer qu'elles fabriquent eſt de la premiere qualité. On ne conçoit pas ce qu'il a fallu de conſtance & d'habileté pour perfectionner cet établiſſement, & ce qu'il a coûté de frais. Il a maintenant neuf cents Negres, dont M. Hermans a tiré & fait exercer un bataillon de deux cents hommes, parmi leſquels s'eſt établi l'eſprit de corps. Ils ſont entre eux fort délicats ſur le choix de leurs cama-

rades, & refufent d'admettre tous ceux qui ont commis la moindre friponnerie. Comment fe peut-il que le point d'honneur fe trouve avec l'efclavage ?

Pendant notre féjour ici nous avions conftamment joui du plus beau tems. Le 5 Décembre le ciel commença à fe couvrir de gros nuages, les montagnes s'embrumerent, tout annonça la faifon des pluies & l'approche de l'ouragan qui fe fait fentir dans ces îles prefque toutes les années. Le 10 j'étois prêt à mettre à la voile ; la pluie & le vent debout ne me le permirent pas. Je ne pus appareiller que le 12 au matin, laiffant l'Etoile au moment d'être carenée. Ce bâtiment ne pouvoit être en état de fortir avant la fin du mois, & notre jonction étoit dorénavant inutile. Cette flûte, fortie de l'île de France à la fin du mois de Décembre, eft arrivée en France un mois après moi. A midi je pris mon point de départ par la latitude auftrale obfervée de 20d 22′, &

1768. *Décembr.*

Départ de l'île de France.

par 54^{d} 40′ de longitude à l'Eſt de Paris.

Route jufqu'au cap de Bonne-Eſpérance.

Le tems fut d'abord très-couvert, avec des grains & de la pluie. Nous ne pûmes avoir connoiſſance de l'île de Bourbon. A meſure que nous nous éloignâmes le tems devint plus beau. Le vent étoit favorable & frais, mais bientôt notre nouveau grand mât nous cauſa les mêmes inquiétudes que le premier. Il faiſoit à la tête un arc ſi conſidérable, que je n'oſai me ſervir de grand perroquet ni porter le hunier tout haut.

Mauvais tems que nous eſſuyons.

Depuis le 22 Décembre jufqu'au 8 Janvier nous eûmes conſtamment vent debout, mauvais tems ou calme. Ces vents d'Oueſt étoient, me diſoit-on, ſans exemple ici dans cette ſaiſon. Ils ne nous en moleſterent pas moins quinze jours de ſuite que nous paſſâmes à la cape ou à louvoyer avec une très-groſſe mer. Nous eûmes la connoiſſance de la côte d'Afrique avant que d'avoir eu la ſonde. Lors de la vue de cette terre

que nous prîmes pour *le cap des Basses*, nous n'avions pas de fond. Le 30 nous trouvâmes 78 brasses, & depuis ce jour nous nous entretînmes *sur le banc des Eguilles*, avec la vue presque continuelle de la côte. Bientôt nous rencontrâmes plusieurs navires Hollandois de la flotte de Batavia. L'avant-coureur en étoit parti le 20 Octobre & la flotte le 26 Novembre : les Hollandois étoient encore plus surpris que nous de ces vents d'Ouest qui souffloient ainsi contre saison.

1769. *Janvier.*

Enfin le 8 Janvier au matin nous eûmes connoissance du *cap False*, & bientôt après la vue des *terres du cap de Bonne-Espérance*. J'observerai qu'à cinq lieues dans l'Est-Sud-Est du cap False, il y a une roche sous l'eau fort dangereuse ; qu'à l'Est du cap de Bonne-Espérance est un récif qui s'avance plus d'un tiers de lieue au large, & au pied du cap même un rocher qui met au large à la même distance. J'avois atteint

Avis nautiques.

un vaiſſeau Hollandois apperçu le matin, & j'avois diminué de voiles pour ne le pas dépaſſer, afin de le ſuivre en cas qu'il voulût entrer de nuit. A ſept heures du ſoir il amena perroquets, bonnettes, & même ſes huniers; pour lors je pris le bord du large, & je louvoyai toute la nuit avec un grand frais de vent de Sud, variable du Sud-Sud-Eſt au Sud-Sud-Oueſt.

Au point du jour les courans nous avoient entraînés de près de neuf lieues dans le Oueſt-Nord-Oueſt; le vaiſſeau Hollandois étoit à plus de quatre lieues ſous le vent à nous. Il fallut forcer de voiles pour regagner ce que nous avions perdu; auſſi ceux qui doivent paſſer la nuit ſur les bords dans l'intention d'entrer au jour dans la baie du cap, feront-ils bien de mettre en-travers dès la pointe orientale du cap de Bonne-Eſpérance, en ſe tenant environ à trois lieues de terre; dans cette poſition les courans les auront mis en bonne poſture

d'entrer de grand matin. A neuf heures du matin, nous mouillâmes dans la baie du cap, à la tête de la rade, & nous affourchâmes Nord-Nord-Eſt & Sud-Sud-Oueſt. Il y avoit ici quatorze grands navires de toutes nations, & il en arriva pluſieurs autres pendant le ſéjour que nous y fîmes. M. Carteret en étoit ſorti le jour des Rois. Nous ſaluâmes de quinze coups de canon la ville, qui nous en rendit un pareil nombre.

Relâche au cap de Bonne-Eſpérance.

Nous eûmes tout lieu de nous louer du Gouverneur & des habitans du cap de Bonne-Eſpérance; ils s'empreſſerent de nous procurer l'utile & l'agréable. Je ne m'arrêterai point à décrire cette place que tout le monde connoît. Le Cap releve immédiatement de l'Europe & n'eſt point dans la dépendance de Batavia, ni pour l'adminiſtration militaire & civile, ni pour la nomination des emplois. Il ſuffit même d'en avoir exercé un au Cap, pour n'en pouvoir poſſéder aucun à Batavia. Cependant

le Conſeil du Cap correſpond avec celui de Batavia pour les affaires de commerce. Il eſt compoſé de huit perſonnes, du nombre deſquelles eſt le Gouverneur qui en eſt le Préſident. Le Gouverneur n'entre point dans le Conſeil de Juſtice auquel préſide le Commandant en ſecond ; ſeulement il ſigne les arrêts de mort.

Il y a un poſte militaire à *False-baye* & un à *la baie de Saldagna*. Cette derniere qui forme un port ſuperbe, à l'abri de tous les vents, n'a pu devenir le chef-lieu, parce qu'il n'y a pas d'eau. On travaille maintenant à augmenter l'établiſſement de False-baye; c'eſt où les vaiſſeaux mouillent pendant l'hiver, quand la baie du Cap eſt interdite. On y trouve les mêmes ſecours & à tout auſſi bon compte qu'au Cap. Il y a par terre huit lieues de mauvais chemin d'un de ces lieux à l'autre.

Détail ſur le vignoble

A-peu-près à moitié chemin des deux eſt le canton de Conſtance, qui pro-

duit le fameux vin de ce nom. Ce vignoble, où l'on cultive des plants de muſcat d'Eſpagne, eſt fort petit, mais il eſt faux qu'il appartienne à la Compagnie, & qu'il ſoit, comme on le croit ici, entouré de murs & gardé. On le diſtingue en haut Conſtance & petit Conſtance, ſéparés par une haie, & appartenans à deux propriétaires différens. Le vin qui s'y recueille eſt à-peu-près égal en qualité, quoique chacun des deux Conſtances ait ſes partiſans. Il ſe fait année commune cent vingt à cent trente barriques de ce vin, dont la Compagnie prend un tiers à un prix tarifé, le reſte ſe vend aux acheteurs qui ſe préſentent. Le prix actuel eſt de trente piaſtres l'alvrame ou le baril de ſoixante & dix bouteilles de vin blanc, trente-cinq piaſtres l'alvrame de rouge. Mes camarades & moi nous allâmes dîner chez M. de Vanderſpie, propriétaire du haut Conſtance. Il nous fit la meilleure chere du monde, & nous y

de Conſtance.

bûmes beaucoup de ſon vin, ſoit en dînant, ſoit en goûtant des différentes pieces pour faire notre emplette.

Le terroir de Conſtance, terminé en pente douce, eſt d'un ſable graveleux. La vigne s'y cultive ſans échalas; le ſep eſt taillé à petit bois. Le vin s'y fait en mettant dans la cuve la grape égrenée. Les futs pleins ſe conſervent dans un cellier à rez-de-chauſſée, dans lequel l'air a une libre circulation. Nous viſitâmes en revenant de Conſtance deux maiſons de plaiſance qui appartiennent au Gouverneur. La plus grande nommée *Newland* a un jardin beaucoup plus beau que celui de la Compagnie au Cap. Nous avons trouvé ce dernier fort inférieur à ſa réputation. De longues allées de charmilles très-hautes lui donnent l'air d'un jardin de Moines; il eſt planté de chênes qui y viennent très-mal.

Etat des Hollandois au cap.

Les plantations des Hollandois ſe ſont fort étendues ſur toute la côte, & l'abondance

l'abondance y eſt par-tout le fruit de la culture, parce que le cultivateur, ſoumis aux ſeules loix, y eſt libre & ſûr de ſa propriété. Il y a des habitans juſqu'à près de cent cinquante lieues de la capitale ; ils n'ont d'ennemis à craindre que les bêtes féroces ; car les Hottentots ne les moleſtent point. Une des plus belles parties de la colonie du Cap, eſt celle à laquelle on a donné le nom de *petite Rochelle.* C'eſt une peuplade de François chaſſés de leur patrie par la révocation de l'édit de Nantes. Elle ſurpaſſe toutes les autres par la fécondité du terrain & l'induſtrie des colons. Ils ont conſervé à cette mere adoptive le nom de leur ancienne patrie, qu'ils aiment toujours, toute rigoureuſe qu'elle leur a été.

Le Gouvernement envoye de tems-en-tems des caravanes viſiter l'intérieur du pays. Il s'en eſt fait une de huit mois en 1763. Le détachement perça dans le Nord & fit, m'a-t-on aſſuré, des dé-

couvertes importantes ; ce voyage n'eut pas cependant le ſuccès qu'on devoit s'en promettre ; le mécontentement & la diſcorde ſe mirent dans le détachement & forcerent le chef à revenir ſur ſes pas, laiſſant ſes découvertes imparfaites. Les Hollandois avoient eu connoiſſance d'une nation jaune, dont les cheveux ſont longs, & qui leur a paru très-farouche.

C'eſt dans ce voyage que l'on a trouvé le quadrupede de dix-ſept pieds de hauteur, dont j'ai remis le deſſein à M. de Buffon ; c'étoit une femelle qui allaitoit un faon dont la hauteur n'étoit encore que de ſept pieds. On tua la mere, le faon fut pris vivant, mais il mourut après quelques jours de marche. M. de Buffon m'a aſſuré que cet animal eſt celui que les *Naturaliſtes* nomment *la giraſe*. On n'en avoit pas revû depuis celui qui fut apporté à Rome du tems de Céſar, & montré à l'amphithéâtre. On a auſſi trouvé il y a trois ans, &

apporté au Cap, où il n'a vécu que deux mois, un quadrupede d'une grande beauté, lequel tient du taureau, du cheval & du cerf, & dont le genre est absolument nouveau. J'ai pareillement remis à M. de Buffon le dessein exact de cet animal dont je crois que la force & la vîtesse égalent la beauté. Ce n'est pas sans raison que l'Afrique a été nommée la mere des monstres.

Départ du cap.

Munis de bons vivres, de vins & de rafraîchissemens de toute espece, nous appareillâmes de la rade du Cap le 17 après midi. Nous passâmes entre l'île *Roben* & la côte; à six heures du soir le milieu de cette île nous restoit au Sud-Sud-Est-4d-Sud environ à quatre lieues de distance; c'est d'où je pris mon point de départ par 33d 40′ de latitude Sud, & 15d 48′ de longitude orientale de Paris. Je desirois de rejoindre M. Carteret sur lequel j'avois certainement un grand avantage de

marche, mais qui avoit encore onze jours d'avance ſur moi.

Je dirigeai ma route pour prendre connoiſſance de *l'île Sainte-Hélene*, afin de m'aſſurer la relâche à *l'Aſcenſion*, relâche qui devoit faire le ſalut de mon

Vue de Sainte-Helene.

équipage. Effectivement nous en eûmes la vue le 29 à deux heures après midi, & le relevement que nous en fîmes ne nous donna de différence avec l'eſtime de notre route que huit à dix

1769. *Février.*

lieues. La nuit du 3 au 4 Février étant par la latitude de l'Aſcenſion & m'en faiſant environ à dix-huit lieues de diſtance, je fis courir ſous les deux huniers. Au point du jour nous vîmes l'île à-peu-près à neuf lieues de diſtance, & à onze heures nous mouillâmes dans l'ance du Nord-Oueſt *ou de la montagne de la Croix* par 12 braſſes fond de ſable & corail. Suivant les obſervations de M. l'abbé de la Caille, nous étions à ce mouillage par $7^d\ 54'$ de latitude Sud,

& 16^{d} 19′ de longitude occidentale de Paris.

A peine eûmes-nous jetté l'ancre que je fis mettre les bateaux à la mer & partir trois détachemens pour la pêche de la tortue; le premier dans *l'ance du Nord-Est*; le second dans *l'ance du Nord-Ouest*, vis-à-vis de laquelle nous étions; le troisieme dans *l'ance aux Anglois*, laquelle est dans le Sud-Ouest de l'île. Tout nous promettoit une pêche favorable; il n'y avoit point d'autre navire que le nôtre, la saison étoit avantageuse & nous entrions en nouvelle lune. Aussi-tôt après le départ des détachemens, je fis toutes mes dispositions pour jumeller au-dessous du capelage, mes deux mâts majeurs: sçavoir le grand mât avec un petit mât de hune, le gros bout en-haut; & le mât de misaine, lequel étoit fendu horizontalement entre les jottereaux, avec une jumelle de chêne. Relâche à l'Ascension.

On m'apporta dans l'après-midi la

bouteille qui renferme le papier ſur lequel s'inſcrivent ordinairement les vaiſſeaux de toutes nations qui relâchent à l'Aſcenſion. Cette bouteille ſe dépoſe dans la cavité d'un des rochers de cette baie, où elle eſt également à l'abri des vagues & de la pluie. J'y trouvai écrit le *Swallow*, ce vaiſſeau Anglois commandé par M. Carteret, que je deſirois de rejoindre. Il étoit arrivé ici le 31 Janvier & reparti le premier Février ; c'étoient déjà ſix jours que nous lui avions gagnés depuis le cap de Bonne-Eſpérance. J'inſcrivis la Boudeuſe & je renvoyai la bouteille.

La journée du 5 ſe paſſa à jumeller nos mâts ſous le capelage, opération délicate dans une rade où la mer eſt clapoteuſe, à tenir nos agrêts & à embarquer les tortues. La pêche fut abondante ; on en avoit chaviré dans la nuit ſoixante & dix, mais nous ne pûmes en prendre à bord que cinquante-ſix, on remit les autres en liberté. Nous ob-

fervâmes au mouillage 9d 45′ de variation Nord-Oueft. Le 6 à trois heures du matin, les tortues & bateaux étant embarqués, nous commençâmes à lever nos ancres; à cinq heures nous étions fous voiles enchantés de notre pêche & de l'efpoir que notre premier mouillage feroit dorénavant dans notre patrie. Combien nous en avions fait depuis le départ de Breft! Départ de l'Afcenfion.

En partant de l'Afcenfion, je tins le vent pour ranger les îles *du cap Verd* d'auffi près qu'il me feroit poffible. Le 11 au matin, nous paffâmes la ligne pour la fixieme fois dans ce voyage par 20d de longitude eftimée. Quelques jours après, comme malgré la jumelle dont nous l'avions fortifié, le mât de mifaine faifoit une très-mauvaife figure, il fallut le foutenir par des pataras, dégréer le petit perroquet, & tenir prefque toujours le petit hunier aux bas-ris & même ferré. Paffage de la ligne.

Le 25 au foir, on apperçut un navire

Rencontre du Swallow.

au vent & de l'avant à nous, nous le conſervâmes pendant la nuit, & le lendemain nous le joignîmes ; c'étoit le Swallow. J'offris à M. Carteret tous les ſervices qu'on peut ſe rendre à la mer. Il n'avoit beſoin de rien ; mais ſur ce qu'il me dit qu'on lui avoit remis au Cap des lettres pour France, j'envoyai les chercher à ſon bord. Il me fit préſent d'une fleche qu'il avoit eue dans une des îles rencontrées dans ſon voyage autour du monde, voyage qu'il fut bien loin de nous ſoupçonner d'avoir fait. Son navire étoit fort petit, marchoit très-mal, & quand nous eûmes pris congé de lui, nous le laiſſâmes comme à l'ancre. Combien il a dû ſouffrir dans une auſſi mauvaiſe embarcation ! Il y avoit huit lieues de différence entre ſa longitude eſtimée & la nôtre ; il ſe faiſoit plus à l'Oueſt de cette quantité.

Erreur dans l'eſtime de notre route.

Nous comptions paſſer dans l'Eſt *des îles Açores*, lorſque le 4 Mars dans la matinée, nous eûmes connoiſſance *de*

l'île Tercere, que nous doublâmes dans 1769. *Mars.*
la journée en la rangeant de fort près. La vue de cette île, en la ſuppoſant bien placée ſur le grand plan de M. Bellin, nous donneroit environ ſoixante & ſept lieues d'erreur du côté du Oueſt, dans l'eſtime de notre route ; erreur conſidérable dans un trajet auſſi court que celui de l'Aſcenſion aux Açores. Il eſt vrai que la poſition de ces îles en longitude eſt encore incertaine. Cependant je crois que dans les parages des îles du cap Verd il regne des courans très-violens. Au reſte, il étoit eſſentiel de déterminer la longitude des Açores par de bonnes obſervations aſtronomiques, & de bien conſtater la diſtance des unes aux autres, & leurs giſſemens entre elles. Rien de tout cela n'eſt juſte ſur les cartes d'aucune nation. Elles ne different que par le plus ou le moins d'erreur. Cet objet important vient d'être rempli par M. de Fleurieu, Enſeigne des vaiſſeaux du Roi.

Je corrigeai ma longitude en quittant Tercere ſur celle qu'aſſigne à cette île la carte à grand point de M. Bellin. Nous eûmes fond le 13 après midi, & le 14 au matin la vue d'Oueſſant. Comme les vents étoient courts & la marée contraire pour doubler cette île, nous fûmes forcés de prendre la bordée du large, les vents étoient à Oueſt grand frais, & la mer fort groſſe. Environ à dix heures du matin, dans un grain violent, la vergue de miſaine ſe rompit entre les deux poulies de driſſe & la grand-voile fut au même inſtant deralinguée depuis un point juſqu'à l'autre. Nous mîmes auſſi-tôt à la cape ſous la grand-voile d'étai, le petit focq & le focq de derriere, & nous travaillâmes à nous raccommoder. Nous envergâmes une grande voile neuve, nous refîmes une vergue de miſaine avec la vergue d'artimon, une vergue de grand hunier & un boute-hors de bonnettes, & à quatre heures du ſoir nous nous

Vue d'Oueſſant.

Coup de vent qui nous dégraye.

retrouvâmes en état de faire de la voile. Nous avions perdu la vue d'Oueſſant, & pendant la cape, le vent & la mer nous avoient fait dériver dans la manche.

Déterminé à entrer à Breſt, j'avois pris le parti de louvoyer avec des vents variables du Sud-Oueſt au Nord-Oueſt, lorſque le 15 au matin, on vint m'avertir que le mât de miſaine menaçoit de ſe rompre au-deſſous du capelage. La ſecouſſe qu'il avoit reçue dans la rupture de ſa vergue avoit augmenté ſon mal; & quoique nous en euſſions ſoulagé la tête en abaiſſant ſa vergue, faiſant le ris dans la miſaine, & tenant le petit hunier ſur le ton avec tous ſes ris faits, cependant nous reconnûmes après un examen attentif, que ce mât ne réſiſteroit pas long-tems au tangage que la groſſe mer nous faiſoit éprouver *au plus près*; d'ailleurs toutes nos manœuvres & poulies étoient pourries, & nous n'avions plus de rechange; quel

Arrivée à Saint-Malo.

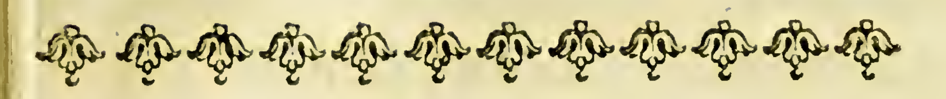
moyen, dans un état pareil, de combattre entre deux côtes contre le gros tems de l'équinoxe ? Je pris donc le parti de faire vent arriere, & de conduire la frégate à Saint-Malo. C'étoit alors le port le plus prochain qui pût nous ſervir d'aſyle. J'y entrai le 16 après-midi, n'ayant perdu que ſept hommes pendant deux ans & quatre mois écoulés depuis notre ſortie de Nantes.

Puppibus & læti Nautæ impoſuere coronas.
Virgil. Æneid. liv. IV.

Nota. Sur cent vingt hommes dont étoit composé l'équipage de M. de la Giraudais, il n'en a perdu que deux de maladie pendant le voyage. Il eſt rentré en France le 14 Avril, un mois juſte après nous.

Fin du Voyage autour du Monde.





VOCABULAIRE DE *L'ILE TAITI.*

A

A Bobo,	demain.
Aibou,	venez.
Ainé,	fille.
Aiouta,	il y en a.
Aipa,	le terme de négation, il n'y en a pas.
Aneania,	importun, ennuyeux.
Aouaou,	fi, terme de mépris, de déplaiſance.
Aouereré,	noir.
Aouero,	œuf.
Aouri,	fer, or, argent, tout métal ou inſtrument de métal.
Aoutti,	poiſſon volant.

Aouira, éclair.
Apalari, briſer, détruire.
Ari, coco.
Arioi, célibataire & homme ſans enfans.
Ateatea, blanc.

B

Boho, crâne.

Je ne connois aucun mot qui commence par nos lettres conſonnes ſuivantes *C*, *D*.

E

Ea, racine.
Eaï, le feu.
Eaia, perruche.
Eaibou, vaſe.
Eaiabou-maa, vaſe qui ſert à mettre le manger.
Eame, boiſſon faite avec le coco.
Eani, toutes façons de ſe battre.
Eao, les nuages, & fleur en bouton ou non ouverte.

Eatoua, la Divinité. Le même mot exprime auſſi ſes Miniſtres, ainſi que les Génies ſubalternes bienfaiſans ou malfaiſans.
Eeva, deuil.
Eie, voile de pirogue.
Eiva-eoura, danſe ou fête des Taitiens.
Eivi, petit.
Eite, entendre.
Elao, mouche.
Emaa, fronde.
Emao, requin, veut dire auſſi mordre.
Emeitai, donner.
Emoe, dormir.
Enapo, hier.
Enene, décharger.
Enia, dedans, ſur.
Enninnito, s'étendre en bâillant.
Enoanoa, ſentir bon.

Enomoi,	terme pour appeller, venez ici.
Enoo-te-papa,	aſſeyez-vous.
Enoua,	la terre & ſes différentes parties.
Enoua Taiti,	le pays de Taiti.
Enoua Paris,	le pays de Paris.
Eo,	ſuer.
Eoe-tea,	fleche.
Eoe-pai,	pagaye ou rame.
Emoure-papa,	l'arbre dont ils tirent le coton ou la bourre pour leurs étoffes.
Eone,	ſable, pouſſiere.
Eonou,	tortue.
Eote,	baiſer.
Eouai,	pluie.
Eouao,	voler, dérober.
Eououa,	boutons ſur le viſage.
Eoui,	roter.
Eounoa,	bru, belle-fille.
Eouramaï,	lumiere.
Eouri,	danſeur.

Eouriaye,	danſeuſe.
Epao,	vapeur lumineuſe qui file dans le ciel, que le peuple nomme *étoile qui file*. A Taiti on les regarde comme des génies malfaiſans.
Epata,	coup de langue pour appeller la femme.
Epepe,	papillon.
Epija,	oignon.
Epoumaa,	ſifflet. Il ſert à appeller aux repas.
Epouponi,	ſouffler le feu.
Epoure,	prier.
Epouta,	bleſſure; ce mot exprime auſſi la cicatrice.
Era,	ſoleil.
Era-ouao,	ſoleil levant.
Era-ouopo,	ſoleil couchant.
Era-ouavatea,	ſoleil à midi.
Eraï,	le ciel.
Erepo,	ſale, malpropre.
Ero,	fourmi.

Eri,	Roi.
Erie,	royal.
Eroï,	laver, nettoyer.
Eroleva,	ardoiſe.
Eroua,	trou.
Erouai,	vomir.
Eroupe,	pigeon bleu d'une eſpece fort groſſe, ſemblable à ceux qui ſont chez M. le Maréchal de Soubiſe.
Etai,	la mer.
Etao,	lancer.
Etaye,	pleurer.
Eteina,	frere ou ſœur aînée.
Etouana,	frere ou ſœur cadette.
Etere,	aller.
Etere maine,	revenir.
Etio,	huître.
Etipi,	couper, coupé.
Etoi,	hache.
Etoumou,	tourterelle.
Etouna,	anguille.
Etoouo,	raper.

Evaï, l'eau.
Evaie, humide.
Evaine, femme.
Evana, arc.
Evare, maiſon.
Evaroua-t-eatoua, Souhait, qui ſe fait aux perſonnes qui éternuent, & qui veut dire que le mauvais génie ne t'endorme pas, ou que le bon génie te réveille.
Evero, lance.
Evetou, étoile.
Evetou-eave, comete.
Evi, fruit acide, ſemblable à une poire, particulier à Taiti.
Evuvo, flûte.

Les mots ſuivans ſe prononcent *e* long, comme l'*η* des Grecs.

ηti, figures de bois qui repréſentent des génies

subalternes, & se nomment *ntitane* ou *ntiaine*, suivant que ces génies sont du sexe masculin ou du féminin. Ces figures servent à des cérémonies religieuses, & les Taitiens en ont plusieurs dans leurs maisons.

nieie, corbeille.

nou, pet; les Taitiens l'ont en horreur.

nouou, moule.

nreou-tataou, couleur à piquer; c'est celle qui sert à ces caracteres ineffaçables qu'ils s'impriment sur les différentes parties du corps.

nriri & aussi *ouariri*, se fâcher, se mettre en colere.

Je ne connois aucun mot qui commence par les consonnes suivantes *F*, *G*.

H

Horreo, ſonde faite avec les coquilles les plus peſantes, ſe prononce comme s'il y avoit un *h* devant l'*o*.

I

Iòre, rat.
Iroiroi, fatiguer.
Iroto, dedans.
Ivera, chaud.

Je ne connois qu'un mot qui commence par la conſonne *L*; ſçavoir *lamolou*, les levres.

M

Maa, manger.
Maea, enfans jemeaux.
Maeo, ſe gratter, démanger.
Maï, de plus, ſe dit auſſi *maine*; c'eſt un adverbe de répétition : *etere*, aller, *etere-maï* ou *etere-maine*,

aller une ſeconde fois, revenir.

Maglli, froid.
Mala, plus.
Malama, la lune.
Malou, conſidérable, grand.
Mama, léger.
Mamaï, malade.
Manoa, bon jour, ſerviteur, expreſſion de politeſſe ou d'amitié.
Manou, oiſeau, léger.
Mao, émérillon pour la pêche.
Mataï, vent.
Mataï-malac, vent d'Eſt ou de Sud-Eſt.
Mataïaoueraï, vent d'Oueſt ou de Sud-Oueſt.
Matao, hameçon.
Matapo, borgne, louche.
Matari, les pléiades.
Matïe, l'herbe, *gramen*.
Mato, montagne.
Mate, tuer.

Mea, chofe.
Meia, bananier, bananes.
Metoua, parens ; *Metoua-tanè* ou *eoure*, pere ; *metoua-aine* ou *erao*, mere.
Mimi, uriner.
Móa, coq, poule.
Moea, natte.
Mona, beau, bon.
Moreou, calme, tems ſans vent.
Motoua, petit-fils.

N

Nate, donner.
Nie, voile de bateau.
Niouniou, jonquille.

O

Oaï, murailles & pierres.
Oaite, ouvrir.
Oorah, la piece d'étoffe dont on s'enveloppe.
Ooróa, généreux, qui donne.
Opoupoui, boire.

Oualilo,	voler, dérober.
Ouaoura,	aigrette de plumes.
Ouaora,	guérir ou guéri.
Ouanao,	accoucher.
Ouare,	cracher.
Ouatere,	timonier.
Ouera,	chaud.
Oueneo,	cela ne ſent pas bon, infecte.
Ouetopa,	perdre, perdu.
Ouhi,	hé.
Ouope,	mûr, en maturité.
Oupani,	fenêtre.
Oura,	rouge.
Ouri,	chien & quadrupedes.

P

Pai,	pirogue.
Paia,	aſſez.
Papa,	bois, ſiege & tout meuble de bois.
Papanit,	fermer, boucher.
Paoro,	coquille, nacre.
Parouai,	habit, étoffe.

Patara, grand-pere.
Patiri, tonnerre.
Picha, coffre.
Pirara, poiſſon.
Piropiro, puanteur d'un pet ou des excrémens.
Pirioi, boiteux.
Piripiri, négatif, avare qui ne donne point.
Po, jour.
Póe, perle, pendant d'oreilles.
Poi, pour, à.
Poiri, obſcur.
Poria, gras, embonpoint, bien portant.
Porotata, loge à chiens.
Pouaa, cochon, ſanglier.
Pouerata, fleurs.
Poupoui, à la voile.
Pouta, bleſſure.
Poto, petit, exigu.

Je ne connois aucun mot qui commence par la lettre Q.

R

Rai,	grand, gros, conſidérable.
Ratira,	vieux, âgé.
Roa,	gros, fort gras.
Rωa.	fil.

Aucun mot venu à ma connoiſſance ne commence par la lettre S.

T

Taitai,	ſalé.
Taio,	ami.
Tamai,	ennemi, en guerre.
Tane,	homme, mari.
Taotiti,	nom de la grande Prêtreſſe obligée à la virginité. Elle a dans le pays la plus grande conſidération.
Tara-tane,	femme mariée.
Taporai,	battre, maltraiter.
Taoua-mai,	Médecin.
Taoumi,	hauſſecol pour les cérémonies.
Taoumta,	couverture de tête.

Taoura, corde.
Tata, homme.
Tatoue, l'acte de la génération.
Tearea, jaune.
Teouteou, valet, esclave.
Tero, noir.
Tetouarm, femme barrée.
Tiarai, fleurs blanches qu'ils portent aux oreilles en guise de pendans.
Titi, cheville.
Tinatore, serpent.
Tωa, fort, puissant, malfaisant.
Tomaiti, enfant.
Toni, terme d'appel ou cri pour les filles. On y ajoute *Peio* allongé, ou *Pijo* prononcé doucement comme le grand *j* des Espagnols. Si la fille se donne un coup sur la partie extérieure du genou, c'est un refus; mais si elle dit *enomoi*,

c'eſt l'expreſſion de ſon conſentement.

Toto,	ſang.
Touapouou,	boſſu.
Touaine,	frere & ſœur, en ajoutant le mot qui diſtingue le ſexe.
Toubabaou,	pleurer.
Touie,	maigre.
Toumaay,	action de faire des armes. C'eſt avec un morceau de bois armé de pointes faites avec des matieres plus dures que le bois. Ils ſe placent comme nous pour faire des armes.
Toura,	dehors.
Toutai,	faire ſes néceſſités.
Toutn,	excrémens.
Toupanoa,	ouvrir fenêtre ou porte.
Touroutoto,	vieillard décrépit.
Toutoi-papa,	lumiere des grands ; *niao-papa*, lumiere du peuple.

V

Vareva, pavillon qu'on porte devant les Rois & les principaux.

Je ne connnois point de mots qui commencent par les lettres *U*, *X*, *Y*, *Z*.

Noms de différentes parties du corps.

Aoupo, le deſſus de la tête.
Boho, crâne.
Eouttou, le viſage.
Mata, les yeux.
Taria, les oreilles.
Etaa, mâchoire.
Eiou, le nez.
Lamoulou, les levres.
Ourou, les cheveux.
Allelo, la langue.
Eniou, les dents. *Eniaou*, cure-dents. Ils les font de bois.
Oumi, la barbe.
Papaourou, les joues.
Arapoa, gorge, goſier.

Taah,	menton.
Eou,	mamelles, tetons.
Aoao,	le cœur.
Erima,	la main.
Apourima,	le dedans de la main.
Eaiou,	les ongles.
Etoua,	dos.
Etapono,	épaules.
Obou,	inteſtins.
Tinai,	ventre.
Pito,	nombril.
Toutaba,	glandes des aînes.
Etoe,	feſſes.
Aoua,	cuiſſes.
Eanai,	jambes.
Etapoué,	pied.
Eoua,	teſticules.
Eoure,	ſexe de l'homme.
Erao,	ſexe de la femme.
Eomo,	clitoris.

Nombres.

Atai,	un.
Aroua,	deux.

Atorou, trois.
Aheha, quatre.
Erima, cinq.
Aouno, ſix.
Ahitou, ſept.
Awarou, huit.
Ahiva, neuf.
Aourou, dix.

Ils n'ont point de mots pour exprimer onze, douze, &c. Ils reprennent *atai*, *aroua*, *&c.* juſqu'à vingt qu'il diſent *ataitao.*

Ataitao-mala atai, vingt plus un, ou vingt & un, &c.

Ataitao - mala aourou, trente, c'eſt-à-dire, vingt plus dix.

Aroua-tao, quarante ; *aroua-tao mala atorou*, quarante-trois, &c.

Arouo-tao mala aourou, quarante plus dix, ou cinquante.

Je n'ai pu faire compter Aotourou au-dela de ce dernier nombre.

Noms de plantes.

Amiami, cotiledon.

Amoa,	fougere.
Aoute,	rose.
Eaaeo,	canne à sucre.
Eaere,	le saule pleureur, autrement dit le saule du grand Seigneur.
Eaia,	poires.
Eape,	araum de Virginie.
Eatou,	lys de S. Jacques.
Eoe,	bambou.
Eóai,	indigo.
Eora,	saffran des Indes.
Eotonoutou,	figues.
Eoui,	igname.
Epoua,	rhubarbe.
Eraca,	marons, chataignes.
Erea,	gingembre.
Etaro,	araum violet.
Eti,	sang-dragon.
Etiare,	grenadille ou fleur de la passion.
Etoutou,	rivina.
Mairerao,	sumak à trois feuilles.
Mati,	raisins.

Oporo-maa,

Oporo-maa,	poivre.
Pouraou,	rofe de Cayenne.
Toroire,	héliotrope.

Ils ont une efpece d'article qui repréfente nos articles *à* & *de*; c'eft le mot *te*. Ainfi ils difent *parouai-te-Aotourou*, l'habit d'Aotourou ou à Aotourou; *maa-te-Eri*, le manger des Rois.

Les Anglois ont inféré un vocabulaire de la langue de Taiti à la fuite de la relation du voyage qu'ils y ont fait en 1769. Ce vocabulaire eft moins étendu que le mien & renferme des différences avec lui dans les mêmes mots. Il eft à la vérité facile de voir qu'une partie de ces différences vient de celles qui exiftent entre les langues Françoife & Angloife elles-mêmes & leur prononciation; je ne rendrai pas raifon des autres différences qui fe rencontrent: nous croyons avoir bien entendu & bien rendu les fons qui plufieurs fois ont frappé nos oreilles; les Anglois font

ſans doute auſſi dans la même perſuaſion. Ce ſeroit aux Taitiens à nous juger.

Une remarque plus eſſentielle à faire eſt la ſuivante. J'ai dit qu'une partie des mots de la langue Taitienne venus à notre connoiſſance ſe retrouve dans le vocabulaire de la langue des *îles des Cocos* inſéré à la ſuite du voyage de *Le Maire ;* j'ai rapporté depuis que dans les premieres îles que nous avons découvertes en ſortant de Taiti, ce n'étoit plus la même langue & qu'Aotourou y avoit fait d'inutiles efforts pour être entendu des habitans. Cependant les Anglois dans leur dernier voyage ont conſtaté que le langage des habitans de la *Nouvelle Zélande* eſt à-peu-près le même que celui des Taitiens. Ils diſent en propres termes que la diſſemblance entre ces deux langages eſt moins forte que celle que pluſieurs provinces de l'Angleterre ont dans leurs idiomes. On eſt donc en droit de con-

clure que ces peuples ont une origine commune. Cette idée intéreſſante eſt développée dans un mémoire que m'a envoyé au ſujet du vocabulaire de Taiti M. Court de Jebelin de l'Académie de la Rochelle, ſçavant d'une profonde érudition dans les langues. Je l'ai fort exhorté à publier dans un de nos journaux ce mémoire par lequel il me paroît prouver que la langue de Taiti a la plus grande analogie avec le Malais, & conſéquemment que la plûpart des îles de la mer du Sud ont été peuplées par des émigrations ſorties des Indes orientales.

Je joins ici quelques réflexions de M. Pereire, que M. de la Condamine m'a communiquées, & dont j'ai ſupprimé pluſieurs articles qui ne contenoient que des queſtions ou des doutes.



OBSERVATIONS

SUR l'articulation de l'Insulaire de la mer du Sud, que M. de Bougainville a amené de l'île Taiti, & sur le Vocabulaire qu'il a fait du langage de cette île. Par M. Pereire, de la Société Royale de Londres, Interprete du Roi.

M. de la Condamine m'ayant fait l'honneur de m'inviter d'aller avec lui examiner le langage de cet étranger, qu'on lui avoit dépeint comme fort extraordinaire, nous avons été le voir ensemble le 25 Avril 1769.

Comme on m'avoit dit qu'il ne pouvoit pas prononcer le françois, mon premier soin a été de chercher à reconnoître quels étoient les sons de cette langue qui manifesteroient chez lui cette difficulté. J'ai donc commencé par lui faire entendre successivement

tous les ſons dont nous nous ſervons, & j'ai obſervé avec ſurpriſe que malgré l'envie qu'il marquoit avoir de les imiter, il n'a pû abſolument articuler aucune des conſonnes qui commencent les ſyllabes *ca da fa ga ſa za*, non plus que le ſon qu'on nomme *l* mouillée, ni pas une des voyelles appellées nazales. Ce n'eſt pas tout; il n'a pas ſçu faire de diſtinction entre les articulations *cha* & *ja*, & n'a prononcé qu'imparfaitement le *b* & l'*l* ordinaire, & plus imparfaitement encore la double *r*, c'eſt-à-dire l'*r* forte ou initiale. Je ſuis porté à croire outre cela, bien que je ne m'en ſois pas aſſuré ſur lui, que ce ne ſera pas ſans grande difficulté qu'il prononcera l'*r* même ſimple, lorſqu'elle ſe trouvera immédiatement précédée d'un *p*, d'un *t*, ou d'un *v*, quoiqu'il articule bien ces conſonnes quand elles ſont immédiatement ſuivies de voyelles & que par conſéquent il aura bien de la peine à prononcer, par exemple les ſyllabes

pré, *trou*, *vrai*, quoiqu'il prononce franchement *Poutaveri*, nom qu'il s'eſt donné lui-même, en voulant prendre celui de *Bougainville :* car (choſe encore remarquable) il n'a pu prononcer ce nom autrement.

Ma conjecture eſt fondée ſur ce qu'en l'entendant parler en ſa langue avec M. de Bougainville, j'ai cru remarquer qu'il n'employoit jamais deux conſonnes conſécutivement ou ſans l'interpoſition de quelques voyelles ; & ſur ce que dans le Vocabulaire que M. de Bougainville a fait de cette langue, contenant environ deux cents cinquante mots, Vocabulaire que M. de la Condamine à qui il l'a prêté, a eu la complaiſance de me communiquer, je n'ai trouvé que le ſeul mot *taoum'ta* (couverture de tête) où il ſe rencontre deux conſonnes enſemble ; encore ne puis-je pas m'empêcher de ſoupçonner dans ce mot l'omiſſion de quelque voyelle entre l'*m* & le *t*.

La douceur de ce langage eſt telle que tous les mots finiſſent par des voyelles, & il falloit bien que cela fût, ou que pas un ne commençât par des conſonnes, car autrement on entendroit quelquefois deux conſonnes de ſuite, ou ſans voyelle intermédiaire, entre la fin d'un mot & le commencement du mot ſuivant, & alors je n'aurois pas eu occaſion de faire la remarque précédente.

Les mots, dans ce Dictionnaire, commencent ou par des voyelles ou par des conſonnes exploſives *p*, *t*, ou par la nazale *m*, je n'y vois que peu de mots qui commencent par *r*, & deux ſeuls qui commencent par *n*. Je penſe que ce peut être par erreur que ces mots ſe trouvent écrits de la ſorte, & qu'il ſe peut pareillement qu'il n'y ait d'autres conſonnes initiales dans la langue de Taiti que les trois ſuſdites *m*, *p*, *t*, car indépendamment de ce que j'ai déjà dit par rapport à l'*r* forte, j'ai

obſervé que Poutaveri qui m'a très-bien répété les ſyllabes *ma*, *pa*, *ta*, n'a pu prononcer à beaucoup près ſi franchement aucune des autres ſyllabes que je lui ai fait entendre commençant toujours par les conſonnes; alors ſoit qu'il trouvât ou non de la difficulté à prononcer ces ſyllabes, il n'a pas ſçu chercher à les prononcer ſans les faire précéder d'une voyelle, le plus ſouvent aſpirée, ce qui m'a perſuadé qu'il ne les a jamais articulés autrement. En effet, s'il y avoit dans ſon île des mots qui commençaſſent par les conſonnes des ſyllabes *na*, *ra*, *va*, &c. il paroît clair qu'il prononceroit ces ſyllabes avec la même netteté qu'il a fait *ma*, *pa*, *ta*, c'eſt-à-dire ſans héſiter ni les faire précéder d'aucun autre ſon. C'eſt par un pareil défaut d'habitude que l'*l* mouillée, quoiqu'également uſitée & ſemblablement prononcée en France & en Eſpagne dans le milieu des mots, eſt pour l'ordinaire auſſi mal-aiſée à pro-

noncer à un François, lorſqu'elle eſt initiale, comme dans ces mots Eſpagnols, *llamar*, *llevar*, qu'à un Eſpagnol lorſqu'elle eſt finale, comme dans les mots François *bétail, ſoleil*, cette articulation ne ſe trouvant jamais au commencement d'un mot François ni à la fin d'un mot Eſpagnol.

J'ai trouvé dans pluſieurs mots du Vocabulaire Taitien, des conſonnes que Poutaveri n'a pû prononcer ou n'a prononcées qu'imparfaitement, ce qui me fait penſer qu'on ne s'en eſt ſervi en écrivant ces mots que faute d'autres lettres qui puſſent exprimer mieux ſur le papier les ſons étrangers qu'il aura fait entendre. Ces mots ſont, 1°. *abobo* (demain) *eaïbou* (vaſe) *toubabaou* (pleurer) & *obou* (ventre) qui ſuppoſent en Poutaveri l'articulation franche du *b*, lettre que pourtant il ne prononce qu'à l'Eſpagnole, ou ſans preſque joindre les levres; 2°. *maglli* (froid) *allelo* (la langue) & quelques autres qui ſe-

roient croire qu'il a dans ſa langue le *g* guttural, lequel y manque entiérement, & l'*l* qui n'y eſt, à ce qu'il m'a paru, que d'une maniere équivoque.

Le nom de flûte en cette langue, *evuvo*, me paroît très-remarquable, en ce qu'il prouveroit que le ſon de l'*u* voyelle François qui manque à toutes les autres nations du monde connu, eſt d'uſage à Taiti.

Le mot *aoua* a cela de particulier qu'il ſignifie également *pluie* & les *teſticules*; & le mot *etaï* qu'il équivaut à *mer* & à *pleurer*. Au reſte, ſi chacun de ces mots ſignifie plus d'une choſe, on trouve auſſi dans ce Dictionnaire des choſes ſignifiées chacune par plus d'un mot, *pleurer* y étant exprimé, tant par *etaï* que par *toubabaou*, & *blanc* tant par *ateatea* que par *eani*.

La comparaiſon de quelques mots de ce petit Vocabulaire entre eux décele de l'art & de l'invention dans ces inſulaires pour la formation de leur lan-

gue, *epouta* (cicatrice) vient viſiblement de *pouta* (bleſſure); *evaie* (humide, aqueux) d'*evai* (eau); *mamaï* (malade), & *taoua maï* (médecin) de *maï* (mal); *toua pouou* (boſſu) d'*etoua* (dos); *ataïtao* (vingt) d'*atai* (un), &c.

Il étoit naturel de penſer après cela qu'*era* (le ſoleil) étant le plus bel être de la nature, qui l'échauffe, la vivifie, la réjouit, ſerviroit de racine aux noms de pluſieurs choſes avec leſquelles cet aſtre auroit quelque rapport par quelqu'une de ces qualités. Je n'ai cependant trouvé que trois de ces mots parmi les deux cents cinquante environ du Vocabulaire, mais leur dérivation d'*era* ne me paroît point équivoque : ce ſont *eraï* ciel, *ouera* chaud, & *erao* partie naturelle de la femme.



TABLE
DES MATIERES

Contenues dans le fecond Volume.

Direction de la route en fortant du détroit. Obfervation fur le giffement des côtes du Chili. Ordre de marche de la Boudeufe & de l'Etoile. Perte d'un matelot tombé à la mer. Terre de Davis cherchée inutilement. Incertitude fur la latitude de l'île de Pâques. Obfervations météorologiques. Obfervations aftronomiques comparées avec l'eftime de la route. Rencontre des premieres îles. Obfervations fur une de ces îles. Elle eft habitée malgré fa petiteffe. Suite d'îles rencontrées. Defcription de la plus grande. Premiere divifion nommée *archipel dangereux*.

Fin de la Table du second Volume.

APPROBATION.

J'Ai lu par ordre de M. le Chancelier, un Manuſcrit intitulé, *Voyage autour du Monde*, & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impreſſion. A Paris, le 15 Janvier 1771. DUCLOS.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT : Notre amé le ſieur CHARLES SAILLANT, Libraire, Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public *le Voyage autour du Monde par M. DE BOUGAINVILLE*, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de permiſſion pour ce néceſſaires : A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de trois années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires & autres perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance. A la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impreſſion dudit

Ouvrage fera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance de la présente permission; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier, Garde des Sceaux de France, le sieur DE MAUPEOU; qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle dudit Sieur DE MAUPEOU : le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris le vingt-septieme jour du mois de Février l'an mil sept cent soixante-onze, & de notre Regne le cinquante-sixieme. Par le Roi en son Conseil,

LEBEGUE.

Registré sur le Registre XVIII. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, No. 1468, fol. 445, conformément au Réglement de 1723. A Paris, ce 2 Mars 1771.

J. HÉRISSANT, Syndic.

De l'Imprimerie de LE BRETON, premier Imprimeur ordinaire du ROI.

Avis au Relieur pour la disposition des Cartes.

Premier Volume.

Pl. 1. regardant la *page* 1.
Pl. 2. regardant la *page* 23.
Pl. 3. regardant la *page* 59.
Pl. 4. regardant la *page* 219.
Pl. 5. regardant la *page* 265.
Pl. 6. regardant la *page* 275.

Second Volume.

Pl. 7. regardant la *page* 9.
Pl. 8. regardant la *page* 21.
Pl. 9. regardant la *page* 123.
Pl. 10. regardant la *page* 135.
Pl. 11. regardant la *page* 161.
Pl. 12. regardant la *page* 183.
Pl. 13. regardant la *page* 189.
Pl. 14. regardant la *page* 195.
Pl. 15. regardant la *page* 219.
Pl. 16. regardant la *page* 229.
Suite de la *Pl.* 16. regardant la *page* 241.
Pl. 17. regardant la *page* 249.
Pl. 18. regardant la *page* 285.
Pl. 19. regardant la *page* 325.
Pl. 20. regardant la *page* 381.

Avis pour les Figures.

Second Volume.

Fig. 1. regardant la *page* 89.
Fig. 2. regardant la *page* 128.
Fig. 3. regardant la *page* 187.

